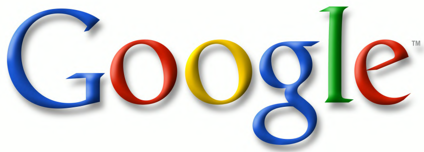










LES

RUSSES ET LES TURCS.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

LES

RUSSES ET LES TURCS

HISTOIRE COMPLÈTE

De leurs différends, de leurs guerres

ET NOTAMMENT

DE LA CAMPAGNE DE 1853;

MŒURS ET COUTUMES DES DEUX PEUPLES;

PORTRAITS DE LEURS SOUVERAINS.

PAR

JULES LADIMIR,

Auteur de l'Histoire des Mœurs et du Costume du Moyen-Age.

—

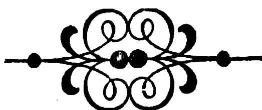
OUVRAGE

Accompagné d'une Carte du théâtre de la guerre

ET D'UNE VUE-PANORAMA DU BOSPHORE.

Bakaloum.........

(LE PEUPLE TURC)





PARIS.

B. RENAULT, ÉDITEUR.

—

LIBRAIRIE DE RUEL AINÉ,

8, RUE LARREY.

—

1854

AVANT-PROPOS.

En plaçant en tête de ses récits ces mots si simples : GESTA DEI PER FRANCOS, Grégoire de Tours a exprimé une pensée profonde qui, plus tard, traduite et généralisée par un des plus grands génies catholiques, est devenue sous cette formule : L'HOMME S'AGITE ET DIEU LE MÈNE, l'une de ces vérités dominant comme des phares immortels l'océan tourmenté des siècles.

Il est impossible, en effet, pour peu qu'on envisage de haut le cours des événements humains, de ne pas voir la main de Dieu leur imprimer une direction. Ces souffles qui passent sur les nations et, les réveillant de leur léthargie, les poussent vers d'autres contrées ; cette fièvre de conquêtes dont sont saisis certains hommes, entraînés à conduire la barbarie au soleil de la civilisation ; ces grands mouvements qui tendent à mêler les races, à confondre les idiomes, à universaliser les sciences, les arts, les découvertes, toutes les manifestations de l'esprit, ne sont-ce pas des forces agissant sans cesse, malgré les obs-

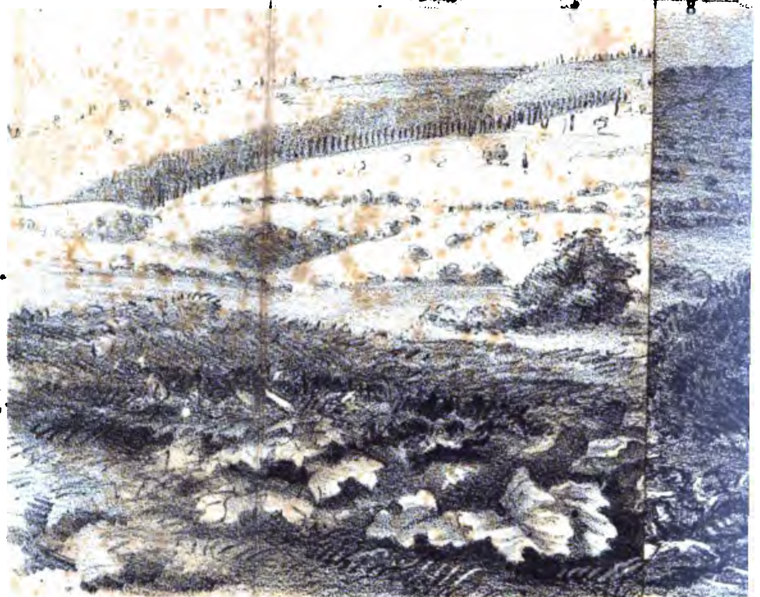
1

tacles, pour amener progressivement les peuples à cette unité qui semble être dans les desseins de la Providence : Vos OMNES FRATRES ESTIS... UT OMNES UNUM SINT?

Jamais plus visiblement qu'à l'époque actuelle ne s'est manifestée cette intervention d'une puissance supérieure dans les actions humaines. Les horizons politiques se sont agrandis; l'œil peut embrasser les faits les plus lointains et apercevoir les liens qui les rattachent entre eux. Personne ne saurait rester indifférent au drame qui commence à l'extrémité de l'Europe et dont le dénoûment est inconnu.

Pour répondre à cette préoccupation du moment, nous croyons devoir résumer d'une manière succincte les faits accomplis jusqu'à ce jour. Réunir en un faisceau les récits épars, les présenter sous leur aspect le plus saisissant, c'est venir en aide aux hommes d'étude ou de labeur, à tous ceux qui sont ménagers de leurs instants, parce qu'ils savent que le temps est l'étoffe dont la vie est faite.

Afin de jeter sur la question plus de lumière, nous donnerons un court aperçu de l'histoire des Turcs et de celle des Russes, que nous conduirons parallèlement dans leurs points de contact jusqu'aux premières manifestations de la crise présente, dont nous ferons connaître les causes en exposant les faits récents. Là nous nous arrêterons pour écouter la voix des événements ; dès qu'ils auront parlé, nous reprendrons la plume.



1_ Jédi-Koullélér ou les 7 tou[...]alata.

Geneviève l'arrête devant Paris. On lui tue des milliers d'hommes près d'Orléans et dans les champs catalauniques aux environs de Châlons. Ses armées fondent comme la neige. Ce sauvage qui, au milieu des dépouilles de l'Asie, au milieu des merveilles du luxe et des arts foulées à ses pieds, vivait de chair de cheval et buvait dans des coupes de bois, meurt suffoqué de vin, de colère et de sang. Avant la débâcle qui suivit sa chute, les Turcs, branche de la famille des Huns, s'étaient arrêtés sur les monts Altaï, où ils vivaient soumis à la domination tartare. Lassés de ce joug, ils s'insurgèrent et se donnèrent un chef qui chassa le monarque et se mit à sa place avec le titre de *khan*, ou prince souverain.

Voilà donc un empire turc établi en Tartarie. Il s'étendait dans l'est jusqu'à la Chine, et de là, sur la lisière de l'Inde et de la Perse, jusqu'au lac Mœotis et aux frontières de l'empire romain. Après une durée de deux cent onze ans, à la suite de nombreux démêlés avec les Perses et de déchirements intérieurs, cet empire se désagrége, et les Turcs errent de nouveau sans patrie.

Il y avait plus d'un siècle qu'un conducteur de chameaux, une espèce de facteur arabe, Mohammed ou Mahomet, s'était avisé de se dire inspiré. Tenant d'une main le cimeterre, de l'autre le Coran, charte religieuse qu'il prétendait avoir écrite sous la dictée de Dieu même, il ralliait à sa parole les hommes avides du merveilleux, prêts à subir le joug de l'idée qui s'impose avec audace. Bientôt toutes les tribus reconnaissaient sa loi, et l'empire des califes était fondé en même temps que l'islamisme, qui devait le maintenir et l'accroître.

Mahomet le prophète se courba comme un simple chamelier sous la faux de la mort, et ses dépouilles furent disputées de même que l'avaient été celles d'Alexandre. De puissants compétiteurs prétendirent au titre de *calife*, qui signifie *vicaire* ou successeur du prophète. La fin de tous les conquérants est le signal d'affreuses curées. A chaque instant le sceptre, ramassé par des mains avides dans le sang où il est tombé, passe de dynastie en dynastie. Quatorze princes de celle des Ommiades avaient, dans la durée d'un siècle, porté la couronne, qui était en même temps une tiare. Damas était le siége de leur gouvernement. Abdallah Ier, surnommé Saffah, descendant d'Abbas, cousin de Mahomet, avait formé le projet de rétablir dans la possession du califat la tribu d'Hachem. Sous prétexte de fête, il réunit dans la cour de marbre de son palais quatre-vingt-douze princes ommiades. A un signal, de toutes les issues sortent des soldats armés de lourdes massues. Tombant à l'improviste sur ces hommes sans défense, ils les assomment jusqu'au dernier. Par ordre d'Abdallah, on rapproche les morts et les mourants, on les recouvre de nattes et de tapis brochés d'or. Sur ce plancher moelleux, tandis

mait les royaumes d'Arménie, d'Assyrie, de Médie, de Babylonie, ces ruches de peuples, ces villes aux cent portes sur les murs desquelles roulaient les chars et défilaient les armées, ces palais géants dont les dalles de porphyre voyaient traîner le manteau d'Assur et la robe de Sémiramis.

L'Égypte avait élevé ses pyramides et creusé ses syringes, alors que la Grèce elle-même n'était qu'un pays obscur. En Syrie, Tyr et Sidon avaient accaparé presque tout le commerce de l'époque. La Palestine était destinée à devenir à jamais célèbre comme le théâtre de la vie et de la mort de l'Homme-Dieu.

L'origine du peuple ottoman qui devait, de par la conquête, occuper ces florissantes contrées, remonte aux temps les plus voisins de la naissance du monde. Selon ses historiens, il descendrait de *Turc*, l'aîné des huit fils de Japhet, fondateur de la race tartare. Ses ancêtres les plus authentiques sont les *Hiong-Nou*, ou les *Huns*, dont les tribus errantes occupaient les plaines immenses du nord de la Chine. Les anciens confondaient sous la dénomination générale de *Scythes* tous les peuples de l'Asie septentrionale, et il serait assez curieux que, comme paraissent l'établir certains documents historiques, les Turcs et les Russes, prêts aujourd'hui à s'exterminer mutuellement, fussent, comme des frères, sortis du même berceau.

Un fait non moins remarquable, c'est que les Hongrois, qui ont porté de si rudes coups à l'empire ottoman, appartiendraient également à la même souche. En effet, des tribus turques habitèrent les côtes de la mer d'Azof et les plaines situées entre le Don et le Dnieper. Séparées du corps de la nation par ces flots de barbares qui sortaient incessamment du Nord et marchaient pour conquérir une place au soleil, elles se retirèrent devant ces invasions en passant le Dniester et le Danube jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées dans la grande Moravie, aujourd'hui la Hongrie et la Transylvanie, où elles se fixèrent en s'incorporant aux habitants autochthones.

Vers l'an 1200 avant Jésus-Christ, les Huns établirent leur premier empire : il comprenait toute la Tartarie asiatique. Les princes qui le gouvernaient, n'ayant pas su gouverner leur famille, furent affligés de dissensions domestiques dont eurent à souffrir leurs sujets (441-468). Il en résulta une guerre civile, dont les Chinois, plus aguerris alors qu'aujourd'hui, profitèrent pour se débarrasser de ce turbulent voisinage. Dispersés, les Huns se répandirent sur le globe, cherchant à leur tour à déloger d'autres peuples. Une partie envahit l'Europe et y fonda un nouvel empire, qui s'éleva au plus haut degré de puissance sous Attila, le Fléau de Dieu. Avec la rapidité de l'incendie, ce conquérant ravage la Thrace, l'Achaïe, la Macédoine, force l'empereur Théodose à lui payer tribut, et pénètre dans les Gaules. Sainte

Geneviève l'arrête devant Paris. On lui tue des milliers d'hommes près d'Orléans et dans les champs catalauniques aux environs de Châlons. Ses armées fondent comme la neige. Ce sauvage qui, au milieu des dépouilles de l'Asie, au milieu des merveilles du luxe et des arts foulées à ses pieds, vivait de chair de cheval et buvait dans des coupes de bois, meurt suffoqué de vin, de colère et de sang. Avant la débâcle qui suivit sa chute, les Turcs, branche de la famille des Huns, s'étaient arrêtés sur les monts Altaï, où ils vivaient soumis à la domination tartare. Lassés de ce joug, ils s'insurgèrent et se donnèrent un chef qui chassa le monarque et se mit à sa place avec le titre de *khan*, ou prince souverain.

Voilà donc un empire turc établi en Tartarie. Il s'étendait dans l'est jusqu'à la Chine, et de là, sur la lisière de l'Inde et de la Perse, jusqu'au lac Mœotis et aux frontières de l'empire romain. Après une durée de deux cent onze ans, à la suite de nombreux démêlés avec les Perses et de déchirements intérieurs, cet empire se désagrége, et les Turcs errent de nouveau sans patrie.

Il y avait plus d'un siècle qu'un conducteur de chameaux, une espèce de facteur arabe, Mohammed ou Mahomet, s'était avisé de se dire inspiré. Tenant d'une main le cimeterre, de l'autre le Coran, charte religieuse qu'il prétendait avoir écrite sous la dictée de Dieu même, il ralliait à sa parole les hommes avides du merveilleux, prêts à subir le joug de l'idée qui s'impose avec audace. Bientôt toutes les tribus reconnaissaient sa loi, et l'empire des califes était fondé en même temps que l'islamisme, qui devait le maintenir et l'accroître.

Mahomet le prophète se courba comme un simple chamelier sous la faux de la mort, et ses dépouilles furent disputées de même que l'avaient été celles d'Alexandre. De puissants compétiteurs prétendirent au titre de *calife*, qui signifie *vicaire* ou successeur du prophète. La fin de tous les conquérants est le signal d'affreuses curées. A chaque instant le sceptre, ramassé par des mains avides dans le sang où il est tombé, passe de dynastie en dynastie. Quatorze princes de celle des Ommiades avaient, dans la durée d'un siècle, porté la couronne, qui était en même temps une tiare. Damas était le siége de leur gouvernement. Abdallah Ier, surnommé Saffah, descendant d'Abbas, cousin de Mahomet, avait formé le projet de rétablir dans la possession du califat la tribu d'Hachem. Sous prétexte de fête, il réunit dans la cour de marbre de son palais quatre-vingt-douze princes ommiades. A un signal, de toutes les issues sortent des soldats armés de lourdes massues. Tombant à l'improviste sur ces hommes sans défense, ils les assomment jusqu'au dernier. Par ordre d'Abdallah, on rapproche les morts et les mourants, on les recouvre de nattes et de tapis brochés d'or. Sur ce plancher moelleux, tandis

que la fête éclate en fanfares et en lumières, des femmes demi-nues, des almées, commencent leurs danses voluptueuses, et par intervalles, dans le silence des instruments, on entend le râle des malheureux qui expirent. Telle fut la scène qui fit passer le pouvoir dans la famille des Abbassides. Elle le conserva pendant 523 ans; trente-sept de ses membres se succédèrent sur le trône, ayant parfois à défendre leur légitimité contre d'aspirants usurpateurs. Bagdad était le siége de leur empire, qui comprenait l'Arménie, la Syrie, la Perse, l'Arabie, l'Égypte, et une partie de l'Inde. On voit que les successeurs du conducteur de chameaux n'avaient pas entièrement perdu leur temps. Ils touchaient à l'Atlas et aux Pyrénées, tandis que derrière ces Pyrénées, Abdérame, un enfant, échappé seul au massacre ordonné par Abdallah, voyait descendre sur son front une couronne et devenait (756) le premier des califes ommiades qui, non sans gloire, régnèrent pendant trois siècles en Espagne.

Vers l'an 868, un corps considérable de jeunes Turcs chassés de leur pays, pris à la guerre ou vendus dans le commerce, fut enrôlé au service des califes abbassides : c'était une garde du corps destinée à veiller sur le souverain et à tenir en respect les factions domestiques. Le remède ne tarda pas à devenir pire que le mal. Exagérant les droits qu'on lui laissait prendre, cette garde privilégiée domina le chef de l'État, qui redoutait ses fréquentes rébellions. Insensiblement, les Turcs s'emparèrent du gouvernement, du commandement des armées et des provinces et usurpèrent tous les emplois. Parvenus au ministère, ils escaladèrent le trône en renversant les fils de ceux qui leur avaient donné asile.

Parmi les familles turques qui érigèrent en souverainetés à leur profit les provinces de l'empire des califes, les plus puissantes furent, en Égypte, les Toulonides; en Perse, les Samanides et les Ghaznévides. Vers le milieu du XIe siècle, les Turcs envahirent l'empire romain d'Orient et s'emparèrent de l'Asie-Mineure. Ils firent également la conquête de la Palestine. Les pèlerinages des chrétiens vers le saint sépulcre se trouvèrent interrompus, ce qui motiva les croisades dans le but de chasser les infidèles des lieux où mourut le Sauveur. Après deux siècles de combats, les colonnes chrétiennes qui avaient été établies en Orient par les croisés furent détruites, et la Palestine retomba tout entière sous le joug musulman.

Othman ou Osman Ier, fils d'Orthogrul, est le véritable fondateur de la monarchie ottomane. Décoré du titre de généralissime des armées du sultan, il profita de la force qu'il avait en main pour s'arroger la souveraineté des provinces dont le gouvernement lui avait été confié. A l'imitation de la plupart des usurpateurs, il prit le ciel pour complice, et un *cheïk* ou religieux, qui voulait lui faire épouser sa

fille, supposa une vision céleste dans laquelle étaient prophétisées à la nouvelle dynastie de glorieuses destinées. Ainsi consacrée, la puissance d'Osman s'établit avec éclat, et les Turcs, poussant la flatterie jusqu'à prendre le nom du nouveau prince, ne voulurent plus être appelés qu'Osmanlis.

Les successeurs d'Osman continuent ses conquêtes. Orcan s'empare de Nicée et de Nicomédie; sous son règne, les Osmanlis passent l'Hellespont et s'établissent en Europe en 1356.

Amurat Ier se rend maître de toute la Thrace à l'exception d'un faible rayon autour de Constantinople. Il établit le siége de l'empire à Andrinople, crée la dignité de grand vizir, fait des lois très-sages pour le gouvernement de ses États, institue les janissaires, et rompt, en 1382, par le gain de la bataille de Cassovie, la ligue des armées chrétiennes qui voulaient forcer les Turcs à repasser en Asie.

Bajazet Ier achève la conquête de l'Asie-Mineure, et détruit ou soumet les descendants des émirs qui avaient partagé avec Osman Ier les dépouilles d'Aladin, dernier sultan de la dynastie des Seljoucides. La Macédoine, la Thessalie et une partie de l'ancienne Grèce reconnaissent son pouvoir. La victoire de Nicopolis fait échouer une nouvelle croisade des chrétiens d'Europe contre les musulmans. A ce moment, Timour-Leng, plus connu sous le nom de Tamerlan, promenait par le monde ses hordes affamées de pillage. Il menace Bajazet, qui lui fait ombre. Les deux foudres de guerre se rencontrent dans les plaines d'Angora. Bajazet conduisait 200,000 hommes, mais Tamerlan en avait 400,000 ! Le nombre l'emporta ; le monarque turc fut battu et fait prisonnier (1402).

Dans l'histoire des nations, la Turquie présente un phénomène unique : la série brillante des dix premiers souverains, qui tous, sans exception, coopèrent par leurs exemples et par leurs efforts personnels à la gloire et à l'agrandissement de cet empire.

Ainsi Mahomet Ier, qui avait à réparer les malheurs de la défaite de Bajazet, ne faillit pas à cette tâche, quoiqu'il eût à combattre ses propres frères. Il sauva l'empire déchiré par des guerres intestines, menacé par les chrétiens, ébranlé de toutes parts, et mourut après avoir tout consolidé.

Amurat II assiége en vain Constantinople et Belgrade, mais il s'empare des forts grecs du Pont-Euxin, ainsi que de la Grèce et d'une partie de la Morée. Il contraint la Bosnie à lui payer tribut, et, par la victoire de Varna, remportée contre le jeune et imprudent Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, il assure définitivement ses conquêtes.

A ses États Mahomet II ajoute Constantinople; il donne le coup de mort à l'empire d'Orient. Au pouvoir de ce conquérant se soumettent l'empire de Trébisonde, la Caramanie, la Bosnie, la Valachie, l'Alba-

nie. Il chasse les Génois de la Crimée, les Vénitiens de l'île de Négrepont, débarque des troupes en Italie, s'empare d'Otrante et porte l'effroi dans toute la chrétienté. Cependant il faisait fleurir dans son empire les sciences et les arts, qu'il cultivait lui-même avec succès. Sa mort arriva en 1481.

Entraîné par les guerres intérieures que lui suscita Zizim ou Gem, son frère, qui lui disputait le trône, Bajazet II fit peu pour l'agrandissement de l'empire ottoman. Cependant ses flottes battirent celles de Venise, jusqu'alors reine de la mer. Les places de Lépante, Modon et Coron dans la Morée, se soumirent à son autorité. Un corps d'armée ottoman, débarqué dans le Frioul à la sollicitation de Ludovic Sforce, duc de Milan, y fit une diversion utile en faveur de ce prince contre les Vénitiens et Louis XII, roi de France.

Sélim Ier, devenu empereur en 1512, après avoir fait déposer et empoisonner Bajazet II, son père, fut le plus grand conquérant de la dynastie ottomane. Victorieux à la bataille de Tchaldiran, contre le shah Ismaël, souverain de la Perse, il soumit l'Arménie et le Diarbeckir. La bataille de Bury, qu'il gagna contre Gauri, soudan d'Egypte, lui valut la conquête de toute la Syrie. A Matarée, les cavaliers circasses Mamelouks, qui avaient vaincu d'abord la cavalerie ottomane, furent défaits et mis en déroute par les janissaires. Cette victoire assura la soumission de l'Égypte, et fit disparaître le fantôme de calife fatimite, dont l'ombre de puissance, réduite à un vain titre, ne servait qu'à sanctionner les opérations des soudans électifs qui gouvernaient l'Egypte et la Syrie.

Sélim Ier, qui faisait trembler ses ministres autant que ses ennemis, et à qui ses cruautés valurent le nom de *Yavus* ou féroce, avait formé le projet de s'emparer de la Perse. Il l'aurait exécuté si la mort ne l'eût pas surpris en 1520, au bout de neuf ans de règne.

Soliman Ier, dit le Sage et le Magnifique, commença son règne par la conquête de Belgrade. Il soumit l'île de Rhodes, envahit la Hongrie, gagna la bataille de Mohatz, et fit proclamer Jean Zapoli roi de Hongrie, comme successeur de Louis II, tué dans ce combat. Il porta ses ravages jusqu'à Vienne, qu'il assiégea. La Moldavie se soumit volontairement à son autorité. Les royaumes de la côte africaine, dite Barbarie, le reconnurent pour leur maître. Ses flottes, victorieuses dans l'Archipel, l'Adriatique, la mer Rouge, portent jusque dans l'Inde les ravages de la guerre. Plus éclairé que ses fanatiques ancêtres, il cherche des alliés parmi les princes chrétiens et seconde par politique François Ier contre Charles-Quint. Législateur aussi bien que guerrier, il porte la lumière dans l'obscure et confuse législation de ses vastes États. Son célèbre recueil de *canouns*, ou règlements, est un modèle de concision et de clarté. Dans l'espace de quarante-six ans

que dura son règne, il affermit ses conquêtes et celles de ses aïeux, dota son pays d'institutions fécondes, et y maintint la prospérité. Cette époque peut être considérée comme l'apogée de la gloire et de la puissance des Osmanlis.

Aucun des successeurs de Soliman Ier ne s'éleva au même point de grandeur. Pendant près d'un siècle après la mort de ce grand empereur, le courage des janissaires, les divisions des princes chrétiens, permirent aux Turcs de conserver la Hongrie, de conquérir quelques îles et de menacer de nouveau la ville de Vienne. Mais, dès le règne de Sélim II, fils de Soliman, l'empire ottoman s'affaiblit. La décadence commença par la marine. En 1571, la bataille navale de Lépante détruisit la puissance maritime des Turcs, qui ne se releva pas de ce coup funeste. Sélim II mourut en 1574.

Les astrologues, les femmes et les eunuques occupèrent Amurat III, fils de Sélim II. Il dédaigna la gloire militaire et ne commanda jamais les armées. Méprisé par les janissaires, il ne parvint à les calmer, dans dix révoltes successives, qu'en leur distribuant de l'argent et en leur livrant ses plus fidèles serviteurs. Ce fut sous le règne de ce prince que les ulémas commencèrent à exercer avec succès leur influence politique. Les janissaires, las d'un prince aussi cruel que lâche, secondèrent ces prêtres, afin de légitimer, par la sanction des ministres de la religion, leurs mouvements séditieux.

Mahomet III, fils d'Amurat III, commença son règne, en 1595, par faire périr dix-neuf de ses frères. Barbare envers sa famille, il le fut envers ses ministres et ses sujets, et vécut sans cesse dans la défiance et dans la crainte. Sous ce monarque, les Ottomans, qui avaient toujours été agresseurs, commencèrent à être attaqués par les Impériaux. Ces derniers assiégèrent et reprirent Gran. Le grand vizir, Sinan-Pacha, fut battu par un simple prince de Transylvanie. Les Turcs ne possédèrent bientôt plus en Hongrie que quelques places fortes. La bataille indécise de Careste, dans laquelle Mahomet III prit la fuite avant de connaître le dénoûment de l'action, compléta les désastres de ce règne.

Contrairement à l'usage, Ahmet Ier, en montant sur le trône, en 1602, épargna son frère. Malheureusement ce bon sentiment fut gâté par une faiblesse de caractère qui livra le prince aux plaisirs du harem, où il oublia le soin de son empire. Profitant des circonstances, le sophi de Perse, Abbas le Grand, attaqua la Turquie, défit le grand vizir Cicala, reprit Bagdad, l'Irack-Agémi, et tout ce que Soliman avait enlevé aux Persans.

Mustapha Ier, frère d'Ahmed, était imbécile et presque fou. Les Osmanlis en eurent honte, et le déposèrent au bout de quatre mois de règne, en 1618. Le jeune Osman II, son successeur, fougueux,

étourdi et avare, entreprit contre les Polonais, malgré l'avis de tout son divan, une guerre que ses mauvaises dispositions rendirent malheureuse. Ayant mécontenté les janissaires par ses reproches, et en leur refusant les gratifications promises, il eut l'imprudence d'annoncer qu'il allait opposer à cette milice séditieuse une autre milice tirée de la province d'Égypte. Cette déclaration fut son arrêt de mort. On l'abreuva d'humiliations, et le cordon de soie termina ses jours.

Tiré de nouveau de captivité en 1621, Mustapha Ier reparut sur le trône. L'infortune n'avait pu l'éclairer. Inepte et cruel plus encore que la première fois, il fut déposé en 1622, renfermé dans une tour du sérail, et bientôt étranglé.

Frère de l'infortuné Osman II, Amurat IV avait reçu de la nature des passions fougueuses servies par une vigueur physique peu commune. Sa force et sa valeur lui acquirent l'estime des soldats, que firent trembler sa vigilance et sa cruauté. Il fit le siége de Bagdad et massacra 30,000 Persans. Aussi grand guerrier que les premiers empereurs de sa dynastie, il n'eut aucune de leurs vertus. Devant son sceptre de fer se prosternèrent humblement les ulémas, dont il avait, malgré leur inviolabilité prétendue, fait étrangler les principaux chefs. Par ses exploits, il se serait distingué de la série honteuse des sultans dégénérés, si ses débauches ne l'y avaient fait rentrer. Il mourut épuisé à trente et un ans.

Dans le pouvoir suprême, Ibrahim Ier, frère d'Amurat, ne vit que la liberté de s'abandonner à tous les plaisirs. Pour satisfaire sa lubricité capricieuse, il ne craignit pas de faire enlever de vive force la fille du grand mufti. Naguère courbés devant Amurat, les janissaires et les ulémas se levèrent contre son efféminé successeur, le déposèrent en 1648 et le firent périr par le lacet.

Cet événement mérite que nous nous y arrêtions, parce qu'il fut le résultat d'un soulèvement presque parlementaire. Le récit que nous allons en donner est traduit littéralement du tome second des *Annales ottomanes*, rédigées par Nayma Moustapha Effendi, historiographe de l'empire. Il montre le gouvernement turc sous un aspect inconnu en France. Quelques mots de préambule sont nécessaires :

Ibrahim était dans la vingt-troisième année de son âge et la dix-septième de sa détention, lorsqu'il fut appelé au trône en 1640. Dans sa prison, il avait vu deux de ses frères périr victimes de la jalousie d'Amurat, leur aîné.

L'horreur de ce spectacle, celle de la solitude et l'incertitude de son sort, influèrent tellement sur la santé et la raison de ce jeune prince qu'il fut toujours sujet à perdre l'une et l'autre. La flatterie et la superstition ignorèrent la cause de ces accidents. Ils furent attribués aux esprits malfaisants, qu'il fallut exorciser, et le crédule Ibrahim s'en-

toura de santons, moines imposteurs qui abusèrent de sa confiance et le déshonorèrent aux yeux de ses peuples.

Exaltés par le génie ardent d'Amurat, habitués à marcher sans cesse de victoire en victoire, les Turcs virent avec dédain l'inaction que leur annonçait le faible début d'Ibrahim; mais ce frêle rejeton était le dernier de la famille ottomane, et, comme tel, il devenait précieux aux croyants. Aussi le premier soin des grands de l'empire fut-il d'engager Ibrahim à donner des héritiers à la couronne. Dans ce but, ils lui présentèrent à l'envi les plus belles esclaves.

De tout temps, les sultans ont formé de ces esclaves leurs harems plutôt que de contracter des alliances avec les autres princes musulmans ou des mariages avec des filles de leurs propres sujets. L'économie et la politique s'accordent pour motiver la préférence constamment donnée à des odalisques étrangères et sans appui. Notifiée seulement au moment où elles deviennent mères, leur union n'occasionne, jusqu'à cette époque, aucune de ces réjouissances publiques, plus onéreuses aux peuples en Orient que partout ailleurs, et leur répudiation est sans conséquence.

Par dérogation à cet usage immémorial, Ibrahim voulut faire célébrer ses noces. Elles avaient déjà été sept fois répétées, et ses sultanes *khasséki*, c'est-à-dire appropriées à la personne impériale, indépendamment de leurs traitements considérables assignés sur les finances de l'État, avaient pour apanage les plus riches provinces, dont les pachas n'étaient plus que les fermiers.

Toutes ces maisons distinctes étaient cependant réunies dans le sérail, et elles y avaient porté le faste à un degré sans exemple. Pour le soutenir, il fallait chaque jour de nouvelles ressources. Le trésor de l'empire et les richesses immenses entassées depuis deux siècles dans la cassette de l'empereur étaient épuisés. On mit aux enchères, et souvent on vendit à deux titulaires à la fois, les gouvernements, les charges militaires et les emplois même de judicature.

Ces emplois sont exclusivement réservés aux *ulémas*. Dans son acception générique et collective, ce mot signifie en arabe les savants, mais il s'applique spécialement aux gens de loi. C'est un corps d'autant plus puissant, en Turquie, qu'il y représente le clergé en même temps que les cours de justice. Par le fait, le pouvoir législatif réside dans les ulémas. Leur ressort, qui comprend toutes les matières, canoniques, civiles et criminelles, s'étend sur toutes les grandes questions politiques. Une déclaration de guerre, la signature d'un traité, doivent être revêtues de la sanction du mufti. Ce chef suprême de la loi gouverne sa compagnie d'après des règles constitutionnelles qui ne lui permettent d'avancer les postulants aux grandes magistratures que graduellement, et à mesure qu'ils ont été employés dans les judica-

tures inférieures. La faveur avait troublé cet ordre immuable et indisposé les ulémas contre le sultan.

Depuis longtemps les cipaies ne recevaient plus leur solde; celle des janissaires était arriérée de sept quartiers. Tous les officiers qui avaient vieilli ou s'étaient distingués dans le service étaient oubliés dans les promotions.

Le capitan-pacha avait été battu par les Vénitiens, qui bloquaient le canal de Constantinople. La flottille neutre qui s'y était réfugiée n'était occupée qu'au charroi des étoffes et des bijoux apportés à l'entrée de ce détroit sur des navires neutres retenus par les vents contraires.

Le grand vizir Cara-Moustapha-Pacha avait sacrifié toutes ses épargnes au besoin de l'État. Il osa un jour vanter son économie à son maître. En récompense, il fut mis à mort et remplacé par un autre ministre, qui, peu de mois après, eut le même sort, quoique ayant mené une conduite diamétralement opposée. Vardar-Ali-Pacha, beyberley d'Anatolie, refusa de payer une contribution arbitraire qu'exigeait le sultan. Sa tête fut abattue, et, pendant vingt jours, exposée sur les murs du sérail.

Ces traits d'injustice et d'inhumanité ne portaient encore que sur des individus attachés au service ou à la solde du Grand Seigneur et réputés ses esclaves. Le peuple en murmurait à peine; mais il n'en fut pas de même lorsqu'il vit violer les propriétés des particuliers vivant de leur patrimoine, de leur industrie ou de leur commerce. A l'occasion de son huitième mariage, le sultan avait ordonné au defterdar, ou contrôleur général, de meubler un nouveau palais situé à l'Hippodrome, où il voulait passer la lune de miel avec sa huitième khasséki. Cette affaire semblait être l'objet unique de l'attention de la Porte. Nuit et jour le grand vizir Ahmed et le defterdar étaient dans les marchés. Sous promesse verbale de payer, on y enleva tout ce qu'on crut pouvoir flatter le goût du Grand Seigneur. Quelques marchands osèrent proposer des conditions; on enfonça leurs magasins, et ils furent eux-mêmes très-maltraités. Ces voies de fait suffirent pour susciter une émeute. Les boutiques furent fermées, ainsi que les portes de la ville, et ne se rouvrirent qu'après que la sûreté publique eut été bien raffermie.

Laissons maintenant parler l'historiographe :

« Aux plus riches étoffes, aux pierres précieuses elles-mêmes, Ibrahim préférait la martre zibeline. Ce goût provenait d'un faible qu'il avait pour les contes. Mise en possession de l'oreille du prince, une bohémienne, qui narrait avec une grâce exquise, l'amusait ou l'endormait chaque soir du récit de ses féeries. C'était toujours quelque empereur de la Chine dont les habits, les appartements, tout le palais, en un mot, n'était que martre zibeline. L'imagination d'Ibrahim, échauffée par ce genre extraordinaire de magnificence, se complut à réaliser la

fiction. Il inventa un habillement complet de cette fourrure favorite, qui se joignait avec des boutons de diamant. Pour son sérail, il lui fallut un meuble de la même pelleterie. Tous les grands de la Porte et les ulémas eurent ordre de fournir en nature une certaine quantité des plus belles peaux de martre.

Boktach, Mouslehuddin, Cara-Tchiaouck et Cara-Mourad, quatre agas vétérans des janissaires, furent compris au nombre des contribuables. Cara-Mourad arriva de Candie, où l'armée, oubliée par le gouvernement, était dans la plus grande souffrance. Un commis du defterdar vint lui présenter l'exploit. Mourad ne voulut pas même le lire, et il en demanda le contenu au porteur. Celui-ci lui dit qu'il était question de deux pelisses de martre zibeline, de douze onces d'ambre et d'une somme en espèces auxquelles il avait été taxé.

« Rapporte à ton maître, répondit Mourad, que je reviens du camp, que je sais à peine le nom des choses qu'il me demande, et que je n'ai à donner que de la poudre et des balles. »

Cette menace, articulée publiquement par l'un des généraux les plus considérés, annonçait à Ahmed-Pacha que le mécontentement était à son comble et qu'il ne tarderait pas à éclater; mais, enivré de sa fortune, le premier ministre ne vit, dans le langage audacieux de Cara-Mourad, que les mauvaises intentions de cet aga et de ses collègues. Il crut qu'il lui serait facile de détruire d'aussi faibles ennemis et s'imagina en avoir trouvé le moyen.

Ahmed faisait épouser à son fils la riche héritière de Cara-Moustapha-Pacha, âgée de huit ans. Il invita aux fêtes qu'il donnait à cette occasion, dans un jardin à Topcapis, Mouslehuddin, Cara-Tchiaouck, Boktach et Cara-Mourad. Ceux-ci soupçonnèrent le piége, mais ils dédaignèrent de le craindre avant de l'avoir entièrement découvert, et ils se bornèrent à renforcer leur suite d'un détachement de janissaires. Admis chez le grand vizir, ils étaient tranquillement assis dans un belvédère séparé, lorsqu'un inconnu les prévint du projet formé contre eux par Ahmed-Pacha.

« C'est ce que nous attendions, » dit Mourad en se levant, pour rendre le vizir responsable de tous les événements.

Sortis brusquement du festin, ces agas rassemblèrent dans la mosquée appelée Orta-Dgiani tous les capitaines et les anciens de la milice, et ils jurèrent unanimement la perte d'Ahmed.

Le lendemain, les janissaires armés marchèrent en ordre de bataille la mosquée du sultan Mehemmed-Mourad. Aga fut dépêché au mufti pour l'engager à réunir le corps des ulémas à celui de l'infanterie. Ce pontife, après avoir invité circulairement tous les gens de loi à se rendre à la mosquée, s'y transporta le premier. Il fut bientôt suivi par les caziakérès tant en exercice que retirés, par les mollas,

les cadis, les professeurs et par tous les candidats; partagés en deux ailes autour du mufti, ils bordèrent la haie jusqu'à la porte latérale du temple.

Les généraux, les colonels et les capitaines remplissaient les sofas qui sont du côté de la grande porte, tandis que les soldats, debout et les bras croisés sur l'estomac, gardaient la nef, le vestibule et une grande partie de la place.

On délibéra d'abord s'il convenait d'admettre à cette assemblée les cipaies. Cara-Mourad ne le voulait pas ; mais les plus sages opinèrent que, s'agissant de la chose publique, il fallait convoquer également tous les états. Cet avis prévalut ; la cavalerie fut appelée et conduite à la mosquée par ses commandants.

On fit ensuite sommer Ahmed de venir au rendez-vous-général pour présider les états; mais le grand vizir s'était déjà évadé de son palais, et le tchiaouck-bachi ou chef des huissiers, chargé de cette mission, ne reparut plus.

On attendait son retour, lorsque survint un officier de l'intérieur pour demander, de la part de Sa Hautesse, quel pouvait être le sujet de cet attroupement séditieux et pour en ordonner la dissolution. « C'est un congrès légal, répondit le mufti, et il ne rompra ses séances que lorsqu'il se sera fait justice. Que le Grand Seigneur nous livre son ministre! »

Cara-Tchiaouck proposa ensuite à l'assemblée d'aller à l'Orta-Dgiami. Cette mosquée, placée au centre des casernes, était un point de ralliement plus favorable, et l'armée pouvait au besoin déployer un front dans la place voisine.

On y courut, et chacun s'y rangea dans le même ordre. Le choix d'un vizir fut le premier objet discuté, et tous les suffrages furent pour Méhemmed. Ce pacha octogénaire, après avoir gouverné plusieurs provinces et les finances de l'empire, avait mérité le surnom de *Mévlévy* (saint) par la vie monastique qu'il menait depuis longtemps. On eut de la peine à le faire sortir de son couvent et à l'amener à la mosquée; dès qu'il y fut aperçu, tous les janissaires lui baisèrent la main et le proclamèrent grand vizir.

Ces acclamations furent interrompues par un second message de Sa Hautesse. Taoukchi Moustapha-Pacha, l'un des principaux courtisans de ce prince, était venu réitérer les premiers ordres et appeler au sérail le mufti et Mévlévy-Méhemmed. Celui-ci fut le seul docile à cette invitation ; et ses instructions, dictées par l'assemblée, furent que Sa Hautesse consignerait son sceau au porteur, et livrerait Ahmed-Pacha au peuple.

Méhemmed remplit en tremblant cette commission. Le Grand Seigneur l'écouta froidement, lui remit le sceau impérial, le revêtit de la pelisse d'honneur et lui dit :

« Voilà Ahmed déposé ; il est mon gendre, et je ne le livrerai pas. Je demande sa grâce à mes sujets, et je l'attends de toi. »

De retour à l'Orta-Dgiami, le nouveau vizir s'empressa de rendre les paroles de son maître. Elles furent huées, et il fut obligé de reprendre le chemin du sérail et d'y redemander Ahmed.

Il balbutia en effet les instances de la milice et des ulémas.

« Périssent, ajouta-t-il, cent vizirs comme Ahmed et moi pour assurer la tranquillité de Votre Hautesse ! »

A ces mots, l'empereur ne put contenir son indignation, et son premier mouvement fut si violent que Méhemmed en porta longtemps les marques. Ce vieillard, accablé de honte et de douleur, se retira dans son palais et envoya pour toute réponse au mufti le sceau et la pelisse d'honneur.

Boltach et Mouslehuddin furent détachés pour rapporter à Méhemmed ces attributs de sa place. Ils parvinrent difficilement à les lui faire reprendre et à le reconduire à la mosquée. Cet incident y avait aigri les esprits ; on ne se contentait plus de la mort d'Ahmed, on avait résolu la destitution de l'empereur, et il avait été écrit au nom de l'assemblée à la sultane mère Kiossem, au bostandgy-bachy et à l'eunuque blanc, qui commande à la porte intérieure, pour recommander plus particulièrement à leur vigilance la vie des jeunes princes commis à leur garde.

Mustapha-Pacha, grand écuyer de l'empire, vint signifier aux rebelles d'évacuer le temple du Seigneur ou de s'attendre à être passés au fil de l'épée. Cet avis comminatoire ne fit que raffermir l'assemblée dans sa dernière résolution, à laquelle plusieurs de ses membres n'avaient accédé qu'avec répugnance.

Codgia-Arnaout, l'un des plus notables, aborda fièrement l'émissaire du Grand Seigneur.

« S'il est encore empereur, lui dit-il, qu'il retrouve son vizir, qu'il paraisse lui-même et qu'il tienne un divan général ! On ne mérite pas de régner lorsqu'on est aussi insensible qu'il l'est. » « Sans doute, reprit Mouslehuddin, c'est l'apathie d'Ibrahim qui seule a occasionné la crise actuelle de l'État. Il en a confié les rênes à un tyran qui, ne connaissant d'autre divinité que ses coffres-forts, a mis les lois en oubli, le trésor au pillage, les places aux enchères et l'empire à deux doigts de sa perte. La Bosnie est à la merci des Allemands, l'escadre vénitienne bloque le canal ; cette capitale, assiégée par terre et par mer, est despotiquement gouvernée par des femmes, et le sultan reste immobile ? Mais, Mustapha, n'as-tu pas de reproches à te faire sur tous ces points ? N'es-tu point le commissaire envoyé en dernier lieu aux Dardanelles ?

— Oui, c'est ma faute, répondit l'écuyer. J'ai tout vu et tout dissi-

mulé. Ahmed m'avait imposé silence; mais je le romprai aujourd'hui, si l'assemblée m'ordonne de parler à notre maître.

— Dis-lui donc, repartit Mouslehuddin, que son peuple exige trois choses de lui : l'abolition de la vénalité des charges, le bannissement de toutes ses khassekis et l'extradition d'Ahmed. »

Instruit des démarches des factieux, ce vizir avait pris la fuite, et dans sa disgrâce n'avait trouvé ni un ami ni un asile. Personne n'osait recéler un aussi dangereux dépôt. Madgy-Behram fut le seul qui s'en chargea, mais le perfide ne tarda pas à violer l'hospitalité et à remettre Ahmed à son successeur.

Ce dernier va au-devant de son prisonnier, l'embrasse et lui persuade qu'il serait encore possible de conjurer l'orage par une déclaration sincère de ses biens. Ahmed en dresse lui-même l'état, qui s'élevait à quatre millions cinq cent mille livres. A cette note il joint vingt et une mille livres qu'il avait sur lui en or. Cette restitution douloureuse augmentant le besoin qu'il avait de se reposer, il s'étend sur le sofa. A peine venait-il de fermer l'œil que le bourreau Cara-Aly le réveille et lui annonce que Méhemmed l'attend à l'Orta-Dgiami, où il doit être auprès de l'armée son intercesseur et son avocat. Descendu à la cour, Ahmed est entraîné dans l'écurie. On l'étrangle. Son corps, chargé sur un cheval, est porté à l'Hippodrome et jeté sous le platane de cette place.

Les commandants de l'infanterie et de la cavalerie n'ignoraient pas les préparatifs de guerre qui avaient été faits dans le sérail. Pour éviter toute surprise, ils s'étaient déterminés à passer la nuit dans la mosquée. Les ulémas avaient pris leurs quartiers dans les casernes des janissaires. Dès que parut le jour, cette milice fut mise sous les armes et marcha vers la mosquée du sultan Ahmed. Traversant l'Hippodrome, les agas affectèrent de faire le tour du platane pour que les soldats découvrissent le corps du vizir exposé sous cet arbre. Le mufti formait l'arrière-garde; Méhemmed fermait la marche.

Aussitôt que ce pacha eut pris sa place dans l'assemblée, il envoya au Grand Seigneur Behaü-Effendi, ci-devant mollah de la Mecque, pour témoigner à Sa Hautesse le désir que son peuple avait de la voir. Devant cette proposition le sultan resta muet. Son silence obstiné décida Behaü à se retirer, et ses commettants, à qui il en rendit compte, à accélérer l'exécution de leurs desseins.

Ils députèrent deux autres effendis à la sultane mère Kiossem pour lui faire savoir que le vœu général était que son fils Ibrahim déposât la couronne et que l'aîné de ses enfants fût amené à la mosquée, afin qu'on pût procéder à son inauguration.

La Validé trouva seulement la seconde demande contraire à l'usage reçu pour l'installation des empereurs ottomans, et elle invita l'as-

semblée à se rendre au sérail, lieu consacré à cette auguste cérémonie.

La réponse de la sultane avait été prévue, et comme l'on savait que les bostandgis se proposaient de défendre l'entrée du palais impérial, on avait cru devoir dans l'intervalle sonder les dispositions personnelles de Zulficar-Aga, colonel de ces jardiniers enrégimentés. Zéirekzadi, ancien mollah de Médine, lui avait déclaré que le Grand Seigneur devait être détrôné, que le mufti en avait prononcé la sentence juridique; que l'unique moyen de faire cesser le désordre était de laisser ouvertes les portes du sérail; que, dans le cas contraire, on détruirait jusqu'au nom de bostandgi, et que ces derniers auraient à se reprocher leur propre malheur et le sang musulman dont ils auraient inutilement provoqué l'effusion.

Effrayé, Zulficar accompagna l'émissaire à la mosquée. A l'assemblée il donna l'assurance la plus formelle de son entière déférence à ses ordres. Toutes les difficultés ainsi aplanies, les deux corps s'ébranlèrent en colonnes vers le sérail. Les bostandgis introduisirent dans les premières cours tous ceux qui voulurent y entrer; mais il n'y eut que les principaux officiers de la milice et de la justice qui se permirent de pénétrer jusqu'aux galeries du harem.

La sultane mère parut, couverte d'un voile noir. Elle s'adressa d'abord aux agas et leur reprocha d'avoir été les auteurs de la rébellion, quoique tous ils dussent leur fortune à la bienfaisance de la maison ottomane.

Mouslehuddin, blanchi sous le harnois et dans les intrigues, prit la parole :

« Sultane, s'écria-t-il, personne de nous ne peut disconvenir de ses obligations envers la Sublime Porte. Moi surtout qui me suis présenté pour la première fois à son seuil ne possédant en tout qu'un manteau rouge d'étoffe de laine la plus grossière, comment pourrais-je me rappeler ici tous les bienfaits dont mes maîtres m'ont successivement comblé pendant ma carrière de plus de soixante ans? Mais c'est notre reconnaissance pour cette auguste maison qui nous rend insupportable l'idée de sa destruction prochaine. Plût au ciel que je n'eusse pas survécu à sa splendeur ! Me convient-il en effet de parler le premier sur un objet aussi délicat? Après tout, que me reste-t-il à désirer? Grades, honneurs, récompenses pécuniaires, j'ai tout obtenu, et j'ai renoncé à tout pour ne m'occuper désormais qu'à de ferventes prières pour la prospérité de l'empire. Mais je suis musulman, et je ne peux voir sans effroi un empereur qui a déserté la foi de ses pères et méconnaît la voix de l'équité et de la raison. Depuis qu'il ne donne accès auprès de sa personne qu'à des hommes corrompus, l'État est désespéré. Les infidèles, que savaient contenir ses aïeux, ont pénétré en Bosnie, jusque dans nos foyers. Leur flotte domine sur l'Hellespont.

Nos tranchées dans l'île de Candie sont comblées. Partout les vrais croyants combattent avec désavantage, et notre sultan, qui se plaît à tout ignorer, ne songe qu'au plaisir et aux moyens d'en perpétuer la durée ! Voilà nos ulémas. A eux de faire parler la loi sur ce qui nous reste à faire pour tirer les mahométans de l'abîme ! Grâce à la divine Providence, ce sérail renferme un prince digne du trône; nous ne sortirons pas d'ici qu'il n'ait été mis en possession de la couronne. Nous vous conjurons, sultane, de céder au vœu de la nation et d'obtempérer avec elle à la noble justice. »

La Validé voulait paraître remplir les devoirs que lui imposait ce nom. Quoiqu'elle eût des griefs contre son fils et qu'elle fût de connivence avec les rebelles, elle leur opposa le degré d'apparente résistance qui, en la mettant elle-même à couvert de l'odieux du complot, ne faisait qu'en mieux assurer l'effet. Aux officiers de l'armée elle représenta que l'inconduite du sultan ne devait être imputée qu'à leur lâche silence; que, loin de s'être réunis pour lui remontrer ses torts, pas un d'eux n'avait en présence de son fils ouvert un avis utile; qu'il était aussi injuste qu'absurde de le condamner d'emblée et sans avoir tenté la voix des conciliations; qu'on avait encore le temps d'engager ce prince à écarter de sa personne tous les méchants dont la suggestion pernicieuse l'avait induit en erreur, et à former un conseil permanent de ses ministres et de ses cours de justice pour statuer définitivement sur la distribution des places et sur l'emploi des fonds de l'État, et elle se rendait garante de l'attention scrupuleuse d'Ibrahim à suivre à l'avenir un plan aussi salutaire.

Mouslehuddin répondit qu'un pareil espoir était chimérique, et il rapporta en preuves tout ce qu'il avait dit. Tour à tour le mufti et Abdulaziz-Effendi vinrent à l'appui de l'orateur militaire. Enfin, Maméfi, ancien caziasker d'Anatolie, s'avança vers la sultane, et, lui donnant le titre flatteur sous lequel les musulmans désignent Aïché, femme du prophète :

« Mère des fidèles, lui dit-il, le peuple de Dieu est à vos genoux, et il attend de votre tendresse pour lui que vous mettiez la dernière main à l'œuvre méritoire de son salut. Sa situation demande les remèdes les plus prompts. Assailli de tous côtés, il nourrit dans son sein des ennemis bien plus dangereux que ceux du dehors : la vénalité des charges, la confiscation arbitraire, un relâchement dans le dogme, dans la discipline, dans tous les ressorts de l'administration, consument ses forces. L'empereur, l'ombre du Très-Haut sur la terre, l'empereur, qui devrait être l'égide de sa nation, en est devenu le tyran. Il n'est pas de moyens dont chaque jour on ne se serve sous son nom pour exprimer la sueur et le sang de ses sujets. L'avidité de ses favoris, les fantaisies de ses khassékis absorbent presque aussitôt ce suc précieux,

inutile au corps qui l'a produit. Il n'est pas employé à la défense des frontières mais il sert d'aliment aux passions insatiables du Grand Seigneur et de sa cour. Ce prince ne connaît le dégoût et la fatigue que lorsqu'il s'agit d'affaires ou de lois. Le son de ses flûtes et de ses guitares trouble le muezzin de Sainte-Sophie et ne lui permet pas même d'appeler les musulmans aux cinq prières. Quel téméraire mortel oserait interrompre cette musique voluptueuse pour proférer une parole amère? Vous-même, sultane, qui avez tant de droit sur son cœur, avez-vous jamais pu donner un conseil à votre fils? En un mot, les peuples excédés d'impositions, les marchés publics forcés et saccagés, des mahométans irréprochables exécutés sans formes judiciaires, des personnes sans naissance, sans mérite et sans mœurs, élevées aux premières dignités, la prédominance sur les Ottomans, des femmes, des nègres et des eunuques, voilà le règne d'Ibrahim! Il est temps qu'il prenne fin. »

La Validé convint tacitement de ces faits; mais elle persista à les rejeter sur les mauvais conseils, et elle proposa de s'en tenir à requérir le Grand Seigneur de renvoyer sa cour actuelle et de choisir dans la partie saine de la nation de nouveaux administrateurs.

Haméfi prétendit que la triste expérience du passé interdirait à jamais aux lumières et à la vertu l'approche d'Ibrahim. Il rappela la mort tragique de Cara-Mustafa, ce ministre d'Amurat IV, qui avait pris Bagdad et qui, sous les deux règnes, avait gardé pendant cinq ans le vizirat. Il insista plus encore sur celle de l'amiral Yousouf, surnommé le Conquérant de la Canée, et il finit par l'énumération de tant de pachas zélés pour le bien public, et mis à mort pour avoir cherché à résister au torrent de la corruption.

Cédant par degrés à tous ces arguments, l'artificieuse sultane n'objecta plus que l'extrême jeunesse du prince qu'on voulait substituer à Ibrahim. Haméfi trouva sur-le-champ la solution de cette difficulté; il cita l'opinion reçue parmi les sectateurs d'Abou-Haméfi, celui des quatre imans ou docteurs aux principes duquel les Turcs donnent la préférence. Cette opinion est qu'un souverain dont l'esprit est aliéné, quoique parvenu à sa majorité, est incapable de régner, tandis qu'un prince mineur, doué d'une saine raison, peut être reconnu pour sultan.

« Ce dernier cas est souvent arrivé, reprit Haméfi, et l'on n'a jamais eu à se repentir d'avoir adopté cette méthode. Le grand vizir, au nom de son maître et pupille, régente l'empire et tout rentre dans l'ordre. Mère des vrais croyants, cessez de vous opposer au bonheur des Ottomans et hâtez-vous de nous montrer notre nouvel empereur!»

La sultane Kiossem s'éclipsa tout à coup. On éleva un trône dans la seconde cour. La Validé reparut aussitôt, tenant par la main le sultan Mahomet; ses officiers le placèrent sur le trône aux acclama-

tions de toute l'assemblée. Le mufti, le grand vizir, les caziaskers, tous les grands de la Porte et les commandants des troupes lui baisèrent le bout de la manche. On ne permit point aux autres ulémas de s'approcher, dans la crainte d'effaroucher le prince, qui n'avait encore que sept ans. Ce court cérémonial achevé, et la garde de la personne impériale plus spécialement recommandée à la sultane mère et à Zulficar-Aga, on passa aux appartements d'Ibrahim.

Le bostandgy-bachi, le sélictar ou porte-épée du Grand Seigneur et le tchiohadar-aga, autre officier de l'intérieur, annoncèrent à leur ancien maître le sujet de cette visite extraordinaire.

« Quelle audace! leur cria Ibrahim; ne suis-je donc pas votre empereur?

— Non, vous ne l'êtes plus, repartit Abdulaziz, et vous ne méritez plus de l'être! »

Tous les assistants furent offensés de cette réponse insolente, mais personne ne pensa à imposer silence à ce téméraire légiste, et il s'oublia à un tel point qu'on craindrait de souiller l'histoire en conservant ici tout ce qu'il se permit de dire à son souverain.

Les officiers de l'intérieur cherchaient à calmer Ibrahim, et ils lui représentaient respectueusement qu'il devait apprécier les bonnes intentions de son peuple et de ses ulémas, qui ne voulaient le décharger du fardeau de la royauté que pour sa tranquillité personnelle et pour le salut de l'empire.

Ces douces insinuations ne faisaient qu'allumer la colère du sultan, et il accablait d'invectives les différents interlocuteurs qui se relevaient pour l'amener à une abdication volontaire; mais Abdulaziz, le plus acharné de tous, fit une critique sanglante de toute la conduite du prince, et il en conclut que son califat était proscrit par la loi.

Ibrahim, jetant dans ce moment un regard de détresse sur l'aga des janissaires:

« Ingrat! lui dit-il, ne t'aurai-je confié le commandement de ma milice que pour que tu m'abandonnes lâchement dans cette circonstance essentielle?

— Je suis, répondit ce général, votre créature et votre esclave; mais que dois-je faire? Vos sujets sont réunis contre vous. Seul, pourrais-je m'opposer à tous? Si je me déclarais pour vous, vos soldats, loin d'imiter mon exemple, me mettraient en pièces, et quel avantage retireriez-vous de ma mort? »

L'empereur, s'adressant ensuite au mufti, Abdurrahin, lui dit:

« Tu conspires aussi contre moi; mais n'est-ce pas moi qui t'ai placé à la tête de mes ulémas?

— Non, répliqua l'effendi, ce n'est pas toi qui m'as fait mufti; je ne tiens cette place que de Dieu. »

La prétention était aussi nouvelle que la manière insultante dont elle était énoncée. Ibrahim en resta interdit un moment, et ne reprit la parole que pour charger l'assemblée d'imprécations. Le sélictar et le tchiohadar-aga, voyant que le temps s'écoulait en vains débats, se glissèrent sous les aisselles du prince et lui persuadèrent de les suivre.

Après avoir interrompu plusieurs fois sa marche pour renouveler ses justifications ou ses reproches, il parvint enfin à la porte de sa prison.

C'était un édifice en briques, très-étroit, n'ayant d'autre jour que celui qu'il recevait d'en haut, par une lucarne grillée. On avait pratiqué, d'un côté, une espèce de fenêtre d'un demi-pied carré, qui ne s'ouvrait que pour recevoir la nourriture, et se refermait aussitôt avec un volet de fer. On avait introduit dans ce cachot deux vieilles esclaves et les meubles du plus strict nécessaire.

Ibrahim leva les mains au ciel et prédit, en entrant dans ce lieu, qu'il ne faisait qu'y devancer bien d'autres sultans qui, par une suite de l'impunité de cet attentat, subiraient le même sort que lui. On ferma la porte de la prison, on y attacha un cadenas, et les deux serrures furent plombées. La révolution était consommée en cinquante heures. Chacun se retira, et les boutiques, ainsi que les portes de la ville, furent rouvertes.

Sur le bruit qu'on fit répandre le lendemain que le prisonnier s'était évadé, le grand vizir et le mufti firent une descente d'experts sur les lieux, et n'en sortirent qu'après avoir fait maçonner la porte et la lucarne.

Privé de la lumière, Ibrahim redoubla ses gémissements. Ils étaient entendus par ses pages et par tous les gens de sa maison, qui avaient des raisons de le regretter. Ce sentiment, joint à celui de la pitié, que la nouveauté et la surprise d'un grand événement peuvent assoupir et non pas éteindre dans le cœur de l'homme, après avoir été concentré dans le sérail, gagnait de proche en proche tous les états. Les progrès rapides de ces dispositions populaires en faveur d'Ibrahim effrayèrent d'autant plus Abdurrahim et Méhemmed-Pacha qu'ils avaient eu lieu de suspecter celles des cipaies.

Ce premier ministre et ce mufti convoquèrent les ulémas, les officiers de la Porte et ceux de la milice. Ils posèrent en fait que leur existence commune et le rétablissement du bon ordre ne pouvaient être assurés que par la mort d'Ibrahim. Ils traitèrent ensuite la question de droit, elle fut libellée de la manière suivante :

« Est-il permis de destituer et de faire mourir un empereur qui, « ayant écarté des emplois civils et militaires les personnes capables « de les remplir, ne les a donnés qu'à des gens ineptes, et, par

« ce système destructeur, a jeté le monde dans le désordre et la con-
« fusion?

Tous les ulémas consultés signèrent l'affirmative, et le mufti ajouta en arabe cette sentence extraite textuellement des anciens casuistes : « *Lorsqu'il se trouve deux califes à la fois, tuez-en un.* »

L'arrêt prononcé, on ne pensa plus qu'à l'exécuter. Le chef de la loi, à la tête de sa compagnie, le grand vizir, l'aga des janissaires et tous les commandants de ce corps se rendirent au sérail. Leur apparition suffit pour mettre en fuite le troupeau fidèle de l'intérieur. Personne n'osa s'approcher de la prison. Le premier ministre et le mufti furent obligés d'employer leurs propres domestiques à en briser les portes avec des haches.

Chaque coup retentissait sur le cœur d'Ibrahim. On entendait ce prince infortuné s'agiter au fond de son cachot, crier vengeance au ciel et implorer contre ses oppresseurs le secours de ses fidèles sujets. Ceux-ci reconnaissaient encore la voix de leur maître, et ses cris portaient dans leur âme le désespoir dont ils étaient l'expression. L'émotion devenait générale, et jusqu'au bourreau Cara-Aly, que le vizir avait mené à sa suite, s'était éloigné pour dérober ses larmes.

Méhemmed sentit la nécessité de presser le dénoûment de cette scène tragique. Il courut lui-même après Cara-Aly, et ce ne fut qu'à force de coups qu'il l'entraîna dans la prison. Le mufti y entra le troisième, suivi d'un second exécuteur.

Ibrahim, tenant le Coran, dit à Abdurrahim :

« Yousouf-Pacha m'avait conseillé de te faire périr, parce qu'il te connaissait pour un séditieux et un impie. Je ne l'ai pas fait, et ma sotte clémence me coûte la vie. Voilà le livre de Dieu, produis-moi le passage sacré qui t'autorise à me la ravir. »

Il allait poursuivre, lorsque Cara-Aly et son compagnon, pressés par le vizir, serrèrent le lacet qu'ils lui avaient passé au cou et le suffoquèrent.

Son corps, porté aussitôt dans une des cours du sérail, fut lavé par le précepteur et l'iman de ce prince, et, après la prière d'usage, il fut enseveli dans le tombeau de sultan Mustapha, situé près la porte de Sainte-Sophie. »

Ainsi se termine le récit du rédacteur des *Annales de l'empire ottoman*. On voit que ce recueil est écrit avec une certaine indépendance qui a lieu d'étonner sous un gouvernement absolu.

Au commencement du règne suivant, furent cruellement châtiés presque tous les complices du meurtre d'Ibrahim. Son fils, sultan Méhemmed, les fit périr l'un après l'autre, en commençant par son aïeule, la sultane Kiossem.

Il est à remarquer que, par une étrange coïncidence, le même évé-

nement a eu lieu presque à la même époque dans deux gouvernements diamétralement opposés : tandis que, par une décision légale, les ulémas condamnaient à mort le sultan Ibrahim, le procès de Charles Ier était déjà entamé par le parlement d'Angleterre. L'intervalle qui sépare les exécutions respectives de ces deux souverains n'est que du 19 août 1648 au 30 janvier de l'année suivante.

Au récit de la mort d'Ibrahim nous avons donné plus de place que ne semble le comporter le cadre de cet ouvrage. Les raisons en ont été déduites plus haut. Il fallait faire connaître les mœurs politiques de la Turquie. Nous arrêterons ici notre résumé de l'histoire de ce pays pour esquisser rapidement celle de la Russie jusqu'à la même époque, et continuer ensuite de suivre parallèlement les événements chez les deux peuples.

II.

L'empire des autocrates commence par une république. — Novgorod la Grande. — Rurik, le Pharamond des Russes. — Oleg. — Première armée russe devant Constantinople. — La princesse Olga embrasse le christianisme, qu'elle ne peut imposer à sa nation. — Les douze fils de Vladimir le Grand s'exterminent. — Henri Ier, roi de France, épouse une princesse russe. — Invasion de Gengis-Khan. — Domination des Mogols. — Ivan III en délivre son pays, profite des dissensions de ses voisins pour s'approprier leurs États et crée la politique astucieuse à laquelle les tzars sont restés fidèles. — Ivan IV, le Terrible et le Massacreur. — Guerres civiles. — Les faux Démétrius. — Michel fonde la dynastie des Romanof, encore régnante. — Accroissements successifs de l'empire russe.

Au sommet des fastes historiques de la Russie on ne trouve aucune de ces fictions lumineuses et riantes rassemblées autour du berceau des peuples d'Orient. Ici, tout est triste, morne et glacé. Dans ces froids brouillards, on n'aperçoit d'abord que les ours de la Finlande et les loups de la Sibérie. Lorsque l'homme s'y montre, c'est à 'état sauvage et carnassier. De loin on ne le distingue guère de la bête de proie.

Étrange vicissitude des choses humaines ! Dans ce pays où s'est établi le gouvernement le plus despotique du globe, florissait autre-

fois une république. Gouvernée par des magistrats librement élus, Novgorod, la plus ancienne ville de Russie, s'était enrichie par un vaste commerce, et ses relations s'étendaient, au xe siècle, jusqu'à Constantinople. En même temps elle avait conquis une telle réputation militaire que parmi les peuples l'on disait : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la Grande ? »

Personne ne l'osa. Ce furent les républicains qui tuèrent la république. L'ambition des chefs guerriers fit naître les factions; les factions amenèrent la guerre civile. Le parti vaincu appela l'étranger.

L'immortel fabuliste suppose que le cheval, poursuivi par les hyènes et les chacals, implore la protection de l'homme. L'homme lui met un frein, s'élance sur son dos, perce de sa lance les féroces ennemis. « Merci, lui dit le cheval, et séparons-nous ! — Non pas, répond l'homme; je vois combien tu peux m'être utile. Tu as un frein, garde-le ! »

Ainsi de Novgorod : Rurik, un chef de hordes, lui met sur la poitrine son talon de fer. Les républicains s'insurgent; mais à chacune de leurs rébellions la pression augmente. Perdant enfin leur énergie, ils cessent de s'agiter. La puissance despotique est fondée. La série des monarques commence. Rurik est le Pharamond des Russes.

Lorsque fut bâtie par les Slaves la ville de Novgorod, les eaux n'avaient pas encore abandonné le sol sur lequel est fondée Saint-Pétersbourg, et les barques grossières des barbares voguaient à l'endroit où s'élève actuellement le palais des tzars. Sous le féroce Ivan IV, Novgorod essaya de se soulever. La trahison la fit tomber entre les mains de l'empereur. Les habitants furent exterminés. Le massacre dura cinq semaines sans interruption. Toute la contrée fut dévastée. Aujourd'hui, Novgorod, dont le nom seul inspire encore aux Russes une sorte de religieux respect, n'est plus qu'un pauvre et morne village.

Rurik meurt, et comme successeur il ne laisse qu'un enfant de quatre ans. Mais à côté du jeune Igor est son oncle Oleg. Dévoré de la soif des conquêtes, Oleg s'efforce d'agrandir l'héritage de son pupille. Tout tombe sous son pouvoir. Les villes qui lui résistent sont brûlées. C'était bientôt fait. Des poutres équarries, grossièrement assemblées, dont on bouchait les joints avec de la mousse, telles étaient alors les maisons.

En 904, sous le règne de Léon le Philosophe, Oleg parut devant les murs de Constantinople avec 80,000 combattants. Épouvanté, Léon, après avoir en vain tenté d'empoisonner toute l'armée russe, acheta la paix au prix de sommes immenses. Oleg se retira en ravageant. Rapportés par lui, l'or, les vins exquis, les riches étoffes, les fruits délicieux de la Grèce, allumèrent en Russie ce désir de l'Orient

qui n'a fait que s'accroître, et qui, à l'heure qu'il est, excite une nouvelle conflagration.

Igor continue les exploits d'Oleg. Toujours attiré vers l'Orient, il dévaste la Paphlagonie, le Pont, la Bithynie. Les Drévaliens, auxquels il avait ravi la liberté, lui tendent une embuscade, où il périt massacré avec tous les siens.

Ce prince avait aussi laissé un enfant au berceau. Sa veuve, la belle Olga, saisit d'une main virile les rênes du gouvernement. S'étant rendue à Constantinople pour s'y faire chrétienne, elle prit au baptême le nom d'Hélène. Des historiens pensent que ce voyage et cette conversion n'avaient pour but que de multiplier et d'assurer les relations commerciales que ses sujets entretenaient avec la capitale de l'empire grec. On voit que les convoitises de la Russie datent de loin.

Belliqueux comme son père, Sviatoslaf, fils d'Igor, range sous sa domination les contrées méridionales de la Russie comprises entre le Tanaïs et le Borysthène, la Chersonèse Taurique et la Hongrie. Allié de l'empereur Nicéphore Phocas, il entreprend, à son instigation, une expédition contre les Bulgares. La victoire ayant favorisé ses armes, il garde pour lui les provinces conquises, puis il répand l'épouvante dans la Thrace et la Macédoine. Mais, cette fois, la civilisation triomphe de la barbarie. Les habiles combinaisons des généraux grecs font éprouver aux Russes un échec qui les contraint d'ajourner tous leurs projets de conquête de ce côté.

Échappé, honteux, à ce désastre avec quelques guerriers, Sviatoslaf ne peut ramener cette faible troupe. Elle est exterminée par les Petchénèques. Le prince lui-même périt, et son crâne, orné d'un cercle d'or, sert de coupe au chef vainqueur.

Les enfants de Sviatoslaf, ne tombant pas d'accord pour partager son héritage, ont recours aux armes l'un contre l'autre. Jaropolk assassine Oleg. Vladimir égorge Jaropolk, et réunit sous ses lois toutes les contrées soumises par son père. Dans l'histoire de Russie Vladimir est surnommé le Grand. Il porte également le titre de *saint*, parce qu'il est le premier souverain de cet empire qui ait solidement établi dans ses États la foi chrétienne.

Quoique le schisme de Photius eût alors éclaté, les doctrines schismatiques n'avaient pas encore entièrement prévalu dans l'Église grecque, et le patriarche par qui fut consacré le premier métropolite de Russie reconnaissait la supériorité spirituelle de Rome, en sorte que, d'abord, les Russes convertis au christianisme furent de communion avec les Latins.

Une guerre d'extermination entre les douze fils de Vladimir le Grand suivit le trépas de ce prince. Jaroslaf, l'un d'eux, qui s'était révolté contre son père, l'emporta sur ses frères, les massacra,

s'appropria leurs États. Il propagea dans son empire la religion chrétienne. Touché du sort de ses oncles Jaropolk et Oleg, morts au sein de l'idolâtrie, il ordonna que leurs ossements fussent déterrés et purifiés par le baptême.

Voulant attacher la Russie au siége de Rome, le pape mit ce pays en relation avec la France. Il en résulta un mariage entre Henri Ier, roi de France, et Anne, seconde fille de Jaroslaf. Par elle quelques gouttes de sang russe coulèrent encore dans les veines de nos derniers rois. Anne, en effet, fut mère de Philippe Ier et quadrisaïeule de Louis IX, auteur de la maison de Bourbon par Robert son sixième fils.

Jaroslaf passe pour le premier législateur de la Russie. Malgré ses lumières supérieures à son siècle, il ne sut pas se soustraire à la funeste coutume de démembrer l'empire; ses cinq fils s'entre-détruisirent.

Les princes qui leur succèdent sont jetés dans un moule uniforme de sauvage férocité. Tournons à la hâte ces pages tachées de sang des annales moscovites, et arrivons à la deuxième époque de l'histoire russe, celle de l'invasion des enfants de Gengiskan et de la domination des Mogols.

Temushdin, khan des Mogols, jeune mais déjà célèbre par ses exploits, avait rêvé la conquête de la terre. Il s'entendit avec un prêtre de sa nation. Au milieu de l'assemblée des sages, ce prêtre, vénérable par son âge et sa grande réputation de sainteté, se leva et dit : « Mes frères, le grand Dieu du ciel m'est apparu dans une vision. Assis sur son trône de feu, entouré des intelligences célestes, il jugeait, invisible pour elles, les nations périssables. Je l'ai entendu donner l'empire du monde à notre prince Temushdin et le proclamer roi des rois (*Dschingis-Khan*). » Aussitôt l'assemblée se lève, et les guerriers jurent de suivre partout le roi des rois.

Fier de son nouveau titre, Gengiskan sort de ses déserts et marche vers la Chine, dont il anéantit les armées. Après avoir dispersé 400,000 hommes que lui opposait Mohammed, sultan de Khowaresnie, il s'empare de la Perse et d'une grande partie de l'Indostan, puis il pénètre dans la Russie. Après sa mort, ses fils achèvent de soumettre cet empire; mais ils lui laissent ses princes, auxquels ils imposent tribut.

Établie au commencement du XIIIe siècle, la domination mogole en Russie ne finit que vers le milieu du XVe. Dans cet intervalle de trois cents ans, on voit des princes sans noblesse et sans courage poursuivre avec férocité un pouvoir avili et réclamer tour à tour l'intervention du khan des Mogols, arbitre cupide et dédaigneux qui se joue de leur ambitieuse faiblesse.

Avec le règne d'Ivan III commence une ère nouvelle. Oubliée de l'Europe dans ses honteuses ténèbres, la Russie va rentrer sur la scène du monde. Profitant des velléités d'orgueil national qui commencent à se manifester, Ivan refuse le tribut au khan des Mogols, et, après huit ans d'une guerre acharnée, il rend l'indépendance à son pays. Ce monarque consomme l'asservissement de Novgorod la Grande, et ajoute à son empire des territoires considérables. A la horde mogole il oppose l'alliance des Tartares de Crimée, aux Lithuaniens celle des princes de Moldavie et de Valachie, de Mathias Corvin, le Hongrois, et de Maximilien d'Autriche. Il divisait Plescof et Novgorod, qui ne pouvaient lui résister qu'en faisant cause commune. Empruntée aux souverains de Byzance, cette politique astucieuse devint la règle politique de la Russie. Ivan avait obtenu du pape la main de Sophie Paléologue, réfugiée à Rome, et il avait placé dans ses armes le double aigle de l'empire grec.

C'est à partir de ce moment qu'il devient intéressant d'étudier les progrès de la Russie, qui, par l'absorption d'une foule de peuples païens et l'abaissement des Tartares, prélude à ses immenses destinées. État héréditaire, le grand-duché de Moscou devait prévaloir sur les États électifs de Pologne et de Livonie. C'est ce qui arriva.

Ivan IV, premier tzar, fut surnommé par les Russes *le Terrible*, et par les étrangers *le Tyran*. Agé de quatorze ans, il étendit à la fois sur ses sujets le sceptre du souverain et la griffe du tigre. En 1545, il établit la milice des strélitz, devenue depuis si fameuse. L'homme de génie alternait en lui avec la bête fauve. Ce qu'il fit périr d'individus de tout rang, de tout sexe, de tout âge, est incalculable. De ses courtisans il avait fait des bourreaux. De sa propre main il égorgeait et coupait en morceaux, sans nul motif, hommes, femmes et enfants. Dans ces horribles expéditions il se faisait aider par son fils. Après avoir crevé les yeux à une multitude de ses semblables, en avoir empalé un grand nombre, en avoir brûlé dans des cages de fer une quantité considérable, il s'occupait d'art, de sciences, d'industrie. En attirant d'Allemagne et d'Italie, par l'appât des récompenses et des honneurs, des savants, des artistes, des architectes, des ouvriers habiles, il préparait la route que suivit depuis, non pas avec plus d'habileté, mais dans des circonstances plus favorables, Pierre Ier, surnommé le Grand. Il rédigea, conjointement avec les députés de la noblesse, un recueil de lois intitulé : *Manuel des juges,* et ouvrit au commerce de nouvelles communications. Dès cette époque le blé de Russie était l'objet de nombreuses transactions avec diverses contrées de l'Europe, et même avec la France.

Vers la fin du règne d'Ivan, un bandit souillé de crimes, Jermak Timofoow, l'un des atamans ou chefs des Cosaques du Don, pénètre

en Sibérie et subjugue avec 1,500 soldats ces contrées jusqu'alors inconnues. Il fait hommage de sa conquête au tzar, qui le comble d'honneurs et de richesses. Ces deux scélérats se donnent publiquement l'accolade.

En 1583, les Turcs ayant mis le siége devant Vienne, la Russie prend parti pour l'Autriche, et, à la paix de Carlowitz, trouve moyen de se faire céder Azof par l'empire ottoman. Le nivellement des rangs opéré par la main de fer d'Ivan le Terrible prépare l'établissement de ce pouvoir absolu qui doit donner à l'empire moscovite une si grande influence.

De 1584 à 1613, la Russie fut en proie à des guerres civiles que fit naître la débile minorité de Fédor, fils d'Ivan. Boris Goudonof monte sur le trône au prix d'un assassinat, et s'y maintient par des cruautés. Il assujettit les paysans russes au servage de la glèbe. Sous son règne une famine horrible désole la Russie. Cent vingt-sept mille cadavres sont entassés sans sépulture dans les rues de Moscou. Une série d'imposteurs, se donnant tour à tour pour le prince Dmitri ou Démétrius, échappé, disaient-ils, aux assassins que lui avait envoyés Ivan, apparaissent, et, par les dissensions qu'ils excitent, mettent l'empire à feu et à sang. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, l'audace de ces aventuriers ou la stupidité du peuple que trompe tant de fois un si grossier mensonge. Les ennemis de la Russie espéraient son démembrement et se préparaient à la curée, lorsqu'un boucher, nommé Konna Minnin, ralluma dans l'âme de ses concitoyens la flamme du patriotisme. A son instigation, les Russes élèvent au commandement un brave guerrier, Pojarski, et ce chef, honnête homme, chose rare, les sauve de l'invasion. La patrie délivrée, Pojarski et les généreux citoyens qui l'ont secondé vont chercher au monastère de Kostroma un enfant, Mikaël Feodorowitch Jousief ou Michel Romanof, fils du boïarin Fedor Nikitich, que Boris Goudonof avait contraint à se faire moine. Les états assemblés à Moscou donnent la couronne à Michel, qui devient chef de la dynastie encore régnante des Romanof. Ce prince n'était pas d'origine russe; il descendait d'une famille prussienne établie en Russie depuis le XIVe siècle. Il s'occupa de remettre un peu d'ordre dans l'État, et ses successeurs continuèrent sa tâche. Fédor, l'un d'eux, fit avec quelques succès la guerre aux Turcs; mais la paix conclue en 1681 lui permit d'accomplir des réformes législatives qui furent ses plus belles victoires.

Au milieu des guerres comme au sein de la paix, dans les circonstances fâcheuses comme dans les moments favorables, par les armes ou par les intrigues, les princes russes, cruels ou bienfaisants, législateurs ou guerriers, n'avaient jamais cessé de veiller à l'agrandissement de leurs États.

Semblable à l'un de ces grands fleuves d'Amérique qui roulent à travers les plaines et dont les eaux ne sont pas contenues, la Russie étend toujours ses rivages et incessamment recule ses limites. Placé au nord de l'Europe et comme à cheval sur la limite de ce continent et de l'Asie, le colosse moscovite menace à la fois les deux parties du monde. C'est un tableau curieux que celui des accroissements successifs du territoire de l'empire. Lorsque monta sur le trône en 1476 Ivan Ier, que la Russie considère comme le restaurateur de son indépendance, ses États, composés des pays qui forment aujourd'hui les gouvernements de Moscou, de Wladimir, de Nijni-Novgorod, de Kalouga, de Jaroslaw, de Voronetz, d'Olonetz, de Kostronca et de Vologda, avaient une étendue de 18,208 milles géographiques. Il y ajouta les territoires de la république de Novgorod, de la principauté de Tver, de celles de Pleskow, de Tschernigoff et Severesk, et à sa mort, en 1505, l'empire s'était accru de 24,238 milles.

Par l'adjonction de la province d'Archangel et de la principauté de Smolensk, Vassili porte cette étendue à 37,217 milles.

Sous Ivan IV, de 1535 à 1584, les conquêtes sont plus rapides; Casan devient province russe. Ce vaste État comprenait les pays formant actuellement les gouvernements de Casan, de Ponsa, de Simbirsk, de Perm et de Viœtka. Astracan, une partie du Caucase, Saratov, le reste des États des khans de Kaptschak et d'Astracan tombent au pouvoir de la Russie. L'ataman Jermak Timofoow fait hommage au tzar de la partie de la Sibérie qu'il a découverte et qui comprenait tous les pays situés entre l'Irtisch, l'Oby et l'Anabaro. Ivan mort, l'étendue de l'empire est de 144,040 milles.

De 1584 à 1598, Féodor Ier obtient par traités l'Ingrie et la Carélie, étend en Sibérie ses possessions jusqu'au lac Baïkal et au fleuve Jenyseï, soumet Orembourg et l'empire du Touran. Il laisse en mourant la Russie grande de 156,414 milles.

De 1598 à 1611, c'est l'époque des guerres civiles, des faux Démétrius, de l'antitzar Wladislas. Pendant ces troubles, le roi de Pologne s'empare de Smolensk, et le roi de Suède prend la ville et le territoire de Novgorod, ce qui réduit l'empire à 147,936 milles.

Mais Michel Ier Romanof monte sur le trône en 1617 et passe une convention avec la Suède qui lui rend Novgorod en échange de l'Ingrie, de la Carélie et de Kelœholm, qu'elle s'était laissé prendre. La guerre avec la Pologne se termine par la cession des provinces de Smolensk, de Tschernigow et de Seversk, ce qui détermine Wladislas à renoncer au trône de Russie, objet de ses ardentes convoitises. Les Joukagirs, les Bourates, les Tongouzes et d'autres peuples de Sibérie se mettent sous la protection de la Russie. A l'exception de son extrémité la plus septentrionale et de la presqu'île de Kamtschatka, l'im-

mense pays situé entre l'Anabaro, le Jenisei, l'Oby et l'Océan oriental, passe sous la domination russe.

En mourant l'an 1645, le tzar Michel laisse à son fils un empire dont l'étendue est de 237,933 milles.

Sous le tzar Alexis, de 1645 à 1676, les Cosaques soulevés rentrent sous l'obéissance. Toute la Petite-Russie, ainsi que les riches provinces de Charkov, de Tambov, d'Orel, de Rioesan, d'Ecatherinoslav ou l'Ukraine sont absorbées. Le tzar fait une paix honorable avec la Pologne, qu'il contraint à rendre à la Russie les provinces de Kief, de Smolensk, de Seversk et de Tschernigof.

A la mort d'Alexis, l'étendue de l'empire est de 267,116 milles, auxquels, de 1676 à 1682, sous Féodor II, l'incorporation de la Nouvelle-Zemble ajoute 4,255 milles.

Nous voici arrivés à Pierre Ier dit *le Grand*. Nous nous arrêterons plus longtemps au règne de ce prince, fondateur de l'agrandissement de la Russie en Orient. La Turquie va se trouver mêlée aux événements.

III.

Deux concurrents au trône de Russie. — Révolte des strélitz. — Régence de Sophie. — Anarchie en Turquie. — Nouvelle révolte des strélitz. — Pierre Ier devient maître du pouvoir. — Ses réformes et ses innovations. — Son échec devant Azof. — Victoire et triomphe. — Voyages de Pierre Ier. — Insurrection à Moscou. — Châtiment et supplices. — L'empereur-bourreau. — Massacre des strélitz. — Abolition de la barbe et du patriarcat. — Pierre chef spirituel de l'empire. — Le pape bafoué. — Bals et assemblées. — Un mariage de nains. — Saint-Pétersbourg s'élève du sein des marais. — Le tzar épouse la Finlandaise Catherine. — Les Russes battus par les Turcs. — Pierre fait condamner à mort son fils Alexis. — Expédition malheureuse. — Provinces volées à la Perse. — L'épouse du tzar le trahit. — Mort de Pierre Ier. — Résumé des nombreux accroissements de la Russie. — Testament politique de Pierre Ier dit le Grand.

En 1682, à la mort de Fédor, les suffrages de la nation russe se trouvèrent partagés entre les deux princes ses frères. Le droit d'aînesse appelait au trône Ivan V, mais c'était une organisation man-

quée, un de ces êtres chétifs d'esprit, faibles de corps, à la merci de tout ce qui les entoure. On le jugea incapable de régner, et Pierre, né de la seconde épouse d'Alexis, fut appelé au trône. Encore dans l'extrême jeunesse, rien en lui ne décelait un de ces hommes dont le génie devance l'âge. En réalité, le gouvernement passait entre les mains de sa mère, Natalie, fille de Kirib Nariskin, ministre sous les deux règnes précédents.

A peine en possession du pouvoir, Natalie vit s'élever contre elle une rivale redoutable. D'un premier mariage, Alexis, son époux, avait eu une fille, nommée Sophie. Cette princesse ne put, sans une indignation concentrée, supporter la déchéance d'Ivan, son frère. Elle fomenta parmi les strélitz l'esprit de révolte. Répandu par elle, le bruit que les Nariskin avaient assassiné Ivan, remplit Moscou de séditieuses clameurs. Les farouches et turbulents prétoriens s'assemblent en fureur et traînent des canons contre le Kremlin. En vain se montre à leurs yeux, la main dans la main de son frère, le prince dont ils prétendent venger la mort, leur rage n'est assouvie que lorsqu'ils ont détruit tout ce qui de près ou de loin tient aux Nariskin, lorsqu'ils ont massacré assez de nobles, assez de riches boyards pour qu'un opulent butin soit le fruit de leur sanglante expédition. Comme les soldats ont commis tous ces meurtres au nom du jeune Ivan et de son frère, ils les proclament tzars tous deux sous la tutelle de Sophie, à laquelle sont remises les rênes de l'État. Son but rempli, cette princesse brise les dangereux instruments de son ambition, et, sous prétexte de conspiration, fait périr dans les supplice les principaux chefs des strélitz.

La tranquillité rétablie, l'active Sophie s'occupe, conjointement avec l'habile ministre Golitzin, de la tâche que vont désormais se transmettre tous les souverains russes, l'extension indéfinie de l'empire.

En Turquie, de violents orages s'étaient déchaînés sous la minorité de Mahomet IV, fils de ce sultan Ibrahim dont nous avons, dans un précédent chapitre, raconté la fin tragique. Le sérail divisé était devenu un foyer d'intrigues et de crimes. L'aïeule du sultan fut étranglée par sa fille. Dans les provinces, les pachas se révoltèrent. Six vizirs furent déposés et périrent. Unis pour demander l'exil ou la mort des ministres, les janissaires et les spahis s'exterminèrent pour partager leurs dépouilles. Enfin, Mahomet IV, parvenu à l'âge de 15 ans, sortit de tutelle, et choisit pour grand vizir Mahomet Kuprola.

Le nouveau ministre était un homme d'honneur et d'énergie. Inflexible envers les fauteurs de troubles, il châtia les pachas rebelles, transféra le siége de l'empire à Andrinople afin d'éloigner Maho-

met IV d'une population séditieuse, et, pour occuper les janissaires et les spahis, déclara la guerre à l'Autriche.

Déjà chassées de Vienne par Sobieski, les armées turques vinrent de nouveau mettre le siége devant cette capitale. L'empereur Léopold demanda contre elles des secours à la Russie. Quoique la Porte fût son ennemie naturelle, le gouvernement moscovite mit un prix à la rupture du traité qui depuis vingt ans le liait avec elle. Ce prix fut de se faire assurer la possession des pays sur lesquels la Pologne conservait des prétentions. Entre l'Autriche et la Russie fut conclu, le 6 mai 1686, un traité dans lequel les tzars furent reconnus souverains à perpétuité de Kief, de Tchernigof et de Smolensk. Ainsi était acquis à l'empire moscovite tout le territoire situé depuis Tchernigof et Novgorod-Severk, jusqu'à la Petite-Russie inclusivement et contre la rive gauche du Dnieper. Une autre clause du traité fut l'alliance offensive et défensive de la Russie avec la cour de Vienne, la Pologne et la république de Venise, contre les Ottomans.

A la suite d'une expédition malheureuse en Crimée, Golitzin, reçu par sa souveraine comme un triomphateur, fut en butte aux sarcasmes du jeune Pierre et de ses amis. Sophie et Golitzin résolurent d'abattre cette tête insolente. Les principaux officiers de strélitz entrèrent dans cette conjuration. Devant l'orage Pierre se retira dans le couvent fortifié de la Trinité. Là, rassemblant les jeunes nobles dont il avait conquis l'amitié par des projets de réforme, appelant les chefs strélitz restés fidèles à sa cause, il se forme une intrépide escorte avec laquelle il se montre subitement. Le peuple, que subjugue toute hardiesse, l'acclame et se tourne contre les révoltés. Le jeune tzar marche en triomphateur au Kremlin. Sophie exilée se retire dans la partie la plus inhabitable de la Russie, et Pierre, devenu par la mort d'Ivan, en 1693, maître absolu de l'empire, commence ses étonnantes innovations.

Pour l'accomplissement de ses projets, il se fait aider par des étrangers, notamment par deux Français, Lefort et Gordon : il transforme en soldats des jeunes gens, fils des boyards ou des officiers de sa maison ; il les habille et les exerce à la mode allemande, et, voulant donner l'exemple de la discipline, il commence par se faire tambour, puis caporal dans cette compagnie pour s'élever en passant successivement par tous les grades. Ainsi furent créés deux régiments formant un total de 5,000 hommes et destinés par le jeune tzar à composer sa garde.

Une frégate anglaise hors de service, et depuis longtemps abandonnée dans un port de Russie, sert au tzar de modèle pour se construire une flotte. En attirant dans ses États des ouvriers hollandais, il réussit à lancer à la mer un assez grand nombre de bâtiments et se déclare

amiral de cette première flotte avec laquelle il entreprend de poursuivre la guerre qu'il a trouvée commencée contre l'empire ottoman. Dès l'an 1695, ces vaisseaux, quoique grossiers et mal manœuvrés, flottaient dans la mer Noire. Attaqués à la fois alors dans la Morée, dans la Hongrie et du côté de la Pologne, les Turcs paraissaient au tzar des ennemis faciles à soumettre. Il réunit toutes ses forces contre Azof, ville maritime située à l'extrémité occidentale de la mer de Zabache ou mer d'Azof, désignée par les anciens sous le nom de Palus Meotides. Mais devant cette place forte, défendue par un officier aussi éclairé que brave, échouèrent les efforts du tzar, qui dut se retirer en abandonnant 30,000 cadavres. Furieux de cette défaite, il revint l'année suivante avec des forces plus considérables et mieux organisées. Après une résistance héroïque, Azof se rendit.

Pierre fut si glorieux de cette victoire, qu'il se décerna les honneurs du triomphe. Des captifs enchaînés suivaient le char du vainqueur. L'officier par qui la ville avait été défendue figurait dans le cortége près d'une potence ambulante, à laquelle il fut ensuite pendu après avoir subi le supplice de la roue, dont Pierre fit par lui l'essai. La première médaille frappée en Russie fut destinée à perpétuer la mémoire de cette expédition. Elle portait l'effigie du tzar avec ces mots en exergue : *Pierre Ier*, *empereur*, *toujours auguste*, formule empruntée aux Romains.

A cette époque, Pierre prit la singulière résolution de s'éloigner pendant quelques années de ses États, afin d'apprendre, en voyageant, la meilleure manière de les gouverner. Ayant étouffé un complot dont ses réformes brutalement accomplies étaient le motif, il organisa une régence composée des principaux boyards, et partit, léger de bagages, comme un simple particulier. Outre l'instruction qu'il prétendait chercher, il voulait se renseigner aussi sur les moyens de défense des pays dont il méditait la conquête. Il essaya de pénétrer dans la citadelle de Riga et d'examiner le plan des fortifications; le gouverneur eut la sage fermeté de le faire éconduire.

A Kœnigsberg, le tzar fit la débauche avec l'Électeur, prince imprudent dont les prodigalités ruinaient son pays. Dans une orgie, Pierre se précipita sur son ami Lefort pour le percer de son épée. Revenu à la raison, il s'écria : « Misérable que je suis, je veux réformer ma nation et ne peux me réformer moi-même ! »

En Hollande, le voyageur couronné se fait inscrire au nombre des compagnons charpentiers. Afin de mieux se vulgariser, il change son nom en celui de Pètre Mikailof, la terminaison *of* étant en Russie affectée au peuple, tandis que la terminaison *itch* désigne la noblesse. Mêlé aux ouvriers, travaillant, mangeant et surtout s'enivrant avec eux, vêtu d'habits semblables aux leurs et qu'il raccommodait lui-

même, il apprenait la construction des navires. Malheureusement, il s'emportait parfois jusqu'à frapper de sa hache ses compagnons de labeur, et son rang lui assurait l'impunité. Étudiant tour à tour les métiers et les sciences, il s'exerça même dans l'art du dentiste, et pour lui plaire, ses courtisans furent contraints d'abandonner à son davier novice quelques-unes de leurs plus belles dents.

Tout cela ne lui suffisant pas, Pierre, qui visait à l'universalité, eut la prétention de briller comme danseur élégant. Tandis qu'il figurait à Vienne dans des bals donnés en son honneur, un orage se formait contre lui dans ses États. Les partisans des anciens usages, qu'il avait froissés par ses brusques et intempestives innovations, se réunirent aux chefs de la religion, aux anciens boyards, aux strélitz turbulents, pour le déclarer déchu du trône. Les révoltés furent massacrés par les troupes des généraux étrangers Chein et Gordon, mais la défaite des partis ne fit qu'accroître leur exaspération; l'insurrection s'étendit et devint formidable.

A la nouvelle de ce qui se passe, Pierre revient comme la foudre et décrète l'extermination des insurgés. L'épée, la hache, la roue qu'il affectionne, ne peuvent suffire contre les coupables. Sans distinction d'âge, de sexe, de condition, on les jette vivants dans d'immenses fosses qui se referment sur eux. A ce supplice le tzar préside, et, du tranchant de son épée, il coupe le visage des infortunés qui s'obstinent à ne pas nommer leurs complices. Lui-même il fait l'office de bourreau. A son ordre, ses courtisans l'imitent. Le français Lefort est le seul qui repousse énergiquement ce sanglant office.

Selon le rapport de Printz, grand maréchal de la cour de Prusse et ambassadeur en Russie, dans un banquet donné aux nobles bourreaux, le czar fit amener de prison une vingtaine de strélitz. A chaque grand verre d'eau-de-vie qu'il vidait, il abattait une tête. Il ne craignit pas de proposer à l'ambassadeur d'exercer comme lui son adresse; mais ce divertissement ne fut pas du goût du grand maréchal, qui préféra quitter cette table souillée de vin et de sang.

Autour de Moscou fut dressée une forêt de gibets. Plus de 2,000 corps s'y balancèrent sous des nuées de corbeaux. La ville était transformée en un atelier de supplices. Le sang coulait dans ses ruisseaux, et jusqu'à ses portes les ours et les loups venaient se repaître de cadavres.

Ce fut encore le français Lefort qui eut la gloire d'arrêter cette boucherie, en faisant entendre à l'empereur que tous ces hommes qui mouraient avec une héroïque constance pouvaient s'apercevoir qu'il valait mieux défendre sa vie que de se la laisser arracher. Les massacres furent suspendus, mais pendant tout l'hiver les corps roidis par le froid

s'entre-choquèrent aux gibets; le printemps suivant en débarrassa seul les yeux des malheureux Moscovites.

Les strélitz cessèrent d'exister comme milice; leur nom fut même proscrit. Pierre profita de la terreur qu'il excitait pour supprimer par un édit la barbe que les Russes portaient longue, et pour remplacer par l'habit étriqué des Allemands l'antique vêtement national. A ces usages consacrés d'une nation originaire d'Asie il ne put toucher sans susciter des résistances qu'il brisa par de nouveaux supplices.

Une des plus importantes réformes accomplies par Pierre Ier fut l'abolition du patriarcat et la réunion de la suprématie ecclésiastique à la dignité impériale. Sans cesse occupés de l'accroissement de leur pouvoir temporel, les patriarches empiétaient sur l'autorité des tzars. Il y avait, en Russie, une fête annuelle à laquelle le souverain assistait, tête nue, conduisant par la bride un cheval sur lequel était monté le patriarche. Pierre l'abolit. Aux évêques il ôta d'abord le droit du glaive, qu'ils s'étaient arrogé. Le patriarche Adrien étant mort, le czar déclara qu'il n'aurait pas de successeur.

En 1721, Pierre promulgua des règlements ecclésiastiques, et, pour les faire exécuter, établit un synode dont tous les membres devaient prononcer un serment ainsi formulé : « Je jure d'être fidèle et obéis-
« sant serviteur et sujet de mon naturel et véritable souverain, ainsi
« que des augustes successeurs qu'il lui plaira de se nommer en vertu
« de son pouvoir incontestable. Je reconnais qu'il est le juge suprême
« du collége spirituel. Par le Dieu qui voit tout, je jure que j'entends
« et que j'explique ce serment dans toute la force et le sens que pré-
« sentent les paroles à ceux qui le lisent ou l'écoutent. »

Un jour qu'on lisait à Pierre Ier un chapitre du *Spectateur anglais* où se trouve un parallèle entre lui et Louis XIV, il dit, après l'avoir entendu : « Je ne crois pas mériter la préférence qu'on me donne sur ce monarque, mais j'ai été assez heureux pour lui être supérieur dans un point essentiel : j'ai forcé mon clergé à l'obéissance et à la paix. Louis XIV s'est laissé subjuguer par le sien. »

L'auteur des massacres de Moscou n'avait pas d'expressions assez virulentes pour stigmatiser les dragonnades des Cévennes.

Regardant le célibat des moines comme contraire au bien de ses États, dont la population, mise en coupe réglée par ses princes, avait besoin de s'accroître, Pierre ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, et défendit qu'on y reçût, à quelque âge que ce fût, un homme revêtu d'une charge publique. Aujourd'hui ce règlement n'est plus observé, mais, comme alors, tout prêtre russe est dans l'obligation de se marier.

Pendant le séjour de Pierre à Paris, quelques docteurs de Sorbonne, entre autres l'abbé Boursier, lui proposèrent divers moyens de réunir

l'Église russe avec l'Église latine; cette tentative n'aboutit pas. De retour dans ses États, le tzar fit du pape le héros d'une fête burlesque. A sa cour vivait un pauvre fou nommé Zotof, qui avait été son maître d'écriture. Il le créa pape pour rire. Intronisé en grande cérémonie par des bouffons ivres, le pape Zotof fut harangué par quatre bègues. Il créa des cardinaux et marcha en procession à leur tête. Cette grotesque cérémonie, qui se perpétua pendant longtemps, était l'occasion des plus ignobles débauches. Pierre, du reste, laissa à chacun la liberté d'adorer Dieu selon sa conscience et admit indifféremment aux fonctions publiques les chrétiens de toute secte. Les jésuites seuls lui étaient odieux; il les expulsa par un édit d'avril 1718. Il est à remarquer, dit Meiners en son *Histoire de la Réformation*, que la Russie est le seul État chrétien où la religion n'ait causé que quelques désordres, et jamais de guerres civiles.

Dans le but d'adoucir les mœurs et de rasséréner la nation, à laquelle sa manière d'agir ne pouvait guère fournir d'idées riantes, Pierre donnait des fêtes et décrétait la joie comme les tribuns de 93 décrétaient l'enthousiasme. Des ukases enjoignaient au public de venir, sous peine de châtiment, prendre part aux réjouissances de la cour.

Un de ces ukases, daté de 1719, réglemente les assemblées ou réunions que Pierre avait ordonné aux riches de tenir chez eux. En voici les dispositions :

« I. Quiconque désire tenir chez lui une assemblée, devra en instruire le public par une affiche apposée à la porte de sa maison.

« II. L'assemblée ne commencera pas avant quatre ou cinq heures de l'après-midi. Elle devra être terminée à dix heures.

« III. Le maître de la maison n'est tenu ni de venir à la rencontre de ses hôtes, ni de les reconduire chez eux, ni de se donner aucune peine en les recevant; mais il doit veiller à ce que les appartements soient convenablement éclairés, garnis de siéges en nombre suffisant, et à ce que les rafraîchissements ne manquent pas.

« IV. Dans ces assemblées, chacun doit être libre de venir à l'heure qui lui convient, de s'asseoir, de se promener ou de jouer à sa volonté.

« V. Dans ces assemblées, peuvent se réunir toutes les personnes de haut rang, la noblesse, les négociants les plus éminents, les maîtres constructeurs de vaisseaux et les employés de chancelleries. Ils ont la faculté d'amener avec eux leurs femmes et leurs enfants.

« VI. Afin qu'aucune gêne n'existe entre les invités, leurs domestiques se tiendront dans une salle séparée.

« VII. Ceux qui contreviendront aux présentes dispositions seront contraints à vider la coupe de l'Aigle. »

Cette coupe de l'Aigle était un bol contenant près d'une peinte d'eau-de-vie qu'il fallait avaler d'un trait.

A la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e], les nains étaient en grande faveur dans toutes les cours de l'Europe, surtout dans celle de Russie. Pour satisfaire ce goût étrange, des parents torturaient leurs enfants de manière à les empêcher de se développer. Il prit un jour fantaisie à Pierre de divertir le duc et la duchesse de Courlande par une noce de nains. A cet effet, il convoqua tous ces avortons existant à Saint-Pétersbourg et à Moscou, par un ukase dont voici le texte :

« Tous les nains mâles et femelles habitant aujourd'hui Saint-Pétersbourg et Moscou, dans les maisons des boyards et des autres seigneurs, devront se réunir et se rendre à Saint-Pétersbourg le 25 août. A cette occasion, leurs maîtres seront tenus de leur donner le costume suivant : aux mâles, demi-cafetan et courte pointe de couleurs vives, en bon état, avec ornement de boutons et de galons d'or; épée, chapeau à trois cornes, bons bas et bons souliers.

« Les femmes et les filles doivent être vêtues de tuniques courtes et longues à l'allemande, avec des fontanges. Il faut que leur coiffure soit convenable et s'harmonie parfaitement avec leur costume. Une notice rédigée par un homme compétent accompagnera chaque nain, en faisant connaître le titre et le rang du seigneur qui l'envoie.

« A Saint-Pétersbourg, le 19 août 1710. »

Du reste, Pierre I[er] accomplit un grand nombre de réformes et d'innovations véritablement utiles et conduites avec plus de modération et de discernement. Il serait trop long de les énumérer. Revenons à la marche des événements en ce qui concerne l'Orient.

Les rapides conquêtes du tzar sur les rives de la mer Noire arrachèrent, en 1711, au sultan Achmet III, une déclaration de guerre contre la Russie. Avant de partir pour cette campagne, Pierre, moins imprudent, confie la régence à des hommes dont la fermeté et le dévouement lui sont connus. Il avait triomphé de la nature en élevant sur des marais léthifères une métropole puissante. C'était, il est vrai, au prix d'une effrayante consommation d'hommes, et la disette seule en avait emporté cent mille presque au même instant où Louis XIV engloutissait dans les fondations de Versailles des milliers d'ouvriers. Quoi qu'il en soit, le tzar avait fait de Pétersbourg la capitale. Il la quitta pour aller à Moscou célébrer son mariage avec Catherine, jeune Livonienne prise huit ans auparavant à Marienbourg et dont les charmes et surtout l'esprit exercèrent toujours sur lui une vive influence. Voulant justifier cette faveur éclatante, l'épousée partage les fatigues guerrières de son époux et se montre à cheval près de lui à la tête des troupes, charmées de sa grâce et de son courage.

Malgré la rapidité de sa marche, le tzar ne peut arriver assez tôt pour empêcher les Turcs de passer le Pruth à Yassi. Le vizir Baltagi Méhemet coupe subitement toute communication entre les deux corps d'armée de son ennemi, enferme cette armée dans des marais impraticables, lui coupe la retraite, et la tient sous le feu de quarante batteries qui ne cessent de la foudroyer. Pierre prend la fuite avec les débris de ses troupes.

Le résultat de cette campagne est le traité de Falksen, qui stipule la restitution de Tangarog et d'Azof, et détruit les projets du tzar. Mais la ténacité était le fond de son caractère. Ayant échoué dans sa tentative de tourner une des extrémités du Caucase, il l'entreprit du côté opposé et abandonna la mer d'Azof pour s'occuper avec plus d'activité de la mer Caspienne. En 1717, il envoya le prince Alexandre Bekovitsch en ambassade auprès du khan de Khiva. L'escorte de ce messager de paix se composait de quelques milliers d'hommes avec lesquels il avait ordre de s'emparer des mines qu'on supposait exister dans le pays du prince auprès duquel il était accrédité. Trop faibles pour opposer à cette trahison une résistance ouverte, les habitants de Khiva eurent recours à la dissimulation. Prétextant l'impossibilité de ournir des vivres à une aussi grande masse de soldats réunis sur un même point, ils obtinrent du diplomate conquérant la répartition de son armée en petits détachements cantonnés pour l'hiver dans des villages éloignés les uns des autres. A un signal donné, les paysans et les soldats tombèrent sur ces troupes disséminées et les exterminèrent jusqu'au dernier soldat.

Pierre venait de faire condamner à mort son fils Alexis, coupable de s'opposer à ses réformes. Selon l'historien Lamberty, il avait été ui-même, dans l'ombre, l'exécuteur de l'arrêt. Pour faire diversion à cette tragédie, il poursuivit la guerre contre la Suède, où il brûla 60 villages, et tourna vers la Perse des regards ardents de convoitise.

Profitant de la débilité de cet empire sous un descendant dégénéré des Sapor et des Chosroès, la Porte s'était emparée de toutes ses provinces occidentales, depuis le pied du Caucase jusqu'aux rives du Passitigris. 20,000 Lesguis ravageaient les plaines du Shirvan. Du haut de leurs rocs inaccessibles, les montagnards du Caucase descendaient comme des torrents de feu et portaient partout la désolation.

Sous prétexte de secourir le shah contre les bandits, le tzar part à la tête d'une armée de 50,000 hommes. 22,000 hommes d'infanterie et 3,000 matelots, exercés au service de débarquement, traversent la mer Caspienne sur 442 vaisseaux. On repousse les Lesguis indisciplinés. Le Caucase est franchi. Derbend envoie ses clefs. Aux environs d'Astracan, le défaut de munitions arrête le conquérant.

Cependant la Perse soutenait contre les Afghans une lutte malheu-

reuse. Entre les mains de ces redoutables ennemis, le shah tomba prisonnier; son fils, le prince Tamazb, saisit le pouvoir, recommença la guerre, et sollicita l'appui de la Russie. Ismaël-Beg, ambassadeur du nouveau souverain, conclut avec Pierre un traité par lequel il s'obligeait, pour son maître, à céder à l'empire ottoman, non-seulement le Daghestan et le Ghilan, que déjà le tzar occupait, mais encore les provinces de Mazanderan et d'Astrabad, ainsi que Samakhi, possédé par les Turcs, mais dont voulait s'emparer la Russie. En retour de ces immenses cessions de territoire, Pierre s'engageait à diriger contre les ennemis du shah des forces suffisantes. Il ne remplit aucune des conditions du traité, mais il s'assura la jouissance des avantages que lui en conféraient les stipulations. Il se vit ainsi possesseur de tout le rivage de la mer Caspienne, objet de ses longs désirs, de toutes les provinces produisant la soie dont il voulait s'assurer le monopole, et des seuls pays sur lesquels le shah pouvait compter pour résister aux Afghans. Mal inspirée, la Porte réclama sa part dans le démembrement de l'empire persan, que la saine politique lui conseillait de soutenir et de relever. Deux fois la guerre fut sur le point d'éclater entre elle et la Russie. L'Autriche déclara que, si le sultan attaquait le tzar, elle se verrait obligée de défendre ce dernier. Aveuglée sur les véritables intérêts de l'Europe, la France intervint également, par son ambassadeur, en faveur de l'autocrate, qui resta maître des provinces mal acquises.

Tous ses vœux comblés, Pierre rentre triomphant dans ses États. Le déshonneur l'attendait auprès de son foyer. Cette femme, que de la fange il avait appelée à l'éclat du diadème, le trahissait pour le jeune Moens de la Croix. Pierre, à qui le doute n'est plus permis, propose à l'impératrice une promenade. Dans un traîneau rapide, il la conduit, silencieux près d'elle, au milieu d'une steppe glacée. Là, sur un pal, elle voit la tête livide de son amant. Peu de temps après, en janvier 1725, le tzar, âgé de 53 ans, expirait à la suite d'horribles souffrances causées, selon les uns, par une maladie, fruit de ses débauches, selon les autres, par un poison violent que lui aurait versé Catherine, de complicité avec Menzikoff, ce garçon pâtissier devenu ministre.

Pour ne pas perdre de vue le but de notre ouvrage, résumons les pas d'envahissement faits par la Russie sous ce barbare de génie, que nous laissons à d'autres le soin de juger.

En 1696, la Russie prend possession du Kamtschatka. Pour s'ouvrir la navigation de la mer Noire, Pierre attaque la Turquie, et lui enlève le port d'Azof avec son territoire, définitivement cédés à la Russie, en 1699, par la paix de Passarovitz. En 1710, les îles Aléoutiennes, Kouriles et autres sont rendues tributaires de l'empire. Aux

traités de Stockholm et de Nystadt, et après la mort de Charles XII, la Russie gagne sur la Suède la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie et une partie de la Finlande. La navigation de la Baltique lui est ouverte. Pierre donne une importance réelle au port d'Archangel, sur la mer Blanche, et s'empare de Derbent, sur la mer Caspienne. Ainsi la Russie s'est fait jour jusqu'aux trois mers qui la bornent. Les provinces de Daghestan, de Schervan, de Ghilan, de Mazanderan et d'Asterabad sont enlevées à la Perse. Le commerce par caravanes avec la Chine est inauguré. A la mort de Pierre, l'empire compte 280,379 milles géographiques.

Comme testament politique, Pierre laissa un plan de domination universelle, dont l'original est déposé dans les archives du palais de Peterhof, près de Saint-Pétersbourg, et qui, jusqu'à ce jour, n'a cessé de servir aux tzars de règle de conduite.

Voici cette pièce curieuse :

Après un préambule dans lequel il invoque la sainte Trinité et le grand Dieu, qui l'a, dit-il, constamment éclairé de son esprit divin, Pierre déclare que, dans les desseins de la Providence, les hommes polaires sont destinés à régénérer le monde épuisé. Il prophétise que la Russie, qu'il a trouvée rivière, qu'il a laissée fleuve, deviendra océan, et débordera sur les continents pour les fertiliser de son limon. Il recommande enfin à ses successeurs d'avoir constamment les yeux fixés sur les enseignements dont suit la teneur :

« I. Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État, refaire les armées, et choisir les moments opportuns pour l'attaque; faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

« II. Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la Russie des avantages des autres pays, sans lui faire rien perdre des siens propres.

« III. Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

« IV. Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et les jalousies continuelles ; gagner les puissants à prix d'or ; influencer les diètes, les corrompre afin d'avoir action sur les élections des rois ; y faire nommer ses partisans, les protéger ; y faire entrer les troupes russiennes et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momen-

tanément en morcelant le pays jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

« V. Prendre le plus qu'on pourra à la Suède et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

« VI. Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne, pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

« VII. Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa marine et qui peut être la plus utile au développement de la nôtre; échanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres des rapports continuels qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

« VIII. S'étendre sans relâche vers le nord le long de la Baltique, ainsi que vers le sud le long de la mer Noire.

« IX. Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt au Turc, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet; hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

« X. Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous main, la jalousie des princes. Tâcher de faire réclamer les secours de la Russie par les uns ou par les autres et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

« XI. Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête qu'on lui reprendra plus tard.

« XII. S'attacher à réunir autour de soi tous les Grecs réunis ou schismatiques qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans le Midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir

D'AVANCE UNE PRÉDOMINANCE UNIVERSELLE PAR UNE SORTE DE ROYAUTÉ ET DE SUPRÉMATIE SACERDOTALE : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

« XIII. La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer, séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

« Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre, puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

« XIV. Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique, s'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe! »

IV.

Quatre femmes continuent Pierre Ier. Catherine Ire. — Anne Petrowna. — Elisabeth. — Assassinat de Pierre III. — Catherine dit *le Grand*. — Nouvelles guerres contre les Turcs. — Conquête de la Crimée. — Traité de Kaïnardji. — Souwaroff. — Traité de Jassy. — Partages de la Pologne. — Paul Ier. — Sélim III. — Les Français en Égypte. — Paul Ier assassiné. — Alexandre. — Révolte des janissaires. — Sélim étranglé. — Mustapha étranglé. — Traité de Bucharest. — Insurrection de la Grèce. — La Turquie novice en diplomatie. — Traité d'Andrinople. — Anéantissement de la nationalité polonaise. — Mort d'Alexandre. — Nicolas lui succède. — Nouveau Coup d'œil sur la marche envahissante de la Russie.

Après la mort naturelle ou violente de Pierre Ier, le trône de Russie fut successivement occupé par des femmes viriles et des princes efféminés. Presque toutes les impératrices avilirent la couronne par les

plus honteux excès, et, selon leurs nouveaux caprices, donnèrent au peuple des tyrans dans la personne de leurs favoris.

Un crime abrégea, croit-on, les jours de Catherine, qui ne régna que deux ans. Voici comment l'historien Villebois résume le règne de cette princesse :

« Je dirai qu'elle gouverna *ses peuples* avec plus de douceur que son mari, tout en suivant *ses règles et maximes* de gouvernement; qu'elle montra un rare courage et une valeur peu commune dans les personnes de son sexe; qu'elle se plaisait dans le bruit des armes et dans la vie des camps, où elle avait toujours accompagné le tzar; que peu de personnes piquaient un cheval avec plus de grâce qu'elle; que, par un goût extraordinaire pour la navigation et la marine, elle se donnait, presque tous les dimanches et fêtes, le spectacle d'un combat naval; qu'elle visitait souvent les arsenaux et les ateliers de son amirauté, et qu'en 1726, si son conseil ne s'y fût opposé formellement, elle eût monté sur sa flotte pour aller en personne combattre celles d'Angleterre et de Danemark combinées, qui étaient venues arrogamment mouiller dans la rade de Revel, sous prétexte de pacifier les affaires du Nord. »

Cette princesse, qui ne savait ni lire ni écrire, n'ignorait pas l'art d'aimer. En deux ans, elle donna publiquement deux successeurs à l'infortuné Moens de la Croix, qui lui avait donné plus que sa vie, son honneur, car devant le tribunal chargé de le juger, il s'était, quoique innocent, accusé de malversations entraînant la peine capitale.

Sous le règne d'Anne Petrowna, ou plutôt sous celui de Biren, paysan de Courlande, qui succéda dans le lit de cette princesse au célèbre maréchal de Saxe, la Russie, après plusieurs campagnes contre les Tartares et les Turcs, se vit réduite, en 1740, au sacrifice de toutes ses conquêtes sur la mer Noire, sur les Palus Méotides et sur le Pont-Euxin. Elle fut également obligée de céder au fameux Thomas Khouli-Khan, qui ravageait l'Asie, les provinces de Perse conquises à grands renforts d'hommes et d'argent par Pierre Ier.

Cependant, en 1731, la petite et la moyenne horde des Kirghis-Kaisacks s'étaient soumises à l'empire moscovite, qui, en 1738, s'accrut de l'extrémité septentrionale de la Sibérie récemment découverte, en sorte qu'à la mort d'Anne Petrowna, l'étendue de la Russie était de 325,567 milles géographiques.

Sous la faible et voluptueuse Élisabeth, se perpétua l'ère du favoritisme et des conspirations de palais. Cette princesse, qui mettait en évidence ses amants, tenait secret son mariage avec un obscur maître de chapelle. Elle avait une crainte superstitieuse de tout ce qui rappelle l'idée de la mort, ce qui fit que, pendant son règne, il y eut moins de meurtres et d'exécutions. Elle se contentait de faire, sous

quelque prétexte, administrer le knout aux femmes qui avaient le malheur de la surpasser en beauté. C'est ainsi que la charmante et spirituelle madame Lapoukhin, exposée nue aux regards de la populace, eut le corps déchiré par le terrible instrument de torture. On coupa ensuite la langue à cette infortunée, qui fut jetée au fond de la Sibérie.

Élisabeth, que le synode des prêtres russes avait déclarée chef suprême de la religion, mourut épuisée par ses débauches. A l'empire son règne ajouta la province de Kymmenegard, cédée par la Suède à la suite d'une campagne malheureuse pour cette puissance.

Après avoir déposé, puis fait à la fois empoisonner et étrangler Pierre III, son débile époux, qui avait succédé à Élisabeth, Catherine II s'occupa de réaliser le double projet que couvait son ambition : le démembrement de la Pologne et l'agrandissement de la Russie vers l'Orient.

En 1773, fut accomplie la grande iniquité du XVIIIe siècle. Des rois se partagèrent un peuple comme on se partage un troupeau. Dans le dépècement de la Pologne, la Russie s'adjugea une partie de la Lithuanie, les provinces de Mohilew et de Witepsk, et gagna 1,800,000 sujets. Ce scandaleux traité prépara l'anéantissement politique de la nation polonaise.

Les Russes, ayant massacré par surprise dans la petite ville de Balta une garnison ottomane, le sultan Mustapha leur déclara la guerre. Après des alternatives de revers et de succès, l'armée de la tzarine battit les Turcs sur les bords du Dniester, prit Choczim, et, pénétrant en Moldavie et en Valachie, s'empara des villes de Jassy, de Gallatsch et de Bucharest.

En même temps, partaient des ports de la Baltique deux escadres russes destinées, l'une à insurger la Morée, l'autre à forcer les Dardanelles. L'impératrice annonçait hautement l'intention de faire de Constantinople le siége de son empire, devenu le plus vaste et le plus puissant de l'univers. L'insurrection fut étouffée en Grèce par le pacha de Bosnie; mais les deux escadres russes avaient pu opérer leur jonction. Dans la baie de Tchesmé, elles livrèrent à la flotte ottomane un combat acharné. Criblés de boulets, les deux vaisseaux amiraux s'engloutirent en même temps. Des brûlots s'attachèrent aux vingt-quatre bâtiments turcs, qui tous, sans exception, furent dévorés par les flammes. La nouvelle de ce grand désastre plongea le divan dans la consternation; les Russes auraient pu profiter de ce moment de stupeur pour franchir le détroit mal défendu par des forts à moitié ruinés et venir sous les murs du sérail dicter leurs conditions; mais une rivalité entre les deux commandants de leur flotte sauva l'empire ottoman. L'un de ces amiraux, l'Écossais Elphinston, brisa de dépit son vaisseau sur un écueil et retourna en Angleterre. Quoique stérile, cette

victoire navale causa la plus grande joie à Catherine, dont les lourds vaisseaux avaient excité le sourire de l'Europe. Elle doubla l'éclat de cette action navale par l'ingénieuse simplicité de la récompense. Chaque officier, chaque marin, chaque soldat, monté sur les vaisseaux russes reçut, avec le droit de la porter, une médaille sur laquelle on lisait d'un côté *Tchesmé*, et de l'autre : *J'y étais.* Malgré la révolte de la Syrie et de l'Égypte qui leur donnait de belles chances, les Russes restèrent dans l'inaction de ce côté. Une de leurs armées tenta d'envahir par la Géorgie les provinces asiatiques soumises à la domination turque, mais elle fut repoussée par le pacha de Trébisonde, et l'on dut renoncer à ce dessein gigantesque.

La conquête de la Crimée, accomplie en 1771 au milieu de la paix, par une trahison et au prix du massacre de 30,000 Tartares, fut l'un des plus remarquables événements du règne de Catherine. A cette contrée qu'elle venait de désoler, elle restitua son antique beau nom de Tauride. Elle voulut y faire un voyage, et son favori Potemkin établit des deux côtés du Dnieper, sur le passage de son orgueilleuse maîtresse, une sorte de décoration d'opéra représentant des villages habités par de joyeuses populations, et sur les derniers plans des villes aux somptueux édifices. Cette fantasmagorie évoquée dans un pays misérable coûta plusieurs millions.

Sous le sultan Abdul-Hamid, la guerre de Turquie recommença. 300,000 hommes composant l'armée ottomane furent défaits par le général Romantzoff, sur la rive gauche du Danube. Les vaincus se réfugièrent dans la ville de Bender, qui se signala par une héroïque défense. Il fallut faire le siége de chaque maison. Les spahis, portant en croupe leurs femmes et leurs enfants, sortirent de la ville, tombèrent sur le camp russe et y firent un grand carnage. L'artillerie les dispersa. Pour ne pas rester en proie à la brutalité des vainqueurs, les femmes se firent égorger par leurs maris. Au siége de Bender, la Russie perdit 20,000 soldats.

Le résultat de cette campagne fut le traité signé à Kaïnardji, dans la tente de Romantzoff, le 10 juillet 1774. La Porte reconnut l'indépendance de la Crimée, réservée en réalité à l'ambition de Catherine qui commençait l'application de ce système de faire déclarer indépendants les États qu'elle ne pouvait conquérir, afin d'y exciter ensuite des troubles et de les englober. La Russie obtint la libre navigation de la mer Noire et de l'Hellespont, la possession assurée d'Azof, de Tangarof et d'autres places importantes, avec un corollaire de trente-cinq millions d'indemnité. Elle restitua la Moldavie et la Valachie, en exigeant toutefois que les habitants fussent maintenus dans toutes leurs dignités et possessions, et que son ambassadeur fût autorisé à leur servir auprès du divan d'organe et de défenseur. Elle stipula en même

temps une amnistie pour tous les Grecs, mettant ainsi en pratique un autre système, celui du *Protectorat*, recommandé dans le testament de Pierre le Grand, système qui est l'origine de la guerre actuelle entre la Russie et la Porte.

En 1779, la paix entre les empires russe et ottoman faillit être de nouveau troublée. Les Turcs étaient irrités de ce que la Crimée leur eût été soustraite et du patronage que la Russie s'arrogeait sur la Moldavie et la Valachie. Grâce à la médiation de la France, la guerre n'eut pas lieu, et une convention, conclue à Constantinople, ratifia les principales dispositions du traité de Kaïnardji.

Cependant Catherine intriguait secrètement pour intéresser les grandes puissances d'Europe à la dislocation de l'empire ottoman. Elle offrit à la France la possession de l'Égypte pour prix de sa coopération à ce démembrement. Cette proposition ne fut pas acceptée. Tout étant préparé, Potemkin, resté ministre, donna l'ordre à l'ambassadeur russe à Constantinople de n'épargner au divan aucune des humiliations qui devaient rendre la guerre inévitable. Elle fut en effet déclarée. Au début de cette campagne, en 1787, se distingua le fameux Souwaroff qui, dans un corps chétif et souffreteux, alliait à une grande bravoure une horrible férocité. Roumiantsoff s'empara de Koczim sur le Dnieper. L'empereur d'Autriche Joseph II, qui avait souscrit aux projets de Catherine, prit Sobach d'assaut, tandis que ses généraux se rendaient maîtres de Doubitza. Sur la mer Noire, les Turcs combattirent avec l'énergie du désespoir; mais, mal commandés, ils perdirent 57 vaisseaux. Les équipages des bâtiments qui s'étaient échoués pour échapper au désastre furent massacrés par Souwaroff. En 1789, Bender tomba entre les mains des Russes. L'année suivante, ils attaquèrent Ismaïl. Ayant reçu l'ordre de prendre la ville en trois jours, Souwaroff donna deux fois de suite l'assaut. Deux fois il fut repoussé. Une troisième fois il s'élança sur ces remparts, au pied desquels étaient étendus 15,000 Russes. La place, emportée enfin, fut livrée à la rage du soldat. 35,000 Turcs y périrent, et Souwaroff put se baigner dans le sang. Le butin fut immense. On transporta en Russie les débris de la population qu'avait épargnés la lassitude du soldat.

En 1791, Repnin, qui avait remplacé Potemkin, prit Bobada, ville riche et commerçante de la Bulgarie, et, à Motzin, dispersa une armée turque de 40,000 hommes. Tant de malheurs imposaient à la Turquie la nécessité de demander la paix. Elle n'était guère moins nécessaire à la Russie, dont les finances étaient épuisées et que menaçaient l'Angleterre et la Prusse. Un traité définitif fut conclu en 1792 à Jassy. La Russie avança ses frontières jusqu'au Dniester, ouvrant ainsi la mer Noire à ses provinces polonaises. La Porte lui garantissait le royaume

de Géorgie et les pays voisins, promettait de lui obtenir dans le Caucase les mêmes avantages, confirmait les anciens droits et priviléges des principales villes de la Valachie et de la Moldavie, et déclarait valables toutes les stipulations précédentes. Ce résultat avait coûté 200,000 hommes à la Russie et 100,000 à l'Autriche, son alliée.

Deux ans après, de concert avec l'Autriche et la Prusse, Catherine consomma le destruction du royaume de Pologne. On connaît la sublime résistance de ce peuple de héros. Devant ces pages brûlantes et douloureuses de l'histoire, quel cœur n'a senti s'accélérer ses battements? Des paysans armés de faux faisaient la moisson de la mort et renversaient des bataillons. Mais que peuvent contre le nombre les miracles du patriotisme? Atteint d'une balle, Thaddeus Kosciusko s'écria en tombant : *Finis Poloniæ!* Tout était fini en effet. Maître de Varsovie, Souwaroff y faisait des cadavres. 20,000 personnes furent égorgées, et, comme à Ismaïl, l'arrière garde russe piétina littéralement dans le sang. Dans le partage qui suivit, la Russie obtint tout ce qui restait à la Pologne de la Lithuanie jusqu'au Niémen, aux limites des palatinats de Brzesc et de Nowogrodek, et de là au Bug; elle acquit de même la plus grande partie de la Samogitie avec toute la Courlande et la Semigalle; elle eut en outre le pays de Chelm, dépendant de la Petite-Pologne et le restant de la Volhynie, en tout, 2,000 lieues carrées.

Par le démembrement de la Pologne, fut renversée la barrière que les traités d'Oliva et de Moscou, base du système politique du Nord, avaient élevée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Antérieurement séparées par de vastes provinces, ces trois puissances se trouvèrent dès lors par leur territoire en contact immédiat.

Enorgueillie de tant de succès, l'*autocratice* méditait une expédition contre la France pour y étouffer la république, envahissait le Daghestan et préparait la conquête de la Perse. Enfin elle pensait plus que jamais à expulser d'Europe les Osmanlis. L'Autriche et l'Angleterre devaient l'aider dans ces nouveaux plans. Le 6 novembre 1796, le coup de foudre d'une apoplexie anéantit tous ces projets. Catherine dite *le Grand* avait cessé d'exister.

Ainsi finit cette princesse que des écrivains comblés de ses présents ont nommée la Sémiramis du Nord et dont le règne ne fut qu'une série de débordements honteux, alternant avec des crimes et quelques actions d'éclat. De son palais, disent les historiens contemporains, elle avait fait l'asile de désordres dont la Rome avilie et dégénérée offre seul l'exemple. Selon Castera, elle avait un sérail d'hommes, un Parc-aux-Cerfs masculin, et près d'elle Potemkin remplissait des fonctions analogues à celles que vers la même époque la Dubarry s'était conférées près de Louis XV. Plus d'une fois Catherine dirigea

le char de l'État dans la boue et dans le sang; tandis qu'elle s'occupait à satisfaire son ambition, elle laissa la famine et la peste décimer ses sujets. Le spectacle de cette cour dissolue exerça sur les mœurs nationales la plus funeste influence, et la corruption acheva la ruine morale de ce malheureux peuple, auquel ses princes s'attachaient à donner seulement un vernis superficiel de civilisation qui pût briller aux yeux de l'Europe.

Les orages à travers lesquels nous avons passé ont fait tomber de nos yeux bien des illusions. Aujourd'hui le titre de Grand, accolé à des noms souverains, n'excite que médiocrement notre enthousiasme. Catherine s'imaginait que, par des dons aux dispensateurs de la renommée, elle achèterait d'avance le témoignage de l'histoire. Elle se trompait. A des juges prévenus succèdent d'autres juges que le temps a rendus impartiaux, et souvent l'arrêt des contemporains est cassé par la postérité.

Le règne de Catherine II porta l'étendue de la Russie à 336,644 milles géographiques.

Les succès de la république française contre la coalition engagèrent, en 1796, la Porte Ottomane à faire cause commune avec son ancienne et fidèle alliée, et à repousser les prétentions de la Russie. Paul Ier, qui avait succédé à Catherine, demandait en effet le libre passage des Dardanelles pour ses vaisseaux, une nouvelle indemnité et l'expulsion des Français et des Polonais de toutes les provinces de la Turquie. L'ambassadeur du sofi de Perse sollicitait alors du divan des secours contre les Russes qui dévastaient cet empire. L'expédition d'Égypte en 1798 détruisit la cordiale entente qui existait entre la Porte et la France. S'imaginant que ce formidable armement. dont le but échappait à la pénétration, pouvait être destiné à soulever la Morée, le sultan Sélim III se hâta de signer la paix avec la Russie et de s'unir à la coalition; conjointement avec ses nouveaux alliés, il fit évacuer l'Égypte par les débris de l'armée française, que l'assassinat de Kléber avait laissée sans direction.

Profitant de la douceur de caractère qui portait le sultan Sélim à se maintenir en bon accord avec toutes les puissances, la Russie s'avançait, s'avançait toujours, par un mouvement lent mais continu, vers Constantinople. Sans qu'on y eût pensé le moins du monde, il se trouva qu'en 1804 elle s'était emparée du fort d'Anacria sur les rives du Phase, et qu'elle avait construit une autre forteresse sur le Pont-Euxin. Dès lors, établie entre la mer Noire et la mer Caspienne, elle menaçait à la fois la Perse et la Turquie d'Asie. A la veille de faire la guerre à la France, elle proposa au Grand Seigneur un traité d'alliance offensive et défensive, à la signature duquel elle mit la condition suivante : *Tous les sujets musulmans professant la religion grecque*

seront désormais placés sous la protection immédiate de la Russie, de sorte que toutes les fois qu'ils seront molestés, la Porte sera tenue de faire droit aux réclamations de la cour de Saint-Pétersbourg.

A la lecture de cette phrase, le sultan Sélim, voyant enfin dévoilés les projets de cette puissance usurpatrice, qui depuis deux siècles grandissait comme le mauvais génie de l'Orient, ne put, assure-t-on, retenir ses larmes et s'écria : « Bel empire des croyants, paradis de la terre, c'est fait de toi ! »

Les membres du divan qui n'étaient pas vendus à la Russie s'assemblèrent autour de leur souverain en déclarant que, plutôt que de signer ce honteux traité, il fallait s'ensevelir sous les ruines de Stamboul. Cependant les choses étaient arrivées en Turquie à un tel état, que la résistance n'était pas possible, et la révolte du pacha de Trébisonde augmentait les perplexités du divan. Mais à ce moment, Napoléon victorieux venait d'entrer dans la capitale de l'Autriche. Contraint de marcher au secours de son allié, Alexandre, qui avait remplacé sur le trône de Russie Paul Ier, son père, assassiné, conclut avec la Porte une nouvelle trêve de huit années sur les bases du traité de 1798.

En 1807, la Turquie refusa de faire partie de la quatrième coalition contre la France. Une armée russe de 35,000 hommes entra en Moldavie. L'Autriche soutint ce mouvement, et une flotte anglaise, forçant les Dardanelles, brûla l'escadre turque mouillée devant Gallipoli. Avec l'aide de l'ambassadeur français, le général Sébastiani, le sultan opposa une énergique résistance, et l'amiral Duckworth fut contraint de se retirer.

Agissant vigoureusement sous l'impulsion du général français, l'armée ottomane expulsait les Russes, et déjà la Valachie était reconquise, lorsque Constantinople fut le théâtre d'insurrections successives dont le contre-coup agita tout l'empire.

Prince éclairé, Sélim III préludait aux réformes que devaient accomplir Mahmoud II, son successeur, et le sultan actuel, Abdul-Medjid. Comprenant que, pour se donner un point d'appui dans cette courageuse entreprise, il devait commencer par réorganiser la force militaire, il créa une milice nouvelle, exercée à l'européenne par des instructeurs français. Cette troupe ayant battu les Albanais soulevés, la jalousie des janissaires éclata. A cause de son amitié pour la France, Sélim était odieux aux puissances rivales. Elles excitèrent par leurs agents les passions populaires, qu'un mufti fanatique acheva de déchaîner. Sélim fut déposé, puis étranglé. Le même sort fut subi par Mustapha IV, son successeur, par l'ordre duquel avait été accompli le meurtre ; mais avec Mahmoud II monta sur le trône la vengeance qui devait plus tard, le 13 juin 1826, anéantir les janissaires.

Pendant quinze mois, ces sanglantes péripéties furent comme une fièvre de l'empire ottoman, et laissèrent le champ libre aux Russes, qui reprirent la Valachie et s'établirent solidement dans les provinces danubiennes.

En 1809, la guerre se ralluma. Après avoir essuyé quelques revers, les Turcs gagnèrent une bataille dans laquelle 10,000 Russes tombèrent sous le sabre des janissaires et des Albanais. Cet échec obligea le prince Bagration, commandant l'armée moscovite, à évacuer la Bulgarie.

Les opérations recommencèrent au printemps de l'année suivante, et les Russes pénétrèrent jusqu'à Schumla, ville située à l'entrée du mont Balkan, autrefois mont Hémus et, par sa position, regardée comme les Thermopyles de la Turquie. En effet, Schumla se trouve former le point d'intersection des routes de Roustchouk, Silistrie, Ismaïl, Varna, et des autres ports de la mer Noire. A la suite de ces revers, la Porte signa, en 1812, le traité de Bucharest, confirmant en masse les conventions précédentes. Cependant elle avait alors beau jeu contre la Russie, qui retirait à la hâte les principales divisions de son armée, pour les opposer à l'invasion de Napoléon victorieux. Mais dans les négociations, le turban ne savait opposer aux manœuvres cauteleuses de son adversaire qu'une candeur à laquelle Napoléon donnait un autre nom.

Dans tous ses traités avec la Porte, la Russie s'était montrée jalouse à l'excès de maintenir le principe de son droit de protection sur les Grecs, ses coreligionnaires. Nous avons vu que dès le temps de Catherine *le Grand*, des tentatives avaient été faites pour soulever le Péloponèse et la Morée. Les ferments déposés alors au sein de la nation grecque s'y étaient lentement développés. En 1821, eut lieu l'explosion, et Alexandre Ypsilanti lança son manifeste contre la Porte. Nous n'essaierons pas de raconter cet épisode des annales européennes. Ces choses-là sont dans la mémoire de tout le monde. Après avoir tantôt épousé, tantôt déserté la cause des Grecs, le tzar Alexandre fut emporté par le typhus. Le grand-duc Nicolas, qui lui succéda, signa, le 6 juillet 1827, conjointement avec la France et l'Angleterre, le traité de Londres par lequel la Grèce fut définitivement détachée de l'empire ottoman.

Quelques mois après, en février 1828, la Russie termina par le traité de Turkmantschaï la guerre que, sous un mauvais prétexte, elle faisait à l'empire persan. En protestant, selon son habitude, contre tout désir d'agrandissement, elle prétendit que les limites des deux États devaient être fixées d'une manière stable par la ligne de l'Araxe, et, en conséquence, elle se fit céder les riches provinces d'Erivan et de Nukchivan, sans compter cinquante millions qu'elle exigea pour ses frais.

Par le traité de Turkmantschaï, la Perse s'engageait formellement à n'entretenir aucune marine sur la mer Caspienne. Déjà en 1814, le traité de Gulistan avait assuré à la Russie le privilége exclusif de posséder des vaisseaux sur cette mer.

Parvenu de ce côté à ses fins, Nicolas se tourna de nouveau vers la Porte, fit naître un *casus belli* et se mit lui-même à la tête d'une armée formidable avec laquelle il ouvrit la campagne.

Dans cette guerre, les plus funestes revers furent essuyés par la Turquie. Le divan se vit obligé de signer le traité d'Andrinople par lequel Nicolas obtint Anapa et Poti, une étendue considérable des côtes de la mer Noire, une partie du pachalick d'Akhilska, les forteresses d'Akhilska et d'Akhilkhillaki, et les îles formées par les bouches du Danube. Le tzar exigea la destruction de la forteresse turque de Georgiewa et l'abandon de la rive droite du Danube à la distance de quelques lieues de ce fleuve. Il essaya d'établir une séparation entre la Moldavie, la Valachie et la Turquie à l'aide de règlements sanitaires faits pour lier ces principautés à la Russie; il éloigna des provinces turques l'Asie des milliers de familles arméniennes qu'il fit passer sur son territoire comme il avait fait peu de temps avant en Perse. Des districts entiers restèrent sans population, et dans cette émigration forcée, les routes se trouvaient jonchées de cadavres de femmes, d'enfants, de vieillards, tués par la fatigue et la maladie.

Affranchie par le traité d'Andrinople de la guerre avec la Turquie, la Russie employa l'argent qu'elle venait de se faire donner, toujours comme indemnité, à préparer la conquête de la principauté de Khiva, sur les bords orientaux de la mer Caspienne. Elle avait réuni à cet effet à Orembourg une armée qu'elle fut obligée d'employer contre la Pologne, où venait d'éclater une terrible insurrection.

Jusqu'à ce que la Pologne eût été entièrement dévorée par l'ogre insatiable auquel l'abandonna la lâcheté de l'Europe, la Turquie n'entendit pas parler de son éternelle rivale. Mais bientôt une révolution ébranla l'empire ottoman. Le pacha d Égypte, Méhémet Ali, s'était révolté et avait envahi la Syrie et une partie de l'Asie-Mineure. La Russie offrit son appui intéressé au divan qui, ne pouvant tirer des autres puissances européennes aucun secours, se vit forcé de l'accepter. La flotte moscovite franchit les Dardanelles et pour la première fois vogua dans le Bosphore. Mais la Russie laissa aux puissances, qui se virent obligées d'intervenir, le soin d'imposer des limites au pacha victorieux. Une fois le péril écarté, elle retira son armée et sa flotte, et par le traité d'Unkiar-Skelessi, elle extorqua le prix de son assistance illusoire. Ce traité créa une alliance offensive et défensive, par laquelle la Turquie se trouvait dans l'obligation de fournir des secours matériels à la Russie si celle-ci se trouvait attaquée, et la Russie à son tour

se chargeait de protéger à l'avenir la Turquie contre tous ses ennemis. Par un article secret ou plutôt additionnel, la Turquie, au lieu de secours militaires à fournir à la Russie, s'engageait à fermer aux vaisseaux de guerre étrangers le passage des Dardanelles. Le traité d'Unkiar-Skelessi procurait virtuellement à la Russie un *protectorat* sur l'empire ottoman.

Nous terminerons ici le résumé rétrospectif nécessaire pour l'intelligence de la crise actuelle. Les mouvements politiques qui depuis le traité d'Unkiar-Skelessi ont, sous le nom de question d'Orient, excité l'attention de l'Europe, ne conservent pas assez d'importance pour que, dans un ouvrage d'un cadre aussi restreint, il soit utile de s'y arrêter.

Avant d'entrer au cœur des événements qui se passent sous nos yeux, retournons-nous une fois encore et essayons d'embrasser d'un coup d'œil les agrandissements successifs de la Russie.

Ivan Ier, grand-duc de Moscou, peut être regardé comme le fondateur de l'empire russe, qui, à sa mort, avait une étendue de 18,203 milles géographiques.

Ses successeurs, Ivan II, Pierre Ier et Catherine II, portèrent le territoire à 329,315 milles.

Depuis cette époque la Russie n'a cessé de s'étendre. Les acquisitions qu'elle a faites sur la Suède sont plus considérables que tout ce qui reste de cet ancien royaume; celles sur la Pologne égalent en étendue tout l'empire d'Autriche; le territoire ravi à la Turquie en Europe équivaut à toutes les possessions de la Prusse, moins les provinces rhénanes; les conquêtes russes sur la Turquie en Asie égalent en dimension les petits États de l'Allemagne, les provinces rhénanes de la Prusse, la Belgique et la Hollande réunies; les pays arrachés à la Perse approchent de l'étendue de l'Angleterre; ceux acquis en Tartarie renfermeraient la Turquie d'Europe, la Grèce, l'Italie et l'Espagne; enfin, tout ce qu'elle s'est approprié dans le cours de soixante-quatre années, depuis 1772, surpasse en étendue et en importance son empire entier en Europe avant cette époque. En deux tiers de siècle elle a poussé ses frontières de trois cents lieues vers Vienne, Berlin, Dresde, Munich et Paris; elle s'est rapprochée de cent soixante-dix lieues de Constantinople; elle s'est emparée de la capitale de la Pologne et, en fortifiant l'île d'Aland, elle s'est établie à peu de distance de la capitale de la Suède dont, à l'avénement de Pierre Ier, elle se trouvait éloignée de plus de cent lieues. Elle s'est avancée enfin de près de quatre cents lieues vers les Indes ainsi que vers la capitale de la Perse, et par la Tartarie elle touche immédiatement à la Chine.

Ces conquêtes, poursuivies avec la plus incroyable ténacité par les armes ou par les intrigues, ne sont-elles pas une preuve de l'authen-

ticité du testament politique de Pierre Ier? Ne font-elles pas craindre la réalisation de cette domination universelle à laquelle seule pourrait s'opposer l'union sincère et cordiale des nations civilisées?

V.

La question des lieux saints. — Elle n'est qu'un prétexte aux envahissements de la Russie. — État actuel de la Palestine. — La mer Morte. — Les villes maudites. — La vallée de Josaphat. — Nazareth. — Le féroce Bibars. — Le mystère de l'Incarnation. — La crèche de Bethléem. — Le Thabor. — Le Jourdain — Les saules. — *Super flumina Ba'y'onis.* — Tibériade. — Cana et l'eau changée en vin. — Jaffa. — L'arche de Noé. — Hiram et Salomon. — Jérusalem. — Le saint sépulcre. — L'évêque du feu. — La ruine de Jérusalem sous Titus. — Les prophéties. — Les signes célestes. — La ville sainte au pouvoir des infidèles. — Les croisades. — Le royaume de Jérusalem. — Les pelerinages. — Historique des faits d'où découle le droit des Latins sur le saint sépulcre. — Curieux firman du sultan Osman, fils d'Acmat. — Mauvaise foi des Grecs. — Incendie du saint sépulcre. — Vol de l'étoile des mages. — Mgr Valerga, patriarche latin actuel de Jérusalem. — Court résumé de la question.

La question des lieux saints, le protectorat : voilà le double prétexte dont la Russie se sert pour essayer de voiler, dans la crise actuelle, ses projets d'envahissement. Nous allons exposer aussi lucidement que possible ces questions embrouillées à dessein et faire, pour ainsi dire, toucher au doigt et à l'œil l'origine du différend dont s'émeuvent les puissances européennes.

Enclavée entre la Méditerranée, l'Arabie et les pachaliks d'Acre et de Damas, la Palestine, aujourd'hui au pouvoir des Turcs, et faisant partie de la Syrie, contient tous les lieux où se sont passés les principales scènes de la vie de Jésus-Christ, où se sont accomplis les grands mystères de la religion chrétienne. Elle renferme la mer Morte, où ont été englouties les villes maudites; la vallée de Josaphat, où seront jugés tous les hommes, où se fera entendre le terrible signal, *tuba mirum spargens sonum;* la vallée de Josaphat, vaste nécropole où, de tous les points du globe, les Juifs viennent apporter les ossements de leurs frères, et mille petites localités qui portent de grands noms.

C'est d'abord Nazareth, où l'ange Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle serait mère d'un Dieu.

Nazareth, dit dans une de ses lettres Mgr Valerga, patriarche actuel de Jérusalem, dont le zèle pour le troupeau confié à ses soins est infatigable, Nazareth, ville autrefois sans gloire et sans souvenirs, ville qui, selon l'énergique expression de Nathanaël, n'avait produit rien qui vaille, n'est devenue célèbre dans les fastes de la religion que par l'incarnation du Verbe et par le séjour du Christ et de sa mère. L'impératrice sainte Hélène y fit élever une magnifique église, plusieurs fois détruite par les musulmans, et dont celle qu'on voit aujourd'hui n'occupe qu'une partie. Au temps des croisades, Nazareth reprit une certaine importance; elle eut, à cette époque, un archevêque dépendant du patriarche de Jérusalem, et devint la métropole de plusieurs cités aujourd'hui disparues. Vers le milieu du XIIIe siècle, un esclave syrien, Bibars, s'éleva par sa valeur, ses talents et surtout par ses crimes, à la dignité de sultan des mamelouks. La Syrie était alors disputée à la fois par les Tartares et par les chrétiens. Bibars chassa les Tartares, réduisit les chrétiens à s'enfermer dans Saint-Jean-d'Acre, renversa, en 1263, la maison qui passait pour avoir été habitée par la Vierge Marie, et détruisit la grotte où, selon la tradition, s'était opéré le mystère de l'Incarnation. Dès lors Nazareth ne fut plus qu'un amas de ruines, surtout depuis la translation miraculeuse de la *sainte case* en Dalmatie, le 10 mai 1291, puis de Rauniza à Recanati, et enfin, quatre ans après, à Lorette. Bibars était mort empoisonné en 1277. Ses exploits l'ont fait surnommer par les musulmans *Abou-Foutouh* ou père de la victoire.

A la prière des franciscains et du consul que la France entretenait à Saïda, autrefois Sidon, Fakkerdin permit, en 1620, à ces religieux de restaurer à Nazareth l'église et le couvent; cependant ce n'est que plus tard que ces deux édifices furent reconstruits dans l'état où on les voit actuellement. Aujourd'hui comme par le passé, les Latins ont la possession exclusive de ce sanctuaire, dont jamais cependant l'entrée n'est refusée aux pèlerins des communions dissidentes.

Nazareth s'élève en espèce de gradins sur les flancs sinueux d'une colline blanchâtre, située au sud-ouest d'un bassin qui va se perdre d'une manière un peu abrupte dans la plaine d'Esdrelon ou de Mageddo. Les maisons, bâties irrégulièrement, n'ont rien de remarquable. Les principales rues de cette bourgade serpentent, montent et descendent sur les rampes de la montagne, percée d'un assez grand nombre de grottes naturelles. Il n'y a de constructions importantes que le couvent et l'église; les autres lieux de dévotion n'ont rien qui les distingue.

L'église, un peu irrégulière, renferme le lieu où était bâtie la mai-

son de la mère de Dieu et la grotte attenante à cette habitation. La tradition constante et invariable du pays veut que ce soit dans cette même grotte que Marie conçut, comme dit saint Bernard, par son humilité, après avoir plu par sa virginité : *Virginate placuit, humilitàte concepit.* Au-dessous du chœur, se trouve la chapelle souterraine, au fond de laquelle s'élève l'autel qui rappelle l'incarnation du Fils de Dieu. On lit, gravées sur le marbre du pavé, ces divines paroles : *Verbum caro hìc factum est.*

Puis, c'est Bethléem, avec le touchant souvenir de son étable, puis le Thabor, qui se dresse vers le ciel comme un autel sublime, élevé de 1,800 pieds au-dessus de la Méditerranée, isolé de tous côtés, si ce n'est vers le nord, où il touche par sa racine aux riantes montagnes de la Galilée, le Thabor où le Père éternel fit retentir sur son fils transfiguré aux yeux de ses disciples éblouis cette voix solennelle : *Ipsum audite!*

Du sommet du Thabor, on contemple le lac argenté de Tibériade, le fleuve sacré du Jourdain, l'immense plaine d'Esdrelon, le grand et le petit Hermon, les montagnes de Gelboë, les chaînes bleuâtres de la Samarie, Naïm, Endor, Cana et tant d'autres lieux célèbres dans l'histoire évangélique.

Le regard embrasse la route que suivirent les tribus emmenées captives; l'on distingue quelques descendants de ces saules aux branches desquels les Israélites suspendaient leurs harpes muettes, et l'on se remémore les mélancoliques paroles du beau cantique : *Super flumina Babylonis.....*

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir augmenta nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient tomber des pleurs.

Nous suspendîmes nos cythares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts,
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

« Chantez, disaient-ils, vos cantiques !
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire entendit tant de fois! »

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Au milieu d'un peuple sauvage
Redire du Seigneur les cantiques touchants?

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où, par leur joie et leurs cris triomphants,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfants !

« Détruisez, détruisez leur race ! »
Criaient-ils aux vainqueurs de carnage fumants ;
« De leurs remparts détruits ne laissez nulle trace ;
Anéantissez-en jusques aux fondements ! »

Objets des vengeances célestes,
Que les mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur en contemplant les restes
De leurs tendres enfants sur la pierre écrasés !

O cité sainte, ô ma patrie,
Chère Jérusalem dont je suis exilé !
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais loin de toi mon cœur est consolé,

Que ma main, tout à coup séchée,
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais,
A mon palais brûlant que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais !

A Tibériade, il existe un hospice desservi par les franciscains. Un seul père demeure dans cette ville pour garder l'église consacrée à saint Pierre. C'est là, d'après la tradition invariable du pays, que le Sauveur, après sa résurrection, confia au prince des apôtres la conduite et le gouvernement de son Église. Il n'y a qu'une seule famille latine, avec quinze familles grecques catholiques, à peu près 600 musulmans et plus de 1,300 Juifs. On sait que ces derniers affectionnent le séjour de Tibériade, qu'ils regardent comme une ville sacrée. Après la ruine de Jérusalem par le fils de Vespasien, les plus grands docteurs de la nation se retirèrent à Tibériade, où plus tard ils donnèrent naissance au texte talmudique. Parmi ces Juifs on compte beaucoup d'Allemands.

Cana est actuellement un misérable village que distinguent encore les ruines assez imposantes de l'église bâtie autrefois pour honorer le premier miracle de Jésus-Christ. L'apôtre saint Simon était de Cana.

C'est à Bethléem que se trouve le principal noyau de la population catholique de la Palestine. La population de Bethléem est de 3,965 âmes, savoir : 2,000 Latins, 1,500 Grecs, 360 musulmans, et 115 Arméniens schismatiques. Pour se maintenir dans leurs droits et priviléges, les habitants vivent en bonne harmonie entre eux, et font alliance avec les Arabes et surtout avec la tribu des Béthuliens et celle d'Abou-

Goch, qui ne manquent jamais de leur porter secours au besoin.

Joppé ou Jaffa est le rendez-vous des pèlerins, de quelque côté qu'ils viennent, soit pour entrer en terre sainte, soit pour en sortir. C'est l'hiver, mais surtout aux fêtes de Pâques, que les pèlerins arrivent en foule en Palestine de toutes les contrées de l'Orient. Ces pèlerins sont principalement des Grecs de la Russie, de la Grèce, de l'Archipel et des côtes de Syrie, des Arméniens, des Syriens, des Cophtes, des Nestoriens, des Maronites et des Abyssins. Ils se mettent en route, selon leur éloignement, en janvier ou en février, et ils arrivent, les uns par la voie de terre, les autres sur de mauvais bâtiments où ils sont entassés presque comme les nègres qu'on transporte dans les colonies. Ce ne sont pas seulement des hommes, mais des familles entières qui font ces longs pèlerinages. Des femmes, des filles, des enfants, des vieillards, s'exposent aux mauvais temps, aux privations sans nombre, aux exactions d'une population dont le gouvernement turc n'a pu encore adoucir le fanatisme. Les pèlerins se réunissent par troupes nombreuses, emportent avec eux leurs provisions, leurs nattes, leurs lits, leurs ustensiles de cuisine, qu'ils chargent sur des chameaux, des ânes et des mulets, tandis qu'eux-mêmes cheminent à pied, faisant de petites journées, couchant en plein air et contents de supporter tant de fatigues pour vénérer les lieux saints.

Le nombre des chrétiens qui traversent annuellement les murs de Jaffa ne s'élève pas à moins de 12,000. Cette cité, l'une des plus anciennes du monde, puisque quelques auteurs en placent l'origine avant le déluge, a éprouvé les plus grandes vicissitudes et a été témoin des événements les plus tragiques et les plus saisissants. Selon une ancienne tradition, Noé aurait construit à Joppé l'arche qui le sauva lui et sa famille; Hiram envoyait à Jaffa les cèdres que Salomon lui avait demandés pour la construction du premier temple élevé à la gloire de Jehova; Jonas, rebelle à la voix du Seigneur, s'embarqua dans le port de cette antique cité, où, plusieurs siècles après, les généreux Machabées eurent à pleurer la mort de plus de deux cents de leurs frères tombés sous le glaive de la trahison.

Joppé fut l'une des premières villes de la Palestine à recevoir la lumière de la foi chrétienne, qu'y porta saint Pierre. Le prince des apôtres y ressuscita Tabith et y eut une vision qui lui fit connaître que les gentils étaient appelés à la connaissance de l'Évangile. Les serviteurs de Corneille y trouvèrent l'apôtre chez Simon le corroyeur. C'est, dit-on, sur l'emplacement de la demeure de ce même Simon que s'élève aujourd'hui une église de médiocre grandeur, desservie par des religieux espagnols de l'ordre de Saint-François. A l'époque des croisades, saint Louis fortifia Jaffa, et ce fut dans cette ville que ce roi reçut la nouvelle de la mort de la reine Blanche, sa

mère, l'une des gloires les plus pures de l'histoire de France.

Depuis que la peste a disparu des côtes de Syrie, Jaffa reprend une certaine importance sous le rapport commercial, bien que les bâtiments, même ceux d'un faible tonnage, ne puissent pénétrer dans le port, qui est petit et presque entièrement comblé. L'exportation des grains et des huiles prend chaque jour plus de développement. La population de cette ville, estimée à 10,690 âmes, s'est considérablement accrue ces dernières années et tend à augmenter encore, surtout la portion chrétienne, et plus particulièrement les Maronites qui viennent, des montagnes du Liban, s'établir à Jaffa et aux environs, pour se livrer à la culture des jardins et des terres, qui sont d'une admirable fertilité. Il n'est peut-être pas au monde, dit monseigneur Valerga, de contrée qui se prête mieux aux colonies agricoles que les spacieuses et magnifiques plaines de Saron, d'Esdrelon, de Saint-Jean-d'Acre, de Jéricho et de toute la vallée du Jourdain. Ces solitudes, presque totalement abandonnées, seraient capables de nourrir plus de quatre millions d'hommes.

Jaffa compte une population de 10,690 habitants, savoir : 8,840 musulmans, 450 Latins et Maronites, 300 Grecs catholiques ou melchites, 100 Arméniens et Juifs, 1,000 Grecs schismatiques. Quatre sœurs de Saint-Joseph font l'école à soixante-dix filles grandes et petites, latines, maronites, grecques melchites, juives et même musulmanes.

Nous ne croyons pas devoir parler de l'épisode des fastes napoléoniens dont a été le théâtre la ville de Jaffa. Gros, le grand artiste, mort de désespoir, a fixé sur la toile d'une manière impérissable ce souvenir qui vit dans la mémoire de tous.

Jérusalem est la plus importante des villes saintes. Au temps des croisades, elle fut la capitale d'un royaume éphémère, qui porta son nom, et dont le trône fut occupé par des princes français. Aujourd'hui, les maisons de Jérusalem sont, dit Chateaubriand, de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert? Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure; vous vous égarez dans de petites rues non pavées qui montent et qui descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infectes achèvent

d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent même ces boutiques sont fermées dans la crainte du passage d'un cadi.

Jérusalem renferme 15,250 habitants, savoir : près de 7,000 Juifs, 4,900 musulmans, non compris les 1,500 âmes de Siloë en dehors des murs; 2,000 Grecs schismatiques, 1,000 catholiques latins, 50 à 60 Cophtes, 50 Grecs melchites et 470 Arméniens schismatiques. Quant aux Juifs, il en est un grand nombre qui viennent des différents pays de l'Europe, pour terminer leurs jours dans la cité de David et reposer, après leur mort, auprès des cendres de leurs pères. Ceux-là sont placés sous la protection des divers consuls établis à Jérusalem. Les Juifs n'ont que trois synagogues, dont une pour les caraïtes ou *purs*, Juifs qui rejettent les commentaires de la tradition et du Talmud, pour s'en tenir au texte littéral de la Bible, qu'ils interprètent exclusivement d'après les règles de la grammaire.

Le saint sépulcre est une petite église en marbre, située sous l'immense coupole de la grande basilique qui porte son nom. Cet étroit sanctuaire est divisé en deux parties inégales; d'abord, la chapelle de l'Ange, en entrant : elle a dix pieds de long et autant de large; au milieu est une pierre élevée, qui marque la place où était l'ange, lorsqu'il annonça aux saintes femmes la résurrection du Sauveur : *Surrexit, non est hic.* Vient ensuite l'autre compartiment, plus petit que le premier; il est lui-même divisé en deux parties, l'une où se tiennent les pèlerins (elle n'en peut recevoir que quatre à la fois, au plus); l'autre occupée par le marbre qui couvre l'espace où le corps du Sauveur fut déposé dans le sépulcre. Autour de ce marbre règne un petit gradin où sont allumés un grand nombre de cierges. Toute l'étendue de la voûte est remplie par une multitude de lampes, qui se touchent comme les doigts de la main et qui brûlent sans cesse. On répand de temps à autre sur le tombeau une eau de senteur très-agréable. Presque tout le jour et toute la nuit, ce lieu saint est occupé comme il suit : dès que les Turcs ouvrent l'église, la foule des pèlerins vient y satisfaire sa dévotion, et couvrir de baisers cette pierre plus précieuse que l'or aux yeux d'un chrétien qui a la foi. Quand le concours des visiteurs est considérable, on ne peut s'y arrêter qu'un instant. Là vous entendez sans cesse des prières en des langues qui vous sont inconnues. Quand l'église est fermée, sur le soir, les offices selon les différents rites continuent simultanément ou tour à tour; catholiques, schismatiques grecs, schismatiques russes, schismatiques arméniens ou cophtes, chacun remplit son ministère dans la partie du temple ou dans les chapelles qui lui appartiennent. Ces offices sont chantés et très-longs. On peut aisément s'imaginer le bruit qui résulte de ces accents discordants et confus, quand plusieurs rites se trouvent

officier en même temps, et surtout quand le son puissant de l'orgue des religieux latins vient couvrir et étouffer toutes les voix.

Le clergé grec de Jérusalem se compose d'un patriarche, qui réside le plus souvent à Constantinople, et de six évêques portant différents titres. L'un d'eux est vulgairement connu sous le nom d'*évêque du feu*, parce que c'est lui qui accomplit, le samedi saint, la cérémonie du feu sacré. Voici en quoi consiste cette pratique :

L'évêque, presque entièrement dépouillé de ses habits, est porté avec enthousiasme sur les bras de ses sectaires. On le jette dans la petite chapelle de l'Ange : la porte se ferme aussitôt, afin que personne, bien entendu, ne puisse voir comment se fait le miracle. Des trous latéraux se trouvent placés à l'entrée de cette chapelle : c'est par l'un de ces trous que le thaumaturge, ou plutôt le comédien, glisse bientôt un flambeau qu'il vient d'allumer sans effort dans la solitude où on l'a jeté. A peine le flambeau a-t-il paru, que l'on crie de toutes parts au miracle; chacun s'empresse d'allumer son cierge au flambeau miraculeux, ou à quelqu'un de ceux qui ont été allumés. On agite ces cierges; on se les passe mutuellement sous le visage et autour du corps, pour constater la céleste origine de cette flamme qui ne cause aucun dommage. Bientôt des milliers de cierges jettent autant de fumée que de lumière; la fumée s'épaissit; l'air se décompose; on se trouve mal, on crie, on veut sortir du temple; les efforts que l'on fait pour cela rendent bientôt l'issue impraticable; on tombe, on meurt; les plus courageux montent sur les cadavres, et arrivent presque expirants sur la grande place qui précède la basilique.

Les Grecs possèdent à Jérusalem treize couvents avec autant d'églises plus ou moins grandes, indépendamment des sanctuaires communs aux différentes communions. Trois de ces monastères sont habités par une cinquantaine de religieuses grecques; elles ne sont pas cloîtrées, et ne se livrent ni à l'éducation ni aux œuvres publiques de charité. Dans huit autres couvents on reçoit les pèlerins des deux sexes. Leur nombre, au temps de Pâques, s'élève à cinq mille environ. Les Grecs ont cédé aux Russes les deux couvents de Saint-Michel et de *Saint-Tadros :* le premier sert d'habitation à l'archimandrite et aux pèlerins moscovites; le second est affecté aux femmes.

Les Arméniens ont à Jérusalem un patriarche, deux évêques, trente-cinq moines, trente clercs inférieurs, un séminaire, une dizaine de religieuses, une imprimerie et le magnifique et immense couvent de Saint-Jacques, où sont reçus les pèlerins de cette nation.

L'historien juif Josèphe a retracé le tableau de la destruction de Jérusalem et de la dispersion des Israélites, l'an 70 de l'ère chrétienne. On sait que cette catastrophe avait été annoncée par les prophètes et prédite par Jésus-Christ.

Quelques jours avant sa mort, le Fils de Dieu, sortant de Jérusalem, fut entouré de ses disciples qui lui firent remarquer la structure du temple, chef-d'œuvre d'architecture et de magnificence. Il leur dit : « Vous voyez tous ces bâtiments; je vous le dis, ils seront tellement détruits, qu'il n'y restera pas pierre sur pierre. »

Une autre fois, étant arrivé près de Jérusalem et jetant les yeux du côté de la ville, Jésus pleura sur elle en disant : « Ah ! si tu connaissais au moins, en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix; mais tout cela est caché à tes yeux. Aussi, viendra-t-il pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées. Ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils raseront tes murs et te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre. »

Plus tard, il ajoutait : « Ce pays sera accablé de maux et la colère de Dieu pèsera sur ce peuple. Ils seront passés au fil de l'épée; on les emmènera captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds des gentils. »

Le Sauveur du monde avait annoncé qu'avant de visiter l'infidèle Jésusalem, il ferait paraître des signes au firmament, qu'il y aurait des tremblements de terre, des pestes, des famines, etc. La plupart de ces signes parurent vers cette époque. La plus mémorable famine de ce temps-là fut celle qui, l'an 62, avait désolé, sous le règne de Claude, les provinces les plus fertiles de l'empire romain. Sénèque parle d'un furieux tremblement de terre qui eut lieu en Campanie, l'an 62, et d'un autre qui, en 63, jeta l'épouvante dans la Macédoine et l'Achaïe. Peu de temps avant la chute de Jérusalem, la ville de Smyrne, les îles de Crête, de Samos et de Chio ressentirent de violentes secousses qui répandirent la consternation dans tout l'Orient.

Voici maintenant les signes au firmament:

« Une comète qui avait la figure d'une épée, dit l'historien Josèphe, parut sur Jérusalem durant une année entière. Avant que la guerre fût commencée, le peuple s'étant assemblé le 8 du mois d'avril, pour célébrer la fête de Pâques, on vit à la neuvième heure de la nuit (à 3 heures du matin), pendant une demi-heure, autour de l'autel et du temple, une si grande lumière que l'on aurait cru qu'il faisait jour. Les ignorants regardèrent ce prodige comme d'un heureux augure; mais ceux qui étaient instruits dans les choses saintes le considérèrent comme un présage de ce qui arriva depuis. Lors de la même fête, une vache que l'on menait pour être immolée fit un agneau au milieu du temple.

« Environ à la sixième heure de la nuit, la porte du temple qui regardait l'orient, et qui était d'airain et si pesante que vingt hommes pouvaient à peine la fermer, s'ouvrit d'elle-même, quoiqu'elle fût fer-

mée avec de grosses serrures, des barres de fer et des verrous. Les gardes du temple en donnèrent avis au magistrat, qui s'y rendit et ne trouva point de peine à la faire fermer. Un peu après la fête appelée *Xilophoria*, le 27 mai, avant le coucher du soleil, on aperçut en l'air dans toute cette contrée des chariots pleins de gens armés qui entouraient des villes fantastiques. Le jour de la fête de la Pentecôte, les sacrificateurs qui passaient la nuit dans l'intérieur du temple, pour célébrer l'office divin, entendirent du bruit, et bientôt après une voix qui répéta plusieurs fois : *Sortons d'ici !* »

Ces détails sont confirmés par Tacite :

« Il arriva alors des prodiges que ce peuple superstitieux et cependant si éloigné de toute religion n'osait conjurer ni par des sacrifices ni par des vœux. On vit au ciel des armées s'entre-choquer et des armes brillantes. Le temple fut éclairé subitement par un feu descendu des nuées. Les portes de ce temple s'ouvrirent et l'on entendit une voix qui annonçait que les dieux en sortaient, en disant : LES DIEUX S'EN VONT ! Ce n'était pas une voix humaine qui parlait ainsi, et des tremblements se firent sentir du côté d'où elle partait. »

Dans l'espace de sept ans, il périt, dans la guerre que les Juifs soutinrent contre les Romains, 1,339,690 personnes. A son retour de Syrie, Titus repassa près de Jérusalem et ne put s'empêcher de verser des larmes sur cette ville qu'il avait détruite. Quoique atterrés par la ruine de la ville sainte, les Juifs se consolèrent par l'idée de la rebâtir un jour. Ils comptèrent même de là leurs années, et appelèrent cette époque *l'ère de la désolation*.

Mais quittons la nuit du passé où nous a, malgré nous, entraîné le fantôme de Jérusalem, et reprenons notre récit.

Le droit de la France au protectorat sur le Calvaire et sur le divin tombeau remonte à l'époque où les clefs de l'église du Saint-Sépulcre furent envoyées à Charlemagne. Combien de fois depuis cette époque, dit M. Poujoulat, la Palestine chrétienne est venue nous invoquer, et que de révolutions, quels événements immenses se sont accomplis entre l'Occident et l'Orient ! Dès le IXe siècle, Hélie, patriarche de Jérusalem, sollicite notre pitié, nous parle de la pauvreté de ses frères et nous dit que l'huile manque aux lampes du saint tombeau. A la fin du Xe siècle, un pape français, Gerbert, qui occupa le siége de saint Pierre sous le nom de Sylvestre II, publiait une lettre où l'Église de Jérusalem s'adressait à l'Église universelle en termes touchants : « Pourquoi, lui disait-elle, n'aurais-je pas confiance en vous, mer- « veille du monde, si vous reconnaissez que je vous appartiens ? Quoi- « que je sois maintenant renversée, l'univers me doit beaucoup ; j'ai « possédé les oracles des prophètes et des patriarches ; les apôtres, « ces lumières du monde, sont sortis de mon sein ; le Rédempteur de

« l'univers est venu de moi. » Les plaintes montent et grandissent ; l'islamisme gagne de proche en proche, et l'explosion des croisades, à la tête desquelles marche glorieusement la France, fait voir à l'univers une longue suite d'événements prodigieux. Le sens profond de ces guerres héroïques est aujourd'hui connu de tous ; il fallait empêcher que l'Europe ne devînt musulmane, et, grâce à l'intrépide initiative de notre nation, la civilisation triompha. Notre épée fonda un royaume français à Jérusalem, comme elle fonda un empire français à Constantinople ; des princes français occupèrent pendant quatre-vingts ans le trône de David et de Salomon.

A cette époque-là, certes, les lieux saints étaient bien à nous ; nous avions payé du plus pur de notre sang cette glorieuse possession. En 1187, lorsque Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin, les conseillers les plus zélés pour l'islamisme lui proposèrent de détruire les sanctuaires vénérés, de faire passer la charrue sur le sol de l'église du Saint-Sépulcre, afin de mettre un terme, disaient-ils, aux pèlerinages chrétiens et à la pieuse ambition des Francs ; mais d'autres reconnurent que cette destruction ne servirait à rien et que, quand même *la terre serait jointe au ciel*, les nations chrétiennes ne cesseraient pas d'accourir à Jérusalem. Saladin respecta les sanctuaires et permit à quatre prêtres latins de desservir l'église du Saint-Sépulcre sans payer tribut. Dans les négociations qui suivirent entre Saladin et nos princes, on stipula le libre exercice de la religion chrétienne dans les lieux saints, et le sultan vainqueur *donna l'église du Saint-Sépulcre* au roi de Jérusalem, le roi dépouillé ; il lui octroyait aussi la faculté d'entretenir des prêtres francs autour du divin tombeau.

Après Saladin, d'autres sultans, tels que Akmed-Châh, en 1212, Omar, en 1213, Akmed-Acheref, en 1277, Akmed-Barcout, en 1310, avaient déclaré les Latins possesseurs légitimes des sanctuaires qu'ils occupaient ; il prit cependant fantaisie à un sultan, en 1342, de contester aux Francs la propriété des lieux révérés : que fit alors Robert d'Anjou ? C'était un an avant sa mort ; il racheta pour de l'argent les lieux saints, dans un contrat passé avec le prince musulman. Le pape Clément VI l'en glorifia dans une bulle. Il est fait mention de ce contrat dans les brevets des chevaliers du Saint-Sépulcre.

Dans tout ce qui précède, il n'est question que des Latins. Ce ne fut qu'au XVIe siècle que les Grecs manifestèrent des prétentions sur les lieux saints. En 1517, après la conquête de Jérusalem par le sultan Sélim, les Géorgiens, en possession de la moitié du Calvaire, demandèrent au prince de les maintenir dans cette situation. Les Géorgiens étaient pauvres ; ils vendirent aux Grecs, à prix d'argent, leur moitié du Golgotha. C'est de là que datent les prétendus *droits* de ces derniers. Mais les véritables droits, les droits des Latins, furent depuis, comme

avant, reconnus et confirmés, non-seulement par des firmans, mais par les traités les plus solennels, notamment par celui de 1535. Le firman rendu par Osman en faveur de Louis XIII, et qui se trouve dans la relation de l'envoyé Deshayes, est d'une telle importance que, malgré son étendue, nous croyons devoir le reproduire intégralement :

« L'empereur Osman, fils de l'empereur Acmat, toujours victorieux.

« Moy, qui suis par les infinies grâces du Tout-Puissant Créateur, et par l'abondance des miracles du chef de ses prophètes, empereur des victorieux empereurs, distributeur des couronnes aux plus grands princes de la terre, serviteur des deux très-sacrées et très-augustes villes, belles entre toutes celles du monde, Mecque et Médine, protecteur de la saincte Hiérusalem, seigneur de la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, conquise avec notre victorieuse épée ; à sçavoir des pays et royaumes de la Grèce, de Thémisvar, de Bosna, de Seget, de Natolie, de Caramanie, d'Égypte et de tous les pays des Parthes, Curdes et Géorgiens, de la Porte de Fer, des pays du prince des petits Tartares, de Cypre, de Diarbéquir, d'Alep, d'Erserum, de Damas, de Babylone, de Balzara, des Arabies, d'Abech, de Thunis, de Tripoly de Barbarie et de tant d'autres pays, isles, destroits, passages, peuples, familles, générations, et de tant de milliers de millions de valeureux soldats qui reposent sous l'obéissance et justice de moy, qui suis l'empereur Osman, fils de l'empereur Acmat, de l'empereur Mahomet, de l'empereur Amurat, de l'empereur Selim et de l'empereur Soliman, par la grâce de Dieu, recours des plus grands princes du monde et refuge des plus honorables empereurs.

« Au bénin prince et approuvé seigneur, distributeur des éminentes dignités de son obéy et honoré, et à ce destiné par l'immense miséricorde divine, le bascha Férouc, qui auparavant fut bey de Naplouse, et maintenant a pour son entretènement la principauté de Hiérusalem, la félicité duquel Dieu conserve ! et au révérend seigneur, sage et juste juge, fontaine de la vraie prudence, oracle de la justice et de la vérité, héritier de la doctrine des prophètes, et, à ce destiné par l'immense miséricorde divine, le seigneur Moulacady, de Hiérusalem, la doctrine duquel augmente ! étant arrivé ce mien sacré et impérial seing, vous saurez que l'empereur de France m'a fait entendre que, de toute ancienneté, les prêtres et religieux francs qui servent les églises et lieux de dévotion qui sont tant dans la ville de Hiérusalem qu'aux environs, comme aussi les pèlerins qui vont les visiter, avoient accoustumé de n'estre point inquiétés et de vivre en pleine liberté, conformément aux impériales capitulations qui sont entre nous, et que mesme de toute ancienneté ils sont en possession de l'église de Bethléem : car, encore que par le passé ils ayent permis à la nation arménienne et aux autres nations chrestiennes d'avoir une chapelle en la-

dite église de Bethléem pour y faire leurs prières selon leurs usages, si est-ce qu'ils se sont toujours réservé à eux la grotte où Jésus est nay (à qui soit honneur et gloire !), laquelle est au-dessus de l'église : et, quoique par plusieurs fois les autres nations chrestiennes leur en ayent voulu débattre la possession, il a toujours esté jugé qu'il n'y avoit que les religieux francs qui eussent droit à l'église de Bethléem et qui pussent célébrer la messe ou liturgie en ladite grotte, ni moins y allumer des lampes ; et que, si les autres nations chrestiennes y avoient des chapelles, célébroient leur messe ou liturgie dans ladite grotte, ce n'estoit que par permission des religieux francs : ce qui appert par plusieurs commandements des sultans d'Egypte, qui depuis la conqueste du pays ont esté confirmez au temps que régnoit l'heureuse mémoire de mon miséricordieux ayeul sultan Soliman (qui soit en gloire !) et approuvez par plusieurs cadis.

« Mais que, nonobstant cela, la nation arménienne a, depuis quelque temps, d'authorité privée et avec violence, fait attacher deux lampes dans la grotte où Jésus est nay, et que leur évesque Grégoire et leur interprète Codaverdy prétendent y avoir droit, et ensuite de ce d'en garder les clefs entre leurs mains pour y entrer quand bon leur semblera afin d'y célébrer leur messe ou liturgie, et que mesme, par le moyen de quelques faux témoins qu'ils ont corrompus, ils y ont eu des cogets ou attestations des moulacadis de Hiérusalem, et, conformément à iceux, ont pris un impérial commandement dont ils se prévalent contre les religieux francs, et leur veulent troubler leur juridiction et particulière possession, en célébrant leur messe ou liturgie dans ladite grotte sans leur en demander la permission, et que la dite nation arménienne prétend d'estre participante au gouvernement et en la possession de l'église où est enfermé le sépulchre, qui est appelé par les chrestiens le sépulchre de Jésus.

« Et encore que de toute ancienneté les religieux francs ayent accoutumé, en faisant leur oraison et procession en ladite église, d'allumer deux cierges auprès de la pierre appelée *la Pierre de l'Onction,* ce qui a de tout temps esté défendu à toutes les autres nations chrestiennes, nonobstant la nation arménienne dit à présent avoir droit d'y en allumer, puisque le gardien qui estoit auparavant leur en a donné la permission. Davantage encore que de temps immémorial les religieux francs soyent en possession du sépulchre de la bienheureuse Vierge, et que par charité seulement ils ayent donné des oratoires ou chapelles en l'église dudit sépulchre aux nations chrestiennes pour y faire leurs oraisons selon leur usage, sans leur avoir jamais voulu permettre de célébrer leur messe ou liturgie dans ledit sépulchre ; ce nonobstant la nation arménienne depuis quelques jours, ne se contentant pas de l'oratoire ou chapelle qu'elle a en ladite église,

prétend de célébrer la messe dans ledit sépulchre, et inquiéter par ce moyen la possession des religieux francs : partant, afin que les églises et lieux que les religieux francs possèdent d'ancienneté juridiquement, conformément aux capitulations et titres qu'ils ont entre leurs mains, soyent de nouveau rendus, et qu'ils ne soyent plus troublez en leur possession par les Arméniens et autres nations chrestiennes.

« Non-seulement l'empereur de France nous en a requis par lettres, mais encore son ambassadeur nous en a prié en son nom ; de manière que, ayant égard à la supplication qui nous en a esté faite en mon sublime trosne, et que l'empereur de France a tousjours esté sincère amy de mes ayeuls et bisayeuls, et semblablement avec mon eminente Porte, la requeste a esté de mon impérial consentement. C'est pourquoi, afin que tous les lieux qui d'ancienneté estoient en la possession et au gouvernement des religieux francs leur soient derechef rendus et consignez en leurs mains, et que ceux qui voudroient brouiller et inquiéter à l'avenir les dits religieux en soient détournez et empeschez, mon impérial commandement est intervenu. Il commande qu'à l'arrivée de ce mien haut et impérial commandement, accompagné d'entre les chaoux de ma souveraine Porte, de l'honorable parmy ses semblables, Ysouph (le bonheur duquel croisse), vous faciez, selon le contenu en iceluy, que les églises et lieux de dévotion de la ville de Hiérusalem et des environs, qui de toute ancienneté souloient estre tenus et possédez par les religieux francs, leur soient restituez et rendus, et les en faciez jouir de la mesme sorte et manière qu'ils ont fait par le passé, et empeschiez qu'ils ne soient molestez, fâchez ne troublez par les Arméniens et par les autres nations chrestiennes.

« Et mesme vous procurerez que les lampes et chandelles que les Arméniens ont, puis naguères, mis en Bethléem et en la pierre de l'Onction, soient ostées ; et à aucun vous ne concéderez chose quelconque contre la coustume de ces églises, qui anciennement estoient en la possession des religieux francs, et ne permettrez qu'il y ait difficulté ou contradiction, commandant après très-expressément à la nation arménienne et aux autres nations chrestiennes de ne s'entremettre plus en aucune façon imaginable aux églises et lieux de dévotion qui leur appartenoient d'ancienneté : à sçavoir, en la grotte de Bethléem où Jésus est nay, et à son sépulchre ; ensemble à l'entrée de la sépulture de la Vierge, et encore en divers lieux, auxquels les religieux francs de temps ancien souloient avoir leurs oratoires et monuments, auxquels vous ne permettrez en aucune façon que les Arméniens et autres chrestiens célèbrent leur messe ou liturgie ; et ceux qui voudront faire difficulté, vous les retiendrez et empescherez ; et encore

ceux, lesquels soit Arméniens ou d'autres nations, qui ne se contenteront, mais chercheront et voudront contredire à ce mien impérial commandement pour raison des lieux qui appartiennent aux nations franques, prétendant d'avoir en leurs mains escritures et impérial commandement, bien qu'ainsi fust, ne laisserez pourtant d'obéyr à ce mien impérial commandement, et aurez soin que, comme les lieux susdits estoient au commencement en la possession et au gouvernement des religieux francs, ils le soient encore maintenant. Après qu'à votre diligence les lampes et chandelles que les Arméniens y avoient mises, en soient ostées; semblablement encore, après que vous les aurez empeschez de célébrer la messe aux oratoires des religieux francs, vous n'écouterez plus leur débat. Ains les renvoyerez, et les écritures de deux parties, en ma souveraine Porte, afin que leurs procès soient veuz et décidez en mon très-juste et très-noble divan, en la présence de mon grand vizir et de mes casiasquiers, selon la sacrée justice.

« Et le susdit Grégoire, évesque des Arméniens, et Caudaverdy, son interprète, ayant esté cause de quelques scandales, pour avoir dit plusieurs paroles indécentes contre l'honneur des religieux francs, vous ferez que ledit Caudaverdy, interprète, ne s'ingère plus en cela, et vous commanderez audit évesque qu'en toute façon il demeure en son devoir, sans user de choses à lui indécentes; mais au cas qu'ils y retournent, et que cela vienne derechef en mon impériale cognoissance, vous en serez bien repris, l'évesque sera démis de son évesché, et ledit Caudaverdy sera banny. Partant, vous userez de grande diligence, et prendrez bien garde qu'aucune chose ne soit faite contre ce mien souverain et impérial commandement, lequel, après avoir leu, vous consignerez ès mains des religieux francs, et ajouterez foy à ce mien sacré et impérial seing.

« Escrit à Daoust-Bascha-lez-Constantinople, à la my-lune de Gui Maaziel Ahïr, l'année du prophète mille trente (qui est l'année du Christ mille six cent vingt et un, le sixième de may). »

Malgré ce firman si clair, si positif, les Grecs ne cessèrent d'intriguer pour faire triompher leurs prétentions. En 1634, sous le règne de Mourad IV, ils profitèrent d'une crise qui éclata pour s'emparer du berceau du Sauveur, ainsi que de l'église de Bethléem et de la pierre de l'Onction. Deux ans après, le sultan cassa le firman qui lui avait été surpris en leur faveur, et rétablit les choses dans l'état où elles étaient auparavant.

Dans les capitulations de 1673 et de 1740, la Porte s'obligeait formellement à conserver aux catholiques tous les sanctuaires qui, à cette époque, étaient en leur possession. L'article 33 de ces traités est ainsi conçu : « Les religieux francs qui, suivant l'ancienne coutume, sont

« établis au dedans et au dehors de la ville de Jérusalem, et dans « l'église du Saint-Sépulcre, ne seront point inquiétés pour les lieux de « visitation (sanctuaires) qu'ils habitent et qui sont entre leurs mains, « comme par ci-devant, sans qu'ils puissent être inquiétés à cet égard, « non plus que par des prétentions d'imposition. »

Ces capitulations, du reste, n'ont jamais cessé d'être en vigueur; la Porte Ottomane en a de tout temps proclamé le maintien, comme elle le déclarait encore au mois de juin 1851, dans une note officielle adressée au gouvernement français. Cette note porte en termes exprès : « Toujours fidèle à son ancien et constant usage d'exécuter avec une « sincérité et une loyauté parfaites les traités conclus avec les puis- « sances amies, le gouvernement impérial n'éprouve aucune espèce « d'hésitation à déclarer de nouveau que tous les articles du traité « de 1740, qui n'ont pas été modifiés par un traité postérieur, de- « meurent en vigueur. »

Cependant les Grecs restèrent fidèles à leur système d'obtenir par ruse et par surprise des concessions dont ils se faisaient des droits, et depuis lors ils empiétèrent toujours sur les priviléges des catholiques. « En 1808, dit M. le vicomte de Marcellus, l'incendie du saint sépulcre fut pour les schismatiques un prétexte à faire valoir des prétentions nouvelles. Ils obtinrent de la Sublime Porte le droit de rebâtir les coupoles, et ce droit, les Latins ne pouvaient le leur disputer, puisque les ressources des couvents étaient alors complétement épuisées. Les Grecs reconstruisirent ainsi le dôme du saint sépulcre que les flammes avaient consumé en entier, et s'autorisèrent de ce fait pour réclamer de nombreuses prérogatives. Leur architecte se fit alors une maligne joie de détruire les tombeaux de Godefroy, de Baudoin et des rois de Jérusalem, conservés sous une voûte latérale du temple; il en dispersa les débris ou il les fit entrer dans les constructions de la nouvelle coupole. »

Le gouvernement français, auquel le clergé avait eu recours, fit, en 1802, restituer aux Latins la grotte de Gethsémani, et, en 1812, déclara que les travaux de reconstruction ou de réparation effectués par les Grecs dans l'église du Saint-Sépulcre ne préjudiciaient en rien aux droits des Latins. En 1820 et 1821, il noua des négociations avec la Russie pour assurer désormais aux catholiques une situation normale et respectée. Néanmoins les Grecs continuèrent leurs usurpations. Ils n'épargnèrent pas aux catholiques les outrages; et, en 1846, ils s'emparèrent de l'étoile d'argent, souvenir de celle qui apparut aux Mages. Cette étoile portait une inscription latine consacrant l'antiquité des droits des Latins, et, malgré un firman rendu en 1848 pour en ordonner la restitution, les schismatiques refusèrent de la rendre.

Les catholiques arrivèrent à n'avoir plus dans l'église du Saint-Sépulcre que deux chapelles.

« En 1847, dit Mgr Valerga, lorsque je vins prendre possession du patriarcat de Jérusalem, que Rome dans sa haute sagesse avait jugé nécessaire et opportun de rétablir, je fus singulièrement frappé des usurpations et empiétements que le schisme et l'hérésie avaient consommés à Jérusalem. Nous avions été violemment expulsés de sanctuaires dont la possession exclusive nous avait été garantie par les capitulations ; dans d'autres, nous n'avions conservé qu'une participation qui allait s'amoindrissant d'année en année. Avec ce système d'empiétements continus, il était facile de prévoir l'époque où les catholiques seraient entièrement et irrévocablement dépouillés de leurs titres les mieux établis sur les plus augustes monuments de notre rédemption. Touché de cet état de choses, fort de notre droit et plein de confiance dans le Seigneur, je résolus de tenter quelques efforts pour conserver ce qui nous restait, et revendiquer la possession de ce qui nous avait été injustement enlevé. »

Appuyées par le souverain pontife, les doléances du patriarche furent entendues. Par les soins du gouvernement français, des négociations furent ouvertes à Constantinople pour faire restituer aux Latins les sanctuaires usurpés par les Grecs. Les traités de 1673 et de 1740 furent invoqués. La Porte créa une commission mixte qui, après examen des pièces, conclut en faveur des Latins. Le représentant du patriarche grec refusa de signer le rapport, et, déplaçant les bases de la discussion, parla de conclure une transaction. Les traités étaient formels; néanmoins, comme derrière le patriarche se projetait l'ombre menaçante de Nicolas, le divan rédigea un projet de transaction qu'anéantit une lettre autographe du tzar au sultan.

Depuis lors l'affaire ne cessa de se traîner à travers les négociations, les subterfuges et toutes les roueries qui constituent la science de l'école diplomatique, fidèle à l'axiome de son apôtre Talleyrand : *La langue et la plume sont faites pour déguiser la pensée.*

Pour nous résumer, voici le fait bien simple d'où ont découlé tous les incidents et toutes les complications :

« Dès la séparation des deux Églises, dit M. Xavier Eyma, les Latins se sont considérés comme possesseurs exclusifs des sanctuaires que les Grecs, devenus sujets ottomans, leur ont disputés. Les Latins en appelèrent alors à la protection étrangère, et François Ier obtint la première capitulation qui est encore aujourd'hui la base de toutes les stipulations politiques de la Turquie, et qui reconnut aux chrétiens latins la possession des sanctuaires, laquelle fut ratifiée de nouveau dans le traité de 1740. »

Voilà en quoi consiste tout le protectorat de la France à Jérusalem.

Dans le premier traité pas plus que dans le second, les sanctuaires que les Latins doivent posséder exclusivement ou en communauté avec les autres rites chrétiens n'étant désignés, des disputes continuelles s'élevaient à ce sujet, et, comme il arrive pour les procès ordinaires, ces différends se vidaient quelquefois sur les lieux mêmes par des actes du tribunal local et plus souvent à Constantinople par des firmans qu'on donnait à l'un ou l'autre rite; bien des fois cependant les Grecs sujets de la Porte avaient réussi à obtenir des avantages sur leurs rivaux.

Il est d'usage en Turquie, à chaque avénement des souverains, de renouveler tous les firmans qui concernent les possessions ou les priviléges des individus ou des communautés; les Grecs ont ainsi reçu le dernier firman du sultan actuel, qui confirme leurs possessions à Jérusalem. Voilà en quoi consistent les immunités séculaires des Grecs dont on parle dans toutes les pièces diplomatiques de la Russie.

Sans vivre précisément en bonne intelligence, les représentants des deux rites n'avaient pas encore trouvé l'occasion de manifester trop bruyamment leurs antipathies. Une circonstance y donna lieu : ce fut la disparition de l'étoile des saints lieux.

Dans la grotte où Jésus-Christ est né, il y a deux sanctuaires aussi vénérés l'un que l'autre : l'un est le lieu où Jésus est venu au monde; l'autre est l'endroit où se trouvait la crèche qui a servi à l'Enfant-Dieu de premier berceau. Le premier est entre les mains des Grecs, le second entre celles des Latins. Une étoile en argent avec une inscription latine se trouvait suspendue, depuis un temps immémorial, au-dessus du lieu de la nativité. La présence de cette étoile dans cet endroit, que les Latins prétendaient leur appartenir dans l'origine, était une espèce de consolation pour la perte qu'ils avaient faite du sanctuaire même.

Lorsque ce symbole fut enlevé par une main inconnue, les Latins jetèrent les hauts cris. Pour eux, ce n'était pas seulement un vol, mais une preuve irrécusable de l'usurpation des moines grecs. Ils réclamèrent la protection de la France, comme dépositaire de leurs intérêts, et le procès fut ouvert, non pas sur ce fait même, mais sur la généralité de la question. Si, à cette époque, les Grecs et les Latins avaient voulu consentir à ce que l'on a fait depuis, c'est-à-dire à ce qu'une étoile pareille fût mise, par la Porte, à la place de celle qui avait été dérobée, on aurait pu, sans doute, éviter tant de peines et tant de scandale.

Les Latins, accusant les Grecs de cet enlèvement, voulaient absolument faire constater le vol pour avoir ainsi une preuve des différentes usurpations dont ils accusaient le clergé grec, et en obtenir réparation. Les Grecs de leur côté, tout en avouant l'existence primitive de

l'étoile, accusaient les Latins d'avoir commis le vol et ne consentaient point à ce qu'elle fût remise en place. Cette accusation était inadmissible; car personne ne peut voler ce qui lui appartient, et, puisque les Grecs admettaient l'existence de l'étoile avant le vol, ils ne pouvaient avoir aucune raison valable pour en empêcher la réinstallation.

A cette époque, la France réclama par son ambassadeur et demanda en même temps le droit pour les catholiques latins de réparer la coupole du saint sépulcre.

Le tombeau de Jésus étant le sanctuaire le plus vénéré de toute la chrétienté, la rivalité des deux rites s'y heurtait de front, et les Latins ne pouvaient souffrir l'entière possession de ce sanctuaire par les Grecs, qui tiennent en propriété exclusive l'endroit même où se trouvent le tombeau et la petite coupole qui le couvre.

La grande coupole, détériorée par le temps, exigeait quelques réparations; les Grecs en augmentaient, de leurs propres mains, les dégâts pour rendre la restauration indispensable, dans l'espoir d'en obtenir le privilége et de consacrer de nouveau, d'une manière solennelle, leur possession exclusive. Ils invoquaient à l'appui de leur prétention le précédent dont nous avons parlé plus haut, et un firman qu'ils possédaient depuis plusieurs années et qui les autorisait à entreprendre seuls la réparation.

Les Latins, d'un autre côté, s'y opposaient formellement, et non-seulement ils voulaient exécuter les réparations par eux-mêmes, mais ils demandaient aussi le rétablissement de toutes les inscriptions latines qui avaient existé avant l'incendie, ainsi que la démolition de tout ce qui avait été ajouté à cette époque par les Grecs.

Pour trancher la difficulté, le gouvernement ottoman proposa de faire les réparations à ses frais, mais on y vit d'abord une profanation, et l'affaire resta longtemps en suspens.

La lutte durait encore au moment de l'arrivée à Constantinople du prince Menschikoff, représentant du vieux parti russe, du parti de la barbarie qui obéit à ses instincts de horde et veut se précipiter vers les pays du soleil. Par l'organe de son envoyé, le tzar ressuscita cette prétention dont nous avons parlé dans un précédent chapitre, de protéger l'église grecque en Turquie contre la Porte elle-même. C'est ce protectorat étendu sur l'empire ottoman qui dessilla les yeux du sultan Sélim et lui fit verser des larmes à l'aspect des malheurs dont était menacé son pays. Ce protectorat, la Russie veut le renouveler. Le divan, qui sait ce que l'ogre moscovite appelle *protéger*, ne veut pas de semblables conditions. De là le *casus belli*.

VI.

La question du protectorat. — Ce que c'est que l'Église gréco-russe. — Les premiers dieux russes. — La Faim, la Peste, la Mort — Eole en Russie — Le loup *Fenris*. — Histoires terribles. — Les dieux aimables. — Les *Roussalkis*. — La reine Mab. — La Russie convertie. — Un dieu noyé. — Comment la Russie s'est séparée de Rome. — Points de doctrine qui marquent la différence de l'Église grecque d'avec l'Église latine. — Comment l'Église russe se détache de Constantinople. — Pierre Ier confisque le patriarcat à son profit. — Saint Nicolas, patron de la Russie; ce que signifie son nom. — La religion gréco-russe, lettre sans esprit. — Les saints fustigés. — Nicolas et les processions. — Les popes ivrognes. — Une histoire de carême. — Les conversions knoutées. — La parabole du banquet. — Le *Compelle intrare*, prétexte de toutes les persécutions religieuses. — Les gens qu'on protége malgré eux. — Adresse de l'Église grecque au sultan Abdul-Medjid. — Statistique religieuse de Constantinople. — Résumé.

On a vu ce que c'était en réalité que la question des lieux saints. Il n'est pas inutile de faire connaître l'Église au nom de laquelle l'empereur Nicolas prétend exercer un protectorat dominateur sur tous les membres de la communion grecque qui se trouvent en Turquie.

En 867, le patriarche byzantin Ignace, qui vivait avec Rome en parfaite harmonie, envoya des missionnaires en Russie pour travailler à la vigne du Seigneur chez ce peuple idolâtre. Ces ouvriers religieux eurent d'abord peu de succès, quoique la princesse Olga, mue, comme nous l'avons dit, par un motif quelque peu mondain, eût montré du haut du trône la croix à ses sujets. A l'exemple des peuples d'Orient, les Slaves ou Scandinaves avaient divinisé toutes les forces, tous les phénomènes de la nature. Mais comme la nature pour eux était une mère rude et terrible, leurs fictions, loin d'être riantes comme celles du Midi, avaient un caractère farouche et mélancolique. Les Russes y tenaient cependant beaucoup, parce que l'homme s'attache plus par la douleur que par le plaisir, et que les grandes et puissantes émotions ont seules le privilége de le captiver.

Ainsi le peuple moscovite adorait la faim, la peste et la mort; il avait pour dieux les vents de tempête, *Miatjel*, *Samjots* et *Winga*, l'Éole russe : ces noms sont restés aux grands courants d'atmosphère qui règnent encore dans ce pays. Le plus commun et le plus faible, c'est le miatjel; vient ensuite le samjots, beaucoup plus dangereux; il souffle en automne et en hiver, et est ordinairement accompagné de

neige. Malheur au voyageur qui se trouve en ce moment en rase campagne! les flocons de neige tombent avec une telle violence, qu'on est obligé de fermer les yeux; les chevaux refusent d'avancer, quand même on les fouetterait jusqu'au sang. Le meilleur moyen de salut est encore de se coucher à plat ventre et de laisser tomber la neige, sans cela le vent vous saisit et vous roule comme il ferait d'une plume. Mais le samjots, quelque terrible qu'il soit, n'est rien auprès du winga, qui règne plus particulièrement dans les districts méridionaux de la Russie. On peut échapper à la fureur du samjots en se réfugiant dans une habitation voisine; une caravane, en se serrant et en formant un carré avec les charriots, peut lui résister; mais au winga rien ne résiste. Heureusement, des signes infaillibles annoncent plusieurs jours d'avance son approche; alors personne ne met le pied dehors, pas même dans les environs, et on protége sa maison en l'étayant avec d'énormes poutres en bois. On voit des hordes de chevaux sauvages fuir avec la vitesse de l'éclair, et les troupeaux de bœufs et de moutons viennent chercher un abri dans les villages. Une neige glacée est comme le prélude de la tempête qui s'approche; elle tombe drue et serrée, de sorte que la fuite est impossible. Échappe-t-on à ce précurseur de la tempête, il est difficile de faire face aux tourbillons et aux coups de vent qui arrivent en seconde ligne de bataille et qui entraînent tous les objets comme des pailles fragiles. Quand ces vents ont ainsi soufflé plusieurs jours durant, arrive l'ouragan proprement dit, le winga, qui déracine les forêts, enlève les sapins les plus élevés et les transporte à plusieurs verstes de distance, abat les granges et les étables, arrache la toiture des maisons, renverse les clochers, en sorte que le canton où le winga a séjourné ressemble à un territoire ravagé par la guerre et par l'incendie; les bestiaux gisent inanimés à côté des arbres abattus et des maisons en ruine. La tempête sévit quelquefois pendant une semaine, ne laissant après elle que la dévastation et la mort. Mais ce fléau n'apparaît que rarement, une fois dans l'espace d'une dizaine d'années.

C'était ensuite l'horrible loup *Fenris*, personnification de ces loups efflanqués, sanguinaires, qui traversent par troupes, comme des flèches de mort, les steppes désolées.

« Il y a une quinzaine de jours, dit le *Morning Advertiser*, cité par la *Patrie* du 20 août dernier, un paysan russe se trouvait de l'autre côté du Pruth avec sa femme et ses quatre enfants. Un troupeau de loups leur donna la chasse; malgré la vitesse des chevaux, il devenait impossible d'échapper à leur attaque. Pour les arrêter, le paysan leur jeta successivement ses quatre enfants l'un après l'autre. Grâce à ce barbare sacrifice, le paysan et sa femme purent gagner le village le plus voisin. La mère dénonça sur-le-champ son mari aux au-

torités. L'affaire vient d'être jugée et le paysan a été acquitté. »

Voici une histoire plus terrible :

Un paysan, employé comme intendant (*ouprawitel*) au service d'un boyard, était au moment d'épouser une jeune paysanne. Le jour du mariage, de grand matin, la mère partit pour aller chercher sa fille, demeurant, à six lieues de là, chez une de ses tantes. Cette distance n'est rien en Russie, où les traîneaux volent sur la neige solidifiée. Par une fatale imprudence, la mère emmena ses deux enfants, un jeune garçon de cinq à six ans, une petite fille encore à la mamelle. Le voyage commença heureusement. Les loups n'approchèrent pas du traîneau, qu'emportait un cheval vigoureux. Mais au retour....

Comme un assez grand nombre de ses compatriotes, le paysan était doué de la faculté télescopique dite *seconde vue*. Il travaillait paisiblement. Tout à coup il tressaille. Son regard devient fixe, et acquiert la translucidité. Devant lui se montre une plaine unie et blanche. Un point noir paraît à l'horizon : ce point grossit, s'avance... c'est un traîneau. Dans le traîneau est une femme avec deux enfants et une charmante fille. La jeune fille est Olga, la fiancée du paysan. Il la contemple, et la voit pâlir. Il regarde la mère; elle a la terreur sur la figure. Sa bouche est ouverte comme si elle jetait des cris. Le paysan concentre son attention; il voit, horreur ! une bande de loups maigres, affamés, la langue pendante, les yeux en feu. Ils poursuivent le traîneau, sautant, se culbutant, se dépassant comme s'ils luttaient de vitesse. Le cheval noir, le poil hérissé, la crinière droite, les naseaux fumants, le poitrail couvert de flocons d'écume, fuit comme le vent. Les loups gagnent du terrain; sous leurs pattes vole la neige; sans cesse augmente leur nombre; ils touchent au traîneau; leur haleine brûle les enfants. Un instant de plus... mais la mère leur a jeté la petite fille.... Les loups s'arrêtent haletants; un trou se fait dans la neige, qui rougit. Les loups repartent plus avides, la gueule teinte de sang. Leurs pattes se posent sur le traîneau. Le lâche amour de la vie étouffe la voix de la nature... la mère jette son second enfant.

Le douloureux sacrifice est inutile encore. Éperdue, la mère pousse sa fille, la belle fiancée du paysan. Cette proie arrête plus longtemps les loups. Mordu au flanc, le cheval redouble de vitesse, et sort enfin de la steppe.

Bientôt un traîneau à moitié brisé se lance dans la cour de la ferme. Le cheval s'abat et expire. Le paysan était là, debout, près d'un billot de bois, une hache à la main. Quand parut la malheureuse femme, il lui dit : J'ai vu ! et il lui montra le billot. Elle y plaça docilement la tête, qu'il abattit d'un coup.

Ce paysan a été aussi acquitté par les juges.

Au lieu de Mars et de Bellone, les Russes primitifs vénéraient

Péroun et *Swetovid*, dont les autels ruisselaient de sang humain, *Bakroun*, le dieu du carnage, assis sur un trône de crânes et tenant pour sceptre un tibia. Dans leur Olympe, où grondaient d'éternels orages, ces dieux féroces passaient leur temps à se livrer des combats dont les humains ressentaient le contre-coup par des tempêtes.

Cependant des divinités moins sauvages venaient se mêler, pour les adoucir, à ces sombres croyances. *Friga*, la fée des brouillards, apparaissait, sereine, à la pâle clarté des aurores boréales; *Kopralo*, la Cérès slave, veillait aux productions de la terre; *Lada* et *Lelia* remplaçaient Vénus et l'Amour; *Didalia* présidait, comme Lucine, aux accouchements. Les *Domovic Doukhi* étaient les esprits domestiques, les Lares, les génies titulaires du foyer : les Russes les révèrent encore. Enfin, les *Roussalkis*, nymphes des eaux et des forêts, naïades et dryades, brillantes d'une impérissable jeunesse, les Roussalkis à la longue chevelure d'émeraude, se jouaient dans les eaux limpides ou se balançaient mollement sur les branches flexibles des arbres toujours verts. D'autres fées, personnifiant les feux follets, affectionnaient le voisinage des marais dans lesquels leurs dangereuses agaceries attiraient l'imprudent voyageur : leur reine était proche parente de la reine Mab :

C'est Mab la souveraine,
Mab aux cheveux dorés,
Dont le pied courbe à peine
L'herbe fine des prés.

Une religion abstraite dans ses dogmes, austère dans ses prescriptions, pouvait difficilement triompher de ce polythéisme qui parlait à l'imagination et flattait les instincts sanguinaires d'une nation barbare.

En 980, Vladimir, dit le Grand, mécontent de son dieu Péroun, qui l'avait laissé battre par ses ennemis, exprima le désir de changer de religion. Diverses croyances se disputèrent un néophyte aussi célèbre et aussi puissant; un pape même, disent plusieurs historiens, lui envoya des ambassadeurs. L'Église d'Orient dut à la majesté de ses édifices, à la pompe de ses cérémonies, la préférence du monarque. Il fit la guerre à l'empire grec pour obtenir des instructions, des prêtres, le baptême. On lui eût donné le tout avec empressement, mais dans les idées du barbare, demander ce qu'il pouvait arracher de force, était une action indigne d'un héros. L'évêque grec Kkerson, des mains duquel Vladimir reçut l'eau régénératrice, reconnaissait, comme on l'a vu dans notre second chapitre, la suprématie spirituelle de Rome, de sorte que la croyance que le nouveau converti imposa à ses sujets était la foi catholique, apostolique et romaine.

En possession d'un nouveau culte, Vladimir exerça contre le dieu Péroun une terrible vengeance. La statue en bois de la redoutable divinité fut attachée à la queue d'un cheval indompté et traînée jusqu'au Borysthène. Pendant le trajet, douze soldats vigoureux, armés d'énormes gourdins, frappaient à coups redoublés sur le dieu dégradé, qui fut ensuite lancé dans le fleuve. Péroun se laissa tranquillement noyer à Kief; mais à Novgorod il manifesta son indignation par des prodiges dont le souvenir s'est perpétué, au moyen de certaines fêtes, presque jusqu'à nos jours.

Les papes firent tous leurs efforts pour retenir dans le giron de l'Église le peuple converti. Mais l'hérésie s'attachait à cette proie. En 1048, le patriarche Cerularius fit définitivement triompher l'Église grecque, et le schisme fut consommé. Cependant le saint-siége ne perdit pas subitement son influence. L'Église moscovite semblait avoir à cœur de puiser aux sources de saint Pierre la pureté des dogmes, les règles de la discipline canonique et les splendeurs de la foi. En 1075, le grand-duc Isaslaf, premier du nom, autrement dit Démétrius, dépouillé par ses frères de la souveraineté de Kief, envoya son fils au pape pour réclamer son intervention. Le souverain pontife était alors ce fameux Hildebrand ou Grégoire VIII, devant la tiare duquel devaient s'abaisser les couronnes de tous les monarques. A la prière qui lui était faite, Grégoire répondit par le bref suivant adressé solennellement à Isaslaf:

« Votre fils étant à Rome pour adorer les reliques des apôtres, nous a déclaré qu'il désirait recevoir de nous la souveraineté de la Russie comme un présent de l'apôtre saint Pierre, et en nous faisant le serment de fidélité. Il nous a certifié que vous étiez d'accord avec lui pour cette démarche. Nous avons cru qu'il était juste de nous rendre à sa prière et de lui donner vos États, après votre mort, de la part de saint Pierre. »

En même temps le pape écrivit au roi de Pologne Boleslas, qui avait trempé dans la spoliation d'Isaslaf, pour lui enjoindre de rendre tout ce qu'il avait pris sur la Russie, parce que cet État appartenait désormais au saint-siége.

Tombés sous le joug des Tartares, les Russes ayant perdu toute force d'âme, ne purent résister à l'influence des pontifes qui leur venaient de Constantinople. A la fin du XVe siècle, le lien qui les retenait au saint-siége fut définitivement rompu.

L'Église grecque, à laquelle se ralliaient les Russes, diffère de l'Église latine par les points suivants : les Grecs communient avec du pain levé au lieu de pain azyme ou sans levain; ils ne croient pas à l'infaillibilité du pape; ils n'admettent pas le purgatoire; ils ne font

procéder le Saint-Esprit que du Père, au lieu de le faire procéder du Père et du Fils.

« Séparée de Rome, dit M. Léouzon-Leduc dans son remarquable ouvrage sur la question russe, l'Église moscovite voulut aussi s'affranchir de Constantinople; en d'autres termes, elle voulut se donner un patriarche qui fût national et indépendant. Ceci réclamait le consentement et l'intervention du patriarche byzantin.

« Voici le moyen dont on se servit pour les obtenir :

« A cette époque, c'est-à-dire en 1572, le siége patriarcal de Constantinople était livré à d'imprudentes rivalités. Jérémie II, prélat d'une foi douteuse, inclinant tantôt vers le schisme de Photius, tantôt vers l'hérésie de Luther, Jérémie II l'occupa le premier. Il en fut renversé par Métrophane, lequel dut à son tour céder sa place à Pachomius, puis à Théolept, deux évêques simoniaques. Le règne de ces derniers fut court. Jérémie II les supplanta de nouveau, et, au moyen d'une pension de cinq cents ducats qu'il fit à chacun, il obtint d'eux l'engagement de cesser toute concurrence.

« Un prélat qui achète si bien les autres doit savoir au besoin se vendre lui-même. Telle est la réflexion que fit le grand-duc de Moscovie ou plutôt Boris Godounoff, son favori et son ministre. Il invita donc Jérémie à se rendre à Moscou, et lui promit tout l'or qu'il pourrait désirer, s'il voulait conférer la dignité patriarcale à Job, nouvellement élu métropolitain de la ville sainte.

« Jérémie n'eut garde de refuser; il apparut à Moscou dans toute la pompe de sa dignité sacrée, et c'est lui qui, en sacrant le patriarche national de l'Église russe, fut censé lui inspirer cet esprit de force et de sagesse qui devait constituer désormais cette Église dans son indépendance propre et l'affranchir de l'antique tutelle. Merveilleux esprit, en effet, que celui de Jérémie II, et bien propre surtout à fonder cette *orthodoxie* dont la Russie se fait aujourd'hui un titre d'influence !

« Cependant le marché du patriarche de Constantinople fut loin d'être ratifié par ses confrères d'Orient. Dans un synode qu'il convoqua à cet effet, lors de son retour à sa métropole, la plupart des évêques se déclarèrent contre lui; il ne fallut rien moins pour les mettre à la raison que l'intervention de l'ambassadeur du grand-duc de Russie lui-même et les efforts insidieux de Mélétius, patriarche d'Antioche, gagné d'avance à la cause de Boris Godounoff. Du reste, l'année suivante, Jérémie étant mort, le grand-duc attira encore à prix d'or dans les murs de Moscou Théophile, son successeur, qui confirma pour la seconde et dernière fois la récente institution.

« Telle fut l'origine du patriarcat moscovite. Au bout d'un siècle, il fut aboli par Pierre le Grand, mais quel éclat jeta-t-il durant cet inter-

valle sur l'Église orthodoxe? Comme ils en avaient fait les frais, les grands-ducs s'en attribuèrent naturellement les bénéfices; ils en disposèrent suivant leur caprice. Tous ces souverains que l'empereur Nicolas appelle aujourd'hui *ses glorieux ancêtres* ne reconnurent en effet au patriarche de Moscou d'autres *immunités* que l'honneur de servir d'instrument à leur despotisme et la faculté de se mouvoir au gré de leurs ukases. »

Pierre s'adjugea l'autorité spirituelle comme un moyen de parvenir à ses fins de domination universelle, et pour patron de la Russie il choisit saint Nicolas, dont le nom significatif (νικάω, vaincre, prévaloir, l'emporter, — λαός, peuple) veut dire *peuple victorieux et dominateur*.

Depuis cette époque, l'Église gréco-russe n'a cessé de dégénérer, et le culte populaire n'est plus qu'un assemblage de formules et de pratiques bizarres, se rapprochant beaucoup du paganisme. Comme au temps de Vladimir, on bat encore les saints dont on n'est pas content. Tel saint Nicolas, requis par un voleur de lui prêter main-forte, et n'ayant que faiblement répondu à son appel, s'est vu impitoyablement fustigé.

« Il arriva un jour, dans le gouvernement de Pskoff, si je ne me trompe, dit M. Leouzon-Leduc, que ses missions en Finlande et en Russie avaient mis à même de se renseigner *de visu*, il arriva que des moines découvrirent dans les souterrains de leur monastère un vieux cadavre desséché. On le canonisa; des miracles s'ensuivirent, et les dons et les offrandes affluèrent aux pieux reclus. Vint une épouvantable sécheresse. Les paysans désolés accoururent en foule au monastère pour y demander de la pluie, essayant en même temps d'allécher le miracle par des arrhes que les moines du lieu durent apprécier. La pluie n'arriva pas. Furieux alors et se croyant mystifiés, les paysans escaladèrent pendant une nuit les murs du monastère, s'introduisirent dans l'église, et ayant tiré le saint de sa châsse, ils le dépouillèrent des oripeaux qui le couvraient et le rouèrent de coups. »

Des saints de ce genre ne sont pas rares en Russie. On en découvrait autrefois tous les jours: c'était une spéculation. Depuis, l'empereur Nicolas s'est montré beaucoup moins prompt à canoniser. Comme on l'implorait dernièrement en faveur d'un vieux débris humain découvert à Kasan, et qui, au dire de ceux qui plaidaient sa cause, avait au moins autant de titres que tous ses devanciers aux honneurs de l'apothéose: « Eh bien! va encore pour celui-ci, dit l'empereur, mais que ce soit le dernier! » Ce mot rappelle les deux vers tracés sur les portes fermées du cimetière de Saint-Médard où s'étaient passées les scènes des convulsionnaires près de la tombe du diacre Pâris:

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Nicolas, du reste, affecte un certain mépris pour les cérémonies multipliées, qui ne sont que la gymnastique du culte. Quand l'autocrate entre dans une église, l'usage veut qu'il y soit reçu par le pope, lequel lui donne l'eau bénite et fait sur lui le signe de la croix avec la main droite que le tzar doit saisir et baiser. Dans une église de village où était entré l'empereur, le pope n'osait accomplir cette formalité. « Donne donc ta main ! » lui dit le monarque, et, comme le prêtre intimidé ne bougeait pas, il s'écria furieux : « Veux-tu bien donner ta main, imbécile ! » Le pope tremblant obéit.

Si, dans ses voyages fréquents, Nicolas ne prenait ses mesures pour éviter les révérences du clergé qui, à l'entrée de chaque village, se porte à sa rencontre, crucifix en tête et cierges allumés, il ne pourrait réellement pas résister à la fatigue. Aussi a-t-il trouvé un moyen commode de se débarrasser de cette sujétion : il dort. N'osant troubler son sommeil, les processions s'en retournent comme elles sont venues.

Le pope russe est orné d'une longue barbe qui descend jusque sur la poitrine ; ses cheveux flottent sur les épaules. Il est vêtu d'une toge d'une ampleur infinie et coiffé d'un haut bonnet formant diadème. Il tient à la main un bâton pastoral, houlette du berger des ames. Malheureusement ce type majestueux est dégradé par une physionomie sans expression et une ivresse presque constante, qui, du reste, dit l'auteur des *Mémoires secrets sur la cour de Russie*, est le vice commun à tout le peuple, de même qu'une honteuse gloutonnerie dont les femmes surtout sont loin d'être exemptes. Ce jugement cependant, comme tous ceux portés sur la masse d'une nation, serait injuste, s'il était présenté avec cette inflexibilité qui refuse leur part aux exceptions.

La majorité du clergé russe est d'une crasse ignorance et connaît à peine les dogmes de la religion qu'il est censé enseigner. Cette ignorance réagit sur le peuple. Les paysans chôment et s'enivrent sur la foi du pope sans savoir quel saint ils fêtent. Ils sont, du reste, en proie à un fanatisme qui se manifeste par des actes atroces :

« Il y a quinze ans, raconte l'auteur que nous avons déjà cité, aux environs de Smolensk, un voyageur, s'étant arrêté à une station de poste un vendredi pour y dîner, demanda de la viande. L'hôte le regarda d'un air sombre, et, comme le voyageur insistait, il s'empressa de le servir. Mais, au moment où le malheureux portait le premier morceau à sa bouche, il lui abattit la tête d'un coup de hache. » Il paraît que les coups de hache sont des arguments très-goûtés dans ce pays.—La même chose arriva à un autre voyageur qui avait demandé

de la crême un jour de carême. Et de ces carêmes, il y en a dans l'année cinq formant un total de plus de six mois, pendant lesquels on ne peut manger ni viande, ni beurre, ni œufs, ni lait.

Les prêtres russes ne gardent pas le secret de la confession. Mariés, ils ont dans leur femme un tentateur perpétuel et dans leur empereur un maître dont l'œil perce les poitrines pour fouiller les consciences. Des malheureux qui avaient confessé un crime inconnu ont appris par leur supplice que le ministre du Dieu qui pardonne les avait livrés à une inexorable justice.

L'Église russe est dirigée par un synode composé des sommités du clergé, auprès duquel siége un représentant de l'empereur dont le simple *veto* suspend ou annule toute décision. Ce représentant est à l'heure qu'il est un général de cavalerie, le général Protasoff. Cela paraîtra moins étonnant si l'on réfléchit que c'est aussi un général qui a la surveillance de l'opéra et qui engage les danseuses. On comprend qu'avec un tel chef spirituel, les sectes dissidentes soient ramenées à coups de knout vers l'orthodoxie. Quelques lanières doublées de plomb, voilà les conciles et les foudres de l'Église russe.

Il n'est pas hors de propos de décrire l'instrument ordinaire de conversion. Le knout est une courroie de cuir épaisse et dure, longue de trois pieds et demi, attachée à un bâton de deux pieds par le moyen d'un anneau qui la fait jouer comme un fléau. Cette lanière étant carrée, les angles en sont tranchants. Le patient, la chemise levée, est mis sur le dos d'un valet de l'exécuteur; celui-ci frappe avec tant de force que le sang coule à chaque coup et qu'il se fait sur la peau une ampoule ou élévation de la grosseur du doigt. Les maîtres des hautes œuvres sont si adroits en Russie, qu'il arrive rarement qu'ils frappent deux fois de suite sur le même endroit, et qu'ils peuvent à volonté tuer le patient en trois coups, ou lui en donner un grand nombre sans le faire expirer. Tel est le supplice que subit, ainsi que nous l'avons rapporté, une jeune femme, reine par la grâce et par la beauté, madame Lapoukin, dont les succès de salon avaient offusqué la jalouse Élisabeth. Ce qui ajoute à l'atrocité de cette vengeance, c'est que madame Lapoukin était enceinte. On assure même que la tzarine voulut repaître ses yeux de cet affreux spectacle, entendre les cris de sa victime et compter les coups dont chacun emportait de sanglants lambeaux. Il est encore une autre manière d'administrer le knout; mais elle est tellement horrible qu'il répugne de la rapporter. Des veuves ou des filles majeures qui gouvernent elles-mêmes leurs biens font déshabiller devant elles leurs esclaves mâles pour leur infliger ce châtiment. Nous allons voir l'usage que font du knout les convertisseurs.

« Un jour, dit M. Leouzon-Leduc, auquel sa compétence en cette

matière nous oblige à faire de fréquents emprunts, un jeune pope d'un gouvernement du Nord perdait son temps à chercher à faire revenir au bercail des raskolniks ou sectaires dissidents. Il vit entrer chez lui l'isprawnik ou commissaire de police.

— Eh bien! votre révérence, comment va la conversion des hérétiques?

— Mal, très-mal, j'y perds mon temps et ma peine.

— Eh bien! ne vous tourmentez pas davantage, c'est moi qui les convertirai.

Le lendemain, l'isprawnick arriva au milieu de la réunion suivi de mougiks armés de fouets.

— Comment, misérables, s'écria-t-il d'une voix tonnante en s'adressant aux sectaires, vous ne voulez pas revenir à notre religion?

— Non!

- Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que ni nos pères ni les pères de nos pères ne nous l'ont enseignée.

— Deux cents coups de fouet à chacun!

Les coups de fouet furent administrés; les sectaires restèrent inébranlables. L'isprawnick les fit enchaîner et transporter dans un endroit couvert de glace où ils restèrent toute la nuit. Le lendemain, la bastonnade recommença sur ces malheureux corps gelés, et quand ils furent à l'agonie, on les transporta à l'église, où ils reçurent la communion. Ils étaient convertis.

Quelques semaines après, ajoute M. Léouzon-Leduc, l'heureux pope qui avait obtenu cette rétractation reçut la décoration de l'empereur.

Pour justifier ce mode d'obtenir des conversions, les casuistes gréco-russes s'autorisent du fameux *compelle intrare* qui a servi de prétexte à toutes les persécutions religieuses. Voici la parabole où se trouvent ces paroles; elle est extraite de l'Évangile selon saint Mathieu, chapitre XIV, paragraphe 3, versets 15-24 :

« Un de ceux qui étaient à table avec Jésus lui dit : Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu! Alors Jésus lui dit : Un homme fit un jour un grand souper auquel il invita plusieurs personnes; et à l'heure du souper il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt.

« Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre et il faut nécessairement que je l'aille voir : je vous supplie de m'excuser. Le second lui dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs et je m'en vais les éprouver; je vous supplie de m'excuser. Et le troisième lui dit : J'ai épousé une femme et ainsi je n'y puis aller.

« Le serviteur étant revenu rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille se mit en colère et dit à son serviteur : Allez vous-

en vitement dans les places et dans les rues de la ville et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit ensuite : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait; il y a encore des places de reste.

« Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et dans les haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse (*Et ait dominus servo : Exi in vias et sepes; et* COMPELLE INTRARE, *ut impleatur domus mea*); car je vous assure que nul de ces hommes que j'avais conviés ne goûtera de mon souper. »

Ce père de famille est, disent les commentateurs, le Seigneur lui-même; ce souper est le banquet des cieux. Par ces paroles *compelle intrare*, les serviteurs de Dieu ont l'ordre de faire entrer par la violence (*regnum cœlorum vim patitur*) dans le giron de l'Église véritable tous ceux qui refusent le bonheur éternel. De là les dragonnades, les bûchers et les conversions knoutées.

Mais qui ne voit que la contrainte dont parle le père de famille est une contrainte de pure politesse comme celle que l'on exerce vis-à-vis des personnes qu'on veut retenir à dîner !

Les religions autres que celle dont le tzar est chef spirituel sont en Russie l'objet d'une constante *surveillance*. Le catholicisme n'y est toléré que parce que le pape impeccable de Saint-Pétersbourg ne veut pas entièrement déclarer la guerre au pontife infaillible de Rome. « Le libre exercice de la religion catholique, écrivait en 1780 Catherine dite le Grand, nous ne l'avons permis qu'à condition que l'*obéissance à notre autorité souveraine demeurera sans la moindre restriction; conséquemment, toutes les nouvelles ordonnances et institutions de la part du souverain spirituel de Rome ne sont reçues par nos sujets de la religion catholique romaine qu'autant que nous les avons reconnues n'être point contraires à notre volonté.* »

Quant à la conduite de l'Église gréco-russe vis-à-vis de l'Église grecque elle-même, si l'on veut la connaître, on n'a qu'à lire la pétition suivante adressée en 1835 par les fidèles grecs-unis de la province d'Uszacz :

« Au mois d'août de l'an 1835, nous, habitants de la paroisse d'Uszacz, vassaux de M. le comte de Plater, nous envoyâmes une supplique au ministre des cultes à Saint-Pétersbourg, implorant sa grâce et sa miséricorde, parce que, privés de notre église, nous nous voyions forcés de professer une religion que nous n'avons point voulu embrasser. Mais nous ne reçûmes aucune réponse. Seulement, l'évêque Bulhac nous prévint que bientôt arriverait une commission avec le prêtre qui nous était destiné. Et en effet, la commission s'est présentée le 2 décembre, et, ayant convoqué le peuple, elle l'a invité à embrasser la religion grecque (russe). Nous nous sommes écriés d'une voix que

nous voulions mourir dans notre foi, que jamais nous n'avions voulu ni ne voulions d'autre religion. Alors la commission, laissant les paroles, en vint aux faits, *c'est-à-dire qu'on se mit à nous arracher les cheveux, à nous frapper les dents jusqu'à effusion de sang et à* TRANSPORTER *ceux qui voulurent résister dans la ville de Lepel.* Enfin, la commission, voyant que ce moyen ne lui réussissait pas non plus, défendit à tous les prêtres grecs-unis d'entendre nos confessions ou de nous administrer quelques autres secours spirituels. Mais nous avons dit : Nous demeurerons sans prêtres ; nous ferons nos prières à la maison ; nous mourrons sans prêtres, nous confessant les uns aux autres ; *mais nous n'embrasserons pas votre foi.* Qu'on nous réserve plutôt le sort du bienheureux Josaphat. C'est ce que nous désirons ! *Mais la commission s'en est allée en se moquant de nos larmes et de nos prières. Et nous sommes demeurés comme des brebis errantes, et nous n'avons plus d'asile !* »

Telle est l'Église qui se qualifie d'orthodoxe et qui prétend à la suprématie sur toute la communion grecque. C'est comme chef spirituel de cette Église que l'empereur Nicolas semble prêcher une croisade contre les infidèles de la Turquie et appeler la nation russe à la délivrance des Grecs persécutés et opprimés dans leur religion par le sultan.

Mais pour croire à la réalité des motifs que donne le tzar de sa conduite, dit M. Amédée de Césena, pour croire à la sincérité des sentiments qu'il exprime, il faudrait au moins que des faits avérés vinssent confirmer ses paroles. Il faudrait qu'on pût croire aux dangers que court la foi qu'il appelle orthodoxe, il faudrait qu'il y eût des persécuteurs et des persécutés, il faudrait qu'il y eût des bourreaux et des victimes, et il faudrait surtout que les Grecs, martyrs de leur fidélité au culte de leurs pères, tendissent vers le tzar des mains suppliantes. Car, enfin, il ne s'est jamais vu qu'on protégeât des peuples qui ne demandent pas à être protégés, et qu'on vînt au secours de ceux qui ne réclament l'appui de personne.

De bonne foi, où sont donc ces Grecs de Turquie que le sultan persécute dans leur foi, opprime dans leur religion? Où sont donc les victimes, où sont donc les martyrs qui appellent un sauveur? Quelles protestations les Grecs ont-ils adressées au monde contre le souverain qui les gouverne? Quel appel ont-ils fait à l'épée des tzars contre la tyrannie des sultans? S'ils ne demandent rien, s'ils ne se plaignent pas, s'ils redoutent, au contraire, l'intervention du cabinet de Saint-Pétersbourg dans leurs affaires religieuses et civiles, de quel droit l'empereur Nicolas voudrait-il les protéger malgré eux? On accorde, on n'impose pas sa protection. La protection qu'on impose n'est pas de la protection, c'est de l'oppression.

C'est en effet le caractère qu'aurait le protectorat officiel, le protectorat de droit des Grecs, tel que la Russie le réclame, s'il était accepté par la Turquie; car ce protectorat, non-seulement les Grecs ne le sollicitent pas, ne le désirent pas, mais même ils le redoutent et le repoussent. C'est ce qui résulte des termes mêmes de l'adresse suivante, remise à la Sublime Porte au nom du patriarche, des métropolitains, des archevêques, des évêques, des notables et des chefs de la nation grecque, dès le mois de juin 1853.

« Les patriarches grecs de Constantinople et de Jérusalem, les métropolitains et les évêques de premier ordre, les notables de la nation et les chefs de corporations, sujets de la Sublime Porte, soumettent la présente adresse aux pieds du trône sublime plein de justice et du seuil impérial et miséricordieux (qu'il soit conservé jusqu'à la fin du monde !).

« Notre humble nation, qui se glorifie de sa fidèle sujétion et soumission au gouvernement impérial (d'éternelle durée) de S. M. le sultan, notre maître bienfaisant, ayant convoqué un conseil général à notre patriarcat, à l'occasion de la lecture (en présence de vos serviteurs les métropolitains, les notables de la nation et les chefs de diverses corporations qui se trouvent à Constantinople) du firman impérial, revêtu du hatti-cherif de S. M. notre très-auguste souverain, et émané dernièrement au nom de notre patriarche, votre serviteur, dans le but de confirmer les conditions particulières, priviléges spirituels et concessions, accordés par les grands sultans et empereurs (de glorieuse mémoire), et que S. M. I., notre auguste maître et bienfaiteur, s'est plu à maintenir depuis qu'elle a commencé à faire briller sa justice du sommet du trône majestueux du sultanat, d'éviter les abus qui ont eu lieu par suite de quelque négligence ou inattention, de conserver en tout temps intacts et d'exécuter entièrement et exactement les immunités et les droits particuliers des églises, monastères, et des terres, propriétés et autres endroits et sanctuaires qui en dépendent, enfin les priviléges et immunités contenus dans les bérats relatifs aux anciennes concessions et donnés au patriarche actuel, aux métropolitains et archevêques, les soussignés, sujets fidèles, furent comblés d'une joie infinie et d'une reconnaissance éternelle. Il est hors du cercle de la possibilité de faire en actes ou en paroles, les remercîments dus pour une seule des bontés, priviléges et concessions, accordés à notre humble nation d'une manière propre à attirer la jalousie des autres nations et faire la gloire de la nôtre, suivant la miséricorde ordinaire de S. M. I., le très-auguste et très-puissant sultan, miséricordieux envers tous, loué pour ses actions, bienfaiteur du monde, notre bienfaiteur particulier, ornement de la couronne des sultans, et faisant l'admiration des souverains du temps et de la terre

par ses bontés et par ses perfections. Tout le monde connaît que la sûreté et la tranquillité de tous les sujets sont parfaites, grâce à la protection pleine de justice du gouvernement impérial, auquel est confié, comme un gage divin, le bien-être et le contentement de tous les habitants des États impériaux. Ainsi, notre nation considère comme le premier de ses devoirs de religion et de loi de rester, de tout son cœur et de toute son âme, constante à jamais dans sa sujétion et sa soumission au gouvernement impérial, et de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour l'auguste personne de S. M. I., et elle fait des prières ardentes à Dieu tout-puissant, nuit et jour, avec ses enfants et ses familles, la tête découverte et versant des larmes, pour qu'il préserve l'auguste personne de S. M. notre magnanime souverain sur le trône du sultanat, d'éternelle durée, en bonne santé et pour de longues années, et qu'il conserve les ministres du gouvernement impérial qui sont l'intermédiaire de tant de bontés impériales dans l'honneur et la gloire, sous la gracieuse bienveillance de S. M. I. Nous prions Votre Altesse de vouloir bien prendre connaissance de la présente adresse et de soumettre aux pieds du trône du très-auguste sultan, ombre divine, notre parfaite reconnaissance, notre joie et nos remercîments sincères. »

Comment concilier ce langage avec la prétendue nécessité où l'empereur Nicolas dit se trouver de marcher en avant à la défense de la foi grecque? La foi grecque n'est évidemment que le masque d'une politique ambitieuse.

Pour prouver de quelle tolérance jouissent sous le gouvernement du sultan les diverses communions, et combien peu l'une d'elles a besoin d'être protégée, qu'on lise les détails suivants sur la statistique religieuse de Constantinople, publiés par un prêtre catholique allemand, M. A. Wasniewski :

« Parmi cette population d'un million et demi d'habitants, dont 600,000 résident à Constantinople même, et le reste est disséminé dans les faubourgs européens et asiatiques, dans les îles des Princes et le détroit du Bosphore, il faut compter 200,000 catholiques de différents rites, pour lesquels le service divin se fait dans dix-huit églises et chapelles, réparties à Péra, Galata et dans le voisinage, et auxquelles 200 chapelains catholiques sont attachés.

« Dans ce nombre, on trouve 60,000 catholiques appartenant au rite latin qui, avec 60 prêtres latins, sont placés sous la juridiction ecclésiastique d'un patriarche établi à Constantinople depuis le temps des croisades; son autorité s'étend jusque sur la Macédoine, la Thrace et la partie septentrionale de l'Asie-Mineure. Il faut comprendre 10,000 Grecs obéissant à un archevêque latin et à des prévôts latins; leur patriarche réside à Antioche, ne séjournant que temporairement

à Constantinople sans juridiction spirituelle, simplement pour soigner auprès de la Sublime Porte les intérêts matériels de ses compatriotes. Le reste se compose d'Arméniens avec leurs prêtres, à la tête desquels est placé un patriarche arméno-catholique, Hassoun, qui surveille les diocèses d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem.

« Tous les catholiques jouissent en général, dans l'empire ottoman, d'une liberté dont les Francs établis en ces lieux il y a plusieurs siècles n'auraient jamais osé concevoir seulement l'espérance. De même qu'aux États-Unis, le gouvernement ne se mêle aucunement des affaires spirituelles des catholiques qui sont sous la direction immédiate de la propagande de la foi et du siége apostolique. Tous les catholiques peuvent se livrer en paix à leurs pratiques de dévotion dans leurs églises, petites à la vérité, mais où du moins brille la croix.

« Les Francs ont même des cloches, et les Arméniens se servent de barres de fer, dont le son appelle les fidèles à la prière. Des moines franciscains chez lesquels je logeais m'ont même assuré que, depuis plusieurs années, ils font leur procession solennelle de la Fête-Dieu dans les rues de Péra, et non-seulement le gouvernement ne s'y oppose pas, mais il leur a même envoyé des *kavas* ou gendarmes pour le maintien de l'ordre. Cette tolérance est surtout remarquable pour les Arméniens, lesquels, comme chacun sait, vivaient jadis sous un joug affreux.

« Ici, comme dans tout l'Orient, le peuple catholique est très-pieux et prend ses prêtres pour guides, non-seulement dans les questions ecclésiastiques, mais aussi dans les affaires mondaines. Ces mêmes franciscains me disaient que, dans les cas où leurs faibles ressources et les aumônes des personnes charitables ne suffisaient pas à leur entretien, ils s'adressaient à de riches négociants et banquiers qui, aussitôt organisaient des quêtes dont le produit était fidèlement versé entre leurs mains. »

Si, quand il s'agit de l'Église grecque de Russie, l'autocrate a le droit de s'exprimer comme le chef d'une religion, il n'en est pas de même lorsqu'il est question de l'Église grecque de Turquie; c'est le patriarche de Constantinople, et non le tzar de Pétersbourg, qui est ici le chef du culte. L'empereur Nicolas ne pourrait prétendre à établir sa domination sur l'Église grecque de Turquie au même degré et avec le même caractère que celle qu'il exerce sur l'Église grecque de Russie, qu'en l'imposant par la force au patriarche de Constantinople. Encore un coup, est-ce de la protection ou de l'oppression? L'empereur Nicolas ne veut ni protéger ni opprimer les Grecs; il veut supprimer de fait les sultans, en attendant qu'il les supprime de droit.

En résumé, le tzar tient absolument à protéger des gens qui ne veulent pas de sa protection. Son protectorat est un masque qu'on

vient de lui arracher. Ce que prétend l'autocrate, c'est élever au sein de l'empire ottoman une autorité rivale de celle du sultan, qui ne serait plus maître chez lui. La Turquie ne veut pas admettre des prétentions qui seraient sa ruine. Voilà toute l'affaire. Nous allons maintenant raconter les faits.

VII.

En quoi le protectorat que s'arroge la Russie dans le Levant diffère de celui de la France. — Le marquis de Bonnac. — Le comte de Saint-Priest. — Firmans rendus pour terminer l'affaire des lieux saints. — La tête de Méduse de la Russie. — Note du *Moniteur*. — Notes échangées entre Reschid-Pacha et le prince Menschikoff — Concentration des forces russes sur le Pruth. — Les provinces danubiennes deux fois déjà occupées par les Russes depuis le commencement du siècle. — Préparatifs de guerre de la Turquie. — Réponse de Reschid-Pacha à M. de Nesselrode — Manifeste de l'empereur Nicolas. — Passage du Pruth. — Panorama du Danube pour servir d'introduction à la description des principautés danubiennes.

D'après ce que nous avons dit dans le précédent chapitre, on a pu comprendre la nature du protectorat que réclame la Russie dans l'intérêt du rit grec. Il importe de ne pas confondre ce protectorat avec celui que depuis des siècles la France exerce en Orient en faveur du catholicisme.

Les *capitulations*, consacrées formellement, en 1802, par le traité de paix qui a suivi l'expédition d'Égypte, ne reconnaissaient aux rois de France qu'un droit de protection sur les sanctuaires de Jérusalem et les établissements religieux également possédés dans les diverses échelles du Levant par des prêtres *francs* du rite latin. Or, tout le monde sait que, sous cette dénomination de *francs*, on ne comprend, en Turquie, que les étrangers.

Le protectorat officiel de la France ne s'appliquait donc pas aux indigènes, et si, dans la pratique, il s'étendait quelquefois aux sujets du sultan professant la religion romaine, ce n'était là qu'un usage variable suivant les lieux et les circonstances, et nullement un droit défini, découlant des traités. Les plus anciennes instructions des ambassadeurs de France à Constantinople leur ont toujours recommandé de ne pas perdre de vue cette distinction.

« On a décoré le zèle de nos rois de l'expression de *protectorat de la religion catholique dans le Levant*, dit M. le comte de Saint-Priest, ambassadeur du roi Louis XVI à Constantinople de 1768 à 1785; cette expression est illusoire et sert à égarer ceux qui n'approfondissent pas la chose. Jamais les sultans n'ont eu seulement l'idée que les monarques français se crussent autorisés à s'immiscer dans la religion des sujets de la Porte. » « Il n'y a point de prince, dit fort sagement un de mes prédécesseurs, M. le marquis de Bonnac, dans un Mémoire sur cette matière, quelque étroite union qu'il ait avec un autre souverain, qui lui permette de se mêler de la religion de ses sujets. Les Turcs sont aussi délicats que d'autres là-dessus.

« Il est aisé de comprendre que la France n'ayant jamais traité avec la Porte qu'à titre d'amitié, n'a pu lui imposer des obligations odieuses de leur nature. Aussi le premier point de mes instructions me prescrivait d'éviter tout ce qui pourrait causer de l'ombrage à la Porte en donnant trop d'extension aux capitulations en matière de religion. »

Les ambassadeurs pouvaient sans doute, dans un intérêt d'humanité, intervenir d'une façon officieuse en faveur des catholiques soumis à la Porte et originaires de l'empire ottoman, où ils ne sont qu'en bien faible minorité; mais leur protection légale ne couvrait que plusieurs centaines de prêtres séculiers et de moines, pour la plupart Italiens et Espagnols, et, chose essentielle à noter, dont le chef spirituel résidait à Rome. Telle est encore aujourd'hui la situation des choses.

Ce que la Russie demande, au contraire, c'est un droit de protection sur l'Église grecque, autrement dit la tutelle d'une communion composée de douze millions de sujets du sultan, régis par un patriarche dont le siége est à Constantinople, et qui réunit, comme son clergé, à tous les degrés de l'échelle, des attributions très-étendues à ses pouvoirs religieux. On ne saurait donc nier ce principe, ni en fait établir aucune assimilation entre deux protectorats aussi différents d'origine, de but et d'importance.

Les négociations entamés au sujet de la question des lieux saints furent closes par les deux firmans ci-dessous:

Premier firman. — « Ceci est mon ordre impérial adressé à mon vizir Hafiz-Ahmed-Pacha, gouverneur du sandjak de Jérusalem et de ses dépendances, et au cadi de cette ville.

« Un firman impérial délivré de ma part en 1257 (1841) prescrivait la réparation de quelques parties de l'église du Saint-Sépulcre qui avaient besoin d'être restaurées. Ce firman, d'après un nouveau rapport qui vient de m'être soumis, était resté jusqu'ici sans exécution. La restauration de cette coupole n'ayant donc pas eu lieu jusqu'à présent, elle menace ruine et a besoin de réparations, circonstances qui

ont été constatées par l'ingénieur envoyé *ad hoc* à Jérusalem. Nous avons donc ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Cette coupole sera restaurée par ma Sublime Porte dans la forme actuelle telle quelle. S'il était apporté quelque altération à cette forme, le patriarche grec de Jérusalem est autorisé à faire ses observations pour que cette altération n'ait pas lieu.

« En outre, comme les maisons attenantes à l'église du Saint-Sépulcre sont des lieux de retraite et de prière musulmans qui ne sauraient être démolis, on condamnera les fenêtres qui donnent sur cette église en les murant.

« Un firman impérial, contenant les dispositions qui précèdent, a étédélivré et vous est expédié.

« Vous donc, qui êtes le gouverneur et le cadi sus mentionnés, aussitôt que vous connaîtrez ma résolution souveraine de faire réparer et restaurer cette coupole par un préposé *ad hoc* de la part de ma Sublime Porte, et en la maintenant dans la forme actuelle, vous aurez soin de publier cette résolution et d'aviser à son exécution, comme aussi de faire immédiatement clore les fenêtres dont il est question plus haut, afin d'en écarter les inconvenients.

« Sachez-le ainsi et prêtez foi à ce noble signe.

« Écrit à Constantinople, dans les derniers jours du mois de redjeb 1269. »

Second firman. — « Ceci est mon ordre impérial, adressé à mon vizir Hafiz-Hamed-Pacha, gouverneur du sandjak de Jérusalem et de ses dépendances ; au cadi, au mufti, au substitut du Nakibul Echraf, et autres membres du conseil de ladite ville.

« Dans le but d'aplanir et de régler les différends et les contestations qui s'étaient élevés entre les Grecs et les Latins au sujet de certains sanctuaires situés dans l'intérieur et hors la ville de Jérusalem, un hatti-chérif impérial, en daté de la dernière décade de Gémaziul evrel 1268 (mars 1852), avait été adressé à toi, qui es le gouverneur sus mentionné, et aux autres autorités compétentes. Il vient d'être porté à notre connaissance impériale que quelques-unes des dispositions de ce hatti-chérif n'ont pas encore reçu leur exécution. Or, comme mon désir impérial est que cette exécution ait lieu, cette question a fait l'objet des délibérations de mes ministres réunis en conseil, et, afin d'éclaircir et de *confirmer* la teneur dudit hatti-chérif, et d'en compléter et d'en expliquer le sens, il a été présenté et soumis à ma sanction impériale un écrit contenant les six articles suivants :

« 1° Bien qu'une clef de la porte de l'église de Bethléem ait été donnée aux Latins, il leur a été donné seulement le droit de passer par cette église, à l'instar de ce qui se pratiquait anciennement ; mais il ne leur

a pas été donné le droit d'officier dans cette église, ni de la posséder en commun avec les Grecs. De même il n'a pas été donné aux Latins d'altérer en quoi que ce soit l'état actuel de cette église ni d'y exercer leur culte, et, en un mot, il ne leur est pas permis de changer ce qui se pratique de tout temps et actuellement en ce qui concerne le passage par l'église à la grotte, aussi bien que sous tout autre rapport, ni d'apporter à quoi que ce soit dans cette église la moindre innovation.

« 2o Attendu que le portier de l'église de Bethléem se trouve être depuis longtemps un prêtre grec, sujet de ma Sublime Porte, et que ce portier n'a pas la faculté de refuser le passage aux nations qui ont dès une époque reculée le droit d'y passer, cela continuera à avoir lieu à l'avenir comme par le passé.

« 3o Par l'étoile qui vient d'être nouvellement posée dans la grotte de l'église de Bethléem comme un souvenir solennel à la nation chrétienne de notre part impériale, et pour mettre fin à toute discussion, d'après le modèle de l'étoile qui se trouvait à cette grotte et a disparu en 1847, il n'est donné à l'une ou à l'autre des nations chrétiennes aucun droit nouveau ou particulier. *Jamais et en aucun temps* il ne sera apporté à ce point le moindre changement.

« 4o Les nations chrétiennes qui ont le droit de visiter le tombeau de la sainte Vierge et d'y célébrer leur culte y officieront tous les jours.

« Les Grecs officieront *les premiers*, en commençant au lever du soleil, avec la condition de ne pas s'opposer à ce que les autres nations y accomplissent aussi les cérémonies de leur culte. Après eux, les Arméniens, et après ces derniers, les Latins, et tous y officieront durant une heure et demie. Cet arrangement a été fait sur l'ordre et avec l'autorisation de ma Sublime Porte.

« 5o Les deux jardins situés au village de Bethléem et contigus au monastère franc seront administrés par les Grecs et les Latins comme par le passé, sans qu'ils aient les uns sur les autres aucun droit de prééminence. On fera de ces jardins absolument le même usage qui en a été fait jusqu'ici.

« 6o *A l'exception de ce qui précède, aucune concession n'ayant été faite en vertu d'ordre officiel en faveur d'aucune nation, toutes sont maintenues dans leur état actuel.*

« La possession des sanctuaires de Jérusalem qui se trouvent présentement entre les mains des Grecs, des Latins et des Arméniens, soit en commun, soit d'une manière exclusive, leur est confirmée A TOUT JAMAIS COMME PAR LE PASSÉ.

« Les dispositions ci-dessus ayant obtenu ma sanction impériale, j'en ai ordonné l'exécution; et, en vertu de mon ordre impérial, le présent firman a été délivré par mon divan impérial, revêtu de mon

autographe souverain, et vous est expédié. Vous donc, qui êtes le gouverneur, le cadi, le mufti et autres fonctionnaires sus mentionnés, aussitôt que vous aurez connaissance de la chose, vous aurez soin de faire enregistrer le présent ordre impérial dans les matricules du Mehkeme, d'agir toujours à perpétuité d'après ces ordres, sans y apporter le moindre changement. Sachez-le ainsi, et prêtez foi à ce noble signe.

« Fait à la fin de redjeb 1269. »

La rédaction de ces firmans, comparée aux formules ampoulées du firman d'Osman Ier, précédemment cité, fait voir quels progrès ont été accomplis par la Turquie dans la voie du bon sens.

Malgré leur apparente impartialité, les deux firmans étaient tout à l'avantage des Grecs, En effet, si, par suite des réclamations du gouvernement français, les Latins obtenaient une clef de l'église de Bethléem, c'était simplement pour y passer et non pour posséder exclusivement cette église, conformément aux anciens traités. Si, dans la grotte de la Nativité on replaçait une étoile, ce n'était pas pour qu'elle témoignât par son inscription des droits des Latins, c'était simplement comme souvenir d'un Turc à la nation chrétienne. On voit que le sultan considérait toutes ces choses comme des bagatelles et s'étonnait qu'on pût faire tant de bruit pour une étoile d'argent et un local de trois mètres carrés. S'il se fût agi de quelque défroque de Mahomet, assurément il eût mieux entendu l'affaire.

Relativement à la reconstruction de la grande coupole, au changement du portier de l'église de Bethléem, les réclamations de la France restaient sans effet. La Porte agissait évidemment sous la peur que lui causait le tzar et qu'exploitait habilement son envoyé extraordinaire le prince Menschikoff. La France eût de nouveau réclamé; mais l'attitude du prince Menschikoff était tellement provocante que l'on craignit de laisser tomber une étincelle sur les poudres, et M. de Lacour, l'ambassadeur français, se contenta, par l'ordre du ministre, de poser des réserves pour l'avenir.

C'est alors que la Russie, voyant qu'on lui cédait si facilement, et décidée à créer un *casus belli*, découvrit subitement cette tête de Méduse du protectorat dont l'aspect troublait jusqu'aux larmes le sultan Sélim. Une note du *Moniteur* du 18 mai 1853 expose ainsi les faits :

« *Paris, le 17 mai.* — On avait pu craindre, au moment où M. le prince Menschikoff se rendait à Constantinople en qualité d'ambassadeur extraordinaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, que l'un des effets de sa mission ne fût d'annuler en partie les concessions obtenues par M. de la Valette, au profit des pères latins de Terre-Sainte dans le courant de 1852. On se rappelle que, sur la demande

de la légation de France, le gouvernement de Sa Hautesse avait consenti à restituer au patriarche de Jérusalem, délégué du saint-siége, la clef de la grande porte de l'église de Bethléem, à donner l'ordre de replacer dans la grotte de la Nativité une étoile ornée d'une inscription latine et qui avait disparu en 1847, et enfin à accorder à la communion catholique le droit de célébrer son culte dans un sanctuaire vénéré, l'église dite du Tombeau de la Vierge.

« Le gouvernement de Sa Majesté Impériale ne pouvait admettre qu'aucun de ces avantages fût retiré aux Latins. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, du reste, transmit bientôt au cabinet des Tuileries l'assurance que son intention n'était pas de contraindre la Porte à revenir sur les concessions qui nous avaient été faites.

« Les dernières nouvelles de Constantinople, apportées par l'aviso à vapeur *le Chaptal*, en date du 7 mai, nous permettent d'affirmer que le maintien du *statu quo* à Jérusalem, réclamé par M. le prince Menschikoff, n'implique, dans l'état de possession des Latins, aucune modification susceptible d'affecter l'arrangement convenu avec M. le marquis de la Valette. C'était là, pour nous, le point essentiel, celui qui ne pouvait être, de notre part, l'objet d'une transaction. Quant à nos anciens traités avec la Turquie, nul acte diplomatique, nulle résolution de la Porte ne saurait les invalider sans le consentement de la France.

« M. le prince Menschikoff demande encore au divan la conclusion d'un traité qui placerait sous la garantie de la Russie les droits et les immunités de l'Église et du clergé du rite grec. Cette question, complétement différente de celle des lieux saints, touche à des intérêts dont la Turquie doit, la première, apprécier la valeur. Si elle amenait quelques complications, elle deviendrait une question de politique européenne, dans laquelle la France se trouverait engagée au même titre que les autres puissances signataires du traité du 13 juillet 1841. »

Lorsque le *Moniteur* tenait ce langage, déjà la question avait changé de face à Constantinople, et voici les notes qui s'étaient échangées entre Reschid-Pacha, premier ministre de la Porte, et le prince Menschikoff :

Note officielle de la Sublime Porte Ottomane au prince Menschikoff, en date du 7 schobar 1269 (15 mai 1853).

« La Sublime Porte a pris connaissance de la dernière note de S. A. le prince Menschikoff. Ainsi que S. A. le prince Menschikoff en a été déjà informé, tant en personne que par intermédiaire, il est impossible, par suite des changements dans le ministère, de donner une réponse explicite sur une question aussi délicate que celle des priviléges religieux avant de les examiner avec soin. Mais comme le maintien de

relations amicales avec l'auguste cour de Russie est l'objet de la plus vive sollicitude de S. M. le sultan, il s'ensuit que la Sublime Porte désire sincèrement trouver un moyen de garantie de nature à satisfaire les deux parties, en informant S. A. le prince Menschikoff qu'un délai de cinq jours suffira, et que l'on s'efforcera d'arriver, s'il est possible, à une plus prompte solution de la question.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« RESCHID-PACHA. »

Réponse (3e note) *du prince Menschikoff à Reschid-Pacha.*

Buyukdéré, 18 mai 1853.

« Le soussigné, ambassadeur extraordinaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, a eu l'honneur de recevoir la notification de la Sublime Porte, en date du 15 mai. Elle est loin de répondre aux espérances que lui avaient fait concevoir la gracieuse réception et le langage de S. M. le sultan.

« En réponse aux notes consécutives que le soussigné a eu l'honneur d'adresser au cabinet ottoman, et qui, appuyées par ses explications verbales données aux ministres de la Sublime Porte, n'ont pas dû laisser de doute sur les vues désintéressées de son auguste maître, il n'a reçu que des assurances évasives et illusoires. Les deux firmans destinés à clore la discussion sur les lieux saints de Jérusalem ne pouvaient pas, en présence des anciens, offrir les garanties désirées par l'empereur. La promesse isolée d'étendre à nos sujets les priviléges dont jouissent à Jérusalem les pèlerins et établissements d'autres nations ne fait que confirmer un droit incontestable qui, pour être exercé, n'avait besoin que de la sanction souveraine. La Sublime Porte, en rejetant avec suspicion les vœux de l'empereur en faveur de la foi gréco-russe orthodoxe, a manqué de considération vis-à-vis d'un auguste et ancien allié. Elle n'a fait qu'ajouter un nouveau grief à ceux dont le soussigné a l'ordre de demander la réparation, et elle justifie les sérieuses appréhensions du gouvernement russe pour la sûreté et le maintien des anciens droits de l'Église d'Orient. L'identité du culte, le lien séculier cimenté par les besoins et les intérêts réciproques des deux pays, et par leur position géographique, au lieu d'être des gages de solide amitié, deviennent ainsi, par un déplorable égarement des pensées du gouvernement ottoman, la cause permanente d'une attitude insultante pour la Russie.

« S. A. le ministre des affaires étrangères s'est encore fait l'organe, vis-à-vis le soussigné, de propositions que celui-ci peut d'autant moins accepter avec les réserves y annexées, qu'elles sont simplement la reproduction de celles précédemment rejetées, et que le projet de

séparer et de classer dans leur forme les actes qui les contiendront, impliquerait évidemment l'idée de ne rendre obligatoire que celle concernant l'établissement d'un hôpital russe à Jérusalem. S. A. Reschid-Pacha, donnant à entendre qu'une note en réponse devra être encore discutée en conseil, sur la base des mêmes propositions, et déclinant en même temps de préciser les termes, le soussigné ne voit là qu'un nouveau moyen dilatoire qui ne peut en aucune manière modifier sa détermination. L'ensemble des communications de la Sublime Porte ayant ainsi convaincu le soussigné de la futilité de ses efforts pour atteindre une solution de ses réclamations satisfaisante et conforme à la dignité de son auguste maître, il se trouve appelé à déclarer qu'il considère sa mission comme terminée; que la cour impériale de Russie ne pourrait pas, sans déroger à sa dignité et sans s'exposer à de nouvelles insultes, continuer à conserver une légation à Constantinople, et maintenir sur l'ancien pied des relations politiques avec le gouvernement turc; qu'en conséquence et en vertu des pleins pouvoirs dont le soussigné est porteur, il quittera Constantinople, emmenant avec lui tout le personnel de la légation impériale, à l'exception du directeur de la chancellerie commerciale, qui, avec ses employés, continuera d'administrer les affaires de commerce et de navigation, et de protéger les intérêts des sujets russes et leur marine marchande; qu'il regrette profondément d'être contraint de prendre cette détermination; mais qu'après avoir fidèlement exécuté les ordres de l'empereur en soumettant à la délibération de la Sublime Porte les propositions les plus conciliantes, les plus équitables et les plus conformes aux vrais intérêts de l'empire ottoman, et ayant acquis la pénible conviction que le cabinet de Sa Majesté le sultan n'est pas disposé à le reconnaître et à y répondre, il s'acquitte d'un dernier devoir en repoussant toute la responsabilité des conséquences qui pourraient résulter pour le cabinet ottoman, qui paraît avoir pour objet de créer une sérieuse mésintelligence entre les deux empires; que le refus de garantie pour le culte gréco-russe orthodoxe doit, à l'avenir, imposer au gouvernement impérial la nécessité de chercher cette garantie dans son propre pouvoir; qu'ainsi toute tentative contre le *statu quo* de l'Église d'Orient et son intégrité sera regardée par l'empereur comme équivalant à une infraction à l'esprit et à la lettre des stipulations existantes, et comme acte d'hostilité vis-à-vis de la Russie, imposant à Sa Majesté Impériale l'obligation d'avoir recours à des moyens que, dans sa constante sollicitude pour la stabilité de l'empire ottoman, et par suite de sa sincère amitié pour Sa Majesté le sultan, et de celle qu'elle portait à son auguste frère, l'empereur a toujours eu à cœur d'éviter.

« Le soussigné a l'honneur, etc.

« MENSCHIKOFF. »

Ce langage menaçant était appuyé par l'approche d'une armée de 120,000 hommes commandée par le prince Gortchakoff, qui s'avançait vers le Pruth. Un corps de 40,000 hommes, détaché sous les ordres du général Danenberg, était prêt à passer ce fleuve qui, aux termes de l'article 3 du traité d'Andrinople, forme la limite des deux empires depuis le point où il touche le territoire moldave jusqu'à son confluent avec le Danube. Les Russes se préparaient ainsi à envahir les provinces danubiennes, la Moldavie et la Valachie, qui, dans tous les démêlés entre la Russie et la Porte, ont le triste privilége de subir tous les malheurs de l'invasion. Depuis le commencement du siècle, la Russie était entrée deux fois dans ces principautés. La première fois, elle les avait occupées comme gage du paiement d'une indemnité de guerre qu'elle s'était fait allouer par la Porte, et le paiement effectué, elle les avait restituées. La seconde fois, en 1848, la Russie avait occupé les principautés à la suite des troubles, afin de réprimer une commotion intérieure, dangereuse pour la Turquie et embarrassante pour la Russie elle-même. Toutefois, lorsque la Russie passa le Pruth à cette époque, il fut établi par un traité : 1° qu'elle occuperait les principautés du consentement du sultan ; 2° qu'elle les occupait à cause de la situation exceptionnelle des principautés danubiennes, agitées par une révolution dangereuse pour la Porte et pour les nations voisines.

Cependant le prince Menschikoff avait quitté Constantinople et avait enlevé jusqu'aux archives de l'ambassade. Le tzar lui donna un témoignage d'aprobation éclatant de sa conduite en le nommant gouverneur de la Crimée.

La Turquie crut alors qu'il était temps de faire aussi quelques préparatifs de guerre, et un corps de 30,000 hommes prit position sur le Danube sous le commandement de Nasnik-Pacha, avec ordre d'entrer dans les principautés en même temps que les Russes, conformément au traité de Balta-Liman. En raison de la gravité des circonstances, le sultan donna à son ministre Reschid-Pacha l'autorisation de se présenter quand il le jugerait opportun, dans ses appartements de réception, par dérogation à la décision de Mehemed-Ali, qui exigeait pour être admis devant le sultan une autorisation spéciale.

Néanmoins, tout en se disposant à parer aux éventualités, la Porte ne cessait, dans les rapports encore existants avec la Russie, de témoigner une grande modération, et Reschid-Pacha répondait en ces termes à une note de M. de Nesselrode, ministre du tzar, portant la date du 19 mai :

« Monsieur, je me suis empressé de mettre sous les yeux de S. M. le sultan, mon auguste maître, la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 19 mai dernier.

« S. M. le sultan a toujours montré, en toute occasion, les plus grands égards pour S. M. l'empereur de Russie, qu'il considère comme son allié sincère et comme un voisin bien intentionné.

« La Sublime Porte, ne mettant nullement en doute les intentions généreuses de l'empereur, a ressenti un profond chagrin de l'interruption des relations, survenue malheureusement parce qu'on n'a pas bien compris peut-être la responsabilité réelle où elle se trouvait à propos de la question soulevée par M. le prince Menschikoff, de consigner dans un engagement diplomatique les priviléges religieux accordés au rite grec.

« Toutefois elle éprouve la consolation de voir que, pour sa part, elle n'a nullement contribué à amener un semblable état de choses.

« En effet, le gouvernement ottoman a montré, dès le principe, les meilleures dispositions et toutes les facilités relativement à toutes les questions que M. le prince Menschikoff était chargé de régler d'après les ordres de l'empereur, et même, dans une question aussi délicate que celle des priviléges religieux de l'Église grecque, s'inspirant encore de ses sentiments pacifiques, et ne refusant pas les assurances qui pouvaient faire disparaître et réduire à néant tous les doutes qui auraient pu s'élever à cet égard, la Porte espérait surtout de la sagesse reconnue du prince Menschikoff, que cet ambassadeur se montrerait satisfait du projet de note qui lui avait été transmis en dernier lieu, et qui contenait toutes les assurances demandées. Quoi qu'il en soit, ce fait regrettable s'est produit.

« Il est vrai que S. A. le prince Menschikoff a, la seconde fois, abrégé la minute du *sened* qu'il avait donné d'abord, et, en donnant à la fin un projet de note, il a fait quelques changements, soit dans les termes, soit dans la rédaction et le titre de la pièce; mais le sens d'un engagement s'y trouvait toujours, et comme cet engagement diplomatique ne peut s'accorder avec l'indépendance du gouvernement ottoman ni avec les droits de son autorité souveraine, on ne pouvait donner aux motifs d'impossibilité réelle présentés sur ce point par la Porte le nom de refus, et faire de cela une question d'honneur pour S. M. l'empereur de Russie. De plus, si on se plaint de cette impossibilité en l'attribuant à un sentiment de défiance, la Russie, en ne tenant aucun compte de toutes les assurances offertes de la manière la plus solennelle par la Sublime Porte, et en déclarant qu'il était indispensable de les consigner dans un acte ayant force d'engagement, ne donne-t-elle pas plutôt une preuve patente de son manque de confiance envers le gouvernement ottoman, et celui-ci n'a-t-il pas à son tour le droit de s'en plaindre?

« Toutefois, il s'en remet, pour répondre sur ces deux points, à la haute justice si connue de l'empereur de Russie, ainsi qu'à la haute

raison et aux sentiments éminemment pacifiques de Votre Excellence, que chacun, d'ailleurs, a pu connaître et apprécier.

« S. M. le sultan, par un firman impérial, revêtu de son auguste *hatti-schérif*, vient de confirmer de nouveau les priviléges, droits et immunités dont les religieux et les églises du rite grec jouissent *ab antiquo*.

« La Sublime Porte n'hésitera jamais à maintenir et à donner les assurances contenues et promises dans le projet de note remis au prince Menschikoff peu avant son départ. La dépêche reçue de la part de Votre Excellence parle de faire passer les frontières aux troupes russes. Cette déclaration est incompatible avec les assurances de paix et de bon vouloir de S. M. l'empereur; elle est, en vérité, si contraire à ce que l'on est en droit d'attendre de la part d'une puissance amie, que la Porte ne saurait comment l'accepter. Les préparatifs militaires et les travaux de défense ordonnés par la Porte, ainsi qu'elle l'a déclaré officiellement aux puissances, ne sont donc nécessités que par les armements considérables de la Russie. Ils ne constituent qu'une mesure purement défensive.

« Le gouvernement du sultan, n'ayant aucune intention hostile contre la Russie, exprime le désir que les anciennes relations, que Sa Majesté regarde d'ailleurs comme si précieuses et dont les nombreux avantages sont manifestes pour les deux parties, soient rétablies dans leur état primitif.

« J'espère que la cour de Russie appréciera avec un sentiment de confiante considération les intentions sincères et loyales de la Sublime Porte, et tiendra compte de l'impossibilité réelle où elle se trouve de déférer aux désirs qui lui ont été exprimés; que cette impossibilité soit appréciée comme elle mérite de l'être, et la Sublime Porte, je puis l'assurer à Votre Excellence, n'hésitera pas à charger un ambassadeur extraordinaire de se rendre à Saint-Pétersbourg pour y renouer les négociations et chercher, de concert avec le gouvernement de S. M. l'empereur de Russie, un accommodement qui, tout en étant agréable à Sa Majesté, serait tel que la Porte pourrait l'accepter sans porter aucune atteinte soit aux bases de son indépendance, soit à l'autorité souveraine de S. M. le sultan.

« Votre Excellence peut tenir pour certain que, pour ma part, j'appelle ce résultat de tous mes vœux. J'aime à croire que, de son côté, il en est de même.

« Je prie Votre Excellence, etc.

« Reschid. »

Inutile modération! On avait affaire à des gens dont le parti était pris depuis longtemps. Dès le principe des négociations, les corps russes se massaient sur les frontières turques. L'empereur de Russi

avait passé à Odessa une revue, dans laquelle avait éclaté un enthousiasme de commande, et, par tous les moyens, on s'était efforcé de raviver le fanatisme moscovite pour une guerre sainte contre les infidèles.

Un ultimatum insultant fut envoyé à la Porte. Le divan le rejeta. Le courrier chargé de la note contenant ce rejet arriva le 24 juin à Saint-Pétersbourg. Un conseil fut immédiatement tenu au palais de Péterhoff. On envoya des dépêches au prince Gortschakoff pour lui enjoindre de passer le Pruth.

Le 26 juin, l'empereur Nicolas publia le manifeste suivant, qui fut lu au peuple dans toutes les églises :

« Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

« Savoir faisons :

« Il est à la connaissance de nos fidèles et bien-aimés sujets que, de temps immémorial, nos glorieux prédécesseurs ont fait vœu de défendre la foi orthodoxe.

« Depuis l'instant où il a plu à la divine Providence de nous transmettre le trône héréditaire, l'observation de ces devoirs sacrés qui en sont inséparables a constamment été l'objet de nos soins et de notre sollicitude. Basés sur le glorieux traité de Kaïnardji, confirmés par les transactions solennelles conclues postérieurement avec la Porte ottomane, ces soins et cette sollicitude ont toujours eu pour but de garantir les droits de l'Église orthodoxe.

« Mais, à notre profonde affliction, malgré tous nos efforts pour défendre l'intégrité des droits et priviléges de notre Église orthodoxe, dans ces derniers temps, de nombreux actes arbitraires du gouvernement ottoman ont porté atteinte à ces droits et menaçaient enfin d'anéantir complétement tout l'òrdre de choses sanctionné par les siècles et si cher à la foi orthodoxe.

« Nos efforts pour détourner la Porte d'actes semblables sont restés infructueux, et même la parole solennelle que le sultan nous avait donnée en cette occasion n'a pas tardé à être violée.

« Après avoir épuisé toutes les voies de la persuasion et tous les moyens d'obtenir à l'amiable la satisfaction due à nos justes réclamations, nous avons jugé indispensable de faire entrer nos troupes dans les principautés danubiennes, afin de montrer à la Porte ou peut la conduire son opiniâtreté. Toutefois, même à présent, notre intention n'est point de commencer la guerre; par l'occupation des principautés, nous voulons avoir entre les mains un gage qui nous réponde en tout état de cause du rétablissement de nos droits.

« Nous ne cherchons point de conquêtes; la Russie n'en a pas besoin. Nous demandons qu'il soit satisfait à un droit légitime si ouver-

tement enfreint. Nous sommes prêts, même dès à présent, à arrêter le mouvement de nos troupes, si la Porte ottomane s'engage à observer religieusement l'intégrité des priviléges de l'Église orthodoxe. Mais, si l'obstination et l'aveuglement veulent absolument le contraire, alors, appelant Dieu à notre aide, nous nous en remettrons à lui du soin de décider de notre différend, et, plein d'espoir en sa main toute-puissante, nous marcherons à la défense de la foi orthodoxe.

« Donné à Péterhoff, le 14e jour (26) du mois de juin de l'an de grâce 1853, et de notre règne le 28e.

« NICOLAS. »

Le 2 juillet, s'accomplit l'envahissement des provinces danubiennes. Le corps d'armée chargé d'occuper la Valachie passa le Pruth, par Leova, sous les ordres du général Dannenberg. Le 3, le corps destiné à la Moldavie traversa le fleuve par Skouleni.

Nous allons donner quelques détails sur les principautés envahies, en commençant par faire connaître le Danube.

Le Danube (Ister) est le plus grand cours d'eau de la Turquie d'Europe. Après avoir traversé la Souabe, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie, ce fleuve entre par le col d'Orsova sur les terres de l'empire ottoman, qu'il traverse sur une longueur de soixante myriamètres avant de se jeter, par plusieurs bouches, dans la mer Noire.

Avant d'arriver à Orsova, le Danube sert de limite septentrionale à la Servie depuis Belgrade jusqu'à la frontière occidentale de la Valachie. La Save, qui est son principal affluent en Turquie, et qui s'unit à lui au point très-important de Belgrade, sépare l'Esclavonie autrichienne de la Croatie turque et de la Bosnie.

Le cours moyen du Danube est de l'est à l'ouest dans la Turquie, puisqu'il entre par 45° de latitude à Belgrade et Orsova et qu'il en sort par la grande bouche de Solina sous une latitude égale. Mais dans ce long espace, ce fleuve suit une marche tortueuse et fait deux grands coudes, l'un du nord au sud, depuis Orsova jusqu'à Widdin, et l'autre dans un sens inverse pour se porter de Rassova à Galatz. — Resserré entre les Krapaks, le Danube coule avec une grande rapidité, six mille mètres à l'heure, depuis Orsova jusqu'au delà de Widdin.

Sa marche se ralentit à Nicopolis ; elle est alors de quatre mille mètres à l'heure jusqu'à la mer.

A l'exception de quelques chaînes de collines, situées sur le prolongement des contre forts des grandes chaînes de montagnes, à l'exception de quelques points isolés de relèvement, connus sous le nom de Baba-Dagh et de Bach-Tépé, la partie inférieure et orientale des deux rives du Danube, dans le voisinage de son embouchure, ne présente qu'une surface immense de terre marécageuse d'environ cent lieues carrées. Ces terres s'exhaussent annuellement par les inon-

dations et par les dépositions sédimenteuses du grand fleuve. Elles finiront par former un vaste pays d'alluvion comme le Delta d'Égypte.

La bouche de Sulina est le principal débouché du Danube. Les autres bouches, celles de Kilia et d'Edrillis ou Saint-Georges, sont d'une navigation plus difficile; elles deviennent quelquefois impraticables dans la saison des sécheresses.

Il paraît démontré qu'avant de faire le détour de Rassova jusqu'à Galatz, le Danube se portait directement vers la mer Noire, de l'ouest à l'est, et allait déboucher dans la rade de Kustendgé. — Mais les ensablements qui ont bouché l'entrée de cet ancien canal à Tchernavoda ont obligé le fleuve à prendre sa direction actuelle vers Galatz, et ont plus que triplé, dans cette partie de la Turquie, l'ancienne longueur de son cours primitif.

Contenu au nord par les monts Krapaks de la Transylvanie, au sud par les Balkans, à l'ouest par les Alpes illryques à l'est par la mer Noire, le vaste bassin du Danube renferme cinq grandes provinces de l'empire ottoman : la Valachie et la Moldavie dans sa partie septentrionale; la Bosnie, la Servie et la Bulgarie, dans sa partie méridionale.

De Golubitza à Gladova, sur une longueur de huit à neuf lieues, le Danube traverse des terrains calcaires. A Golubitza, le lit du fleuve, large de 2,000 pas, se rétrécit à 100 et quelques pas seulement : il est hérissé de rochers qui, dans les basses eaux, rendent la navigation très-difficile. On trouve sur cette ligne deux forteresses turques: New-Orsova (en turc, *Ada-Kalazi*) et Gladova (en turc, *Fethi-Islam*). Vis-à-vis de cette dernière, le Danube présente une largeur variable de 600 à 900 pas; les environs sont assez bien cultivés. Depuis ce point jusqu'à son embouchure, le fleuve parcourt une plaine d'une largeur d'environ vingt lieues. Il faut encore remarquer que, tandis que la rive valaque est plate et souvent marécageuse, à l'exception du territoire de Roustchouk, la rive bulgare, à partir de Widdin, est haute et escarpée. Dans la partie de la Valachie, appelée Dobroudscha, la rive droite du Danube est également beaucoup plus élevée que la rive gauche, qui offre de nombreuses îles et où les forêts et les champs, couverts de roseaux, sont souvent inondés. Près de Hirsova, la vallée se rétrécit, et le passage du fleuve est plus facile.

La rive gauche ne s'élève qu'auprès de Braïlow. De cette ville jusqu'à Galatz, on trouve dans la belle saison des chemins très-praticables le long de la plaine marécageuse jusqu'à Matschine, derrière laquelle deux collines, hautes d'environ mille pieds, forment une espèce de défilé fermé par cette place.

Au-dessous d'Isaktchi, le Danube rencontre son delta, qu'il traverse par trois bras: le bras de Sulina, seul navigable, a 150 à 200 pas de

largeur à son embouchure. Le bas Danube n'a nulle part moins de 900 pas, et quelquefois il offre une largeur double de ce chiffre; la profondeur, en certains endroits, est de 70 pieds. A Touldscha, un banc de sable, qui occupe tout le lit, ne laisse aux eaux qu'une profondeur de 14 pieds seulement. Il serait possible d'y établir un pont si des marais pleins de roseaux n'en rendaient la construction très-difficile sur la rive gauche. Partout ailleurs, la profondeur du fleuve ne permet de le traverser qu'au moyen de pontons. La vitesse du courant est d'une demi-lieue par heure.

Outre ces obstacles, résultant de la nature des bords du Danube et de son lit, il faut tenir compte de la barrière présentée par les forteresses élevées sur la rive droite, et qui occupent précisément les points où la conformation du terrain rend le passage moins difficile : ce sont les places de Nicopolis, Sistova, Roustchouk, Giurgewo, Turtukai, Silistri, Hirsova, Matschin, Braïlow, Isaktchi et Touldscha. Hirsova doit son origine, comme forteresse, à l'observation faite par les Turcs, pendant la guerre de 1809, que l'armée russe pouvait facilement pénétrer par là en Bulgarie.

A Turtukai, les Turcs n'ont pas réparé les fortifications depuis la campagne de 1828, quoique ce soit l'endroit où le passage est le plus commode sur toute la ligne du bas Danube. Cette place est à cinq lieues de Silistri et à dix lieues de Roustchouk; par conséquent, les garnisons de ces forteresses y offriraient le moins d'empêchement. Le Danube y a une largeur de 995 pas, et la rivière Dembowitza, qui vient de Bucharest, se jetant dans le fleuve vis-à-vis de Turtukai, permet de faire arriver par eau le matériel nécessaire à la traversée.

En 1809, l'armée moscovite franchit le Danube à Galatz, où le confluent de ce fleuve avec le Pruth et le Sereth favorise le transport du matériel. C'était à la mi-août. Au printemps, le passage dans le même endroit eût été impossible, les eaux couvrant la plaine marécageuse jusqu'au milieu de juin.

Lors de la guerre de la Russie contre la Porte en 1828-1829, les Russes passèrent le Danube en un lieu appelé Sahmovo. La difficulté d'approcher de la rive gauche couverte de roseaux les contraignit à construire une digue en branchages d'arbres; mais le passage offrait toujours plus de sécurité en partant du côté russe du fleuve que s'il eût fallu vaincre de pareilles difficultés du côté turc.

Les places turques sont de pauvres forteresses, envisagées au point de vue européen; mais ceux qui les gardent résistent jusqu'à la dernière extrémité. Les habitants, car ce sont eux plutôt que les garnisons qui les défendent, combattent pour leurs foyers, et les commandants, avertis que le sultan n'aime pas les capitulations et que celui qui les signerait payerait de sa vie cet acte de faiblesse, trouvent dans la

population un appui que les commandants des citadelles européennes ne rencontrent pas toujours dans les citadins, jaloux de conserver leur fortune et leurs maisons.

En 1828, Widdin était peut-être la place la plus forte sur la ligne du Danube; mais elle était trop éloignée du théâtre de la guerre proprement dit, et ne pouvait servir qu'à opérer des sorties du côté de la Valachie. Roustchouk était plus important, à cause de sa garnison beaucoup plus nombreuse et de la tête de pont qu'il possédait sur la rive gauche du Danube. Silistri, à raison de sa position sur le flanc de Braïlow et sur les derrières de toute armée russe qui marcherait vers les Balkans, était alors et est encore le point fortifié le plus précieux de la ligne.

Ce n'est que dans notre siècle, et depuis une trentaine d'années, que la navigation sur le Danube a pris et pouvait prendre tout son développement. Autrefois, avant l'invention des bâtiments à vapeur, il y avait des endroits du fleuve qu'il était impossible de franchir; il y avait des temps d'arrêt dans la navigation, il y avait enfin une multitude d'obstacles qui n'existent plus aujourd'hui. Le Danube, si rapide, si rude, si redoutable à certaines places, a été adouci, dompté maintenant en tous les temps, sauf, bien entendu, à cette époque de l'année où sa surface est couverte de glaçons, depuis la ville d'Ulm, dans le royaume de Wurtemberg, jusqu'à Sulina, sur la mer Noire, on le parcourt sans craindre les tourbillons et les gouffres auprès de Grein ni les fameuses *Portes-de-Fer*, jadis l'effroi de tous les mariniers danubiens.

On comprend que, pour rendre le fleuve ainsi navigable jusqu'au terme de sa course, il a fallu de vastes travaux et des sommes immenses. Ces améliorations sont dues en grande partie à la *Société impériale d'Autriche pour la navigation à vapeur sur le Danube*, association formée, il y a vingt-quatre ans, à Vienne, et grâce aux privilèges concédés par le gouvernement, devenue l'une des compagnies maritimes les plus considérables et les plus importantes de l'Europe.

Les bateaux à vapeur de cette société laissaient à désirer sous le rapport de la célérité et sous celui des aménagements. A partir du 1er mai 1853, la Société du Danube a établi entre Vienne et Galatz un nouveau service accéléré par trois paquebots construits à Pesth avec le plus grand soin, et dont les machines, de la force de 140 chevaux, sortent d'une des premieres fabriques d'Angleterre. Cette nouvelle ligne accélérée, qui accomplit sans transbordement son trajet de Vienne à Galatz en cent heures environ, y correspond avec les bateaux du Lloyd autrichien. On peut ainsi faire en sept jours, et à des prix modérés (315 et 225 fr., nourriture comprise), le voyage de Vienne à

Constantinople. Là, une nouvelle correspondance avec les pyroscaphes du gouvernement russe vous conduit en un jour à Odessa.

Nous aurons occasion de reparler du Danube en donnant le détail des premières opérations militaires en Europe.

VIII.

Les provinces danubiennes. — Leur configuration physique. — Leur histoire.—Leur organisation politique et administrative. — Géographie de la Moldavie et de la Valachie.— Agriculture et productions naturelles. — Commerce; exportations.— Sites pittoresques. — Les goîtreux. — Les Bohémiens.—Les Juifs.—Caractère et mœurs des Moldo-Valaques.— Détails sur le passage du Pruth et l'envahissement des principautés. — Protestation des Moldo-Valaques réfugiés à Paris depuis le mouvement de 1848. — Protestation de la Porte.

Créées par la nature pour ne former qu'une seule province, la Moldavie et la Valachie semblaient devoir être appelées aux plus brillantes destinées, et cependant, depuis Decebalus, le glorieux roi des Daces, l'histoire nous les montre constamment soumises à une domination étrangère et agitées par des convulsions intérieures.

Aujourd'hui les deux provinces danubiennes, restées sous le joug de la Turquie à qui elles paient tribut, en sont cependant détachées sous les rapports physique et militaire. Du côté de la Turquie, le Danube leur sert de frontière et de défense; mais du nord au sud, traversées par des cours d'eau venant des États russes et autrichiens, elles sont ouvertes et sans appui naturel contre l'Autriche et la Russie.

La vallée enfermée entre la Transylvanie et le Danube, et que le Sereth sépare de la Moldavie, est sillonnée du nord au sud par un grand nombre de rivières dont les eaux se jettent dans le grand fleuve.

Ces affluents du Danube sont, en commençant par l'ouest, le Skill, l'Aluta, le Dombovitza ou Argis, le Yalomnitza, le Kalmasou et le Sereth.

Le bassin de la Dombovitza ou Argis occupe une grande partie de

la principauté. On y distingue la ville de Bucharest, capitale de la Valachie, celle de Torgovis, au pied du versant méridional des monts Krapaks, et la place forte de Giurgewo, sur le Danube, vis-à-vis Routschouk.

Les Daces, vaincus par Trajan, occupaient anciennement la Valachie et la Moldavie. La province de la Dacie comprenait tout le pays au-delà du Danube connue dans la géographie moderne sous les noms de Bessarabie, Moldavie, Valachie, Transylvanie et bannat de Temeswar. Passés sous la domination romaine et mêlés à des colons romains, les habitants de la Moldavie et de la Valachie prirent la langue et les mœurs de l'ancienne Rome. L'empereur Caracalla les déclara citoyens romains. Depuis ce temps, malgré toutes les révolutions, malgré tous les changements politiques, les Valaques et les Moldaves n'ont jamais cessé d'être distingués sous le nom de *Roumouni* ou Roumains. Leur langue, leur alimentation, leur manière de se vêtir, ressemblent beaucoup à la langue, à l'alimentation aux modes d'habillement des anciens Romains.

Les Goths, les Huns, les Bulgares, ont successivement traversé et conquis ces provinces, mais sans s'y arrêter. Durant la décadence de l'empire romain, les habitants de la Dacie subsistèrent, en paix ou en guerre, par leurs bestiaux ou par le pillage. Parfois ils sortaient des bois qui leur servaient de retraite, passaient le Danube dans leurs canots faits d'un tronc d'arbre et marquaient par le sang et le ravage la trace des incursions qu'ils poussaient jusqu'aux faubourgs de Constantinople.

Quand les domaines du roi des Goths furent envahis par les Huns, auxquels l'excès de leur férocité attira la dénomination de *barbares* de la part des Goths eux-mêmes, Athanaric, à la tête des Visigoths, se retira dans le pays situé entre les montagnes, le Danube et le Pruth, et se prépara à le défendre par la construction de forts retranchements; mais les Goths découragés, comptant peu sur leur propre valeur et leurs moyens de résistance, implorèrent la protection de l'empereur Valens, et obtinrent la permission de passer le Danube. Ils furent reçus comme des hôtes et des colons dans cet empire romain à la ruine duquel ils contribuèrent si puissamment par la suite.

Dans le traité de paix qu'Attila dicta aux Romains, sa souveraineté sur ces pays fut confirmée; et pour la commodité de ses sujets daces, il fut stipulé qu'il serait établi sur la rive droite du Danube un marché abondant, où ils auraient la faculté d'aborder en sûreté. Après la mort d'Attila et l'extinction de son empire, la Dacie devint le siége d'une nouvelle puissance, mais qui ne fut que passagère, sous Ardaric, roi des Gépides. Elle fut détruite par la victoire des Lombards et de leurs alliés, et remplacée par l'empire des Chagans, qui subsista avec splen-

leur pendant plus de 250 ans. Batou, petit-fils de Gengiskhan, quoiqu'il ait porté ses armes dans ces provinces, paraît n'en avoir pas troublé le gouvernement général, qui était celui des petits princes sous la protection des lois de Hongrie.

Les Valaques devinrent tributaires des Turcs en 1394, et sauvèrent ainsi leur nom, leurs usages et leurs propriétés. Ayant rejeté la domination turque en 1688, et s'étant mis sous la protection de l'empereur d'Allemagne, qui avait promis de les soutenir, ils furent lâchement abandonnés, et après le traité de Carlowitz, ils se virent contraints de rentrer sous l'obéissance du Grand Seigneur. La partie occidentale de la Valachie jusqu'à l'Alouta fut cédée à l'Autriche par le traité de Passarowitz, en 1718; mais les Autrichiens la perdirent en 1739.

A l'époque du même traité de Passarowitz, les Turcs prirent l'habitude de choisir les hospodars de Valachie et de Moldavie parmi les principales familles grecques qui habitent le faubourg nommé Fanar, dans la ville de Constantinople. Alexandre Maurocordato fut le premier Grec de cette classe que la Porte choisit comme hospodar de Valachie.

Vus avec jalousie par leurs compatriotes et souvent par leurs propres parents, les hospodars fanariotes de Valachie et de Moldavie n'avaient, en général, qu'un règne précaire, agité, malheureux, et souvent terminé par un dénoûment tragique. Il était rare qu'ils occupassent leurs gouvernements plus de deux à trois ans. — La Porte avait le droit de leur appliquer le principe politique qui l'autorise à révoquer ou à renouveler chaque année les chefs des pachaliks de l'empire.

Mais le traité de Jassy, signé le 9 janvier 1792, entre la Sublime Porte et la Russie, fixa à sept années la durée légale des pouvoirs des hospodars de Valachie et de Moldavie. Si, avant ce terme, le gouvernement ottoman voulait changer les princes régnants, il ne pouvait le faire qu'après avoir obtenu l'assentiment de la cour de Saint-Pétersbourg.

Mécontent de la conduite des princes Morosi et Ypsilanti, et qui s'étaient montrés exclusivement dévoués aux intérêts de la Russie, et ayant perdu toute confiance à l'égard des familles princières du Fanar de Constantinople, par suite de l'insurrection générale des Grecs en 1821, le sultan Mahmoud résolut de rétablir l'ancien usage, et rendit aux habitants de la Valachie et de la Moldavie le privilége d'être gouvernés par des princes de leur propre nation.

Grégoire Ghika fut choisi alors par la Porte pour gouverner la Valachie; Jean Stourdza obtint l'hospodarat de la Moldavie. Cet arrangement déplut à la Russie. Mais elle n'eut rien de plausible à répondre lorsqu'il lui fut représenté que le Grand Seigneur pouvait rendre à ses sujets des droits dont ils avaient déjà joui, et qui

leur avaient été enlevés pour des motifs qui n'existaient plus.

Mais, après avoir donné son consentement aux changements qui venaient d'être opérés, la Russie demanda et obtint plus tard, dans le traité d'Akerman, qu'au lieu d'être choisis par le sultan ottoman, les hospodars de Valachie et de Moldavie seraient élus par les assemblées générales de leurs compatriotes. Cependant, conformément au traité de Jassy, ces gouverneurs pouvaient être destitués, après un exercice de sept ans, par la Sublime Porte avec l'approbation du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Par ce même traité, les hospodars étaient astreints à avoir égard, dans les principales opérations de leur administration, aux représentations de l'agent de la Porte et à celles du consul de Russie. — Ce consul devint, à l'égard de ces princes, un moyen puissant de contrôle et un grand obstacle dans leur action.

Le traité de paix signé à Andrinople en 1829 stipula que les hospodars de Valachie et de Moldavie seraient considérés comme élus à vie. Ils ne pouvaient plus être destitués que pour des cas graves et par suite d'une décision spéciale arrêtée de concert par la Sublime Porte et la Russie.

Depuis la nouvelle organisation, un sénat assiste le prince dans tout ce qui concerne les intérêts et les devoirs de l'administration publique. Il existe également un divan ou conseil suprême de justice.

La Valachie se divise en 18 districts, septentrionaux et méridionaux.

La Moldavie se divise en 13 districts. Chaque district se subdivise en arrondissements ou *okoles*. On en compte 74 en Moldavie, et en Valachie 94.

Dans chaque district il y a un ispraonik ou préfet; un samiche ou receveur; un tribunal civil composé d'un président et de deux juges; en Moldavie, il existe un directeur de la police et une municipalité dans chaque ville principale de district. Les bourgs ne sont régis que par des espèces de commissaires municipaux.

On trouve en Valachie 22 villes, 12 bourgs, 3,950 villages, 69 monastères; en Moldavie, 122 monastères, 34 villes, 1,910 villages.

Bucharest, capitale de la Valachie, érigée en port franc depuis quelques années, est une place commerciale importante.

On ne peut dire exactement quelle est aujourd'hui la surface territoriale de la Moldavie et de la Valachie; elle est évaluée approximativement à 16 ou 1,700 milles carrés, dont 1,120 appartiendraient à la Valachie et 570 à la Moldavie. Cette dernière province, avant les démembrements que lui ont fait subir tour à tour la Turquie, l'Autriche et la Russie, avait à elle seule 1,590 milles carrés. Le chiffre de la population des principautés, relevé d'après des données russes

sur les listes des habitants imposables que le gouvernement faisait dresser tous les sept ans, peut se monter en masse à 3,821,130 individus, dont un tiers pour la Valachie.

La Moldavie a perdu plus d'un tiers de son ancienne surface. Ce tiers a été enclavé depuis 1812 dans les immenses domaines de la Russie.

La partie montueuse de la Moldavie vers les monts Krapaks est couverte de forêts. On y trouve des mines abondantes de sel. Les ruisseaux des montagnes charrient avec le sable quelques paillettes d'or. On y voit aussi des sources de résine grasse ou de bitume.

Le pays plat de la Moldavie est très-fertile, mais presque entièrement inculte. Le froment y donne, comme dans les meilleures parties de la Valachie, 24 pour 1, le seigle 30, l'orge 60 et le millet 300. — On y trouve des forêts entières d'arbres fruitiers, surtout dans ses parties montueuses.

Les forêts extrêmement épaisses de la Bukovine et de Kirguitche, sur les confins de la Bessarabie, étaient le meilleur rempart de la Moldavie contre les Tartares. Ces deux grandes forêts se trouvent comprises dans la partie concédée à la Russie en 1812.

Les terres des deux principautés sont généralement favorables à la culture de tous les genres de céréales et d'arbres fruitiers. Leurs vignobles donnent en abondance des vins peu liquoreux, mais vifs et pétillants comme ceux de la Hongrie et de la Crimée. La force et la qualité de ces vins sont augmentées par un procédé commun parmi les riches propriétaires et pratiqué également en Russie. A l'approche d'un froid rigoureux, les pièces sont exposées en plein air. Dans peu de nuits, le vin se trouve enveloppé d'une croûte de glace épaisse qui est percée au moyen d'un fer rouge, et le vin, dépouillé de ses parties aqueuses, est tiré clair, fort et susceptible d'être conservé longtemps. Ces vins peuvent se boire même jusqu'à l'ivresse sans incommoder. Les prairies de la Moldo-Valachie sont fécondes et nourrissent des chevaux petits mais pleins de force et de vigueur, et qui, surtout en Moldavie, font d'excellents étalons. On s'occupe activement en Valachie d'en améliorer la race. Quand la terre est couverte de neige en hiver, les chevaux sont fréquemment attaqués par les loups. Il y a en général, dans les haras, pour dix juments un étalon qui leur sert de conducteur et de gardien. Quand un haras est attaqué par les loups, les étalons rassemblent, par des hennissements forts et répétés, les juments et les poulains. Les juments forment un cercle autour des poulains, la tête tournée vers le centre. Les étalons se placent sur différents points de la circonférence, et si les loups ont la hardiesse de les attaquer, ils les reçoivent avec des

ruades et se défendent avec tant de vigueur que l'ennemi est contraint de se retirer.

L'élève des bêtes à cornes, particulièrement celle des buffles, n'est pas moins importante. Aux environs d'Ibraïla, des Anglais ont récemment créé des usines pour la vente et l'exportation des viandes salées, dans lesquelles ils abattent annuellement environ 5,000 bœufs; en même temps d'autres de leurs compatriotes sont venus en Moldavie dans le but d'y améliorer l'espèce porcine au moyen de croisements avec des animaux importés d'Angleterre. En 1851, Ibraïla a exporté 1,950,000 kilogr. de suif, la majeure partie à destination de l'Angleterre ou de Constantinople, et 246,000 kilogr. de viandes salées.

De nombreux troupeaux de moutons, réunis quelquefois dans la seule plaine d'Ibraïla au nombre de plus de 400,000, quoique d'une race non encore améliorée, d'autres troupeaux de porcs et de chèvres fournissent des éléments considérables d'exportation. Les laines, divisées en trois classes, sont en général assez communes, et servent surtout à faire des couvertures pour les chevaux; cependant, en 1851, le port seul d'Ibraïla en a exporté 370,000 kilogr. pour Marseille. Les districts d'Ibraïla, de Jalonitza, Ilfow et Wlachka, sont ceux qui donnent les meilleures laines.

En Moldavie et en Valachie les volailles et le gibier de toute espèce sont en abondance. Les cerfs et les chevreuils sont communs dans les montagnes, et les lièvres sont en si grande quantité que, dans les hivers où il tombe beaucoup de neige, les paysans en prennent avec leurs chiens plus de 500,000. Le miel et la cire sont de la plus belle qualité et au nombre des plus riches productions du pays. Il est vrai que le climat paraît singulièrement favorable au noble insecte dont ils sont l'ouvrage. Carra, dans son *Histoire de la Moldavie*, cite une espèce de cire verte très-rare; elle est déposée par des abeilles plus petites que l'abeille commune, sur des plantes où elle se recueille en petite quantité. On en fait des flambeaux qui en brûlant répandent une odeur exquise.

Les deux provinces transdanubiennes possèdent une assez grande quantité de richesses minérales. Il existe en Valachie une mine inépuisable de sel gemme. Une mine semblable située près d'Okna, en Moldavie, donne annuellement 1,500,000 quintaux de sel. Le district de Buzeo recèle une mine d'or et une d'argent. L'Aluta et la Dombovitza charrient des paillettes d'or. On trouve dans ces deux provinces des mines de cuivre assez riches, mais elles ne sont pas exploitées.

Il est facile de comprendre qu'avec de pareils éléments d'échange, les principautés danubiennes doivent faire un commerce considérable, et qui ne doit pas se borner aux contrées voisines, c'est-à-dire l'Au-

triche et la Russie. Leurs échanges avec des pays plus éloignés, avec l'Angleterre, la France et le Levant, ont dès à présent une valeur importante et qui ne peut que s'accroître d'année en année. En 1850, les transactions commerciales s'élevaient déjà, en y comprenant la Servie, à plus de 80 millions de francs. Les importations en Valachie étaient de 9,298,815 fr., et en Moldavie de 13,275,022 fr., soit un total de 22,573,837 fr. Les exportations étaient, pour la Valachie, de 11,048,900 fr. et pour la Moldavie de 8,260,550 fr., soit en totalité de 19,309,450 fr.

Bien que la part de la France dans ces 42 millions d'échanges ne soit jusqu'ici qu'imparfaitement connue, on ne peut guère l'évaluer, en ce qui concerne ces opérations directes, à moins de un dixième, soit à un peu plus de 4 millions. Marseille notamment y expédie beaucoup de sucres, mais le raffinage n'est point assez soigné, et ils sont conséquemment inférieurs à ceux que fournissent les Anglais.

Une grande partie du commerce avec les principautés se fait par les ports de Galatz et d'Ibraïla. En 1852, le premier de ces ports a vu entrer quatorze navires français chargés et jaugeant 3,458 tonneaux ; il en est sorti dix-sept, dont onze chargés d'un tonnage de 1,928 tonneaux ; six, c'est-à-dire le tiers, étaient sur lest et jaugeaient 1,167 tonneaux. A Ibraïla, la même année, il en est entré vingt-sept, tous chargés, jaugeant 4,524 tonneaux. Un seul est sorti : c'était un navire de 168 tonneaux. Le port d'Ibraïla est le point central de l'importation et de l'exportation de la Valachie par la voie maritime. Giurgewo, qu'on s'apprête à relier à Bucharest par une chaussée, est le port de cette capitale. Aussi reçoit-il beaucoup d'objets de manufactures et d'arts importés pour cette destination de l'Europe occidentale.

De Tott compare la Moldavie à la Bourgogne. — « J'ai traversé les deux principautés dans toutes les directions, dit le voyageur anglais Thornton, et c'est avec un plaisir bien vif que je retrace ici les impressions que m'ont laissées leurs sites grandioses et pittoresques. Les torrents se précipitant dans des gouffres, et serpentant ensuite dans les vallées, le parfum délicieux du tilleul fleuri, les herbes aromatiques foulées par les troupeaux paissants, la cabane solitaire du berger sur le sommet du coteau, les montagnes s'élevant au-dessus des nuages, couvertes dans toute leur surface au-dessous des neiges d'un lit profond de terre végétale, et ornées de toutes parts par l'éclat d'une verdure riche et vivante, ou par la majesté des forêts antiques et sombres : cet assemblage de beautés, qui s'est présenté tant de fois à mes yeux, a gravé dans ma mémoire un tableau qui ne cessera jamais de m'intéresser. »

« J'ai vu presque toutes les contrées de l'Europe, dit à son tour Carra : en vérité, je n'en connais aucune où la distribution des

plaines, des collines et des montagnes, soit aussi admirable pour l'agriculture et la perspective qu'en Moldavie et en Valachie. »

« La plus grande partie des montagnes de ces principautés, ajoute Baür, ressemble aux plus beaux jardins; les ruisseaux qui s'en précipitent avec un doux et agréable murmure, roulent dans la plaine une eau claire et saine, et arrosent. en les traversant, les vallons les plus agréables. On les dirait formées exprès pour offrir aux yeux la plus belle vue qu'on puisse imaginer. »

Les bois, où l'on voit des chênes de trois ou quatre pieds de diamètre, sont peuplés par des races innombrables d'oiseaux. Le chant du rossignol est plus doux et plus fréquent dans les forêts de la Valachie que dans aucune partie de l'Europe, et sa mélodie ajoute au charme qu'éprouve le voyageur en traversant ce pays dans les belles soirées d'été.

Malheureusement les habitants des montagnes sont affectés de la même excroissance glandulaire que ceux des Alpes. Son excès fait disparaître tout ce qu'il y a d'humain tant dans le corps que dans l'esprit de ceux qui en sont affectés : ils deviennent complétement idiots. « Je me rappelle, dit Thornton, la sensation pénible que j'éprouvai quand, après une journée fatigante, nous arrivâmes à la couchée dans un village au milieu des montagnes. Les habitants d'une chaumière obscure furent délogés pour nous faire place, et j'ordonnai que la chambre que nous devions occuper fût nettoyée et balayée. En approchant du feu, j'observai une personne assise sur le foyer dans les cendres; je témoignai du mécontentement et de la colère au paysan, qui sur-le-champ retira du coin de la cheminée par la nuque du cou une momie nue et vivante, du moins parut-elle ainsi à mes yeux; un corps exténué pour fournir à l'énorme excroissance du cou, des jambes comme des fuseaux et retirées, de longs bras pendants des deux côtés, et une tête ne donnant d'autre signe de vie qu'un regard vague et effrayé. J'avoue que je fus pénétré d'horreur; je sentis des remords en privant cette misérable créature de la seule douceur dont elle paraissait jouir; mais mon humanité céda au sentiment plus fort de l'égoïsme (de la part d'un Anglais l'aveu est bon à noter), et je ne pus me résoudre à manger et à dormir en pareille compagnie. »

Les bohémiens ou *biganes* sont très-répandus en Valachie et en Moldavie; ils ne jouissent pas des droits civils et vivent dans la plus grande abjection. Les Juifs y sont aussi en grand nombre. Là comme partout ils se livrent au commerce et aux transactions qui ont l'argent pour mobile. Dans les deux provinces la noblesse est très-nombreuse ainsi que le clergé grec; elle est exempte d'impôts, possède presque toutes les terres, et jouit à peu près seule de tous les droits

publics. Écrasés par les charges, les paysans vivent dans une grande misère.

Les Moldo-Valaques ont conservé quelque chose de l'esprit guerrier des Daces, leurs valeureux ancêtres. Certains usages portent encore le caractère barbare de la horde, mais adouci par la civilisation qui lui a donné une teinte chevaleresque. Telles sont les cérémonies du mariage : le nouveau marié est obligé d'enlever de vive force son épouse; les parents lui présentent successivement à la place de la belle jeune fille les femmes les plus vieilles et les plus laides qu'ils peuvent trouver. L'époux finit par se fâcher, et appelle ses amis restés en armes au dehors. De leur côté, paraissent les frères de la jeune fille et ses amis. Un simulacre de combat s'engage dans lequel quelquefois le sang coule, et l'époux vainqueur emporte au galop de son cheval, comme une proie, celle qui doit être la compagne de sa vie.

Les habitants des provinces danubiennes sont très-hospitaliers. Souvent sur les routes on trouve des jarres remplies d'eau limpide et des paniers pleins de fruit, déposés là par les habitants des villages pour les voyageurs.

La nouvelle de l'approche des Russes jeta parmi les Moldo-Valaques la consternation. Une lettre écrite de Jassy donne d'intéressants détails sur le passage du Pruth et l'envahissement des principautés :

« Le passage du Pruth par les troupes russes n'a pas discontinué depuis le 2 juillet, mais il sera probablement bientôt terminé. Les ponts sur le fleuve, qui sont une propriété particulière, ont paru si faibles qu'on n'a pas jugé prudent d'y laisser passer plus de huit mille hommes en un jour. Jusqu'ici 80,000 hommes sont entrés en Moldavie, savoir, toute la quatrième division de l'armée russe, qui se compose de trois divisions d'infanterie, fortes chacune de 16,000 hommes; d'une division de cavalerie légère de 4,000 hommes, avec 200 pièces d'artillerie; puis, sur la cinquième division de l'armée, une division d'infanterie, une division de cavalerie légère et 100 pièces d'artillerie, à quoi il faut ajouter dix régiments de Cosaques attachés au quatrième corps d'armée (chaque régiment est de 600 hommes), deux bataillons de sapeurs et de mineurs, et un bataillon de tirailleurs dont les carabines ont été achetées à Liége, à raison de 100 roubles d'argent chacune. Deux bataillons passent aujourd'hui le Pruth, près de Skulein, ainsi que l'artillerie cosaque, dont on fait le plus grand éloge. L'avant-garde est sous les ordres du général Von Aurep, qui a été expressément envoyé de Saint-Pétersbourg.

« Le quatrième corps d'armée est commandé par le général Dannenberg, dont tout le monde s'accorde à louer le discernement et l'expérience militaire. Officiers et soldats, tous parlent de lui avec le plus grand enthousiasme. Il est dans sa soixante-deuxième année, mais il

est actif et plein d'ardeur. Le commandant de la cinquième division est le général Luders, qui se trouve encore à Odessa. Dans ce port et à Sébastopol, les autres troupes appartenant à sa division sont prêtes à marcher au premier signal. Le prince Gortschakoff est général en chef. Il est dans sa soixante-dixième année et a une mauvaise santé; mais c'est un officier distingué. Le 5 du courant, il a fait son entrée solennelle à Jassy pour surveiller l'entrée des troupes en Moldavie, et le 21, il est parti pour Bucharest, où il se propose d'établir son quartier général. Son état-major est à présent sous les ordres du général Burtulisse, qui, cependant, sera bientôt remplacé par le général Kotzebue. Ce dernier, qui était général de l'état-major de l'armée du Caucase et qui se trouvait en congé à Paris, a été mandé par courrier. Le général Sixtel est à la tête de toute l'artillerie. Le général Martinon est général de l'état-major de la quatrième division. Les dixième, onzième et douzième divisions d'infanterie sont commandées par les généraux Soimonou, Parlow et Liprandi. La cavalerie appartenant à cette division est sous les ordres du général Nicod.

« Le premier jour que les troupes russes ont passé le Pruth, le comte Suchtelen, l'un des aides de camp du prince Gortschakoff, a été envoyé avec des dépêches à Hermanstadt, en Transylvanie. Le chef du bureau diplomatique du prince Gortschakoff est le conseiller Charles Von Kotzebue, autrefois consul général russe dans les principautés danubiennes.

« Une partie des troupes russes qui occupent actuellement la Moldavie sera, dit-on, envoyée sur la frontière de la Transylvanie. Il est difficile de donner une idée des communications qui s'échangent entre le quartier général de l'armée et la Russie. Un jour, il n'y a pas eu moins de cent seize chevaux tenus prêts, à chaque relais, pour les courriers. Par les ordres du prince Gortschakoff, une partie de la milice moldave a été envoyée jusqu'à Tokutch pour faire le service aux magasins de blés et aux hôpitaux russes. Les postes de la frontière, le long du Danube, se sont renforcés de troupes moldaves. Les officiers russes parlent ouvertement, et sans réserve, d'une extension inévitable du territoire russe. Le conseiller Kotzebue lui-même partage cette opinion.

« Le gouvernement des principautés existe encore de nom; mais on peut se figurer jusqu'à quel point il subsiste en réalité, en sachant que les deux hospodars ont reçu l'ordre d'aller rendre hommage au prince Gortschakoff. Celui-ci présidait au *Te Deum* qui a été chanté, le 7, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de l'impératrice de Russie, et auquel le consul anglais a seul refusé d'assister.

« Le prince Gortschakoff a, le premier, baisé la Bible, et, le premier

aussi, il a quitté l'église. Le demi-souverain, prince de Gika, n'avait à jouer qu'un rôle fort secondaire. J'ajouterai, comme fait curieux, qu'il court parmi les soldats russes un bruit auquel ils croient d'ailleurs, que la Porte a vendu la clef du saint sépulcre aux Juifs, et que le monde périra si la Russie n'accourt pas à la défense des lieux saints. Le 13, le général Dannenberg est parti aussi pour Tokutsch. Il a été laissé à Jassy une garnison de 750 hommes seulement sous les ordres d'un lieutenant-colonel. »

A la nouvelle de l'occupation des provinces, les Moldo-Valaques qui se trouvaient à Paris rédigèrent une protestation qu'ils envoyèrent à tous les journaux. Seuls, le *Siècle* et la *Presse* consentirent à publier ce document que nous reproduisons :

« La Russie vient d'envahir les provinces danubiennes, la Moldavie et la Valachie. Ces provinces sont notre patrie : nous avons encouru l'exil pour leur liberté ; nous souffrons pour elles, nous vivons pour elles. Aujourd'hui le pied des armées russes les étreint : victimes, elles n'ont même plus la possibilité de pousser un cri de douleur. Qui élèvera la voix pour elle, si ce n'est nous ? Qu'on nous permette donc de nous adresser en leur nom à la conscience du monde civilisé. C'est à la fois notre droit et notre devoir : leur oppression, c'est la nôtre !

« Les provinces danubiennes ont en Europe une position qui a besoin d'être définie.

« Elles sont habitées par une race particulière et homogène qui n'est ni slave, ni turque, ni russe. Cette race est latine ; elle appartient aux familles de l'Europe occidentale ; elle descend des colonies romaines établies dans la vallée du Danube. On s'est appliqué à jeter des ombres sur nos origines ; il est nécessaire de les écarter. La force, la ruse, le temps ont pu nous diviser, nous donner des noms distincts, nous faire des destinées différentes ; mais, libres encore ou opprimés, nous n'avons pas cessé d'être solidaires ; nous sommes Roumains ; c'est le titre commun qui nous rallie, et un jour nous nous retrouverons dans le sentiment de notre unité.

« Les provinces danubiennes ont lutté sans cesse pour échapper à la servitude. Personne n'a plus fait d'efforts qu'elles dans les temps de barbarie, et personne n'a plus gagné qu'elles le droit d'être respecté dans un siècle de civilisation.

« Nous nous sommes rattachés à la Turquie, mais librement, par une convention, dans la mesure de cette convention et non au-delà.

« Au XVe siècle, entourés d'ennemis, nous avons eu besoin d'un appui : nous avons invoqué celui de la Turquie, nous nous sommes placés sous son protectorat, sans aliénation de notre indépendance ; nous avons stipulé nos conditions, nous avons fait nos réserves ; nous ne nous sommes engagés qu'à une chose, à payer un tribut. En retour,

la Turquie s'est engagée à nous protéger contre nos ennemis extérieurs. Nous ne sommes point une province conquise, ni assimilée, ni même annexée. Nous sommes restés maîtres de nous-mêmes sous une souveraineté définie et limitée.

« Voilà ce qui est nécessaire à dire pour que notre situation actuelle puisse être bien appréciée.

« La Russie nous envahit. A quel titre? Elle a eu la prétention de nous envahir chaque fois qu'il lui a plu de faire la guerre à la Turquie; mais, nous le déclarons, elle n'en a jamais eu le droit. Nos conventions sont précises. Nous devons tribut à la Turquie; elle nous doit protection, mais nous ne nous confondons pas avec elle.

« La Russie est deux fois injuste et violente : elle l'est vis-à-vis de la Turquie par ses exigences; elle l'est envers nous par l'invasion de pays étrangers au débat qu'elle élève.

« Depuis longtemps et à dessein, les principes en ce qui nous concerne ont été altérés. La Russie a cherché à nous créer une situation qui n'est pas la nôtre ; elle a contesté ou amoindri notre indépendance autant qu'elle l'a pu. La Turquie et l'Europe s'y sont prêtées avec imprévoyance, en ne comprenant pas que l'individualité des provinces danubiennes, leur neutralité, leur inviolabilité étaient le premier rempart de Constantinople.

« Nous sommes envahis; on nous doit protection. Comment peut-on hésiter à nous l'accorder? comment ne l'avons-nous pas obtenue déjà? La Turquie nous la doit; c'est le cas prévu par nos traités avec elle. Non-seulement on nous attaque et elle est en demeure de nous défendre; mais ici c'est pour elle et dans sa cause même qu'on nous attaque. Elle pourrait à la rigueur tolérer l'occupation d'une de ses provinces, car, après tout, elle n'est pas liée vis-à-vis d'elle-même; mais vis-à-vis de nous elle est liée, et elle manque à des obligations positives en ne nous protégeant pas.

« La Turquie ne peut pas nous abandonner à l'occupation russe; elle ne doit pas délibérer; elle ne doit pas négocier sous l'empire d'un pareil fait. C'est la guerre déclarée du moment où l'on nous envahit, et elle n'est plus libre de séparer notre cause de la sienne.

« Nous la rappelons aux traités et aux engagements qu'elle a pris. Qu'elle y réfléchisse; la crise est suprême! Toutes ses concessions antérieures n'ont abouti qu'à la compromettre : une nouvelle faiblesse ne la sauverait pas. En nous abandonnant, nous le lui prédisons, elle se perdrait. Comment invoquera-t-elle la protection de l'Europe si elle commence par manquer elle-même à ceux qu'elle doit protéger?

« Voilà les principes et les faits; voilà le droit et les violations. Nous les soumettons à la conscience du monde civilisé.

« Nous protestons contre l'invasion des provinces danubiennes par la Russie.

« Nous adressons à la Turquie une solennelle mise en demeure de se défendre en nous protégeant.

« Notre patrie est opprimée. Le droit des gens violé crie en nous, et malheur à qui ne l'écouterait pas ! Nous demandons assistance ; mais nous sommes prêts à nous aider nous-mêmes, et l'histoire a prouvé que nous n'y sommes pas impuissants. Les provinces danubiennes sont ici, comme à leur origine, le poste avancé du monde occidental. La barbarie les menace aujourd'hui comme autrefois. Si l'invasion passe sur elles, elle passera sur la Turquie et après la Turquie sur l'Europe.

« Au nom de nos compatriotes.

« Paris, 12 juillet 1853.

« *Signé :* BOLLAC, maire de la ville de Bucharest ; — STEPHAN GOLESCO, membre du gouvernement provisoire en 1848 ; — C.-A. ROSETTI, *idem ;* — JOSAPHAT, archimandrite ; — J.-E. VOÏNESCO, ministre secrétaire d'État. »

Cependant la Porte continuait ses préparatifs de guerre ; mais, persistant dans l'attitude conciliatrice qu'elle avait prise dès le principe de cette affaire, elle publiait, à la date du 14 juillet, une protestation peu énergique servant en même temps de réponse à une circulaire de M. de Nesselrode.

Voici ce document :

« La Sublime Porte vient d'apprendre officiellement que l'armée russe a passé le Pruth et qu'elle est entrée dans la Moldavie avec l'intention d'occuper aussi la Valachie.

« Ce mouvement, opéré sans son concours sur une partie intégrante de son empire, a dû lui causer autant de peine que de surprise.

« Il lui est pénible de voir les habitants de ces provinces loyales et tranquilles exposés à toutes les chances d'une occupation militaire ; il lui est difficile de concilier une telle agression avec les déclarations pacifiques et les assurances amicales que le cabinet de Saint-Pétersbourg a tant de fois réitérées ; il lui est encore plus difficile de ne pas s'étonner d'une opération qui porte atteinte aux principes établis dans le traité de 1841.

« La Sublime Porte, en exprimant les sentiments que lui fait éprouver cet événement, ne peut se dispenser de mettre dans leur vrai jour quelques circonstances auxquelles les ministres de S. M. Impériale se sont efforcés en vain de donner une conclusion telle que la leur faisait désirer leur amour de la justice et de la tranquillité.

« Les négociations qui furent entamées de concert avec le prince Menschikoff se bornaient d'abord aux points qui souffraient des diffi-

cultés relativement à la question des lieux saints, et les difficultés qui en étaient les objets principaux ne tardèrent pas à recevoir une solution propre à satisfaire toutes les parties intéressées.

« Nous avons consenti en outre à la construction d'une église et d'un hôpital à Jérusalem pour le service spécial des Russes, en sorte que les concessions demandées en faveur des prêtres et pèlerins de la même nation n'ont pas été refusées non plus.

« Après l'heureuse conclusion de la partie des négociations qui avait trait au seul objet ostensible de la mission extraordinaire du prince Menschikoff, cet ambassadeur s'est empressé, avec les plus vives instances, de faire accepter une autre demande dont les conséquences, si elle avait été admise par le gouvernement de S. M. le sultan, n'auraient pas manqué de porter une grave atteinte aux intérêts de l'empire et de compromettre les droits souverains qui en sont les ornements et les soutiens.

« On a vu par les communications officielles que la Sublime Porte a faites en temps et lieu aux hautes puissances, qu'elle n'hésite point à donner des assurances suffisantes, capables de dissiper les doutes qui ont amené les discussions relatives aux droits, aux priviléges spirituels, et à d'autres immunités qui s'y rattachent, et dont les églises grecques et les prêtres grecs sont en possession de la part de S. M. le sultan. Loin de songer à retirer une partie quelconque de ces priviléges ou même à en restreindre la jouissance consacrée par leur utilité, Sa Majesté Impériale se fait une gloire de les confirmer publiquement, et, fidèle aux maximes de la justice et de la clémence, de les mettre à l'abri de tout préjudice au moyen d'un acte solennel revêtu de son hatti-schérif et qui a été porté à la connaissance de tous les gouvernements amis.

« Tel étant le cas, ce serait une chose oiseuse que d'encombrer cette question de détails inutiles. Il suffit ici de constater que, d'un côté, la demande de l'ambassadeur russe, nonobstant certaines modifications soit dans les termes, soit dans la forme, demeurait à la fin inadmissible à cause de ce qui vient d'être expliqué; tandis que, de l'autre côté, elle devenait sans objet réel par suite des garanties solennelles données spontanément par le souverain lui-même à la face du monde entier. Ces faits incontestables suffisent pour dégager la Sublime Porte de toute obligation de s'excuser davantage au sujet des priviléges religieux. Il est d'une évidence incontestable que l'indépendance d'un Etat souverain est nulle, si parmi ses attributions il n'existe pas celle de refuser sans offense une demande que les traités n'autorisent point, et dont l'acceptation serait en même temps superflue, quant à son objet ostensible, et non moins humiliante que nuisible à la haute partie qui s'en excuse. Néanmoins la Sublime Porte

ne se désiste en rien de son désir amical et profondément sincère non-seulement de remplir tous ses engagements envers la Russie avec la plus scrupuleuse exactitude, mais en outre de lui donner une nouvelle preuve de ses dispositions cordiales qui soit compatible avec les droits sacrés de la souveraineté et avec l'honneur et les intérêts fondamentaux de son empire.

« Elle est toujours prête à réitérer les assurances promises dans la lettre en date du 4/16 juin, écrite en réponse à celle de S. Exc. le comte de Nesselrode, portant la date du 19 mai (v. s.), et elle est encore disposée, pour peu que l'on veuille s'arrêter à un arrangement propre à satisfaire la cour de Russie sans préjudice pour les droits sacrés du sultan, à envoyer un ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg, pour chercher, de concert avec le cabinet russe, les moyens de parvenir à ce but. Quant au passage de la lettre de S. Exc. le comte de Nesselrode relatif à l'invasion éventuelle du territoire ottoman, la Sublime Porte a déjà déclaré qu'elle ne saurait l'accepter; et puisque cette lettre, ainsi que la réponse du ministère ottoman, ont été sur-le-champ communiquées aux puissances signataires du traité de 1841, il devient évidemment inutile de se répandre en détails sur une question aussi pénible.

« A la suite de ces circonstances et en vertu de ces considérations, le gouvernement de Sa Majesté avait lieu d'espérer que les motifs fondés qu'il n'a cessé d'alléguer pour justifier le refus de son consentement, l'impossibilité dans laquelle il se trouve de l'accorder et le désir sincère qu'il a exprimé à plusieurs reprises de voir renouer les relations cordiales des deux hautes parties, seraient enfin appréciés, et que la cour de Russie reviendrait à des sentiments plus équitables à son égard. La Sublime Porte éprouve d'autant plus de douleur en se voyant déçue dans cet espoir, que les qualités éminentes de l'empereur de Russie, sa modération et sa justice connues ne lui permettent pas de supposer que Sa Majesté serait capable de vouloir fonder ses demandes sur d'autres bases que celles de la raison et du bon droit, et qu'elle a tout récemment donné, soit au sultan lui-même, soit aux puissances européennes, des assurances positives de son désir et de respecter la dignité et de maintenir l'indépendance de l'empire ottoman.

« Voilà dans quel état de choses la Sublime Porte vient de recevoir l'avis officiel que les troupes russes ont franchi la frontière.

« Si la cour de Russie persiste à fonder la demande de consacrer par un document obligatoire envers elle les priviléges religieux dont il est question dans le traité de Kaïnardji, il est à remarquer que la promesse contenue dans la première partie de l'art. 7 de ce traité, relativement à la protection de la religion chrétienne et de ses églises, est

une généralité, et l'on ne peut guère y voir le degré de force que la Russie lui attribue, et encore moins une spécialité en faveur de la religion grecque.

« Quoi qu'il en soit, si la Sublime Porte manquait de protéger la religion et les églises chrétiennes, c'est alors seulement qu'il faudrait lui rappeler sa promesse en citant le susdit traité, et il n'est pas moins clair que cette nouvelle proposition ne saurait être fondée sur ce traité, attendu que les priviléges et les immunités de la religion grecque ont été octroyés par la Sublime Porte sans la demande ni l'intervention de qui que ce fût. C'est, en effet, un point d'honneur pour elle de les maintenir à présent et à l'avenir, et un devoir que lui impose son système plein de sollicitude pour ses sujets. Les firmans qui viennent d'être promulgués, et qui confirment les priviléges et les immunités de toutes les religions, témoignent publiquement des fermes intentions de la Sublime Porte à cet égard; de manière que, sans le moindre doute, une intervention étrangère n'est point du tout nécessaire à cet effet. Seulement, puisque la cour de Russie a conçu, quel qu'en puisse être le motif, des soupçons par rapport à ces priviléges religieux, et que la religion grecque est celle de l'auguste empereur et d'une grande partie de ses sujets, la Sublime Porte, mue par ces considérations, comme aussi par déférence pour les relations amicales qui existent encore entre les deux puissances, ne recule pas devant la résolution de donner, à ce sujet, des assurances suffisantes. Mais si un gouvernement contractait, sur les droits et priviléges qu'il a de son propre mouvement accordés aux églises et aux prêtres d'une nation de tant de millions d'âmes soumises à son autorité, des obligations exclusives avec un autre gouvernement, ce serait partager son autorité avec ce gouvernement, ce ne serait qu'anéantir sa propre indépendance.

« Les traités conclus entre la Sublime Porte et la cour de Russie concernant les deux principautés n'autorisent en aucune manière l'envoi, de la part de la Russie, de troupes dans ces deux pays, et l'article y relatif, qui se trouve dans le sened de Balta-Liman, est subordonné au cas où éclateraient des troubles internes; ce qui n'est nullement le cas dans la circonstance actuelle.

« Le fait est que ce procédé agressif de la part de la Russie ne saurait être, en principe, considéré autrement que comme une déclaration de guerre, donnant à la Sublime Porte le droit incontestable d'employer en revanche la force militaire. Mais la Sublime Porte est loin de vouloir pousser ses droits à l'extrême. Forte de la justice qui règle sa politique envers les puissances, elle préfère les réserver, dans l'attente du retour spontané de la Russie à une manière d'agir plus conforme à ses déclarations. C'est dans le but d'écarter tout obstacle

à ce retour qu'elle se borne, pour le moment, à protester contre l'agression dont elle a bien le droit de se plaindre. Elle croit offrir, par ce moyen, au monde entier une nouvelle preuve de la modération du système qu'elle a adopté dès le commencement de cette affaire. Elle s'abstient de tout acte hostile; mais elle déclare qu'elle ne consent en aucune manière à ce que l'on fasse entrer de temps en temps des troupes dans les provinces de Moldavie et de Valachie, qui sont partie intégrante de l'empire ottoman, en les regardant comme une maison sans maître.

« Elle proteste donc formellement et ouvertement contre cet acte, et dans la conviction que les puissances signataires du traité de 1841 ne donneraient pas leur assentiment à une pareille agression, elle leur a fait un exposé des circonstances et garde en attendant une attitude armée pour sa défense.

« Pour en venir à la conclusion, elle répète que S. M. le sultan est toujours désireux d'aller au-devant de toute réclamation fondée de la cour de Russie, ce dont il a déjà donné maintes preuves, et est prêt à redresser tout grief concernant les affaires religieuses dont pourraient avoir à se plaindre ses sujets grecs; que réparation a été faite par rapport aux lieux saints, que cette question a été résolue à la satisfaction de la Russie, et que la Sublime Porte n'hésite pas à offrir des assurances plus explicites, afin de confirmer l'arrangement qui a été fait au gré de toutes les parties.

« Constantinople, le 2 (14) juillet 1853 (8 chevval 1269). »

IX.

Circulaire du comte de Nesselrode réfutée par le gouvernement français. — Tentatives de conciliation par les puissances européennes. — Conduite vexatoire des Russes dans les provinces envahies. — Préparatifs de guerre de la Russie. — Effets qu'ils produisent à Constantinople. — Les troupes du Caucase forment un cordon sur la frontière. — Description géographique du Caucase — Aperçu sur les peuplades qui l'habitent et sur Schamyl. — Nouvelles tentatives de la diplomatie. — Conférences de Vienne. — Note proposée. — La Russie y adhère. — La Porte exige des modifications que repousse le cabinet de Saint-Pétersbourg. — Exaltation guerrière des Russes et des Turcs. — Séances du divan. — Manifeste de la Porte. — Les escadres de France et d'Angleterre franchissent les Dardanelles. — Note du *Moniteur*. — Le commandement des troupes turques du Danube est remis à Omer-Pacha. — Biographie de ce général. — Dispositions militaires. — Les Turcs traversent le premier bras du Danube.

Tout en envahissant les provinces danubiennes, la Russie ne cessait de protester de son amour de la paix et de repousser toute pensée d'agrandissement territorial. La circulaire adressée par son ministre, le comte de Nesselrode, aux agents diplomatiques, à la date du 20 juin, se terminait ainsi :

« Nos troupes entrent dans les principautés, non pour faire à la Porte une guerre offensive que nous éviterons au contraire de tout notre pouvoir aussi longtemps qu'elle ne nous y forcera point; mais parce que la Porte, en persistant à nous refuser la garantie morale que nous avions droit d'attendre, nous oblige à y substituer provisoirement une garantie matérielle; parce que la position qu'ont prise les deux puissances dans les ports et eaux de son empire, en vue même de sa capitale, ne pouvant être envisagée par nous dans les circonstances actuelles que comme une occupation maritime, nous donne en outre une raison de rétablir l'équilibre des situations réciproques moyennant une prise de position militaire. Nous n'avons, du reste, aucune intention de garder cette position plus longtemps que ne l'exigeront notre honneur ou notre sécurité. Elle sera toute temporaire; elle nous servira uniquement de gage, jusqu'à ce que de meilleurs conseils aient prévalu dans l'esprit des ministres du sultan. En occupant les principautés pour un temps, nous désavouons d'avance toute idée de conquête. Nous ne prétendons obtenir aucun agrandissement de territoire. Sciemment et volontairement, nous ne chercherons à exciter aucun soulèvement parmi les populations chrétiennes de la Turquie. »

Et plus loin :

« Nous l'avons dit, et nous le répétons : l'empereur ne veut pas plus aujourd'hui qu'il ne l'a voulu dans le passé renverser l'empire ottoman, ou s'agrandir à ses dépens. Après l'usage si modéré qu'il a fait en 1829 de la victoire d'Andrinople, quand cette victoire et ses conséquences mettaient la Porte à sa merci ; après avoir, seul en Europe, sauvé la Turquie, en 1833, d'un démembrement inévitable; après avoir, en 1839, pris auprès des autres puissances l'initiative des propositions qui, exécutées en commun, ont de nouveau empêché le sultan de voir son trône faire place à un nouvel empire arabe, il devient presque fastidieux de donner les preuves de cette vérité. Au contraire, le principe fondamental de la politique de notre auguste maître a toujours été de maintenir aussi longtemps que possible le *statu quo* actuel de l'Orient. Il l'a voulu et le veut encore, parce que tel est, en définitive, l'intérêt bien entendu de la Russie, déjà trop vaste pour avoir besoin d'une extension de territoire; parce que, prospère, paisible, inoffensif, placé comme utile intermédiaire entre des États puissants, l'empire ottoman arrête le choc des rivalités qui, s'il tombait, se heurteraient incontinent pour s'en disputer les ruines; parce que la prévoyance humaine s'épuise vainement à chercher les combinaisons les plus propres à combler le vide que laisserait dans l'équilibre politique la disparition de ce grand corps. »

Les allégations contenues dans cette circulaire furent victorieusement réfutées par le gouvernement français dans une dépêche-circulaire du ministre des affaires étrangères, M. Drouin de Lhuys. Dès le commencement des menaçants préparatifs de guerre que la Russie faisait en Bessarabie et dans la province de Sebastopol, la France et l'Angleterre, agissant d'un commun accord, avaient chacune préparé une escadre. Lorsque le prince Menschikoff eut quitté Constantinople, en rompant toute relation diplomatique avec la Porte, ces escadres combinées reçurent l'ordre d'aller mouiller dans la baie de Besika, où elles arrivèrent vers le milieu de juin.

Le cabinet russe parlait de la position prise par les deux puissances dans les ports et les eaux de l'empire ottoman, en vue de la capitale, comme d'une occupation maritime donnant à la Russie le droit de rétablir l'équilibre entre les positions respectives en occupant une position militaire. Ainsi était justifiée l'occupation de la Moldavie et de la Valachie.

C'était dénaturer les faits de la manière la plus flagrante. Les flottes n'avaient pris leur position que lorsqu'il ne pouvait rester aucun doute sur les intentions de la Russie. On ne saurait confondre l'occupation militaire des deux provinces, contre le gré de leur souverain légitime, avec la présence d'une flotte hors des côtes de l'empire, présence qui

a lieu sur le désir et la demande exprimés par le souverain, et dans le but de le protéger, sans qu'il y ait cependant occupation quelconque de son territoire et sans qu'on se soit écarté de la stricte règle qui, en temps de paix, ferme les Dardanelles aux pavillons de guerre étrangers. L'emploi d'arguments de cette espèce est la meilleure preuve de la faiblesse de la cause qu'ils sont destinés à défendre.

La présence d'une flotte alliée dans les ports d'une puissance amie ne peut nullement être assimilée à l'occupation d'un territoire. Le cas était même diamétralement opposé, car la Porte, dans l'exercice de son droit incontestable, avait sollicité la France et l'Angleterre de s'approcher des Dardanelles, quoique ce ne fût pas en vue de la capitale, dans le but positif de repousser une attaque contre son indépendance. Dans cette circonstance, les restrictions imposées par les traités étaient respectées par la France et l'Angleterre, bien qu'elles eussent été violées par la Russie.

Où trouve-t-on dans le droit public que, pour un grief diplomatique, on puisse occuper un pays sans une déclaration préalable de guerre et comme une simple garantie? L'état de guerre ou de paix est marqué de caractères distincts qui ne peuvent jamais se confondre. Quand on est en guerre, on peut s'emparer d'un pays par la conquête, le détenir ensuite comme garantie d'un subside ou d'une indemnité stipulée. Quand on est en paix et qu'on a néanmoins des griefs, on les expose, on les fait valoir; au besoin, on obtient un médiateur ou bien on traite par soi-même; mais on n'a pas le droit de prendre possession d'un territoire, même neutre, en pleine paix.

Cependant des tentatives de conciliation étaient faites par la France et l'Angleterre d'un côté; de l'autre, par l'Autriche, qui avait envoyé aux frontières de la Servie un corps d'observation de 50,000 hommes. La Russie feignait de se prêter à ces négociations pour gagner du temps et continuer ses préparatifs de manière à en imposer tellement, qu'elle pût obtenir ce qu'elle désirait par un bon traité, sans qu'il lui en coûtât un homme ni un écu, quitte à saisir un peu plus tard un prétexte pour exiger davantage, selon les recommandations de Pierre le Grand.

Au moment même où la diplomatie réunissait ses efforts pour de nouveaux projets d'arrangement, l'hospodar de Moldavie, le prince Ghika, par suite de la pression des autorités russes, faisait savoir à la Porte qu'il ne pouvait plus continuer ses relations avec le gouvernement du sultan. En réponse à cette déclaration, le divan envoya immédiatement aux deux hospodars de Moldavie et de Valachie l'ordre de quitter, avec toutes les autorités, les provinces envahies. Les consuls de France et d'Angleterre furent également invités par leurs gouvernements respectifs à amener leur pavillon. La Moldavie et la Valachie

furent soumises par les Russes à une contribution en nature. Plusieurs jeunes boyards, fils des premières familles, ayant manifesté leur mécontentement contre les exactions des troupes, furent immédiatement incorporés à l'armée moscovite pour y servir, pendant trois ans, comme simples soldats. En même temps, le tribut destiné à la Turquie était saisi. Une flottille russe, composée de cent cinquante chaloupes canonnières et de cinquante autres bâtiments bien armés, ayant son centre d'opération à Ismaïl, dominait toute la partie intérieure du Danube et commandait entièrement le fleuve.

Le 7 juillet, lorsque fut officiellement connue l'entrée des Russes dans les principautés du Danube, un mouvement des plus vifs se manifesta à Constantinople dans toutes les régions politiques. Le sultan fit appeler sur-le-champ Riza-Pacha, homme d'énergie, longtemps opposé à la réforme, à laquelle il s'est depuis sincèrement rallié, et lui demanda son avis sur la situation. Riza-Pacha répondit que la Russie faisant la guerre à la Turquie, il fallait immédiatement repousser la force par la force. Le sultan, bien que ses sentiments personnels ne fussent pas absolument favorables à Riza, se montra visiblement disposé à adopter l'avis qui lui était offert, et à donner à l'ancien favori de son père une place dans le cabinet, en conservant toutefois les ministres actuels.

Grande fut l'émotion dans la diplomatie. Elle mit tout en œuvre pour convaincre le sultan qu'il importait de ne rien précipiter; que les puissances ne s'opposaient pas à ce que la Turquie repoussât la force par la force, si la Russie ne se désistait pas de ses prétentions et ne s'engageait point à repasser le Pruth dans un délai donné. La dignité de la Porte, dirent les agents diplomatiques à Abdul-Medjid, peut lui conseiller la guerre, mais elle ne saurait lui commander la guerre sans discernement.

Le sultan céda, mais non pas définitivement. La diplomatie ne put obtenir de lui qu'un délai passé lequel Sa Hautesse déclara qu'elle se vengerait des affronts dont elle était abreuvée par la Russie, laissant à ses alliés à décider dans leur propre intérêt s'ils devaient ou non soutenir la Turquie dans cette lutte inégale. Les ambassadeurs en référèrent en toute hâte à leurs gouvernements.

La Russie ne restait pas inactive. En sa qualité d'aide de camp général du tzar Nicolas, le prince Mensckikoff ordonna aux troupes russes du Caucase de se retirer de ce pays et de former sur les frontières un cordon spécial de surveillance. Profitant de ce mouvement de retraite et de la situation de la Russie vis-à-vis de la Porte, l'intrépide chef des montagnards, l'émir Schamyl donna l'ordre à l'un de ses lieutenants, le naïd Mohammed-Bey, d'envahir la Gourie russe. L'attaque fut effectuée par les Circassiens dans la nuit du

27 au 28 juillet, avec des forces extraordinaires dirigées contre l'importante forteresse russe de Toprak-Kalé dont, après un combat acharné, les Circassiens s'emparèrent. Cette forteresse fut immédiatement démantelée par les troupes de Schamyl, qui se rendirent maîtresses de toutes les munitions qu'elle renfermait ainsi que de deux cents pièces de canon.

Ce fait important donna à la Porte l'assurance que, dans la guerre qui se préparait, elle pourrait compter sur l'appui des montagnards du Caucase. Il n'est pas hors de propos de donner ici quelques détails sur ces peuplades guerrières qui, depuis cinquante ans, résistent à la Russie, à ses généraux les plus habiles, à ses armées les plus puissantes, et qui, dans la crise actuelle, vont être appelées à remplir un rôle nouveau. Nous emprunterons quelques-uns de ces détails à M. Armand Vernhette, l'un des rédacteurs du journal *le Pays*.

Le mont Caucase est une chaîne continue de montagnes de la plus grande élévation, laquelle occupe entièrement l'espace de terre ou isthme compris entre la mer Noire et la mer Caspienne, par les 40 et 42 degrés de latitude nord. Son inclinaison est de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Sa longueur est de deux cents lieues en ligne droite. Il offre un massif aussi étendu et encore plus élevé que les Alpes d'Europe, puisque son pic dominant (le mont Elbourous) a une élévation de 5,425 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les plus hautes sommités de cette chaîne sont granitiques; mais ses flancs sont couverts de schiste et de grès. On trouve rarement du calcaire dans les hautes vallées; mais on en voit à nu et en très-grandes masses sur le littoral maritime. Les pentes du Caucase sont extrêmement escarpées vers le nord, et descendent d'une manière presque abrupte sur le grand plateau qui termine de ce côté les vastes steppes de la Russie. Aux yeux des voyageurs qui viennent du nord, le Caucase présente de loin l'aspect d'une immense muraille aussi imposante par sa longueur que par sa grande élévation. Ses pentes méridionales sont assez douces et se lient avec les chaînes montueuses dont nous avons parlé plus haut. Les sommités sont couronnées de neiges éternelles; mais ses flancs sont couverts d'arbres et de pâturages. Le luxe de la plus brillante végétation se montre principalement sur son versant méridional. En avant du flanc septentrional on voit couler le Kouban vers la mer Noire, et le Térek vers la mer Caspienne. Ces deux cours d'eau descendent des plus hautes sommités placées au centre de la chaîne caucasienne. Le Kour, qui prend sa source près des mêmes crêtes du côté du midi, longe de l'est à l'ouest le pied méridional du Caucase, et verse ses eaux dans la mer Caspienne, après avoir reçu l'Araxe, qui prend naissance dans les montagnes dont le mont Ararat est un des points culminants.

Les montagnes du Caucase sont situées dans toute leur longueur en face des plaines russes : elles les dominent, et sans cesse leurs peuplades guerrières les menacent de l'invasion ou du pillage. Dans ses grandes conquêtes, dans sa course vers l'orient, la Russie a rencontré là une barrière infranchissable, des ennemis qu'elle n'a jamais pu vaincre et dompter entièrement. Il est facile de comprendre quels intérêts immenses sont groupés pour l'Europe, pour le monde et surtout pour l'empire moscovite, autour de ces forteresses qui séparent encore les steppes de l'occident des plaines plus fortunées de l'Asie.

• Débris des hordes victorieuses d'Attila, les peuplades caucasiennes en ont gardé le type énergique et sauvage. Ce sont les derniers vestiges du vieux monde encore debout au milieu du monde moderne. Pour retrouver la trace des luttes incessantes de ces tribus contre les conquérants moscovites, il faut arriver au moyen âge. Elles avaient résisté aux Tartares, aux Turcs, aux Persans. Dès l'origine, la Russie osait à peine les attaquer, car derrière elles pouvait se lever l'Asie tout entière. Mais la Russie étendit son empire dans la Crimée et la Mongolie; un ukase du tzar Paul incorpora, au commencement de ce siècle, la Géorgie à l'empire. Dès lors sans trêve ni merci s'engagea la lutte. Depuis cinquante ans elle dure, et c'est à peine si, par quelques progrès sérieux, la Russie a pu compenser d'immenses sacrifices d'argent et de soldats. Par sa patiente énergie, sa diplomatie habile à diviser, ses efforts de colonisation, par l'influence pénétrante des mœurs civilisées, elle a pu affaiblir ses ennemis du Caucase; elle ne les a pas domptés.

La longue ligne des montagnes caucasiennes s'étend entre les deux mers qui séparent l'Europe de l'Asie; le centre est à Kasbeck. C'est là qu'existe la grande communication de la Russie avec la Géorgie et que passe la seule route militaire traversant le Caucase du nord au sud. Il existe deux régions bien distinctes, séparées par le défilé du Dariel et habitées par des tribus diverses, indépendantes les unes des autres. Dans l'une sont des peuplades victorieusement retranchées et que l'on a pu à peine explorer et connaître : ce sont, par exemple, les Ubiches, les Ossètes, moins belliqueux, adoucis par le christianisme, mais non soumis et vaincus. Plus près de la ligne russe se trouvent les Tcherkesses, peuplade guerrière, enthousiaste, qui, pendant trente ans, a tour à tour ravagé les provinces de la Russie et défié ses armées. Chez eux la lutte est assoupie. Les gouverneurs du Caucase ont tout fait pour les attirer par la douceur, par l'intrigue, par l'intérêt. On a fait pénétrer au milieu d'eux la civilisation et l'aisance. On en a envoyé à Saint-Pétersbourg pour former des escadrons de la garde, pour y être comblés de faveurs. Il ne faut pas croire cependant que les

peuplades tcherkesses soient à jamais acquises à la Russie; d'un instant à l'autre l'écho des batailles peut réveiller ces lions des montagnes.

L'autre partie des monts caucasiens est baignée par la mer Caspienne. Là vivent les peuplades les plus guerrières et les plus féroces: les Tchetchens et les Lesghis. Là, depuis vingt ans, les deux illustres chefs Kasi-Molla et Schamyl épuisent ou déciment les armées russes, qui paient chèrement leurs faibles conquêtes. Quelque mystérieuse que soit pour l'Europe l'histoire de ces luttes étranges, on peut en suivre cependant les phases sanglantes. Le plus habile des généraux russes chargés de la guerre du Caucase, c'est Yermoloff, qui sut dompter ou attirer les Tcherkesses, maîtrisa les Tchetchens et put établir sur les deux lignes des forteresses avancées. Il fut rappelé en 1826. Après lui, les généraux de Rosen, Paskiewitz et Neldkart ont eu tour à tour des succès ou des revers toujours sanglants. Depuis neuf ans, l'empereur Nicolas a confié cette tâche immense de la pacification du Caucase au prince Woronzoff, qu'il a investi d'une autorité souveraine sur les vastes provinces conquises depuis deux siècles entre le Pruth et l'Aras. Administrateur habile et tenace, général prudent et énergique, le prince Woronzoff a beaucoup fait pour le triomphe de la Russie : il a été seul capable de résister, victorieusement parfois, au grand chef Schamyl, dont nous allons esquisser la vie aventureuse. Depuis 1834, Schamyl règne sur une partie des peuplades du Caucase. Il en est le chef suprême, le roi-prophète. Grand général, chef audacieux, législateur habile, il a su réunir en un faisceau ces populations dispersées. Il a institué une nouvelle religion de l'État, celle des Ulémas du Daghestan. Né en 1797, initié de bonne heure au fanatisme religieux et aux luttes de la guerre, il s'est révélé un jour soudainement à ces peuples étonnés. Aujourd'hui encore, le cri de guerre des montagnes du Caucase : *Mahomet est le premier prophète d'Allah; Schamyl est le second!* sert de ralliement aux ennemis des Russes. Chassé de sa forte retraite d'Akulcho par le général Grabbe, il écrasait, en 1843, l'armée russe à Dargo. Tour à tour vaincu et vainqueur, il reparaît au milieu des ruines et surprend ses ennemis par un nouveau coup de main. Enserré dans une ligne de fer par le prince Woronzoff, il a toujours su y échapper. Il a formé ses troupes, administré ses provinces. En 1850, il faisait une nouvelle descente et regagnait du terrain. Cette année, encouragé par les bruits de guerre et l'approche des Turcs, il a fait une admirable campagne qui a neutralisé les progrès, arrêté les conquêtes de la Russie.

Les quatre puissances, la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, s'étaient réunies pour conjurer la tempête qui menaçait l'Europe. Une note, rédigée à Vienne dans une conférence diplomatique

par les représentants de ces puissances, et approuvée par leurs gouvernements, fut envoyée à l'empereur Nicolas, qui y donna son adhésion. Avant d'agir de même, la Porte fit à la note quelques modifications, dont la principale était l'engagement pris par la Russie d'évacuer les principautés danubiennes. Ces modifications ne furent pas admises par le cabinet de Saint-Pétersbourg. Le divan, de son côté, refusa, malgré les sollicitations du corps diplomatique, de revenir sur sa décision. Les deux puissances rivales étaient débordées par l'opinion de leurs sujets, qui éclatait en démonstrations.

A son arrivée à Moscou, l'empereur Nicolas, qui se rendait à Varsovie et à Olmütz, pour de là gagner Odessa, fut complimenté par le métropolitain Philarète, qui lui adressa les paroles suivantes :

« Très-pieux seigneur, l'Église orthodoxe a toujours vu en vous son défenseur; mais aujourd'hui votre puissance lui est révélée d'une manière bien plus visible. Vous vous êtes levé avec les armes qui ont secondé la toute-puissance de la parole impériale, et la terreur que ces armes ont répandue *parmi les puissances étrangères* nous inspire la conviction que votre auguste parole triomphera des forces ennemies comme en triompheront vos armes. Pénétrées de la sublimité de vos pensées, nos âmes s'élèvent vers le Créateur qui protége les têtes couronnées avec les prières. Seigneur, c'est dans votre force que les rois puisent la leur ! »

En Turquie surtout l'exaltation populaire était à son comble. Elle se faisait jour par des placards que jusque sur les murs du sérail affichaient des mains inconnues. Puis vinrent les adresses présentées directement au sultan par les ulémas et les loftas ou étudiants. Dans l'après-midi du 8 septembre, une centaine d'ulémas se rendirent processionnellement à la Porte, et remirent au grand vizir une adresse dans laquelle ils demandaient que le gouvernement fît enfin cesser l'état d'incertitude où depuis plusieurs mois se trouvait la nation, en déclarant immédiatement la guerre à la Russie. Cette démonstration causa parmi la population turque une véritable agitation et parut aux ministres assez grave pour les engager à se réunir le même soir en conseil extraordinaire afin d'en délibérer. Le lendemain, 9 septembre, était le premier jour du *courbam-baïram*, ou grand carême des musulmans. Pour ouvrir cette sainte quarantaine, le sultan devait se rendre en grande pompe à la mosquée de Sainte-Sophie. On craignait une manifestation plus sérieuse que la démarche des ulémas. Les troupes composant la garnison de Constantinople furent renforcées ; les gardes de police doublées; les équipages de la flotte turque consignés à bord; les ambassadeurs de France et d'Angleterre firent demander à Besika plusieurs bâtiments. D'accord avec le gouvernement ottoman, deux frégates françaises et deux frégates an-

glaises franchirent les Dardanelles et vinrent mouiller devant Constantinople.

Grâce à ces précautions, le mouvement appréhendé se borna à des cris de guerre poussés sur le passage du cortége impérial. Cependant il n'était pas possible de se méprendre sur l'attitude de ces populations. Les choses en étaient venues au point où il n'y avait d'autre issue que les armes. Cantonnés dans deux provinces fertiles où les vivres abondaient, où le général Gortschakoff prélevait tribut, les Russes pouvaient attendre. Il n'en était pas de même des Osmanlis. Ils avaient fait des efforts surnaturels en argent et en hommes. Cent vingt mille hommes rassemblés dans les Balkans et sur les bords du Danube ne pouvaient y passer l'hiver. Ces *rédifs*, ou soldats irréguliers, turbulents, mal vêtus, venus de la Turquie d'Asie, de la Syrie, de Tunis, de Tripoli, de l'Égypte, se fussent débandés ou révoltés. Déjà considérés, à cause de leurs réformes, comme à moitié chrétiens, le sultan et Reschid-Pacha, son ministre, eussent couru des risques réels s'ils avaient accepté les conditions proposées par la diplomatie de Péra. Une conspiration contre la vie du sultan avait été découverte au commencement de juillet. Le 4 de ce mois on vit passer dans le faubourg de Galata quinze imans et loftas, convaincus d'avoir trempé dans ce complot. Leur but était de remplacer Abdul-Medjid par son frère Abdul-Aziz, prince d'un caractère plus belliqueux.

Le 25 septembre, le gouvernement impérial convoqua un grand conseil national pour délibérer sur la situation. Ce conseil, qui comptait environ deux cents membres, se réunit à la Porte sous la présidence du grand vizir Mustapha-Pacha. Il se composait des ministres en exercice, des anciens ministres, des grands dignitaires, des muchirs, des généraux de division et de brigade, des ulémas les plus considérables, des professeurs des grandes mosquées, des fonctionnaires en activité et en non activité de la première classe et du premier rang de la seconde, de tous les membres du bureau et du grand référendaire du divan.

A l'ouverture de la première séance, qui dura six heures, Reschid-Pacha, ministre des affaires étrangères, exposa de la façon la plus lucide toutes les phases de la question. Chaque membre fut ensuite invité à donner son opinion motivée sur l'acceptation de la note de Vienne non modifiée ou sur le maintien des modifications faites par la Porte.

Le lendemain, une seconde séance, également de six heures, fut consacrée à recueillir les avis et les votes. A l'unanimité, le grand conseil se prononça pour les modifications de la Porte et pour toutes les mesures jugées nécessaires à la défense des intérêts nationaux.

« Par sa composition, disait alors le *Journal de Constantinople*, cette

assemblée est la première de ce genre qui ait été tenue en Turquie ; il n'en fut jamais de plus grave ni d'aussi nombreuse, et l'on peut dire que, par la libre expression de sa pensée, chacun de ses membre a prouvé qu'il avait complétement conscience du grand devoir qu'il remplissait. Oubliant les périls de la situation, tous n'ont eu en vue que la dignité du trône, les droits et l'indépendance de l'empire, et, pour les conserver intacts, ils ont déclaré qu'ils étaient prêts à faire le sacrifice de leur vie et de leur fortune. »

La décision du grand conseil ayant été immédiatement transmise au sultan, il la sanctionna par un hatti-schériff expédié à tous les gouverneurs de province. La Porte adressa en outre à tous les gouvernements le manifeste suivant pour leur faire connaître les motifs qui la décidaient à déclarer la guerre à la Russie :

Manifeste de la Sublime Porte, en date du 1er moucharem 1270.

« Dans les circonstances actuelles, il serait superflu de reprendre dès l'origine l'exposé du différend survenu entre la Sublime Porte et la Russie, d'entrer de nouveau dans le détail des diverses phases que ce différend a parcourues, ainsi que de reproduire les opinions et les appréciations du gouvernement de Sa Majesté Impériale le Sultan, qui ont été rendues notoires par les pièces officielles publiées en temps et lieu.

« Malgré le désir de ne pas revenir sur les motifs pressants qui ont déterminé les modifications apportées par la Sublime Porte au projet de note élaboré à Vienne, motifs exposés précédemment dans une note explicative, de nouvelles sollicitations ayant été faites pour l'adoption pure et simple dudit projet, à la suite de la non-adhésion de la Russie à ces mêmes modifications ; le gouvernement ottoman se trouvant aujourd'hui, quant à l'adoption du projet de note en question, sous l'empire de la plus grande impossibilité et forcé d'entreprendre la guerre, croit de son devoir de faire l'exposé des raisons impérieuses de cette importante détermination, ainsi que de celles qui l'ont obligé à ne pas conformer pour cette fois sa conduite aux conseils des grandes puissances ses alliées, bien qu'il n'ait jamais cessé d'apprécier la nature bienveillante de leurs observations.

« Les points principaux que relèvera d'abord le gouvernement de Sa Majesté le Sultan sont ceux-ci : c'est que dès le principe, il n'a existé dans sa conduite aucun motif de querelle, et qu'animé du désir de conserver la paix, c'est avec un remarquable esprit de modération et de conciliation qu'il a agi depuis le commencement du différend jusqu'à présent ; il est facile de prouver ces faits à tous les esprits qui ne s'écartent pas de la voie de la justice et de l'équité.

« Quand même la Russie aurait eu un sujet de plainte à élever re-

lativement à la question des lieux saints, elle aurait dû circonscrire ses démarches et ses sollicitations dans les limites de cette seule question, et ne pas élever des prétentions que ne pouvait comporter l'objet même de ses réclamations. Elle aurait dû ne pas prendre des mesures d'intimidation, comme celles d'envoyer ses troupes aux frontières et de faire des préparatifs de forces maritimes à Sébastopol, au sujet d'une question qui aurait dû être résolue amicalement entre les deux puissances. Or, il est évident que c'est tout à fait le contraire qui a eu lieu.

« La question des lieux saints avait été résolue à la satisfaction de toutes les parties; le gouvernement de Sa Majesté le Sultan avait témoigné de favorables dispositions au sujet des assurances demandées pour cette question, et pour certaines autres demandes relatives à Jérusalem; enfin, il n'y avait lieu de la part de la Russie d'élever aucune réclamation. N'est-ce pas chercher un prétexte de guerre que d'insister, comme elle l'a fait, sur la question des priviléges de l'Église grecque octroyés par le gouvernement ottoman, priviléges qu'il croit de son honneur, de sa dignité et de son autorité souveraine de maintenir, et au sujet desquels il ne peut admettre ni l'immixtion ni la surveillance d'aucun gouvernement? N'est-ce pas la Russie qui a occupé avec des forces considérables les principautés de la Moldavie et de la Valachie, en déclarant que ces provinces lui serviraient de garanties jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle exigeait? Cet acte n'a-t-il pas été justement considéré comme une violation des traités, et par conséquent comme un *casus belli?* Les autres puissances elles-mêmes ont-elles pu en juger autrement? Qui donc pourra douter que la Russie ne soit l'agresseur?

« La Sublime Porte, qui a toujours observé avec une fidélité notoire tous les traités, a-t-elle pu les enfreindre au point de déterminer la Russie à une démarche aussi violente que celle d'enfreindre elle-même ces mêmes traités? Ou bien, contrairement à la promesse consignée explicitement dans le traité de Kaïnardji, s'est-il produit dans l'empire ottoman des faits pareils à ceux de démolition d'églises chrétiennes ou d'obstacles apportés à l'exercice du culte chrétien? Sans vouloir entrer dans de plus longs détails sur ces points, le cabinet ottoman ne doute pas que les hautes puissances ses alliées ne trouvent et ne jugent tout à fait juste et véridique ce qui vient d'être mentionné.

« Quant à la non-adoption dans sa forme pure et simple du projet de note de Vienne par la Sublime Porte, il est à remarquer que ce projet, sans être tout à fait conforme à la note du prince Menschikoff et tout en contenant, il est vrai, dans sa composition quelques-uns des paragraphes du projet de note de la Sublime Porte elle-même,

n'est point dans son ensemble, soit dans sa lettre, soit dans son esprit, essentiellement différent de celui du prince Menschikoff.

« Les assurances en ce moment données par les représentants des grandes puissances au sujet des paragraphes du projet de note en question, que la Sublime Porte trouve dangereux ou nuisibles, sont une nouvelle preuve des bonnes intentions de leurs gouvernements respectifs pour la Sublime Porte; elles ont par conséquent causé une vive satisfaction au gouvernement de S. M. le Sultan. Il fait remarquer cependant, au moment où nous avons encore sous les yeux le débat des priviléges religieux soulevé par la Russie qui cherche à s'appuyer sur un paragraphe si clair et si précis du traité de Kaïnardji, que vouloir consigner dans une pièce diplomatique le paragraphe concernant la sollicitude active de l'empereur de Russie pour le maintien, dans les États de la Sublime Porte, des immunités et priviléges religieux octroyés au culte grec par le gouvernement ottoman avant l'existence même de la Russie comme empire; laisser dans un état douteux et obscur l'absence de tout rapport entre ces priviléges et le traité de Kaïnardji; employer en faveur d'une grande communauté des sujets de la Sublime Porte professant le rite grec des expressions qui pourraient faire allusion à des traités conclus avec la France et l'Autriche relativement aux religieux francs et latins, ce serait courir la chance de mettre à la disposition de la Russie certains paragraphes vagues et obscurs, dont quelques-uns sont contraires à la réalité des faits; ce serait également, sans nul doute, offrir à la Russie un prétexte solide pour ses prétentions de surveillance et de protectorat religieux, prétentions qu'elle essayerait de produire en affirmant qu'elles n'ont rien d'attentatoire au droit souverain et à l'indépendance de la Sublime Porte.

« Le langage même des employés et des agents de la Russie qui ont déclaré que l'intention de leur gouvernement n'était autre que de remplir l'office d'avocat auprès de la Sublime Porte toutes les fois que des actes contraires aux priviléges existants auraient lieu, est une preuve patente de la justesse de l'opinion du gouvernement ottoman.

« Si le gouvernement de S. M. le Sultan a jugé nécessaire de demander des assurances, lors même que les modifications proposées par lui à la note de Vienne auraient été accueillies, comment, en conscience, pourrait-il être tranquille si la note de Vienne était maintenue dans son intégrité et sans modifications? La Sublime Porte, en acceptant ce qu'elle a déclaré à tout le monde ne pouvoir admettre sans y être forcée, compromettrait sa dignité vis-à-vis des autres puissances; elle la sacrifierait aux yeux mêmes de ses propres sujets,

et, tout en attentant à son honneur, elle commettrait un suicide moral et matériel sur elle-même.

« Quoique le refus de la Russie d'accéder aux modifications réclamées par la Sublime Porte ait été basé sur un point d'honneur, on ne saurait nier que la cause réelle du refus de la Russie provient uniquement de son désir de ne pas laisser remplacer par des termes explicites des expressions vagues qui pourraient ultérieurement lui fournir un prétexte d'immixtion. Une semblable conduite oblige conséquemment la Sublime Porte à persister de son côté dans sa non-adhésion.

« Les raisons qui ont déterminé le gouvernement ottoman à faire ces modifications ayant été appréciées par les représentants des quatre puissances, il est prouvé que la Sublime Porte a eu complétement raison de ne pas adhérer à l'adoption pure et simple de la note de Vienne.

« En entrant en discussion sur les inconvénients que présente cette note, le but n'est pas de critiquer un projet qui a obtenu l'assentiment des grandes puissances. Leurs efforts ont toujours tendu, tout en désirant de préserver les droits et l'indépendance du gouvernement impérial, à conserver la paix; les démarches faites dans cette intention étant on ne peut plus louables, la Sublime Porte ne saurait assez les apprécier.

« Mais comme chaque gouvernement possède évidemment, par suite de ses propres connaissances et de son expérience locale, plus de facilités que tout autre pour juger les points qui touchent à ses propres droits, l'exposé que fait le gouvernement ottoman provient de l'unique désir de justifier la situation obligatoire où il se trouve placé à son plus grand regret, tandis qu'il aurait désiré continuer à ne point s'écarter des conseils bienveillants qui lui ont été offerts par ses alliés depuis l'origine du différend et qu'il a suivis jusqu'à présent. Si on allègue que l'empressement avec lequel on a arrêté en Europe un projet résulte de la lenteur de la Sublime Porte à proposer un arrangement, le gouvernement de S. M. le Sultan se trouve dans l'obligation de se justifier en exposant les faits suivants :

« Avant l'entrée des troupes russes dans les deux principautés, quelques-uns des représentants des puissances, guidés par l'intention sincère de prévenir l'occupation de ces provinces, ont exposé à la Sublime Porte la nécessité de rédiger un projet de fusion des projets de note de la Sublime Porte et du prince Menschikoff. Plus tard, les représentants des puissances ont remis confidentiellement à la Sublime Porte différents projets d'arrangement. Aucun de ces derniers ne répondant aux vues du gouvernement impérial, le cabinet ottoman était sur le point d'entrer en négociation avec les représentants des

puissances sur un projet rédigé par lui-même, conformément à leurs suggestions. Dans ce moment, la nouvelle du passage du Pruth par les Russes étant arrivée, ce fait a changé la question de face. Le projet de note proposé par la Sublime Porte a dû être mis de côté, et les cabinets ont été priés d'exprimer leur manière de voir sur cette violation des traités après la protestation de la Sublime Porte. D'un côté, le cabinet ottoman a dû attendre les réponses, et de l'autre, il a arrêté, sur la suggestion des représentants des puissances, un projet d'arrangement qui a été envoyé à Vienne. Pour toute réponse à toutes ces démarches actives, le projet de note élaboré à Vienne a paru.

« Quoi qu'il en soit, le gouvernement ottoman, craignant à juste titre tout ce qui impliquerait un droit d'immixtion en faveur de la Russie dans les affaires religieuses, ne pouvait faire plus que de donner des assurances propres à dissiper les doutes qui étaient devenus le sujet de la discussion, et ce ne sera pas surtout après tant de préparatifs et de sacrifices qu'il acceptera des propositions qui n'ont pu être accueillies lors du séjour du prince Menschikoff à Constantinople. Puisque le cabinet de Saint-Pétersbourg ne s'est pas contenté des assurances qui lui ont été offertes; puisque les efforts bienveillants des hautes puissances sont demeurés infructueux; puisque enfin la Sublime Porte ne peut tolérer ni souffrir plus longtemps l'état de choses actuel, ainsi que la prolongation de l'occupation des principautés moldo-valaques, parties intégrantes de son empire, le cabinet ottoman, dans l'intention ferme et louable de défendre les droits sacrés de souveraineté et l'indépendance de son gouvernement, usera de justes représailles contre une violation des traités qu'il considère comme un *casus belli*. Il notifie donc officiellement que le gouvernement de S. M. le Sultan se trouve obligé de déclarer la guerre, et qu'il a donné les instructions les plus catégoriques à S. Exc. Omer-Pacha pour inviter le prince Gortschakoff à évacuer les principautés et pour commencer les hostilités, si, dans un délai de quinze jours à partir de l'arrivée de sa dépêche au quartier général russe, une réponse négative lui parvenait.

« Il est bien entendu que, si la réponse du prince Gortschakoff est négative, les agents russes devront quitter les États ottomans, et que les relations commerciales des sujets respectifs des deux gouvernements devront être interrompues. Toutefois la Sublime Porte ne trouve pas juste que l'embargo soit mis sur les navires marchands russes, conformément aux anciens usages. En conséquence, il leur sera donné avis de se rendre dans la mer Noire ou dans la Méditerranée, à leur choix, dans un délai qui sera fixé ultérieurement. En outre, le gouvernement ottoman, ne voulant pas apporter d'entraves aux relations commerciales des sujets des puissances amies, laissera,

pendant la guerre, les détroits ouverts à leurs navires marchands. »

On sait que les Turcs datent leurs années de l'hégire ou fuite de Mahomet de la Mecque à Médine. L'an 1270 de cette ère devait commencer le 4 octobre. Suivant l'interprétation que le clergé musulman donne à un passage du Coran, l'année 1270 doit être l'ère d'une grande guerre, où les Turcs seront triomphants. Cette croyance fut habilement exploitée pour influencer les masses. Quoique, depuis plusieurs jours, le hatti-schériff, c'est-à-dire la signature impériale, eût été apposé sur l'*Irade* ou proclamation annonçant qu'on allait déployer l'étendard du Prophète, cette déclaration ne fut lue dans les mosquées, ce qui équivaut à la promulgation, que le premier jour de la nouvelle année.

L'enthousiasme longtemps comprimé éclata. De toutes parts des offres d'argent et d'hommes furent faites au sultan. Méhemet-Ali-Pacha, ministre de la guerre, fit don au gouvernement impérial de plusieurs chevaux de ses écuries. Son exemple fut suivi par ses collègues, par les généraux et officiers supérieurs de l'armée impériale et du corps d'armée de Constantinople, par la plupart des fonctionnaires de la Porte, par un grand nombre de Turcs riches ou aisés. Des marchands fermèrent leurs boutiques, vendirent leurs biens, quittèrent leurs famille et coururent au séraskierat pour se faire inscrire comme volontaires. Les mollahs parcouraient les rues avec des étendards et de vieilles hallebardes. Des bureaux furent ouverts pour les enrôlements; ils étaient assiégés. La chaleur revenait au cœur des Osmanlis. Devant le fanatisme moscovite se levait le fanatisme musulman.

Chefs tous deux de la religion de leurs sujets, les deux autocrates étaient, chacun dans sa capitale, l'objet de démonstrations dévotieuses. Chaque nation invoquait en faveur de son bon droit le ciel, qu'on ne manque jamais de rendre complice des folies et des crimes de la terre. Enfin, tout se préparait pour une de ces guerres de nationalité que ne termine pas un combat insignifiant, et qui ne cessent qu'après avoir amené un important résultat.

Dans les principautés danubiennes, le bruit courait que les généraux de l'émigration roumaine Maghéro et Till allaient arriver, afin de combattre à la tête des Moldo-Valaques pour l'indépendance de leur pays. L'inquiétude et l'agitation des vieux boyards étaient extrêmes, tandis que les jeunes boyards et le peuple manifestaient hautement leur indignation contre les Russes, et demandaient des armes, en disant qu'ils voulaient empêcher le retour des mauvais jours de 1848. En effet, durant la dernière occupation de 1848, la Russie ne s'est pas contentée d'affamer les habitants des principautés en mettant à leur charge une armée d'invasion de 100,000 hommes, elle a pris aussi

soin de les priver de toutes leurs forces intellectuelles et matérielles; d'une part, elle a supprimé complétement les écoles primaires qui existaient précédemment dans presque tous les villages de la Moldo-Valachie; d'une autre part, elle a ramassé toutes les armes que possédait ce pays, même les ustensiles tranchants de ménage, et les a fait brûler et détruire en plein jour sur les places publiques; pour chaque groupe de quatre maisons, elle n'a laissé qu'une seule hache à fendre le bois.

Les escadres combinées de France et d'Angleterre franchirent les Dardanelles à la demande du sultan. Le *Moniteur* du 27 octobre annonça l'événement en ces termes :

« Ainsi que l'ont fait connaître les documents officiels récemment publiés, la question ouverte depuis plusieurs mois à Constantinople vient d'entrer dans une phase nouvelle. La Porte a pensé qu'au point où en étaient les choses, elle devait renoncer à la voie des négociations, et il ne paraît plus permis d'espérer qu'un conflit puisse être prévenu. Une déclaration de guerre n'est point un fait rare dans la vie des peuples, et ce n'est point la première fois que l'on voit les mêmes rivalités aux prises sur le même terrain. L'importance et la nature des intérêts impliqués dans le différend, en atteignant plus directement peut-être que la France les autres cabinets de l'Europe, ne sont que des raisons de plus d'envisager avec calme cette évolution nouvelle des affaires d'Orient.

« Dès le début de cette crise, le gouvernement de Sa Majesté Impériale en avait apprécié la portée : il avait compris que l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman étaient en cause, et qu'elles ne pourraient être compromises sans que la pondération des forces sur laquelle repose la sécurité de l'Europe en fût gravement altérée. L'occupation des principautés du Danube, contraire aux stipulations des traités, ne tarda pas à faire ressortir à tous les yeux le caractère d'universalité qu'avait ainsi la question dès ses origines mêmes.

« Les cabinets en furent profondément émus. Déjà la Grande-Bretagne coopérait avec nous à des démonstrations maritimes destinées à marquer la sollicitude qu'elle portait comme nous à l'indépendance de la Turquie. Les deux gouvernements trouvèrent dans ceux d'Autriche et de Prusse un concours qui permettait de donner aux négociations ouvertes pour la recherche d'une solution amiable le caractère européen qu'elles comportaient. Grâce à ce concert, créé par la communauté incontestable des intérêts, on put nourrir quelque temps l'espoir d'un dénoûment pacifique. On se rappelle que cette unité d'efforts s'est formulée par une note où les cabinets essayaient, non sans avoir de grandes difficultés à vaincre, de faire aux parties belligérantes ou en cause la juste part qui devait revenir à chacune dans

les droits en litige. L'interprétation donnée par une des parties à cette note a fait craindre que l'œuvre commune de la conférence de Vienne ne répondît pas assez exactement à l'intention qui l'avait inspirée, et qu'elle n'atteignît point le but que l'on s'était proposé, à savoir, le maintien des droits souverains du sultan, seule base certaine de l'indépendance de la Porte Ottomane, et, par conséquent, de l'équilibre européen.

« La Porte ayant pensé dès lors que la guerre convenait seule à sa dignité, le gouvernement de Sa Majesté l'Empereur n'avait point à se départir de la ligne politique que dès le commencement il s'était tracée. Alors, comme en présence de l'occupation des principautés du Danube, il s'est rencontré dans les mêmes vues avec le gouvernement de Sa Majesté Britannique. Les deux cabinets ont prescrit à leurs escadres de franchir les Dardanelles, et, en ce moment, elles doivent avoir mouillé dans la mer de Marmara.

« La paix est l'intérêt permanent des peuples. Pénétré de cette pensée, à la veille d'occuper le trône où l'appelait le vœu du pays, l'Empereur a donné la solennelle assurance de concourir de tous ses efforts à la conservation de la paix dont l'Europe goûtait avec bonheur le bienfait. Mais cette paix manquerait évidemment de sa condition essentielle, si elle cessait d'avoir pour base l'équilibre nécessaire au maintien des droits et à la sécurité des intérêts de tous.

« Telles sont les considérations qui avaient décidé l'envoi de la flotte de Toulon à Salamine et de Salamine à Besika. Telle est encore la pensée qui la guidera dans la nouvelle destination qu'elle a reçue; tel est le but que le gouvernement de l'Empereur ne perdra point de vue jusqu'à ce que la paix puisse se rasseoir sur les seuls fondements qui la rendent profitable et sûre. Une semblable entreprise était digne de réunir les pavillons des deux grands États de l'Occident, et de faire naître ainsi le beau spectacle d'une entente parfaite dans l'action comme dans les négociations. Si, d'autre part, les gouvernements qui ont prêté leur concours aux deux cabinets dans la conférence de Vienne ne jugent point nécessaire de s'associer aux démonstrations maritimes faites dans un intérêt qui leur est commun avec la France et l'Angleterre, l'évidence même de cet intérêt autorise pourtant à penser que leur neutralité ne saurait être de l'indifférence. Si les gouvernements qui disposent des moyens matériels les plus propres à influer sur la marche des événements ont cru devoir se rapprocher du théâtre de l'action, la coopération des deux autres cabinets ne saurait donc être perdue pour les négociations qui devront servir à faciliter la solution du différend.

« Tant de circonstances réunies en faveur d'une cause qui est celle

de toute l'Europe permettent d'envisager les éventualités avec sécurité et d'attendre le résultat avec confiance. »

Le sultan confia le commandement en chef de l'armée turque en Bulgarie à Omer-Pacha, le meilleur de ses généraux. Voici un court aperçu sur la biographie de ce personnage :

« Omer-Pacha, dit M. Armand Bertin, est un sujet autrichien originaire de Croatie. Il est né en 1801 à Vlaski, bourg situé dans le cercle d'Ogulini, à treize lieues de Fiume. Son nom de famille est Lattas. Son père était lieutenant administrateur du cercle; son oncle était prêtre de la religion grecque unie. Admis très-jeune dans l'école de mathématiques de Thurns, près de Carlstadt, en Transylvanie, et après avoir fait ses études avec distinction, le jeune Lattas entra dans le corps des ponts et chaussées, qui, en Autriche, est organisé militairement.

« Vers 1830, à la suite d'une discussion avec ses chefs, il passa en Turquie et embrassa l'islamisme. Chosrew-Pacha, qui était alors séraskier, ou général en chef de l'armée, le prit sous sa protection, le fit entrer dans l'armée régulière et l'attacha à sa personne. Il lui fit même épouser sa pupille, une des plus riches héritières de Constantinople, fille d'un chef de janissaires auquel il avait fait couper la tête en 1827, lors de la révolte de ce corps contre le sultan Mahmoud. »

En 1834, Lattas, qui avait pris le nom d'Omer, était déjà chef de bataillon et fut désigné par Chosrew-Pacha comme aide de camp et interprète du général Chrzanowski, chargé de l'instruction des troupes ottomanes réunies dans un camp près de Constantinople. Omer, dès lors, fut employé activement à la réorganisation de l'armée turque, et toujours poussé par Chosrew-Pacha, il obtint successivement des missions difficiles et des commandements importants. Les troubles de Syrie et l'insurrection albanaise de 1846 lui donnèrent l'occasion de se distinguer et d'attirer sur lui l'attention du sultan. Envoyé dans le Kurdistan, il parvint à soumettre cette province, qui était presque indépendante de la Porte Ottomane.

En 1848, appelé au commandement du corps d'armée envoyé dans les provinces de Moldavie et de Valachie, il sut y faire respecter l'autorité du sultan, tout en ménageant les susceptibilités et les priviléges de ces provinces placées sous la double protection de la Russie et de la Turquie.

L'année 1851 est la plus brillante époque de la carrière militaire d'Omer-Pacha. Nommé commandant en chef en Bosnie, dont les principaux chefs avaient refusé de reconnaître le *Tanzimat*, c'est-à-dire la nouvelle organisation de l'empire, il combattit avec succès les beys de ce pays avec des forces inférieures.

En dernier lieu il fut envoyé dans le Montenegro, où pour la pre-

mière fois il commanda une armée de 30,000 hommes. L'intervention de l'Autriche vint mettre un terme à cette expédition avant qu'il pût commencer des opérations décisives, en sorte qu'Omer-Pacha est encore à juger comme chef d'une grande expédition.

Omer-Pacha est âgé de cinquante-deux ans. Il est d'une taille au-dessous de la moyenne, mais d'une physionomie martiale et pleine d'expression. Il parle avec la même facilité le serbe, l'italien et l'allemand. Après l'insurrection de la Hongrie, il prit en main la défense des réfugiés dont l'extradition était demandée par l'Autriche et la Russie. Il se rendit en personne à Schumla, fit connaissance avec les principaux membres de l'émigration, et à son arrivée à Constantinople, il intervint chaudement en leur faveur auprès du sultan.

Il en avait emmené plusieurs avec lui en Bosnie et dans le Montenegro et leur avait confié des postes importants. Quelques-uns de ces réfugiés s'y sont distingués et sont restés au service de la Turquie.

Les quinze jours fixés comme délai au général Gortschakoff pour qu'il eût à évacuer les principautés s'étant écoulés sans amener ce résultat, Omer-Pacha reçut l'ordre d'entrer dans la petite Valachie. Il adressa une proclamation aux habitants pour leur assurer que les troupes turques ne venaient pas troubler leur tranquillité ni attenter à la propriété, aux priviléges, aux libertés d'aucune des classes de la population, mais seulement pour les protéger au nom du sultan. A la tête de près de 100,000 hommes, le séraskier avait établi son quartier général à Schumla et s'était occupé de fortifier le pays qui allait devenir le théâtre de la guerre; il rédigea son plan de campagne d'après les conseils d'officiers anglais expérimentés. Le but du général Gortschakoff étant évidemment d'attirer les Turcs en rase campagne où ils eussent infailliblement été battus, Omer devait éviter de quitter les positions retranchées où, grâce à la bonté réelle de leur artillerie, les Ottomans se battent avec avantage. Cependant, comme il fallait qu'il occupât ses troupes dont l'impatience ne s'accommodait pas d'une attente passive, et que d'ailleurs il avait ordre de franchir le Danube pour passer sur la rive gauche, il prit ses dispositions en conséquence. Après avoir déclaré à l'ennemi que les batteries turques bombarderaient tout bâtiment de guerre russe qui se montrerait au dessus du Pruth, il fit occuper près de Baïla une île vis-à-vis de la ville; la même occupation fut exécutée sur une autre île près de Widdin. Dans la nuit du 16 au 17 octobre, les Turcs traversèrent le Danube en bateaux, près desquels nageaient les chevaux, occupèrent l'île et y élevèrent des batteries. L'occupation de cette île était d'une extrême importance pour la forteresse de Widdin : cette ville, de 25,000 habitants, avait une garnison de 8,000 hommes. C'est l'une des trois grandes places de la ligne militaire du Danube; elle couvre les ap-

proches de la Servie, observe la petite Valachie et les défilés de la Transylvanie, et tient le débouché extrême de la route qui va par Nissa et Sophia sur Andrinople. Elle a la forme d'un pentagone irrégulier, est régulièrement bastionnée, a un château fort et deux ouvrages détachés dans les îles du fleuve; enfin, elle est environnée de marais, Sous ses murs s'est livrée, en 1689, une bataille où les Turcs furent défaits par les Impériaux. L'occupation de l'île faisant partie de la Valachie fut regardée comme le commencement des hostilités. Les Turcs occupèrent ensuite une grande île près de la forteresse et se préparèrent à jeter un pont sur le second bras du Danube. Les Russes se retirèrent de la petite Valachie en emportant l'argent des caisses publiques et les fonds militaires de réserve; leurs forces principales se concentrèrent entre Bucharest, Giurgewo et Oltenitza. Le quartier général de leur aile droite était à Krajowa, capitale de la petite Valachie.

Après l'occupation de l'île près de Widdin par les Turcs, la majorité des habitants de Kalafat quitta la ville qui, le 22, était déserte; on n'y voyait plus une voiture. Une patrouille de Cosaques étant arrivée, apprit que les Turcs s'étaient emparés de l'île et retourna immédiatement au quartier général. Sur la ligne du Caucase les ennemis étaient également en présence, et les hostilités allaient s'engager à la fois en Europe et en Asie.

X.

Allocution d'Omer-Pacha à ses troupes. — Hostilités en Europe. — Les Russes forcent le passage du Danube. — Affaire d'Isatcha. — Manifeste de l'empereur Nicolas. — Affaire d'Oltenitza. — Documents et détails complets. — Les places fortes du Danube — Les têtes de pont. — Stratégie. — Hostilités en Asie. — Affaire de Nicolaïeff. — Schamyl et Woronzoff. — Erzeroum. — *Hat* impérial. — Andrinople. — Victorieux avant la guerre. — Le général Baraguey-d'Hilliers, ambassadeur à Constantinople. — Paroles remarquables de Louis Napoléon. — Échec des Turcs en Servie — M. de Bruck. — Forces militaires de la Russie. — Forces terrestres et maritimes de la Turquie. — Flottes française et anglaise en Orient.

Après avoir fait devant le front de ses troupes la lecture du hatti-schériff portant déclaration de guerre, Omer-Pacha prononça les paroles suivantes :

« Soldats,

« Le sang de vos ancêtres a plus d'une fois rougi le sol que voudrait vous arracher un ennemi puissant ; confié par vos ancêtres à votre courage patriotique, il est sans tache.

« Sachez donc que vous ne ferez point un pas sans qu'une voix s'élève de la terre pour vous dire : Cette poussière que foulent vos pieds est notre cendre, la cendre de vos ancêtres ; soldats, défendez-la ! Jurez de combattre jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour maintenir intact le trône d'Abdul-Medjid, notre empereur bien-aimé ! »

Le dimanche, 23 octobre, les deux bateaux à vapeur russes *Pruth* et *Ordonnance*, suivis de huit chaloupes canonnières, forcèrent le passage du Danube et essuyèrent un feu très-vif de la forteresse turque d'Isatcha, située sur la rive droite du fleuve entre Reni et Ismaïl. Dans cette affaire, furent tués du côté des Russes le lieutenant-colonel commandant de la flottille, trois officiers et douze matelots. Il y eut une cinquantaine de blessés.

Cet engagement était le résultat d'un mouvement de la flottille russe d'Ismaïl, pour se mettre en communication avec Ibraïla, port de la Valachie, situé sur la rive gauche du fleuve. La forteresse d'Isatcha est placée sur la rive opposée, au point milieu de la distance qui sépare Ismaïl de Reni, ville forte bâtie à l'endroit où le Pruth se jette dans le Danube.

En 1790, le général Souvaroff prit d'assaut Ismaïl, qui était florissante et qui renfermait une population de 35,000 âmes. Les habitants furent massacrés, et la ville, qui possédait dix-sept mosquées magnifiques, fut réduite en cendres. Ceux des habitants qui parvinrent à s'échapper purent se réfugier à Isatcha, gros bourg près duquel les Turcs construisirent plus tard une forteresse qui domine le fleuve. Quant à Ismaïl, ville forte située dans la Bessarabie, au confluent de la Repida et du Danube, elle a un port de quarantaine excellent. C'est là que stationnait la flottille russe destinée à mettre l'armée d'invasion des provinces danubiennes, par Galatz en Moldavie et par Ibraïla en Valachie, en communication avec la mer Noire. Jusqu'à cette époque, la navigation était restée libre ; mais, par suite de la déclaration de guerre, les Turcs firent leurs efforts pour l'empêcher.

Toutes les petites villes et les gros bourgs avoisinant le Danube sont *palanqués*, c'est-à-dire, entourés d'un simple rempart de terre avec un fossé et des palissades de troncs de chêne d'un fort diamètre que le canon peut seul ouvrir. C'est la fortification ordinaire de la plupart des villes de la Servie et de la Bulgarie, et avec le courage déployé par les Turcs derrière une muraille, elles ont fait presque toutes d'héroïques résistances.

Jusqu'au commencement de novembre, les Turcs se fortifièrent dans

leurs positions et firent leurs préparatifs pour effectuer le passage du second bras du Danube

Le 1er novembre, fut publié à Saint-Pétersbourg le manifeste dont suit la teneur :

« Par la grâce de Dieu, nous Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

« Savoir faisons :

« Par notre manifeste du 14 juin de la présente année, nous avons fait connaître à nos fidèles et bien-aimés sujets les motifs qui nous ont mis dans l'obligation de réclamer de la Porte Ottomane des garanties inviolables en faveur des droits sacrés de l'Église orthodoxe.

« Nous leur avions annoncé également que tous nos efforts pour ramener la Porte par des moyens de persuasion amicale à des sentiments d'équité et à l'observation fidèle des traités étaient restés infructueux, et que nous avions par conséquent jugé indispensable de faire avancer nos troupes dans les principautés du Danube. Mais, en adoptant cette mesure, nous conservions encore l'espoir que la Porte reconnaîtrait ses torts, et se déciderait à faire droit à nos justes réclamations.

« Notre attente a été déçue.

« En vain même les principales puissances de l'Europe ont cherché par leurs exhortations à ébranler l'aveugle obstination du gouvernement ottoman. C'est par une déclaration de guerre, par une proclamation remplie d'accusations mensongères contre la Russie, qu'il a répondu aux efforts pacifiques de l'Europe ainsi qu'à notre longanimité. Enfin, enrôlant dans les rangs de son armée les révolutionnaires de tous les pays, la Porte vient de commencer les hostilités sur le Danube. La Russie est provoquée au combat ; il ne lui reste donc plus, se reposant en Dieu avec confiance, qu'à recourir à la force des armes pour contraindre le gouvernement ottoman à respecter les traités, et pour en obtenir la réparation des offenses par lesquelles il a répondu à nos demandes les plus modérées, et à notre sollicitude légitime pour la défense de la foi orthodoxe en Orient, que professe également le peuple russe.

« Nous sommes fermement convaincu que nos fidèles sujets se joindront aux ferventes prières que nous adressons au Très-Haut, afin que sa main daigne bénir nos armes dans la sainte et juste cause qui de tout temps a trouvé d'ardents défenseurs dans nos pieux ancêtres.

« *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum.*

« Donné à Tsarskoë-Sélo, le vingtième jour du mois d'octobre (1er novembre) de l'an de grâce mil huit cent cinquante-trois, et de notre règne le vingt-huitième.

« NICOLAS. »

Ce manifeste fut lu pendant le service divin dans toutes les églises

de l'empire ainsi que dans celles de la Moldavie et de la Valachie, et au lieu de la prière ordinaire pour le souverain du pays, il y eut ordre de faire une prière pour l'extirpation des *païens*.

Le 2 novembre, les Turcs occupèrent, au nombre de 5,000 hommes, une île située entre Turtukaï et Oltenitza. Le lendemain, 3, ils franchirent le petit bras et occupèrent la rive gauche. Le passage continuant, ils se trouvèrent au nombre de 12,000 hommes en présence de 9,000 Russes qui occupaient Oltenitza. Ce village est défendu par un édifice retranché dont les fortifications furent construites anciennement avec les matériaux provenant de Turtukaï, lorsque les Russes détruisirent cette ville dans la guerre de 1810. Le 4, un combat s'engagea avec un grand acharnement de part et d'autre, les Turcs s'efforçant de s'emparer d'Oltenitza et les Russes de les rejeter dans le Danube. L'action commença avec l'aurore; on se battit bravement des deux côtés. Le général russe, baron de Plosen, fut tué dès le début de l'action. Pour que le lecteur puisse se faire une idée exacte de cette affaire, la plus importante de la campagne de 1853, nous allons reproduire les principales pièces qui s'y rattachent. Voici d'abord la note du *Moniteur :*

« Le gouvernement a reçu les informations suivantes sur la rencontre du 4, entre les Turcs et les Russes, à Oltenitza :

« C'est dans le triangle formé par l'Argis, le Danube et le village d'Oltenitza qu'a eu lieu le combat meurtrier du 4 novembre. Les Turcs ne comptaient pas plus de 9,000 hommes. Ils occupaient le bâtiment de la Quarantaine, situé dans la plaine, près du Danube et du village. Ce bâtiment et une vieille redoute furent fortifiés avec des matériaux transportés de Turtukaï.

« Les Turcs se sont servis avec un grand succès des batteries de cette forteresse. Ils lançaient à travers le Danube, large en cet endroit de 260 toises environ, des boulets et des bombes qui atteignaient les Russes jusqu'au pied du village situé sur une élévation. Le général Dannenberg, qui dirigeait les opérations, était à une petite distance du village avec son état-major.

« La perte des Russes est évaluée à 1,200 hommes tués ou blessés. Presque tous les chefs de bataillon ont été blessés, ainsi que plusieurs colonels; la plupart des blessures étaient faites avec des balles coniques.

« Le prince Gortschakoff est parti pour Oltenitza. Il est question d'attaquer les Turcs avec 24,000 hommes, aujourd'hui ou demain. »

L'ordre du jour du prince Gortschakoff, daté de Bucharest, le 25 octobre (6 novembre), est conçu dans les termes suivants :

« Le 20 octobre (1er novembre), des troupes turques quittèrent en assez grand nombre le camp de Turtukaï, et occupèrent une île du Danube située à l'embouchure de l'Argis.

« Le 21 octobre (2 novembre), elles passèrent sur la rive gauche du fleuve, et y occupèrent le bâtiment de pierre de la Quarantaine. Sur le rapport fait par nos avant-postes de Cosaques, j'ordonnai au général d'infanterie Dannenberg, chef du quatrième corps, de concentrer dans les environs de Dobreni-Nogsvoschti la 1re brigade de la onzième division d'infanterie et la batterie n° 3, ainsi que la batterie légère n° 5 de la 11e brigade d'artillerie, les escadrons du régiment des uhlans Olviopol, avec deux pièces de la 9e batterie des Cosaques du Don, 300 Cosaques du Don n° 34, et de prendre position près du village de Mitreni-Fundeni, ainsi que d'attaquer l'ennemi à partir de ce point.

« Le 23 octobre (4 novembre), à une heure de l'après-midi, le général Dannenberg marcha droit à l'ennemi qui avait eu le temps de se fortifier. Le bâtiment de la Quarantaine, armé de six canons, formait le centre de sa position, qui s'appuyait à gauche sur la rivière de l'Argis, et à droite sur le Danube. Les Turcs étaient protégés, en outre, par des ouvrages et des palissades. Le flanc droit des Turcs était aussi défendu par trois batteries établies sur la rive droite du Danube, qui en cet endroit n'a qu'une largeur de 212 toises. Le flanc gauche était appuyé par des batteries élevées dans l'île du Danube. Nos troupes étant parvenues à la portée du canon, l'ennemi ouvrit le feu de tous ses canons et même de quelques mortiers sur la rive droite. Deux de nos batteries s'avancèrent à quatre cent cinquante toises de distance des retranchements turcs et ripostèrent vivement. Après une heure d'un feu bien soutenu, elles purent s'approcher à portée de la mitraille. Protégée par l'artillerie, l'infanterie s'avança rapidement vers les retranchements ennemis et, malgré un feu meurtrier, pénétra jusque dans les fossés. Cette attaque hardie et subite jeta le désordre dans les rangs ennemis. La cavalerie turque prit la fuite et se précipita dans le Danube. Comme nos projectiles avaient déterminé deux explosions dans le bâtiment de la Quarantaine, les Turcs retirèrent en toute hâte leur artillerie et se replièrent en désordre sur les rives escarpées du fleuve. Les troupes se retirèrent aussi des retranchements; une partie gagna les bateaux.

« Le général Dannenberg, ayant atteint le but qu'il s'était proposé, d'empêcher les Turcs de prendre une position avantageuse sur la rive gauche du Danube, jugea à propos de ne pas poursuivre ses avantages, craignant qu'ils ne fussent pas compensés par les pertes qu'occasionneraient quarante canons établis sur la rive droite du Danube. D'ailleurs, la perte était déjà considérable. En conséquence, il résolut de reprendre son ancienne position. Les Turcs n'essayèrent point de gêner ses mouvements. La frayeur que leur avait causée l'attaque hardie de notre brigade fut si grande, que l'ambulance des blessés put être rétablie tout près du bâtiment de la Quarantaine, sous la pro-

tection d'un seul piquet de cavalerie, car les Turcs, qui n'étaient occupés que d'eux-mêmes, ne songèrent pas à l'inquiéter. »

Voici maintenant le bulletin crié, le 9 novembre, dans les rues de Constantinople :

« GRANDE VICTOIRE !

« Ce matin, le ministre de la guerre a reçu la nouvelle d'une grande victoire remportée par les troupes impériales sur l'armée russe.

« Le 4 novembre, un corps d'armée russe, composé de vingt-quatre bataillons d'infanterie, de trois régiments de cavalerie, d'un régiment de Cosaques et de trente-deux pièces d'artillerie, en tout plus de 30,000 hommes, s'avança sur Oltenitza pour livrer bataille.

« Les troupes impériales firent aussitôt leurs dispositions pour les bien recevoir. Le centre était commandé par Ahmed-Pacha, l'aile droite par Mustapha-Pacha et l'aile gauche par Ismaïl-Pacha. Neja-Pacha commandait l'artillerie à Oltenitza, et Khalid-Pacha sur l'île.

« L'action commença à midi et demi, et à sept heures, toute l'armée russe était dans une complète déroute. Elle a laissé sur le champ de bataille une masse de fusils, de fourniments et de munitions, qui ont été portés à Omer-Pacha, de l'autre côté du fleuve ; elle y a laissé aussi 800 morts. Mais pendant le combat, vingt chariots avaient été constamment occupés à emporter les cadavres de ceux qui venaient de succomber sous la valeur des troupes impériales, qui cessèrent de faire tonner le canon lorsque les Russes enlevèrent leurs morts. Ce noble sentiment n'a pas besoin de commentaires.

« Chefs et soldats de l'armée impériale ont déployé un courage et une intrépidité dignes de leurs ancêtres et de la grande cause qu'ils défendent. Mais nous devons signaler plus particulièrement parmi tous ces hommes valeureux les généraux que nous venons de nommer et Hussein-Bey, lieutenant-colonel de la garde impériale ; Hussein-Agha, major du régiment des tirailleurs ; Mustapha-Agha, aide de camp d'Omer-Pacha, et Arab-Agha, capitaine d'artillerie.

« L'armée impériale a eu 13 morts, 72 blessés et un homme qui n'a pas répondu à l'appel fait après la bataille ; on ne sait ce qu'il est devenu.

« Si l'armée turque n'a pas fait de prisonniers, c'est probablement parce qu'elle n'avait pas de cavalerie pour poursuivre les fuyards qui étaient protégés par la cavalerie russe. »

On remarquera la différence qui existe entre ces deux dernières pièces. L'ordre du jour du prince Gortschakoff est sobre, exempt de phrases ronflantes et de rodomontades. Le général cite les numéros des brigades, des batteries, les noms des régiments. Il avoue avoir éprouvé une perte considérable. Le bulletin turc, au contraire, porte l'empreinte de l'exagération, et l'on ne saurait prendre au sérieux

cette perte de 13 hommes, de 72 blessés et d'un homme égaré.

Voici enfin un bulletin écrit heure par heure par un des officiers généraux étrangers qui se trouvaient dans le camp d'Omer-Pacha :

« Une heure.—Les Russes font avancer vingt pièces d'artillerie protégées par trois régiments de cavalerie, afin d'attaquer la redoute qu'Omer-Pacha a établie sur la rive gauche du Danube, pour lui servir de tête de pont, et que défendent trois bataillons et six pièces de canon. Sur la rive gauche se trouvent quatre batteries qui concourent à la défense.

Une heure et demie. — Les Russes forment un demi-cercle avec leurs batteries et ouvrent le feu. Omer-Pacha parcourt les batteries et dirige le pointage. Les Turcs sont pleins d'enthousiasme.

Deux heures. — Les masses d'infanterie, au nombre de vingt bataillons, se placent à la hauteur des batteries, qui avancent à peu près de cent mètres.

Deux heures et demie. — Répétition de la même manœuvre jusqu'à demi-portée de canon.

Trois heures et demie. — L'infanterie russe s'avance en masse, tambour battant et bannières déployées pour attaquer la redoute. L'infanterie turque reste immobile et attend que l'ennemi soit à portée de pistolet. Elle ouvre alors un feu si bien nourri, que les Russes s'ébranlent, s'arrêtent. Cependant ils ne perdent pas de terrain, reforment les rangs et avancent de nouveau sur trois colonnes jusqu'à la redoute. A ce moment critique, les Turcs s'élancent sur les retranchements, et la vivacité de leur feu est telle, que l'ennemi se retire en désordre, laissant le pied du parapet couvert de morts.

Quatre heures et demie. — L'artillerie et l'infanterie reprennent leur première position. Les compagnies de chasseurs turcs et la cavalerie irrégulière sortent des retranchements et chargent l'ennemi, qui se retire, la plus grande partie en désordre.

Cinq heures un quart. — Omer-Pacha fait sonner la retraite ; le feu cesse des deux côtés, et les deux armées s'occupent d'enlever leurs blessés.

Six heures — Omer-Pacha a déployé une telle activité et si bien pris ses mesures, que toutes les batteries ont changé les pièces démontées, renouvelé leurs munitions, et sont parfaitement en état de résister à une nouvelle attaque. La perte de l'ennemi, autant que l'on peut en juger en ce moment, est au moins de 400 morts et 2,000 blessés. Les Turcs ont eu 50 morts et 207 blessés. Il est probable que demain nous serons attaqués de nouveau par des troupes fraîches. Les Russes ont vaillamment attaqué, mais l'aplomb et l'intrépidité calme des soldats turcs sont inexprimables. »

De tout cela, il résulte que les Russes ont réellement éprouvé un

échec, mais qu'ils se sont retirés en bon ordre, et que la perte des Turcs a été considérable, quoique inférieure à celle de leurs ennemis.

Le plan du général Gortschakoff était, comme nous l'avons dit, d'attirer l'ennemi en rase campagne; celui d'Omer, au contraire, de combattre à l'abri des retranchements et d'éviter les batailles rangées. Une particularité assez curieuse, et que nous avons omise dans la biographie du général turc, explique son habileté dans ce genre de guerre. Lorsqu'il n'était encore que colonel, Omer-Pacha fut employé pendant plusieurs années à des travaux topographiques en Bulgarie, en Valachie et en Moldavie. Il s'acquitta de la mission qui lui avait été confiée à la satisfaction de son gouvernement, et il acquit une connaissance approfondie de ces contrées. Il n'est pas un village, un cours d'eau, un défilé qu'il ne connaisse à fond, et, comme il a une armée qui lui accorde toute sa confiance, il peut la faire manœuvrer de manière à inquiéter sans cesse les Russes et à les tenir en haleine, sans jamais engager une action générale. Après l'affaire d'Oltenitza, les Russes firent diverses démonstrations à Kalarasch et à Giurgewo. Le prince Gortschakoff resta quelques jours dans l'incertitude de leurs projets ultérieurs; mais la concentration plus grande de leurs forces à la Quarantaine d'Oltenitza le décida à frapper un coup sur ce point. Les Turcs n'en étaient pas sortis de toute une semaine, et ils y étaient bien protégés par leur batterie de l'île et de l'autre rive. Les troupes russes, réunies en force à Budeschti et munies cette fois d'une artillerie capable de faire taire les batteries ennemies, se mirent en mouvement le 12 novembre; mais, à la nouvelle de leur approche, les Turcs repassèrent le Danube sans coup férir et se concentrèrent à Rustchuck.

Rustchuk, en Bulgarie, est une ville considérable de 30,000 habitants environ, située sur un promontoire qui s'avance dans les eaux du Danube. Des toits de ses maisons on a une vue magnifique des détours de ce beau fleuve, assez profond pour porter des vaisseaux marchands de grande dimension. Un nombre immense de navires est constamment à l'ancre le long des quais. Vue à distance, la ville présente une superbe apparence; mais les rues sont étroites, sales et affreuses. La partie inférieure des maisons, comme cela a lieu partout en Turquie, est sans fenêtres. Les boutiques sont, en général, assez bien fournies de marchandises. Les voyageurs qui se rendent à Constantinople louent ici des chevaux et se mettent sous la conduite d'un Tartare. De Rustchuk à Shumla on compte vingt-deux heures de route. La route est pittoresque, et pendant quelque temps, après avoir quitté la ville, on continue à avoir le Danube en vue. Entre Simousche et Tomlak, on l'aperçoit pour la dernière fois d'un plateau très-

élevé. La route pénètre alors dans la vallée du Lom, bordée des deux côtés par des précipices et tapissée de verdure. A mesure qu'on avance, le terrain s'élève et le chemin traverse des collines et des vallées couvertes çà et là de broussailles. Tout ce pays est peu peuplé. De temps en temps on aperçoit au loin des villages bulgares, mais sur la route il n'y a qu'un ou deux khans solitaires. Le voisinage des lieux habités, cachés à la vue, est indiqué par des puits placés au bord de la route, et d'où des sentiers s'élancent jusqu'au haut des montagnes. Parfois on en voit descendre, portant des cruches sur leurs têtes, des femmes qui vont chercher de l'eau. La première halte se fait d'ordinaire à Razgrad, ville habitée par environ 15,000 musulmans et un petit nombre de familles bulgares.

En général, les chrétiens, qui se livrent presque exclusivement aux travaux de l'agriculture, sont disséminés dans de petits villages dans tout le pays. On évalue leur nombre entre quatre et cinq millions. Infiniment moins nombreux, les Turcs sont réunis dans les grandes villes, mais il y a çà et là quelques villages entièrement turcs. Comme ils sont généralement situés dans des positions qui dominent le pays, il est probable qu'ils sont habités par les descendants des anciennes colonies militaires établies autrefois pour tenir le pays en sujétion. Au-delà de Razgrad les vallées et les collines continuent à se succéder. Ces dernières s'élèvent graduellement jusqu'à ce que du plateau de Burattara, les hauteurs de Shumla et la longue chaîne de Balkans qui s'étendent derrière comme un mur apparaissent à la vue. Un peu plus loin, une échappée s'ouvre tout à coup à gauche, et l'œil, en suivant la magnifique vallée de Paravedis, distingue par un beau temps la baie profonde de Varna sur la mer Noire. Après avoir traversé une suite de collines escarpées par un défilé commandé autrefois par une redoute et actuellement occupé par un grand nombre de fortifications semblables, on arrive en vue de grands ouvrages de défense de Shumla, où la route ne parvient qu'en décrivant une courbe considérable.

Le sol de la Bulgarie est riche; les villages, quoique clair-semés, sont grands et renferment des ressources considérables. Par suite de la nature argileuse du terrain, les chemins sont impraticables dans la saison pluvieuse. En hiver, la neige tombe en telle abondance qu'il est souvent impossible aux voyageurs de retrouver leur route; ils éprouvent aussi une grande difficulté à passer des hauteurs dans les vallées. A la fin de l'été, il règne une grande sécheresse, bien que, selon leur pieux usage, les musulmans aient construit, partout où cela était possible, des citernes ou des fontaines. Les Bulgares sont un peuple laborieux; ils sont de race slave et pratiquent le rite grec. Mais, quoique aigris contre les Turcs qui les ont maltraités, ils ne sont pas

tection d'un seul piquet de cavalerie, car les Turcs, qui n'étaient occupés que d'eux-mêmes, ne songèrent pas à l'inquiéter. »

Voici maintenant le bulletin crié, le 9 novembre, dans les rues de Constantinople :

« GRANDE VICTOIRE !

« Ce matin, le ministre de la guerre a reçu la nouvelle d'une grande victoire remportée par les troupes impériales sur l'armée russe.

« Le 4 novembre, un corps d'armée russe, composé de vingt-quatre bataillons d'infanterie, de trois régiments de cavalerie, d'un régiment de Cosaques et de trente-deux pièces d'artillerie, en tout plus de 30,000 hommes, s'avança sur Oltenitza pour livrer bataille.

« Les troupes impériales firent aussitôt leurs dispositions pour les bien recevoir. Le centre était commandé par Ahmed-Pacha, l'aile droite par Mustapha-Pacha et l'aile gauche par Ismaïl-Pacha. Neja-Pacha commandait l'artillerie à Oltenitza, et Khalid-Pacha sur l'île.

« L'action commença à midi et demi, et à sept heures, toute l'armée russe était dans une complète déroute. Elle a laissé sur le champ de bataille une masse de fusils, de fourniments et de munitions, qui ont été portés à Omer-Pacha, de l'autre côté du fleuve ; elle y a laissé aussi 800 morts. Mais pendant le combat, vingt chariots avaient été constamment occupés à emporter les cadavres de ceux qui venaient de succomber sous la valeur des troupes impériales, qui cessèrent de faire tonner le canon lorsque les Russes enlevèrent leurs morts. Ce noble sentiment n'a pas besoin de commentaires.

« Chefs et soldats de l'armée impériale ont déployé un courage et une intrépidité dignes de leurs ancêtres et de la grande cause qu'ils défendent. Mais nous devons signaler plus particulièrement parmi tous ces hommes valeureux les généraux que nous venons de nommer et Hussein-Bey, lieutenant-colonel de la garde impériale ; Hussein-Agha, major du régiment des tirailleurs ; Mustapha-Agha, aide de camp d'Omer-Pacha, et Arab-Agha, capitaine d'artillerie.

« L'armée impériale a eu 13 morts, 72 blessés et un homme qui n'a pas répondu à l'appel fait après la bataille ; on ne sait ce qu'il est devenu.

« Si l'armée turque n'a pas fait de prisonniers, c'est probablement parce qu'elle n'avait pas de cavalerie pour poursuivre les fuyards qui étaient protégés par la cavalerie russe. »

On remarquera la différence qui existe entre ces deux dernières pièces. L'ordre du jour du prince Gortschakoff est sobre, exempt de phrases ronflantes et de rodomontades. Le général cite les numéros des brigades, des batteries, les noms des régiments. Il avoue avoir éprouvé une perte considérable. Le bulletin turc, au contraire, porte l'empreinte de l'exagération, et l'on ne saurait prendre au sérieux

cette perte de 13 hommes, de 72 blessés et d'un homme égaré.

Voici enfin un bulletin écrit heure par heure par un des officiers généraux étrangers qui se trouvaient dans le camp d'Omer-Pacha :

« Une heure.—Les Russes font avancer vingt pièces d'artillerie protégées par trois régiments de cavalerie, afin d'attaquer la redoute qu'Omer-Pacha a établie sur la rive gauche du Danube, pour lui servir de tête de pont, et que défendent trois bataillons et six pièces de canon. Sur la rive gauche se trouvent quatre batteries qui concourent à la défense.

Une heure et demie. — Les Russes forment un demi-cercle avec leurs batteries et ouvrent le feu. Omer-Pacha parcourt les batteries et dirige le pointage. Les Turcs sont pleins d'enthousiasme.

Deux heures. — Les masses d'infanterie, au nombre de vingt bataillons, se placent à la hauteur des batteries, qui avancent à peu près de cent mètres.

Deux heures et demie. — Répétition de la même manœuvre jusqu'à demi-portée de canon.

Trois heures et demie. — L'infanterie russe s'avance en masse, tambour battant et bannières déployées pour attaquer la redoute. L'infanterie turque reste immobile et attend que l'ennemi soit à portée de pistolet. Elle ouvre alors un feu si bien nourri, que les Russes s'ébranlent, s'arrêtent. Cependant ils ne perdent pas de terrain, reforment les rangs et avancent de nouveau sur trois colonnes jusqu'à la redoute. A ce moment critique, les Turcs s'élancent sur les retranchements, et la vivacité de leur feu est telle, que l'ennemi se retire en désordre, laissant le pied du parapet couvert de morts.

Quatre heures et demie. — L'artillerie et l'infanterie reprennent leur première position. Les compagnies de chasseurs turcs et la cavalerie irrégulière sortent des retranchements et chargent l'ennemi, qui se retire, la plus grande partie en désordre.

Cinq heures un quart. — Omer-Pacha fait sonner la retraite ; le feu cesse des deux côtés, et les deux armées s'occupent d'enlever leurs blessés.

Six heures — Omer-Pacha a déployé une telle activité et si bien pris ses mesures, que toutes les batteries ont changé les pièces démontées, renouvelé leurs munitions, et sont parfaitement en état de résister à une nouvelle attaque. La perte de l'ennemi, autant que l'on peut en juger en ce moment, est au moins de 400 morts et 2,000 blessés. Les Turcs ont eu 30 morts et 207 blessés. Il est probable que demain nous serons attaqués de nouveau par des troupes fraîches. Les Russes ont vaillamment attaqué, mais l'aplomb et l'intrépidité calme des soldats turcs sont inexprimables. »

De tout cela, il résulte que les Russes ont réellement éprouvé un

de l'empire ainsi que dans celles de la Moldavie et de la Valachie, et au lieu de la prière ordinaire pour le souverain du pays, il y eut ordre de faire une prière pour l'extirpation des *païens*.

Le 2 novembre, les Turcs occupèrent, au nombre de 5,000 hommes, une île située entre Turtukaï et Oltenitza. Le lendemain, 3, ils franchirent le petit bras et occupèrent la rive gauche. Le passage continuant, ils se trouvèrent au nombre de 12,000 hommes en présence de 9,000 Russes qui occupaient Oltenitza. Ce village est défendu par un édifice retranché dont les fortifications furent construites anciennement avec les matériaux provenant de Turtukaï, lorsque les Russes détruisirent cette ville dans la guerre de 1810. Le 4, un combat s'engagea avec un grand acharnement de part et d'autre, les Turcs s'efforçant de s'emparer d'Oltenitza et les Russes de les rejeter dans le Danube. L'action commença avec l'aurore; on se battit bravement des deux côtés. Le général russe, baron de Plosen, fut tué dès le début de l'action. Pour que le lecteur puisse se faire une idée exacte de cette affaire, la plus importante de la campagne de 1853, nous allons reproduire les principales pièces qui s'y rattachent. Voici d'abord la note du *Moniteur* :

« Le gouvernement a reçu les informations suivantes sur la rencontre du 4, entre les Turcs et les Russes, à Oltenitza :

« C'est dans le triangle formé par l'Argis, le Danube et le village d'Oltenitza qu'a eu lieu le combat meurtrier du 4 novembre. Les Turcs ne comptaient pas plus de 9,000 hommes. Ils occupaient le bâtiment de la Quarantaine, situé dans la plaine, près du Danube et du village. Ce bâtiment et une vieille redoute furent fortifiés avec des matériaux transportés de Turtukaï.

« Les Turcs se sont servis avec un grand succès des batteries de cette forteresse. Ils lançaient à travers le Danube, large en cet endroit de 260 toises environ, des boulets et des bombes qui atteignaient les Russes jusqu'au pied du village situé sur une élévation. Le général Dannenberg, qui dirigeait les opérations, était à une petite distance du village avec son état-major.

« La perte des Russes est évaluée à 1,200 hommes tués ou blessés. Presque tous les chefs de bataillon ont été blessés, ainsi que plusieurs colonels; la plupart des blessures étaient faites avec des balles coniques.

« Le prince Gortschakoff est parti pour Oltenitza. Il est question d'attaquer les Turcs avec 24,000 hommes, aujourd'hui ou demain. »

L'ordre du jour du prince Gortschakoff, daté de Bucharest, le 25 octobre (6 novembre), est conçu dans les termes suivants :

« Le 20 octobre (1er novembre), des troupes turques quittèrent en assez grand nombre le camp de Turtukaï, et occupèrent une île du Danube située à l'embouchure de l'Argis.

« Le 21 octobre (2 novembre), elles passèrent sur la rive gauche du fleuve, et y occupèrent le bâtiment de pierre de la Quarantaine. Sur le rapport fait par nos avant-postes de Cosaques, j'ordonnai au général d'infanterie Dannenberg, chef du quatrième corps, de concentrer dans les environs de Dobreni-Nogsvoschti la 1re brigade de la onzième division d'infanterie et la batterie nº 3, ainsi que la batterie légère nº 5 de la 11e brigade d'artillerie, les escadrons du régiment des uhlans Olviopol, avec deux pièces de la 9e batterie des Cosaques du Don, 300 Cosaques du Don nº 34, et de prendre position près du village de Mitreni-Fundeni, ainsi que d'attaquer l'ennemi à partir de ce point.

« Le 23 octobre (4 novembre), à une heure de l'après-midi, le général Dannenberg marcha droit à l'ennemi qui avait eu le temps de se fortifier. Le bâtiment de la Quarantaine, armé de six canons, formait le centre de sa position, qui s'appuyait à gauche sur la rivière de l'Argis, et à droite sur le Danube. Les Turcs étaient protégés, en outre, par des ouvrages et des palissades. Le flanc droit des Turcs était aussi défendu par trois batteries établies sur la rive droite du Danube, qui en cet endroit n'a qu'une largeur de 212 toises. Le flanc gauche était appuyé par des batteries élevées dans l'île du Danube. Nos troupes étant parvenues à la portée du canon, l'ennemi ouvrit le feu de tous ses canons et même de quelques mortiers sur la rive droite. Deux de nos batteries s'avancèrent à quatre cent cinquante toises de distance des retranchements turcs et ripostèrent vivement. Après une heure d'un feu bien soutenu, elles purent s'approcher à portée de la mitraille. Protégée par l'artillerie, l'infanterie s'avança rapidement vers les retranchements ennemis et, malgré un feu meurtrier, pénétra jusque dans les fossés. Cette attaque hardie et subite jeta le désordre dans les rangs ennemis. La cavalerie turque prit la fuite et se précipita dans le Danube. Comme nos projectiles avaient déterminé deux explosions dans le bâtiment de la Quarantaine, les Turcs retirèrent en toute hâte leur artillerie et se replièrent en désordre sur les rives escarpées du fleuve. Les troupes se retirèrent aussi des retranchements; une partie gagna les bateaux.

« Le général Dannenberg, ayant atteint le but qu'il s'était proposé, d'empêcher les Turcs de prendre une position avantageuse sur la rive gauche du Danube, jugea à propos de ne pas poursuivre ses avantages, craignant qu'ils ne fussent pas compensés par les pertes qu'occasionneraient quarante canons établis sur la rive droite du Danube. D'ailleurs, la perte était déjà considérable. En conséquence, il résolut de reprendre son ancienne position. Les Turcs n'essayèrent point de gêner ses mouvements. La frayeur que leur avait causée l'attaque hardie de notre brigade fut si grande, que l'ambulance des blessés put être rétablie tout près du bâtiment de la Quarantaine, sous la pro-

de l'empire ainsi que dans celles de la Moldavie et de la Valachie, et au lieu de la prière ordinaire pour le souverain du pays, il y eut ordre de faire une prière pour l'extirpation des *païens*.

Le 2 novembre, les Turcs occupèrent, au nombre de 5,000 hommes, une île située entre Turtukaï et Oltenitza. Le lendemain, 3, ils franchirent le petit bras et occupèrent la rive gauche. Le passage continuant, ils se trouvèrent au nombre de 12,000 hommes en présence de 9,000 Russes qui occupaient Oltenitza. Ce village est défendu par un édifice retranché dont les fortifications furent construites anciennement avec les matériaux provenant de Turtukaï, lorsque les Russes détruisirent cette ville dans la guerre de 1810. Le 4, un combat s'engagea avec un grand acharnement de part et d'autre, les Turcs s'efforçant de s'emparer d'Oltenitza et les Russes de les rejeter dans le Danube. L'action commença avec l'aurore; on se battit bravement des deux côtés. Le général russe, baron de Plosen, fut tué dès le début de l'action. Pour que le lecteur puisse se faire une idée exacte de cette affaire, la plus importante de la campagne de 1853, nous allons reproduire les principales pièces qui s'y rattachent. Voici d'abord la note du *Moniteur :*

« Le gouvernement a reçu les informations suivantes sur la rencontre du 4, entre les Turcs et les Russes, à Oltenitza :

« C'est dans le triangle formé par l'Argis, le Danube et le village d'Oltenitza qu'a eu lieu le combat meurtrier du 4 novembre. Les Turcs ne comptaient pas plus de 9,000 hommes. Ils occupaient le bâtiment de la Quarantaine, situé dans la plaine, près du Danube et du village. Ce bâtiment et une vieille redoute furent fortifiés avec des matériaux transportés de Turtukaï.

« Les Turcs se sont servis avec un grand succès des batteries de cette forteresse. Ils lançaient à travers le Danube, large en cet endroit de 260 toises environ, des boulets et des bombes qui atteignaient les Russes jusqu'au pied du village situé sur une élévation. Le général Dannenberg, qui dirigeait les opérations, était à une petite distance du village avec son état-major.

« La perte des Russes est évaluée à 1,200 hommes tués ou blessés. Presque tous les chefs de bataillon ont été blessés, ainsi que plusieurs colonels; la plupart des blessures étaient faites avec des balles coniques.

« Le prince Gortschakoff est parti pour Oltenitza. Il est question d'attaquer les Turcs avec 24,000 hommes, aujourd'hui ou demain. »

L'ordre du jour du prince Gortschakoff, daté de Bucharest, le 25 octobre (6 novembre), est conçu dans les termes suivants :

« Le 20 octobre (1er novembre), des troupes turques quittèrent en assez grand nombre le camp de Turtukaï, et occupèrent une île du Danube située à l'embouchure de l'Argis.

« Le 21 octobre (2 novembre), elles passèrent sur la rive gauche du fleuve, et y occupèrent le bâtiment de pierre de la Quarantaine. Sur le rapport fait par nos avant-postes de Cosaques, j'ordonnai au général d'infanterie Dannenberg, chef du quatrième corps, de concentrer dans les environs de Dobreni-Nogsvoschti la 1re brigade de la onzième division d'infanterie et la batterie no 3, ainsi que la batterie légère no 5 de la 11e brigade d'artillerie, les escadrons du régiment des uhlans Olviopol, avec deux pièces de la 9e batterie des Cosaques du Don, 300 Cosaques du Don no 34, et de prendre position près du village de Mitreni-Fundeni, ainsi que d'attaquer l'ennemi à partir de ce point.

« Le 23 octobre (4 novembre), à une heure de l'après-midi, le général Dannenberg marcha droit à l'ennemi qui avait eu le temps de se fortifier. Le bâtiment de la Quarantaine, armé de six canons, formait le centre de sa position, qui s'appuyait à gauche sur la rivière de l'Argis, et à droite sur le Danube. Les Turcs étaient protégés, en outre, par des ouvrages et des palissades. Le flanc droit des Turcs était aussi défendu par trois batteries établies sur la rive droite du Danube, qui en cet endroit n'a qu'une largeur de 212 toises. Le fl anc gauche était appuyé par des batteries élevées dans l'île du Danube. Nos troupes étant parvenues à la portée du canon, l'ennemi ouvrit le feu de tous ses canons et même de quelques mortiers sur la rive droite. Deux de nos batteries s'avancèrent à quatre cent cinquante toises de distance des retranchements turcs et ripostèrent vivement. Après une heure d'un feu bien soutenu, elles purent s'approcher à portée de la mitraille. Protégée par l'artillerie, l'infanterie s'avança rapidement vers les retranchements ennemis et, malgré un feu meurtrier, pénétra jusque dans les fossés. Cette attaque hardie et subite jeta le désordre dans les rangs ennemis. La cavalerie turque prit la fuite et se précipita dans le Danube. Comme nos projectiles avaient déterminé deux explosions dans le bâtiment de la Quarantaine, les Turcs retirèrent en toute hâte leur artillerie et se replièrent en désordre sur les rives escarpées du fleuve. Les troupes se retirèrent aussi des retranchements; une partie gagna les bateaux.

« Le général Dannenberg, ayant atteint le but qu'il s'était proposé, d'empêcher les Turcs de prendre une position avantageuse sur la rive gauche du Danube, jugea à propos de ne pas poursuivre ses avantages, craignant qu'ils ne fussent pas compensés par les pertes qu'occasionneraient quarante canons établis sur la rive droite du Danube. D'ailleurs, la perte était déjà considérable. En conséquence, il résolut de reprendre son ancienne position. Les Turcs n'essayèrent point de gêner ses mouvements. La frayeur que leur avait causée l'attaque hardie de notre brigade fut si grande, que l'ambulance des blessés put être rétablie tout près du bâtiment de la Quarantaine, sous la pro-

tection d'un seul piquet de cavalerie, car les Turcs, qui n'étaient occupés que d'eux-mêmes, ne songèrent pas à l'inquiéter. »

Voici maintenant le bulletin crié, le 9 novembre, dans les rues de Constantinople :

« GRANDE VICTOIRE!

« Ce matin, le ministre de la guerre a reçu la nouvelle d'une grande victoire remportée par les troupes impériales sur l'armée russe.

« Le 4 novembre, un corps d'armée russe, composé de vingt-quatre bataillons d'infanterie, de trois régiments de cavalerie, d'un régiment de Cosaques et de trente-deux pièces d'artillerie, en tout plus de 30,000 hommes, s'avança sur Oltenitza pour livrer bataille.

« Les troupes impériales firent aussitôt leurs dispositions pour les bien recevoir. Le centre était commandé par Ahmed-Pacha, l'aile droite par Mustapha-Pacha et l'aile gauche par Ismaïl-Pacha. Neja-Pacha commandait l'artillerie à Oltenitza, et Khalid-Pacha sur l'île.

« L'action commença à midi et demi, et à sept heures, toute l'armée russe était dans une complète déroute. Elle a laissé sur le champ de bataille une masse de fusils, de fournimeats et de munitions, qui ont été portés à Omer-Pacha, de l'autre côté du fleuve ; elle y a laissé aussi 800 morts. Mais pendant le combat, vingt chariots avaient été constamment occupés à emporter les cadavres de ceux qui venaient de succomber sous la valeur des troupes impériales, qui cessèrent de faire tonner le canon lorsque les Russes enlevèrent leurs morts. Ce noble sentiment n'a pas besoin de commentaires.

« Chefs et soldats de l'armée impériale ont déployé un courage et une intrépidité dignes de leurs ancêtres et de la grande cause qu'ils défendent. Mais nous devons signaler plus particulièrement parmi tous ces hommes valeureux les généraux que nous venons de nommer et Hussein-Bey, lieutenant-colonel de la garde impériale ; Hussein-Agha, major du régiment des tirailleurs ; Mustapha-Agha, aide de camp d'Omer-Pacha, et Arab-Agha, capitaine d'artillerie.

« L'armée impériale a eu 13 morts, 72 blessés et un homme qui n'a pas répondu à l'appel fait après la bataille ; on ne sait ce qu'il est devenu.

« Si l'armée turque n'a pas fait de prisonniers, c'est probablement parce qu'elle n'avait pas de cavalerie pour poursuivre les fuyards qui étaient protégés par la cavalerie russe. »

On remarquera la différence qui existe entre ces deux dernières pièces. L'ordre du jour du prince Gortschakoff est sobre, exempt de phrases ronflantes et de rodomontades. Le général cite les numéros des brigades, des batteries, les noms des régiments. Il avoue avoir éprouvé une perte considérable. Le bulletin turc, au contraire, porte l'empreinte de l'exagération, et l'on ne saurait prendre au sérieux

« Ennemi de toute théorie absolue, de toute dépendance morale, je ne suis lié à aucun parti, à aucune secte, à aucun gouvernement; mon expression est aussi libre que ma pensée..., et j'aime la liberté. »

Les Turcs, voulant faire passer des troupes par la Servie, éprouvèrent une résistance inattendue.

Les Serviens sont un peuple slave auquel l'empereur Héraclius céda cette province, alors ravagée par les Avares. Ils ne tardèrent pas à se faire chrétiens. La partie orientale de la Servie, jadis nommée Dardanie, a pris le nom de *Bascie*, à cause de la rivière Bascia, qui la traverse. Les Bulgares s'emparèrent de la Servie en 920; mais elle rentra en 1036 sous la domination des empereurs grecs. Vers la fin du XIe siècle, Étienne fut couronné roi de toute la Servie. Les Turcs la conquirent en 1365. La plus grande partie de cette province fut cédée aux Autrichiens en 1718, à la paix de Passarowitz, par suite des grandes victoires remportées par le prince Eugène de Savoie. Mais elle fut rendue à la Porte par le traité de Belgrade en 1739, à la suite des succès des Turcs durant cette guerre.

Les habitants de la Servie sont divisés en Serviens et en Rasciens. Ils parlent tous le *slave* et sont du rite grec. On y voyait un assez grand nombre de mahométans. A la suite d'une longue lutte soutenue avec gloire et avec succès contre la Porte, sous le commandement de Czerni-Georges et ensuite de Milosch, les Serviens ont obtenu du gouvernement turc, par la médiation de la Russie, une espèce d'indépendance politique. Ils ne furent plus soumis à l'autorité du pacha, et eurent un prince choisi par eux et un sénat servien pour les gouverner.

Mis en demeure de se prononcer dans la crise actuelle, le prince serbe répondit par la lettre suivante adressée au sultan :

« Majesté impériale,

« Je crois devoir faire la réponse suivante à la lettre que m'a adressée le ministre des affaires étrangères de V. M., le 28 octobre dernier. Le gouvernement serbe sera toujours disposé à seconder la Sublime Porte, autant du moins que pourront le permettre les traités existants; mais jamais il ne pourrra se soumettre à une chose qui lui paraîtrait incompatible avec son devoir.

« Cette circonstance se présente en ce moment où un différend bien regrettable a éclaté entre V. M. et le puissant tzar. Puisse le ciel faire tourner cette lutte à l'avantage de V. M.! Mais le gouvernement serbe ne saurait s'associer à une lutte qui a éclaté entre les deux puissances protectrices de la Servie. Il ne peut adopter qu'une politique de neutralité et d'impartialité. Il résulte de là que le gouvernement serbe ne peut permettre qu'un corps de troupes franchisse les frontières. Ce serait blesser la politique que lui commandent les circonstances.

« Le gouvernement de V. M. sera obligé de reconnaître qu'en cela

le gouvernement serbe n'écoute que les conseils de la modération et qu'ils lui serviront toujours de guide.

« Pour donner plus d'énergie à sa politique de neutralité, il a donné l'ordre à tous les habitants de la principauté de se tenir prêts à exécuter ses ordres lorsque le gouvernement les leur transmettra.

« Que V. M. reçoive, comme toujours, l'assurance de mon profond dévouement.

« Alexandre Georgewitsch.

« Kragukewatz, 6 novembre. »

La Porte répondit qu'elle n'admettait pas cette neutralité et qu'elle passerait outre en usant de son droit de souveraineté. M. de Bruck, internonce de l'Autriche à Constantinople, informa dans une conférence Reschid-Pacha que son gouvernement approuvait la conduite du prince Alexandre, et s'efforça de détourner la Porte de toute mesure coercitive. Le ministre lui dit que c'était la ferme volonté du sultan de forcer le prince serbe à se déclarer pour l'un ou l'autre parti, et que des mesures avaient été prises à cet effet. Effectivement, la défense d'exporter des armes pour la Servie fut faite à toutes les provinces de l'empire et l'on se disposa à envahir le territoire prohibé. De ce côté, une collision est donc imminente.

Nous terminons notre tâche en donnant un aperçu des forces russes et des forces turques qui peuvent être employées dans une grande guerre.

Examinons d'abord les forces russes :

Au temps de Pierre le Grand, l'armée russe ne dépassait pas 100,000 hommes ; mais celle de l'empereur régnant se compose de 699,000 hommes de troupes régulières et de 1,000 pièces d'artillerie. Ajoutez-y les troupes irrégulières, et vous avez un total de 1,200,000 hommes et 1,400 canons. Il ne faut pas oublier que, depuis 1848, l'empereur Nicolas n'a pas cessé de maintenir ce pied de guerre. Une grande partie de cette armée a été cantonnée dans les provinces occidentales, prête à se ruer sur le continent européen, à la moindre tentative d'introduire dans aucun des États des institutions plus libérales.

C'est toutefois une question de savoir si cette immense armée russe est organisée de manière à être, en réalité, aussi formidable que pourrait le faire supposer le nombre prodigieux de ses hommes. Elle se divise en deux parties, dont l'une est complétement distincte de l'autre : l'une est destinée au service actif du dehors, l'autre pour l'intérieur et le service des garnisons. Mais l'armée active se divise aussi en deux parties : l'une est l'élite, l'autre, la réserve en activité. Celle-ci se compose d'hommes expérimentés ; mais elle fait en quelque sorte le service des dépôts, et exerce les recrues les plus alertes pour les faire passer ensuite dans les troupes d'élite. Ce même sys-

tème d'armée d'élite et de réserve active est pratiqué dans la cavalerie, l'artillerie et le génie, tous consistant en 368 bataillons, 468 escadrons de troupes irrégulières et 996 canons, ce qui fait un total de près de 500,000 combattants; dans cette armée d'opération ne se trouve pas comprise celle du Caucase. Un corps choisi de troupes irrégulières est attaché à l'armée d'opération, mais il ne fait point partie des 500,000 hommes. Ce corps, employé dans le Caucase, est regardé comme l'élite de l'armée russe, parce qu'il se compose de soldats qui, pour la plupart, ont fait la guerre du continent pendant les vingt dernières années. Le plan favori de l'empereur actuel était de faire de l'armée du Caucase son avant-garde dans sa marche sur l'Europe continentale; il est probable que les belliqueuses tribus du Caucase donneront non-seulement assez de besogne à ce corps de troupes russes, mais sauront encore le forcer à retourner dans ses foyers. L'armée du Caucase compte en troupes actives 138 bataillons d'infanterie, dix escadrons de cavalerie et 180 canons, soit 198,600 hommes.

Pendant plusieurs années, l'empereur s'est occupé de choisir les meilleurs soldats de l'armée du Caucase pour les incorporer à l'armée d'opération dans les provinces occidentales, à laquelle sont attachés un état-major complet, un corps de génie à pied et à cheval, des caissons et des fourgons. A l'exemple de l'armée autrichienne en Italie, elle est prête à entrer en campagne au premier signal. La cavalerie de cette armée, dans son équipement, diffère des autres armées; les hommes, au lieu d'avoir leurs pistolets et leurs carabines attachés aux selles, les portent sur eux. L'empereur a remis en usage le système, depuis longtemps abandonné en Europe, d'avoir des dragons armés et dressés au service de l'infanterie. Il y a huit bataillons de 600 hommes, auxquels il a été attaché quarante-huit canons. L'empereur s'imagine qu'une force semblable, si elle était rapidement mise en mouvement à une grande distance, pourrait produire un grand effet. Cette armée d'opération se compose de six corps, sans compter les gardes et les grenadiers. L'infanterie forme la plus grande partie d'un corps qui, du reste, a sa cavalerie (cavalerie légère et grosse artillerie), son artillerie, son corps de génie et sa réserve spéciale. Un corps est ce que, du temps de Napoléon, l'on appelait un corps d'armée. Les troupes qui étaient au camp de Chobham, ou à celui d'Helfaut, seraient appelées un corps en Russie. Quelle est la composition de cette immense armée russe? comment est-elle commandée? comment se recrute-t-elle, et quelle est son économie intérieure? Les officers et les fonctionnaires supérieurs de l'armée sont des nobles qui, dès leur jeunesse, s'enrôlent comme volontaires, après avoir étudié aux écoles militaires, et ce n'est

qu'après avoir subi des examens qu'ils sont nommés enseignes.

L'accoutrement d'un soldat russe se compose d'une capote, d'un habit grand uniforme, de deux pantalons : l'un pour l'été, l'autre pour l'hiver, de trois paires de bottes, d'un col et d'un shako ou d'un casque. Tous ces objets sont confectionnés dans le régiment, d'après une fausse idée d'économie; car les ouvriers employés dans un régiment tendent toujours à affaiblir la force effective en campagne. Mais en Russie, cela est excusable, parce que les troupes sont cantonnées à d'immenses distances les unes des autres, que les moyens de communication sont difficiles, et que le but de l'empereur est de rendre chaque régiment indépendant dans son cantonnement. Le fameux Souwaroff connaissait bien les soldats russes; il leur permettait de lui parler familièrement, et même, jusqu'à un certain point, de plaisanter avec lui. En marchant au combat, il avait grand soin d'associer aux récompenses du ciel celles qui devaient être obtenues ici-bas. Il disait : « Priez Dieu. C'est lui qui donne la victoire et fait des miracles. Dieu nous dirige et nous conduise ! Dieu est notre chef ! Soyez prêts à mourir en l'honneur de la sainte Vierge Marie, de votre mère (l'impératrice), et de toute la famille impériale. La sainte Église prie pour ceux qui meurent. Des honneurs et des récompenses sont réservés à ceux qui survivent. » Ces récompenses étaient des décorations, qui sont libéralement accordées dans l'armée russe, mais d'ordinaire selon le grade. Dans l'armée autrichienne, ces décorations ne sont pas épargnées. Cependant l'empereur François fut étonné du magnifique aspect des généraux russes. A Paris, en 1815, les officiers de l'armée russe sollicitèrent l'honneur de voir l'empereur d'Autriche. En le leur accordant, ce monarque dit au chef de son état-major : « Maintenant, que le soleil, la lune et les étoiles osent entrer ! » Quant aux pauvres soldats, ils sont déplorablement négligés. D'après d'excellents renseignements puisés, à ce qu'on assure, dans des documents officiels, des armées nombreuses cantonnées sur les bords de la Theiss et du Danube ont complétement disparu.

Chaque année, pendant quatorze ans, sur une armée de 200,000 hommes, il en est entré dans les hôpitaux 10,000, dont, annuellement, plus de 6,000 sont morts, sans compter ceux qui, depuis, se sont trouvés hors d'état de servir activement. On a longtemps agité la question de savoir si les hommes petits ou de haute taille sont les plus courageux. On prétend que le courage de ceux-ci est tellement éparpillé dans tout leur grand corps, que parfois il est difficile de le mettre en action. En France, on décide la question suivant le principe d'après lequel Napoléon formait sa garde impériale : « C'est le cœur, disait-il, qui fait le grenadier ! » L'empereur Nicolas cherche à se po-

pulariser parmi ses soldats, et, comme trait caractéristique de mœurs parmi les troupes, on peut citer un officier qui, rencontrant un soldat le matin de Pâques, lui dit : « Christ est ressuscité. — Oui, répond le soldat, Christ est véritablement ressuscité. » Le matin de Pâques, l'empereur, embrassant la sentinelle qui était à sa porte, lui adressa les mêmes paroles. Il y a quelques années que, parlant à une sentinelle qu'il embrassait, il fut étonné, au lieu de la réponse ordinaire, d'entendre dire au soldat : « Oui, on le dit. » C'était un soldat tartare, et depuis cette époque nul soldat, si ce n'est ceux qui sont de la religion de l'empereur, ne peut faire le service dans l'intérieur du palais.

Le corps de la garde impériale russe se composé de 38 bataillons de 1,050 hommes, y compris un bataillon du génie; de 77 escadrons de cavalerie régulière ou irrégulière, à 190 hommes par escadron; de 116 pièces de canon, avec 2,900 artilleurs. Le corps des grenadiers de la garde se compose du même nombre de bataillons d'infanterie et de génie, de 32 escadrons de cavalerie, et de 88 pièces de canon, servies par 2,200 artilleurs. Cette garde porte le nom de grande réserve de l'armée d'opération, et représente sur le papier 102,000 hommes.

La grande armée d'opération se compose de six corps, dont chacun compte 50 bataillons d'infanterie de toute sorte, génie compris, 32 escadrons de cavalerie et 112 canons, le tout représentant sur le papier une force de 376,880 hommes. A cela il faut joindre les deux corps de cavalerie de réserve cantonnés à Kherson et à Kharkoff, de 180 escadrons, et disposant de 120 canons, gros ou légers; soit, sur le papier, 37,960 hommes. L'armée régulière se compose ainsi, en résumé, de 376,000 fantassins, 116,660 cavaliers, 24,900 artilleurs. A cela il faut ajouter 30,000 hommes de troupes irrégulières d'infanterie et 120,000 hommes de cavalerie irrégulière; en tout, 666,660 hommes.

Ce cadre formidable n'existe que sur le papier, et ces états ont été dressés pour produire un effet sur l'opinion; ils sont de la même exactitude que les assertions de M. de Nesselrode, au sujet de l'entrée des flottes dans la baie de Besika. En admettant même que ces états fussent sincères, il existe un très-grand nombre de personnes intéressées à exagérer le nombre de soldats sous les armes dans les comptes de rations, et chacun sait que les officiers russes affichent un luxe hors de proportion avec leur solde.

La solde des troupes russes est la même qu'en 1830. Le soldat russe reçoit le quart de la solde d'un soldat prussien, tandis que ce dernier reçoit moitié de la solde d'un militaire français. Un lieutenant-général russe touche 450 francs par an, la solde d'un capitaine en premier

prussien. Le capitaine russe a 450 francs par an, à peu près la moitié de la solde d'un lieutenant anglais.

Les bataillons russes sont de 1,050 hommes sur le papier : en campagne, et, en réalité, ils n'en comptent jamais guère que 650 ou 700, et les escadrons de cavalerie environ 100.

On peut donc, sans aucune exagération, évaluer l'armée russe à 401,500 hommes tout au plus, ayant 278,000 baïonnettes, 98,600 sabres et 996 canons. Mais il faut remarquer que c'est, de toutes les armées européennes, celle chez laquelle les maladies, la fatigue et la désertion ont toujours fait le plus de non-valeurs. Tout considéré, il n'est guère possible que l'empereur de Russie puisse mettre en campagne hors de ses frontières, même dans un pays limitrophe comme la Turquie, plus de 200,000 hommes. L'élite de l'armée russe est le corps détaché du Caucase, composé de 115,000 hommes de toutes armes en bon état. Mais il règne aussi dans cette armée une grande mortalité, et l'ennemi contre lequel se sont jusqu'à présent mesurées les troupes manquait de munitions à ce point qu'il donnait ordre de ne tirer que sur les officiers.

Le recrutement porte une année sur les trente et un gouvernements qui forment la zone orientale de l'empire, et l'année suivante sur les vingt et un gouvernements qui composent la zone occidentale. Il prélève par an le cinq millième de la moitié de la population européenne, qui est à cet effet disposée sur les cahiers de recensement en séries de mille. Les nobles, le clergé, les marchands des guildes supérieures et plusieurs autres catégories moins importantes, sont exemptés. Certaines populations ne fournissent pas d'hommes, mais sont obligées de se racheter par un impôt considérable. Telles sont les populations des frontières autrichiennes, une partie de celles du Caucase et du gouvernement d'Archangel. Nulle part, l'impôt du sang n'est perçu avec plus de rigueur. Afin que le tzar ne perde pas ses droits en perdant ses recrues, chaque série de recrutés a ses remplaçants ou podstawnoi. Le tout, conscrits et substituts, est confié à des commissaires responsables et envoyé dans les dépôts, lié et garrotté le plus souvent, tant l'amour de la gloire et de la guerre est inné chez les populations russes.

« A voir, dit M. Léouzon-Leduc, tous ces hommes assis ou couchés sur de misérables charrettes, la figure livide, l'œil effrayé, la tristesse et la souffrance empreintes dans tous les traits, on dirait plutôt d'un convoi de forçats que l'on mène au bagne que d'une troupe de citoyens qui vont prendre place parmi les défenseurs de la patrie. Il n'est sorte de barbarie que les mandataires responsables n'exercent contre eux pour les empêcher de déserter. Les cachots, les chaînes, les entraves, rien ne leur répugne quand il s'agit de mettre

à couvert leur propre responsabilité. On en trouve qui vont jusqu'à river les recrues avec leurs suppléants, et ceux-ci avec les conducteurs des voitures. »

Le même auteur ajoute que toutes ces horribles précautions sont encore insuffisantes. Le serf veut bien supporter la glèbe seigneuriale ou le despotisme de la couronne. La pensée de la discipline militaire le saisit d'épouvante. Les mères, les sœurs, les fiancées ou les épouses des recrues, encore plus effrayées, meurent souvent de désespoir en entendant prononcer l'arrêt de service. D'autres fois, ce sont des enfants qui accompagnent leurs pères en poussant des gémissements affreux.

Les chiffres de la marine russe et son organisation sont moins connus que ceux de son armée. L'excellent statisticien Duruy ne lui assignait en 1840 que 30 vaisseaux et 30 frégates. Si la Russie, ajoutait-il alors, possède en abondance tous les matériaux de construction et d'agrès, les matelots et les officiers lui manquent, et pour champ de manœuvre elle n'a, au lieu de l'Océan, que de petites mers ou plutôt de grands lacs. En outre, les eaux limoneuses de la mer Noire usent rapidement ses navires, qui ne peuvent durer plus de dix ans, tandis que, dans la Baltique, les bas-fonds et les bancs de sable des trois golfes russes de Bothnie, de Livonie et de Finlande ne permettent pas l'emploi des gros bâtiments de guerre. Tout le monde sait d'ailleurs que les ports militaires de la Russie sont Cronstadt, Rochsenhalm, Revel, Baltisch-Port, sur la Baltique; Archangel, sur la mer Blanche; Sébastopol, Caffa, sur la côte de Crimée; Nicolaïef, sur le Boug; Kerson, à l'embouchure du Dnieper; Astrakan, aux bouches du Volga, et Bakou, sur la mer Caspienne.

D'autres statisticiens portent les chiffres de la marine russe beaucoup plus haut que les précédents auteurs. Ainsi, M. Kubalski l'estime à 45 vaisseaux de ligne, dont 8 à vapeur, 30 frégates, 128 bricks et corvettes. Le nombre des marins et des soldats d'équipage serait de 45,000. Les journaux allemands sont encore plus généreux que M. Kubalski. D'après eux, la force maritime actuelle de la Russie est de 54 vaisseaux de ligne, 28 frégates, 40 bricks ou corvettes, 34 bâtiments à vapeur. Le chiffre des marins dans cette hypothèse est à peu près le même que celui de M. Kubalski. La principale partie de cette force est dans la mer Noire, où, suivant tous les rapports, on compte 15 vaisseaux, 10 frégates, 23 bricks, corvettes et cutters, 14 vapeurs de guerre et 18 grandes corvettes de charge.

Une statistique quasi officielle compte 7 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 10 de 84 canons, 30 de 74 canons, 30 frégates, 5 corvettes, 20 bricks. Ces bâtiments sont montés par environ 50,000 hommes. Voilà pour l'ensemble de la flotte. Elle forme deux divi-

sions : celle de la Baltique et celle de la mer Noire. La première comprend 4 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus ; 6 de 84 canons, 18 de 74 canons, 18 frégates, 3 corvettes, 12 bricks, montés par environ 20,000 hommes ; la seconde, 3 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 4 de 84 canons, 12 de 74 canons, 12 frégates, 2 corvettes, 8 bricks, montés par environ 20,000 hommes. A ce grand effectif il faut ajouter encore de nombreux bateaux à vapeur et des flottilles à rames ou galères dont il est impossible de fixer le chiffre, mais que l'on peut évaluer pour les deux mers à plus de 500. Suivant la statistique qui vient d'être citée, le personnel complet de la marine russe, tous les bâtiments compris, s'élèverait à 79,269 hommes.

On sait que le soldat russe est une machine, un automate. Lui dit-on : Halte ! il s'arrête ; lui dit-on : Marche ! il marche, fût-ce à travers des glaces ou des flammes. Dans la grande inondation qui désola Saint-Pétersbourg le 7 novembre 1824, un soldat du régiment *Préobrajenski* était en faction à la porte du jardin d'été situé sur le grand quai de la Néva. L'eau venait déjà jusqu'à sa ceinture sans qu'il songeât à quitter son poste. Un de ses camarades se souvient de lui et cherche à parvenir assez près de l'endroit où il se trouve, pour pouvoir s'en faire entendre. Il lui crie de se sauver ; le factionnaire répond qu'il faut qu'un supérieur lève sa consigne. Heureusement la proximité des casernes permet au soldat d'obtenir l'ordre de l'officier, et de l'apporter assez à temps pour empêcher la sentinelle de devenir victime de sa subordination.

Les malheureux soldats russes sont volés par leurs officiers qui vendent les vivres, les effets, les équipements, à moins qu'ils n'aient prévenu les livraisons des fournisseurs en s'appropriant l'argent destiné à les payer. A tous les degrés de l'échelle administrative en Russie, dit M. Léouzon-Leduc, les fonctionnaires et les employés volent. Contre ce vice invétéré l'empereur ne peut rien. On a vu pour ce fait des colonels, des généraux, des contre-amiraux, dégradés ou faits simples soldats. Cet exemple ne produisait aucun effet. Il est avéré que sur les 100,000 hommes, perdus par la Russie en 1828 dans la campagne des Balkans, la plus grande partie périt victime des privations de toute nature qu'imposait à l'armée la cupidité des généraux et des intendants.

Passons maintenant aux forces turques :

L'armée ottomane se divise en deux services distincts : le service actif, *nizam*, et la réserve, *redif*.

L'armée active est composée de six corps d'armée ou camps appelés *ordous* et placés sous le commandement d'un muchir (feld-maréchal). Chaque *ordou* forme deux corps ou divisions sous les ordres

d'un *ferik* (général de division). Chaque division est composée de trois brigades commandées par des *hivas* (généraux de brigade). L'*ordou* entier est composé de önze régiments, dont six d'infanterie, quatre de cavalerie et un d'artillerie. Chaque régiment d'infanterie est composé de quatre bataillons à huit compagnies. Le chiffre réglementaire de chaque bataillon est de 816 hommes (officiers, sous-officiers et soldats), ayant un chef de bataillon et un corps d'officiers et de service organisé à peu près sur le modèle de l'infanterie française. En ajoutant le colonel (*miz-alaï*), le lieutenant-colonel (*caimacam*) et le major (*alaï-emins*), l'effectif de chaque régiment à quatre bataillons est de 3,265 hommes. Toutefois il paraît que le chiffre réel ne doit pas être compté au-delà de 2,800. Les régiments de cavalerie sont formés de six escadrons : le premier et le sixième sont des chasseurs ou hussards, les quatre autres sont des lanciers. En se formant en bataille, les lanciers sont en première ligne, les chasseurs viennent ensuite. Chaque régiment, y compris son état-major et la compagnie hors rangs, compte 934 hommes, qui doivent être réduits à 736, soit 120 hommes par escadron. Les régiments d'artillerie sont composés de 1,765 hommes et de onze batteries, dont trois à cheval et huit à pied, pourvues de 64 pièces de campagne, plus quatre obusiers de montagne. L'effectif de l'*ordou* est donc de six régiments d'infanterie à 2,800 hommes, soit 16,800 hommes; quatre régiments de cavalerie à 720 hommes, soit 2,880 hommes; un régiment d'artillerie à 1,765 hommes, en tout 21,445, avec 68 bouches à feu.

En dehors, et indépendamment des six *ordous*, il existe dans certaines localités des réserves distinctes et des garnisons considérables, par exemple, à Constantinople même, à Candie, à Belgrade, à la Mecque, à Salonique, etc., et le chiffre de ces corps, y compris le génie et les pontonniers, peut être évalué à 40,000 hommes, répartis principalement dans plus de cent forteresses de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Archipel. En récapitulant on trouve donc : 36 régiments d'infanterie, effectif 100,800 hommes; 24 régiments de cavalerie, effectif 17,280 hommes ; six régiments d'artillerie, effectif 7,800 hommes; plus 40,000 environ de garnisaires et de corps spéciaux. Total pour l'armée active, 165,880 hommes.

L'ordonnance de 1843 fixe la durée du service dans l'armée active à cinq années, à l'expiration desquelles les soldats sont renvoyés dans leurs foyers pour y être incorporés dans le redif, où ils sont maintenus pendant sept autres années. Le redif est véritablement une seconde armée présentant dans les différentes armes un nombre de régiments égal à celui de l'armée active. Chaque ordou a son redif, placé en temps de paix sous les ordres d'un *liva*, qui tient sa résidence au quartier général de l'ordou. Les régiments des redifs sont divisés, en

égard aux localités, en bataillons ou escadrons et compagnies, ayant des cadres complets en officiers et sous-officiers. Ces derniers reçoivent de l'État une solde permanente. Ils sont tenus de rester dans les villes et villages de leurs subdivisions et de faire faire une fois par semaine l'exercice à leurs soldats. Chaque année, pendant un mois, les *redifs* se rassemblent au quartier général de l'ordou dont ils font partie, pour être exercés aux grandes manœuvres. Pendant toute la durée de ces rassemblements, ainsi que pour l'aller et le retour, les soldats reçoivent la solde de garnison avec la ration de vivres. Dans chaque lieu de cantonnement, il existe des dépôts d'armes pour servir aux manœuvres et au besoin à un armement immédiat. Ainsi le redif répond à peu près exactement à l'organisation de la landwehr prussienne.

Au moyen de cette organisation, le gouvernement turc s'est assuré sur toute l'étendue du territoire une force militaire disponible égale à celle de l'armée active, et susceptible d'être portée, dans un délai de quelques semaines, soit sur la ligne des Balkans, soit sur tel autre point du territoire. L'intendance de l'armée ottomane et l'approvisionnement de son matériel sont organisés dans des proportions analogues à sa force numérique. Elle possède des poudrières fabricant de la poudre de guerre comparable pour la qualité aux meilleures de l'Europe, des fonderies de canons et de boulets, des manufactures d'armes, des haras. La magnifique fonderie de canons de Top-Hané fabrique par an 300 pièces de tout calibre. Le nombre des pièces en réserve, en 1848, était de 1,200. La Turquie possède aussi une école polytechnique, une école d'artillerie et du génie, des écoles militaires, des hôpitaux militaires nombreux et parfaitement tenus, des établissements impériaux destinés à fournir à l'équipement des troupes, tels que la fabrique impériale de draps à Izmid.

Au double effectif de l'armée active et de l'armée de réserve il faut encore ajouter les contingents auxiliaires que doivent fournir les provinces tributaires et les corps irréguliers. Les provinces appelées à fournir des contingents réguliers sont : l'Égypte et Tunis ; celles qui fournissent des contingents irréguliers sont : la Syrie, le Kurdistan, l'Azistan, l'Albanie. Le contingent régulier de l'Égypte, indépendamment de sa flotte, produit 30,000 hommes, et celui de Tunis 12,000. Les contingents irréguliers peuvent être très-considérables. Ainsi la Syrie serait en mesure de donner facilement plus de 50,000 cavaliers, si les ressources du trésor ottoman permettaient de faire la dépense de leur entretien ; le Kurdistan 30,000 hommes; l'Azistan 20,000 hommes; l'Albanie 15,000.

A ces chiffres, il convient d'ajouter la gendarmerie (*zapti*) musulmane, qui peut détacher aisément 12,000 hommes; les Tartares de

Dobrodja et de l'Asie-Mineure; enfin, la réserve très-considérable des Bachy-Bozouk, composée des vieux soldats de toute l'ancienne armée, auxquels on a donné le nom de Bachy-Bozouk, qui signifie littéralement *têtes gâtées*, parce qu'ils n'ont pas été soumis à l'ordonnance nouvelle de l'armée et qu'ils portent l'ancienne coiffure.

On évalue le chiffre total des premières catégories à plus de 70,000 hommes; celle des Bachy-Bozouk s'élèverait à près de 200 mille hommes.

En résumé, il résulte de l'ensemble des calculs qui précèdent que les forces ottomanes présentent l'effectif suivant :

Nizam et redif,	300,000 h.
Réserve, garnisaires, corps spéciaux,	40,000
Contingents réguliers,	42,000
Contingents irréguliers,	127,000
Gendarmerie, volontaires, Tartares,	70,000
Total :	579,000

Plus, Bachy-Bozouk, au moins 195,000 hommes, tous musulmans. Nous ne parlons pas en effet des populations chrétiennes. Pourtant, il ne faut pas oublier qu'Omer-Pacha, lors de la dernière campagne de Bosnie, avait dans son armée 12,000 Bosniaques chrétiens, et que dans ce moment il se trouve sur le Danube 2,000 Albanais catholiques.

La plupart des renseignements qui précèdent et les chiffres qui les complètent ont été empruntés, partie à l'ouvrage remarquable publié récemment sous le titre de *Lettres sur la Turquie*, par M. Ubicini, partie à un travail de M. Duplan et à des documents authentiques.

Il reste à faire connaître, d'après la situation parvenue à Paris dans ces derniers temps, la distribution des forces qui peuvent être appelées à concourir plus ou moins prochainement aux opérations de la guerre engagée actuellement avec la Russie.

Les garnisons réunies dans les places du Danube, en Roumélie (Europe), se composent des forces suivantes : A Widdin, 8,000 hommes; à Nicopoli, 2,000; à Rousthsjouk, 5,500; à Silistrie, 6,000; à Ressova, 2,000; à Hirchova, 1,500; à Matchin, 3,400; à Isachtza, 1,800; à Tultza, 1,200; total, 31,400 faisant le service de 2,600 bouches à feu. Le corps d'armée active d'Omer-Pacha compte : Nizam réguliers, 95,000 hommes; redif, 22,000 hommes; contingents d'Égypte, 18,000 hommes; Bachy-Bozouk, 36,500 hommes; total, 171,500 hommes ayant 246 bouches à feu.

Le corps de réserve a pour centre Andrinople. Il se compose de 22,000 nizam réguliers; 15,000 redif réguliers; 12,000 Bachy-Bozouk; total, 49,000 hommes avec 80 bouches à feu.

Il y a enfin en Anatolie (Asie), près d'Albalzig, le corps de Selim-Pacha comprenant : Nizam, 24,000 hommes ; redif, 8,000 hommes ; Bachy-Bozouk, 4,000 hommes ; total, 36,000 hommes avec 90 bouches à feu.

L'armée d'Asie est complétée par le corps d'Abdi-Pacha, stationné près d'Érivan, et consistant en 28,000 hommes du nizam ; 12,000 redifs ; 15,000 Bachy-Bozouk ; total, 55,000 hommes avec 125 bouches à feu. En somme, les forces actives de la Turquie, tant en Asie que sur le Danube, s'élèvent au chiffre de 342,900 hommes, munis de 2,600 pièces de rempart et de 531 pièces de campagne, et il y a derrière elles une réserve de plus de 500,000 hommes qu'il est toujours possible d'appeler sous les drapeaux et de diriger contre l'ennemi.

Omer-Pacha a fait venir de nouveau, auprès de lui, le docteur Thirk, qui était son premier chirurgien dans la campagne de 1849. Le docteur Gaal reste à Serajewo comme chirurgien en chef. Les troupes turques venant de l'Asie ont beaucoup à souffrir de pleurésies, pneumonies, fièvres, etc., notamment les hommes de couleur. Mais les régiments de la Roumélie, de l'Albanie et de la Macédoine se portent mieux. Les redifs et les volontaires, moins bien vêtus et nourris, tombent aisément malades. A l'exception de Varna, Schoumla et Rutschuk, les hôpitaux manquent partout. Dans ceux qui existent, il n'y a ni médecins ni hommes capables.

Il ne faut pas se dissimuler que sous beaucoup de rapports le soldat turc ressemble au soldat russe. Là le knout ; ici la bastonnade. L'un et l'autre sont volés par leurs supérieurs. On sait comment se pratique presque partout le recrutement en Turquie. On cerne un village ; on en chasse dans un enclos la population. Tout ce qui est faible ou défectueux est renvoyé. Les hommes valides sont enchaînés par couples et marchent sous le fouet jusqu'à leur destination.

La flotte turque se compose de trois divisions, dont l'une est à Batoun, la seconde à Sifopolis et la troisième dans le Bosphore. La division du Bosphore comprend les navires suivants :

Navih-i-Babri.	de 54 canons et	500 hommes.
Marate-Safer	42	400
Farsli-Ilat..	40	400
Missari-Ferak	24	200
Faizi-Arbout.	20	200
Mahnewedick.	124	1,220
Mizhoredils.	118	1,140
Nesimi-Safer.	50	460
Peikee Messerit.	80	710
Shali-Vakri.	54	500
Mizzetich.	74	710

Kaidi-Safer	46	450
Avini-Ilah	36	350
Sherif-Numar	20	180
Tedjri-Sefit	22	150
Gul-Refis	22	180
Djai-Ferah	18	150
Nazamich	60	620
Nedjat-i-Fer	22	180
Nodjini-Feshan	24	180
Swragh-i-Bahri	22	150
Fethi-Valem	20	150

STEAMERS A AUBES.

	Canons.	Hommes.	Chevaux.
Medjidik	22	300	450
Taïf	22	300	550
Faizi-Vabri	22	300	450
Taki-Sodi	22	300	450
Esseri-Djedid	4	150	300
Eregli	2	130	180
Messeri-Vakri	2	90	120
Tari-Vakri	2	130	180
Moohberi-Souvour	26	320	550
Mincdouich	20	en construction.	
Fourich	52		

On prépare en outre plusieurs petits steamers dans l'arsenal.

A l'exception de quelques canons placés sur le haut pont, les autres canons sont de 32.

La flotte égyptienne dans le Bosphore se compose des navires suivants :

Vaisseaux : *Sihudubad*, 94 canons, 900 hommes d'équipage; *Alepoo*, 100 canons, 1,000 hommes; *Miftajehah*, 100 canons, 1,000 hommes. — Frégates : *Bahurali*, 64 canons, 500 hommes; *Rosetta*, 66 canons, 500 hommes; *Damietta*, 54 canons, 450 hommes; *Thesfihud*, 54 canons, 450 hommes. — Corvettes : *Samah-Baho*, 26 canons, 150 hommes; *Tahud-Haikur*, 26 canons, 150 hommes. — Brick : *Surhar*, 18 canons, 120 hommes. — Steamers : *Nil*, 8 canons, 170 hommes, 360 chevaux; *Peowashuhor*, 4 canons, 80 hommes, 225 chevaux.

Les forts du Bosphore sont en bon état et bien plus forts qu'à l'arrivée du prince Menschikoff. Les meilleurs ports de la Turquie, sur la côte de la mer Noire, sont ceux de Batoun, de Davarna, près Varna. Ce sont des ports naturels qui ne doivent absolument rien à

l'art. Il est probable qu'il y a bien d'autres mouillages, mais on ne les connaît pas, parce qu'on n'a poussé que des reconnaissances imparfaites et que les Turcs ne voient qu'avec répugnance sonder leurs baies et mouillages.

Le commencement des hostilités sur la mer Noire entre les flottes russe et turque sera un événement nouveau et d'un haut intérêt. En effet, on ne connaît par expérience la puissance navale d'aucun des deux peuples, et il n'y a guère de mer sur laquelle il se soit livré moins de batailles que la mer Noire. A peine trente ans se sont-ils écoulés depuis que la Porte a consenti à ouvrir cette mer aux navires de commerce chrétiens, qui n'y pénétraient plus depuis l'expulsion des Génois au xve siècle. La création de la flotte russe de la mer Noire date en quelque sorte du siècle actuel, et à la dernière guerre navale, le désastre de Navarin priva les Turcs de toute espèce de ressources pour faire la guerre navale. Le passage du Bosphore a été fermé avec une extrême jalousie par la politique de la Porte et par les traités aux pavillons européens.

La mer Noire mérite le nom funèbre que lui ont donné les modernes. Sur 365 jours de l'année, il y a 364 tempêtes; aussi ses côtes sont-elles souvent parsemées çà et là de navires crevés, échoués; on en rencontre en plein air avec la quille en l'air et les mâts en bas. La nature n'y semble pas dans un état normal : ces ouragans fréquents, cette bise incessante qui, pendant l'hiver, souffle sur Constantinople, rendent la ville impropre aux constructions maçonnées à cause de l'humidité, et forcent à élever des constructions en bois, cause de tant d'incendies. Les nuages monstrueux qui pendant l'été planent sur cette mer, des volcans embrasés, des gouffres brûlants vomissant la flamme, tout offre un caractère étrange et sauvage. La mer Noire est un vaste gouffre d'une grande profondeur, car elle n'a point d'îles. Récipient de toutes les pluies qui tombent en Autriche, dans la Russie méridionale, dans les Turquies d'Europe et d'Asie, elle reçoit par de grands fleuves comme le Danube, le Pruth, le Dniester, le Dnieper, le Bug, le Don, des quantités d'eau sans proportion avec la superficie qu'elle présente à l'absorption de l'atmosphère. Le trop plein s'échappe impétueusement par le Bosphore, ce qui forme son courant et celui des Dardanelles, que les bâtiments ont peine à surmonter. Ce courant est si rapide sur certains points du Bosphore, comme à Bebeck, par exemple, qu'il faut faire tirer les caïks à la corde. Aux dangers que présente cette mer se joint la difficulté pour les navigateurs de trouver l'embouchure du Bosphore. On l'a signalée par deux phares, d'où lui vient le nom turc de *Fanar-Ki;* mais souvent, dans la nuit, des feux de charbonniers trompent les pilotes et causent des sinistres.

L'escadre turque, commandée par Mushaver-Pacha (Pacha étranger), plus connu sous le nom de capitaine Adolphus Slade, est partie avec des instructions hostiles, et quoique l'on ne sache pas exactement quelle est sa destination, s'il est vrai qu'une flotte russe soit sortie de Sébastopol, il n'est pas douteux que l'amiral Slade ne rencontre l'ennemi. L'escadre turque se compose d'un vaisseau de ligne, de six frégates et de plusieurs steamers, dont les Turcs sont mieux fournis que les Russes. Quelques frégates turques sont puissantes : celle du capitaine Slade lui-même a deux ponts et 72 canons. Ces navires ont tenu la mer tout l'été, et peuvent combattre les Russes à forces égales. La discipline et le régime de bord sont tout anglais, et ont été introduits par le capitaine Slade, par son prédécesseur sir Baldwin Walker et par le capitaine Bolare, instructeur des artilleurs. Les équipages et les officiers sont Turcs; on les dit bons pointeurs, mais médiocres matelots, quoique sous ce rapport même ils ne soient peut-être pas inférieurs à leurs adversaires. Si la saison était mauvaise, il est probable que les deux escadres souffriraient plus de la mer que de l'ennemi.

Voici maintenant l'état de la flotte anglo-française mouillée dans la baie de Beïcos, un peu au-dessous de Therapia, à quelques milles de Constantinople :

La flotte française se compose du *Henri IV*, du *Jupiter*, du *Napoléon*, du *Friedland*, du *Charlemagne*, du *Mogador*, du *Valmy*, du *Bayard*, de l'*Iéna*, de la *Ville-de-Paris* et des steamers *Gomer*, *Sané*, *Magellan*, *Caton*, *Héron* et *Prométhée*.

La flotte anglaise est composée des navires : le *Britannia*, de 120, portant le pavillon amiral; le *Trafalgar*, de 110; l'*Albion*, de 90; la *Vengeance*, de 84; le *Bellérophon*, de 78; le *Sans-Pareil*, à hélice, de 70; l'*Aréthuse*, de 50; le *Léandre*, de 50; la *Rétribution*, frégate à vapeur, de 22; le *Furious*, dito, de 16; le *Tiger*, dito, de 16; le *Samson*, dito, de 6; le *Kiger*, de 14, à hélice; le *Wasp*, de 4, à hélice; le sloop à vapeur le *Fury*, de 6; l'*Inflexible*, de 6, et le *Spitfire*, de 3. Ces bâtiments ont été renforcés par le *Terrible*, de 21 canons, 800 chevaux, 330 hommes; le *Queen*, de 116 canons, 950 hommes; le *London*, de 90 canons, 820 hommes; l'*Agamemnon*, de 91 canons, 550 chevaux, 860 hommes; le *Léopard*, de 16 canons, 560 chevaux, 300 hommes; le *Higflyer*, de 21 canons, 250 chevaux, 230 hommes : total, 355 canons, 2,160 chevaux, 3,480 hommes; ce qui, ajouté à la flotte anglaise déjà réunie, fait un total de 29 vaisseaux, 1,240 canons, 7,492 chevaux, 12,332 hommes.

L'aspect de tous ces bâtiments offre le coup d'œil le plus imposant.

CONCLUSION.

Malgré l'opacité du voile que la suprême sagesse a laissé tomber entre la créature faible et bornée et l'incommensurable avenir, chacun veut vivre d'avance par la pensée et porter la lumière sur des événements que couvre encore l'ombre de Dieu.

Les faits qui viennent de s'accomplir en Orient sont par eux-mêmes peu de chose, mais ils ont excité l'intérêt général, parce que l'on sent qu'ils sont le prélude de faits plus importants et de l'inévitable remaniement de la carte d'Europe.

Qu'on jette les yeux sur cette carte, et l'on verra la place qu'y tient la Russie. Si l'on songe en combien peu de temps elle s'est ainsi étendue, si l'on réfléchit à cette fièvre de domination qui la pousse sans relâche à la conquête du monde, si l'on observe que le tzar actuel, Allemand d'origine, s'intitule dans tous ses actes *héritier de Norwége, duc de Schleswig, de Stormar, de Ditmorsen, d'Oldenbourg*, on comprendra qu'il est

temps d'arrêter cette marche envahissante de la barbarie, de poser une digue à cet océan dont les eaux sombres et glacées engloutiraient notre civilisation.

Du Moscovite les tzars ont fait un singe du civilisé ; ces réformes tentées avec tant de retentissement n'ont été qu'une comédie jouée devant l'Europe. De fruits elles n'en ont point porté ; elles n'en porteront jamais. Effacez le vernis passé sur le Russe, vous retrouverez le Scythe et le Kalmouck. La civilisation de Pierre ressemble à la capitale qu'il s'est bâtie : à la surface, des monuments, du luxe, des plaisirs ; au dessous, un marais empesté.

Plus ignare, plus fanatique encore peut-être est la généralité du peuple turc. Sur cette pétrification humaine s'émoussent les tentatives de rénovation. On peut à grand'peine modifier le costume et l'étiquette, remplacer par des habits étriqués et disgracieux les poétiques vêtements orientaux, dire *Sa Majesté l'Empereur* au lieu de *Sa Hautesse le Sultan*. Là il faut s'arrêter. Le fatalisme comprime l'intelligence ; l'immobilisme enraie le progrès. La polygamie subsiste. Un pays où la femme n'est pas la compagne de l'homme, mais son esclave, est un pays condamné. La femme est un produit de la civilisation ; dans les sérails de Turquie il n'y a que des femelles.

Ainsi que les Russes, les Turcs sont une nation de serfs. Ce que nous disons n'a rien d'injurieux pour personne ; nous employons ce terme pour exprimer l'idée d'un peuple retenu par sa loi religieuse dans des limbes infranchissables et obligé de se soumettre aux autres peuples pour en obtenir le droit de vivre. Abdul-Medjid est l'esclave du Coran comme Nicolas est l'esclave du testament de Pierre. Que l'un et l'autre essaie de se soustraire à l'implacable destinée qu'on leur a faite, il sen-

tira dans sa chair le froid du poignard ou dans ses veines le feu du poison.

L'empire des Turcs ne s'est établi que par la force. Depuis quatre siècles, Constantinople outragée demande un vengeur. La Morée sanglante regarde Stamboul comme la Pologne meurtrie regarde Saint-Pétersbourg. Dans l'air lumineux, dans les flots dorés qui caressent cette cité féerique des sultans, où des rêveurs ont placé le siége du congrès des peuples, le sénat de la république universelle, le trône de l'omniarque, souverain du monde, dans cet air, dans ces flots on entend retentir cette parole de Xavier de Maistre : *Les Turcs ne sont que campés en Europe !*

On a parlé de l'intégrité, de l'indépendance de la Turquie. Ce sont des expressions impropres. Le mot d'intégrité ne saurait s'appliquer à un empire qui de nos jours a perdu plusieurs provinces ; celui d'indépendance ne convient pas à une nation trop faible pour se passer d'appui.

Quelques-uns ont prévu le partage de l'empire ottoman. Ce partage est impossible. La puissance qui obtiendrait Constantinople, qui serait maîtresse du Bosphore et des Dardanelles, acquerrait une position sans équivalent. On se réunirait pour lui arracher l'inestimable joyau étincelant aux yeux de ses rivales.

D'autres ont mis en avant un système ayant pour but de civiliser la Turquie à la vapeur, afin de la mettre promptement au niveau des États européens. Pour le moment ils se bornent à demander :

1° « Que l'impôt soit le même pour tous les contribuables — Turcs et raïas ;—qu'il soit proportionnel à la valeur constatée » (c'est l'impôt sur le capital) ;

2° « Que les musulmans et les raïas aient les mêmes droits

civils et jouissent des mêmes garanties administratives et judiciaires;

3° « Que chaque croyant rétribue librement et directement son culte et son corps enseignant; qu'ainsi la religion de Mahomet ne soit plus en Turquie la religion de l'État;

4° « Que les monastères dédiés aux lieux saints soient classés au nombre des établissements libres, et jouissent de toutes les garanties attribuées aux établissements privés;

5° « Qu'un concordat règle, entre les puissances européennes ayant des consuls à Jérusalem, les droits de possession, d'usage et de police des lieux saints.

Nous avons fait voir ce que sont ces civilisations à coups d'ukases ou de firmans. Les idées ne sauraient mûrir en un jour. La nature ne procède pas par secousses. Son mouvement est continu, mais lent. Quand on veut bâtir autrement que sur le sable, c'est elle qu'il faut imiter. Tôt ou tard le temps se venge de ce qu'on fait sans lui.

Reste la création d'un empire byzantin. Cette solution n'est peut-être ni la plus mauvaise ni la plus improbable. Elle exigerait, il est vrai, le refoulement des Turcs en Asie; mais ils s'attendent si bien à y retourner, que les musulmans tiennent soigneusement murée la porte par laquelle les *Giaours* doivent rentrer à Stamboul. Leur pâle et mélancolique sultan est le vivant symbole d'une grande chose qui s'en va.

« Il y a peu de jours, dit M. Léopold de Gaillard, Abdul-Medjid entrait pour prier dans la grande mosquée d'*Aya-Sophia*. Ayant remarqué qu'en de certains endroits le plâtre de la voûte se détachait et menaçait ruine, il ordonna qu'on en fît tomber les fragments devant lui. A peine le marteau avait-il frappé quelques coups, qu'il mit à découvert une splendide mosaïque du XIVe siècle, suspendant sur la tête du successeur

de Mahomet la menace et les épouvantes du dernier jugement. C'était la Sainte-Sophie des empereurs qui sortait du suaire ! Frappé de terreur, Abdul-Medjid fit recouvrir aussitôt cette importune apparition, et le bruit courut dans Constantinople que ce jour-là le sultan était sorti de la prière triste et découragé. »

Parmi les populations chrétiennes de l'Orient, il existe une légende prophétisant l'expulsion des Turcs de Constantinople après quatre cents ans de possession. Le 29 mai 1453, Byzance vaincue laissait entrer dans ses murs Mahmoud II. Le 29 mai 1853, les quatre siècles ont été révolus.

« Abandonnée à elle-même et à ses seules forces, dit M. Emile de Girardin, la Turquie serait hors d'état de résister au tzar, y sacrifiât-elle sa dernière piastre et son dernier croyant. Une force incontestablement inférieure ne peut lutter longtemps contre une force infiniment supérieure.

« La Turquie le sait.

« Elle sait que la guerre prolongée serait le terme de son existence et la fin de sa domination.

« La Turquie reconnaît qu'elle a besoin, pour échapper à cette extrémité, de l'appui le plus énergique de l'Angleterre et de la France. »

— « Si la Turquie, répond M. de Lourdoueix, ne peut vivre sans l'Angleterre et la France, aidées de la Prusse et de l'Autriche, elle est morte.

« Si elle est morte, maintenir son intégrité avec des conditions n'est pas plus raisonnable que de vouloir la maintenir sans conditions.

« Si elle est morte, nous n'avons pas à défendre la justice et la possibilité de l'expulsion des Turcs : cette expulsion arrivera d'une manière ou de l'autre. Les Russes ne feront que

déterminer les accidents intérieurs qui démonteront la machine gouvernementale. »

Le 9 décembre, le *Moniteur* contenait la note suivante :

« Nous disions, à la date du 17 mai dernier, que si la question entamée à Constantinople par M. le prince Menschikoff amenait quelques complications, elle deviendrait une question de politique générale, dans laquelle les autres puissances signataires du traité du 13 juillet 1841 se trouveraient engagées au même titre que la France. Les événements ont justifié nos prévisions : cette solidarité, que des intérêts communs et le respect des mêmes principes établissaient, dès lors, à nos yeux, entre les grands cabinets, est aujourd'hui un fait accompli.

« L'intime union du gouvernement de l'Empereur avec le gouvernement de Sa Majesté Britannique avait déjà rassuré les esprits ; toutefois il restait des doutes sur l'attitude que prendraient les autres puissances au début d'une guerre qu'elles avaient sincèrement essayé de prévenir, mais dont, par la force même des choses, le théâtre pouvait s'étendre.

« C'est à conjurer ce péril, à concerter une action commune et à resserrer le faisceau des intérêts européens que le gouvernement de l'Empereur a employé ses soins les plus persévérants. Cette politique loyale a atteint son but.

« Il y aurait de la présomption à considérer la question d'Orient comme terminée ; il faut même s'attendre à lui voir encore traverser des phases diverses, mais l'accord hautement avoué de l'Autriche et de la Prusse avec les cabinets de Paris et de Londres suffit pour calmer dès à présent les inquiétudes qui depuis dix mois ont tenu l'Europe en suspens. Le vrai danger de la situation consistait en effet dans la possibilité

d'une scission des puissances en deux camps ; cette crainte a disparu.

« Les mêmes vues, les mêmes désirs animent la France, l'Angleterre l'Autriche et la Prusse, et un protocole signé à Vienne, le 5 de ce mois, dans une conférence à laquelle assistaient les représentants des quatre cours, atteste leurs résolutions communes.

« Rétablir la paix entre la Russie et la Sublime Porte, à des conditions honorables pour les deux parties, maintenir l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, dont l'existence indépendante dans les limites que les traités lui ont assignées est devenue l'une des conditions essentielles de l'équilibre européen, tel est le double but que les quatre puissances se proposent de poursuivre en commun. Constater à l'avance que la guerre actuelle ne saurait, en aucun cas, entraîner des modifications dans l'état de possession que le temps a consacré en Orient, c'est restreindre le champ et ramener, il faut l'espérer, le différend survenu entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et la Sublime Porte à des termes qui permettront à la diplomatie européenne d'exercer une action efficace et de rétablir, sous sa garantie collective, une paix solide entre la Russie et l'empire ottoman. »

La crise actuelle peut se terminer par la paix ; mais, quoi qu'en dise le *Moniteur*, cette paix ne sera qu'une trêve. Tôt ou tard il faudra que les grandes puissances interviennent sérieusement, par les armes, entre la Russie et la Turquie et qu'elles leur dictent des conditions.

Si ces conditions sont pour les Osmanlis leur départ de l'Europe où ils laisseront la place à un empire grec, elles doivent être pour les Russes l'évacuation de la Pologne, reconstituée dans son indépendance et sa nationalité.

Autant que le permet la faible portée de l'esprit humain, voilà ce qu'on peut entrevoir dans l'avenir. A aucun de nous il n'appartient de formuler autre chose que des hypothèses. Nos raisonnements ne sauraient déranger les plans arrêtés là-haut, et il n'en est toujours que ce qu'il plaît à Dieu.

APPENDICE.

I.

La Russie et les Russes. — Les climats en Russie. — Moscou, véritable capitale de l'empire. — Saint-Pétersbourg. — Mœurs russes. — Corruption. — Esclavage. — La gynécocratie. — Les femmes colonelles. — Le sérail de Potemkin. — Dépravation morale. — Le *Club physique*. — La noblesse russe. — Les prêtres ivrognes. — Origine du mot tzar. — Portrait de Nicolas. — Portrait de l'impératrice Alexandra. — Détails sur la vie intime et publique de l'empereur de Russie. — Ses idées sur les femmes. — Le tzar et les lorettes. — Nicolas et Horace Vernet. — Les Moujicks émancipés. — Le choléra à Saint-Pétersbourg. — Les colonies militaires. — Le recueil des lois russes. — Une lettre de Louis-Philippe. — Les conseillers de Nicolas. — Le prince Menschikoff. — Le comte Orloff. — Les deux partis politiques.

Dans l'étendue de ses vastes limites, l'empire russe, qui embrasse seize cents lieues, renferme tous les climats et l'on pourrait presque dire toutes les zones. Le printemps déploie quelquefois tous ses charmes en Tauride, à l'époque où les environs de Saint-Pétersbourg sont encore couverts de neige ; déjà sont en fleurs les vergers du Caucase, que le renne cherche encore sous une enveloppe glacée la mousse qui fait sa nourriture. Le Kirghis vit sous un ciel constamment riant ; le Tschouktschi végète au milieu d'un hiver de neuf mois.

Deux villes principales attirent en Russie l'attention de l'observateur : Moscou et Saint-Pétersbourg.

Moscou n'est plus la vieille capitale des tzars, celle que se dispu-

tèrent les Mongols et les Polonais et qui, victorieuse des uns et des autres, hérita des dépouilles de Kiev et de Novgorod. L'Europe occidentale a pénétré jusque-là, et chaque jour elle emporte quelques débris du passé. Néanmoins, préservée par la distance, par les derniers efforts d'une civilisation qui s'épuise, Moscou tient encore assez à l'Orient, à l'Asie par sa position géographique, au moyen âge par son aspect, ses institutions et ses mœurs, pour offrir aux gens de nos contrées et de notre époque le plus curieux de tous les spectacles, celui d'une ville *princeps*.

Du haut de la tour d'Ivan-Véliki, l'aspect de Moscou, étendu comme Rome, comme Constantinople, sur les croupes de plusieurs collines, est étrange et fantastique. Dans le reste de l'Europe, et probablement dans le reste du monde, rien n'a pu préparer à ce spectacle. C'est à deux circonstances principales que Moscou doit cette complète originalité. D'abord, les toits des maisons ne sont ni de tuiles, ni d'ardoises, ni de chaume, ni de planches, ni d'aucune matière employée en d'autres pays. Ils sont tous en feuilles de tôle, tous uniformément peints en rouge foncé ou en vert pâle. Cette immense marqueterie de deux couleurs éclatantes, toujours mêlées et toujours en opposition, est parsemée en tous sens et comme émaillée par les dômes, les minarets, les clochers, les clochetons d'une innombrable multitude d'églises. Jamais, même après la grande Cordoue des Arabes, qui renfermait, au dire de leurs géographes, deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hôpitaux, huit cents écoles publiques et neuf cents bains, jamais aucune ville n'eut autant d'édifices consacrés au culte. Jadis on disait proverbialement de Moscou qu'il possédait quarante fois quarante églises. Les incendies et les prises d'assaut, joints à l'effet du temps, en ont fait disparaître bon nombre. Mais on en compte encore au moins neuf cents aujourd'hui. Toutefois, que ce mot d'église ne cause pas d'illusions; ce sont généralement de simples chapelles, de toutes formes, de toutes couleurs, rappelant Byzance et l'Asie beaucoup plus que Rome et l'Europe, et qui, vues de haut et de loin, semblent autant de petites pagodes en porcelaine de Saxe.

On ne saurait croire combien de fois Moscou fut détruit par des incendies. Dans son *Tableau statistique*, Schnitzler en cite un au treizième siècle, un autre sous Dmitri Donskoï, vers 1370, puis en 1382, puis encore avant la fin du même siècle, puis en 1547, sous Ivan le Terrible, puis en 1571, et vers 1590, sous Fédor Ivanovitch, puis en 1611, sous l'un des faux Démétrius. Et l'on ne parle ici que des incendies complets, généraux, où disparaissait la ville entière, car des incendies de maisons, de rues, de quartiers, il serait impossible d'en faire le dénombrement. « La négligence des Moscovites est

si grande, dit Olearius (Œlschlœger), qu'il ne se passe point de mois, ni même de semaine, que le feu ne prenne à leur ville, et que cet élément, rencontrant une matière fort combustible, et renforcé par le vent, ne réduise en cendres, dans un moment, plusieurs maisons, même des rues entières. Peu de jours avant notre arrivée, le feu avait consumé la troisième partie de la ville, et il y a cinq à six ans qu'un accident semblable faillit la détruire entièrement..... Ceux qui font ces pertes s'en consolent en quelque façon par la facilité qu'ils ont de trouver des maisons neuves, toutes bâties, au marché destiné pour cela hors de la muraille blanche, où l'on achète pour fort peu de chose une maison entière, que l'on fait démonter, transporter et rebâtir en fort peu de temps au lieu où était la première. »

Saint-Pétersbourg est une ville trop moderne, trop régulière, trop uniforme pour que sa description puisse intéresser.

Dans le cours de cet ouvrage on a pu se faire quelque idée des mœurs moscovites. Au fond, ces mœurs sont restées les mêmes. Nous avons parlé de la corruption qui mine et dévore les administrations de l'empire. Alexandre disait des fonctionnaires : « S'ils savaient où les mettre, ils me voleraient mes vaisseaux de guerre ; s'ils pouvaient m'arracher les dents sans m'éveiller, ils me les voleraient dans mon sommeil. »

Après la corruption, l'esclavage est la plaie la plus profonde de la Russie. Écrasés, pressurés, les serfs se lèvent de temps à autre, agités par le désespoir et mettent à la broche un de leurs seigneurs. Le coup fait, ils attendent, les bras croisés, l'expiation et se laissent massacrer par quelques soldats. L'empereur Nicolas n'a pas osé aborder le grand acte d'émancipation qui eût fait la gloire de son règne ; il l'a préparé cependant, et quelque jour le bétail humain parqué dans les villages de la Russie reconquerra la dignité humaine.

Autrefois les femmes étaient enfermées en Russie comme en Turquie. Le gynécée était placé dans des pavillons appelés *Teremia*. Les jeunes filles ne se montraient en public que dans de solennelles occasions. Ces jours-là elles se rendaient à l'église, soigneusement couvertes d'un voile et accompagnées de leurs mères, voilées comme elles. Le voile, appelé *tata*, était en soie et ne laissait voir que les yeux. Il était rare qu'une jeune fille eût parlé à son prétendu et l'eût seulement vu avant le jour de ses noces. Ce jour-là, ses compagnes lui dénouaient ses cheveux que jusqu'alors elle avait portés en tresses, et elle ne pouvait plus les natter.

Pierre Ier brisa les portes du gynécée et jeta violemment dans la société ces femmes dont la condition antérieure différait si peu de celle des esclaves. Subitement en contact avec des hommes grossiers, elles contractèrent une partie de leurs vices. Les hasards d'une suc-

cession sans ordre réglé ayant appelé au trône cinq ou six femmes de suite, et la Catherine ayant illustré son époque, la nation russe s'accoutuma à cette *gynécocratie*. Fières de voir tant de puissance dans les mains d'une personne de leur sexe, les femmes rapportaient dans leurs maisons et dans les sociétés la prééminence dont elles jouissaient à la cour. La princesse Daschkoff était alors *directeur* de l'Académie des sciences et *président* de l'Académie russe. Longtemps, elle sollicita Catherine de la nommer *colonel* des gardes. Plusieurs femmes de colonels avaient les détails des régiments, donnaient les ordres aux officiers, les employaient à des services particuliers, les congédiaient et les créaient quelquefois.

« Mme Mellin, colonelle du régiment de Tobolsk, dit l'auteur des *Mémoires secrets sur la cour de Russie*, commandait avec une hauteur vraiment martiale, recevait les rapports à sa toilette, et faisait monter la garde, tandis que son mari bénévole s'occupait ailleurs. Les Suédois ayant tenté une surprise, on la vit sortir de sa tente en uniforme, se mettre à la tête d'un bataillon et marcher à l'ennemi. Plusieurs autres femmes suivaient l'armée contre les Turcs. Le sérail de Potemkin était toujours composé de belles amazones, qui se plaisaient à visiter les champs de bataille et à examiner les vigoureuses nudités des Turcs étendus sur le dos, le cimeterre à la main et l'air encore menaçant, comme l'Argant du Tasse le parut à la douce Herminie. Après l'assaut d'Otchakoff, on entassa sur le Liman, alors glacé, des piles de cadavres nus qui y restèrent jusqu'au dégel. C'est autour de ces pyramides que les dames russes allaient se promener en traîneaux, pour admirer les beaux corps musulmans, roidis par le froid. »

Il ne faut pas croire que cette interversion des rôles assignés par la nature à l'homme et à la femme ne soit en Russie que le fruit du caprice ou du déréglement de quelques dames de cour. L'auteur des *Mémoires* remarquait encore plus de *masculinité* dans les habitudes et les goûts des femmes vivant à la campagne, et c'est de la servitude personnelle qu'il faisait, avec beaucoup de raison, dériver cette triste altération du type moral primitif. Nous l'avons dit déjà, des veuves ou des filles majeures, en prenant le gouvernement de leurs biens, sont forcées d'entrer dans les détails les moins convenables à leur sexe. Acheter, vendre, échanger des esclaves, leur distribuer leur tâche, les faire déshabiller devant elles pour leur infliger le châtiment des verges, sont des choses qui répugneraient autant à la sensibilité qu'à la pudeur d'une femme, dans un pays où les hommes ne seraient pas ravalés au niveau des animaux domestiques et traités avec la même indifférence : mais ce sont des fonctions dont beaucoup de femmes russes sont souvent obligées de s'acquitter. Les mœurs do-

mestiques, qui partout ailleurs font la compensation du vice des mœurs publiques, en Russie, au contraire, sont la source même de la corruption. Tous les jours, les détails d'une maison qui jouit de quelque opulence fournissent aux jeunes personnes des occasions de satisfaire et même de prévenir leur curiosité sur tous les mystères de l'amour, et d'émousser les sens et les organes presque avant leur entier développement. Dans cet apprentissage périt aussi la sensibilité morale, car il faut en être absolument privé pour soutenir le spectacle des supplices si fréquemment infligés aux esclaves. « Je me suis trouvé à des tables, dit le colonel Masson, où, pour quelques légères fautes d'un laquais, le maître ordonnait froidement, et comme une chose toute simple, de lui administrer cent coups de *battogs*. On le menait sur-le-champ dans la cour, ou seulement dans une antichambre, et tout cela se faisait en présence des femmes et des jeunes filles qui, en mangeant et en riant, entendaient les cris du malheureux fustigé. »

Les femmes, en Russie, s'instruisent peu et ne travaillent pas. Toujours entourées d'une nombreuse domesticité qui satisfait ou prévient leurs désirs, elles passent leur temps couchées sur un canapé ou assises devant une table de jeu. On les voit rarement lire, plus rarement encore s'occuper de petits ouvrages de mains ou des soins de leur ménage, et celles que n'a point humanisées une éducation étrangère, sont réellement encore barbares.

La dépravation des mœurs était telle en Russie, après le règne de Catherine la Grande, cette Messaline du Nord, qu'on fit alors la découverte à Moscou d'une association connue sous le nom de *Club physique*. « C'était, dit l'auteur des *Mémoires secrets*, une espèce d'ordre surpassant en turpitude tout ce que l'on a raconté des institutions et des mystères les plus impudiques. Les hommes et les femmes se rassemblaient à certains jours, pour se livrer pêle-mêle aux débauches les plus infâmes. Des maris y faisaient admettre leurs femmes, des frères leurs sœurs. Ce qu'on exigeait dans les hommes, c'était de la vigueur et de la santé; dans les femmes, de la beauté ou de la jeunesse. Les récipiendaires n'étaient initiés qu'après avoir fourni leurs preuves et subi des visites. Les hommes recevaient les femmes et les femmes les hommes. A la révolution française, la police eut ordre de rechercher et de dissoudre toute espèce de société mystérieuse. Ce fut alors que l'on examina le *Club physique*, et ses membres furent obligés d'en révéler les mystères. Comme des membres de l'un ou de l'autre sexe appartenaient aux plus riches et aux plus puissantes familles, et qu'il n'était pas question de politique dans leurs assemblées, on se contenta de fermer et d'interdire cette loge scandaleuse. »

Le *Club physique* se reforma plus tard, et de nos jours, le gouvernement du tzar, peu jaloux d'étaler au grand jour de semblables turpitudes, a étouffé dans l'ombre une association de cette nature. Il est établi, du reste, que les sentiments de pudeur et de compassion sont peu connus d'un grand nombre de dames russes. Elles se déshabillent et se mettent au bain devant leurs esclaves, ne les regardant pas comme des hommes. Hâtons-nous de dire qu'il est des exceptions, et qu'on trouve en Russie des femmes aussi pudiques que charmantes.

La servitude déprave à la fois le maître et l'esclave. La noblesse russe est un type de brutalité mal fardée d'élégance. Cependant il faut rendre justice aux habitudes de bienfaisance et à l'hospitalité patriarcale de quelques grandes maisons de cette classe, où l'on voit un nombre prodigieux de domestiques entretenus dans un but d'humanité et comme un devoir de la richesse.

Les deux voyageurs anglais Clarke et Lyall sont d'accord avec l'auteur des *Mémoires secrets* sur ce qu'il dit de la nue promiscuité des deux sexes dans les bains publics, du penchant invincible des Russes pour le vol et pour la rapine, du charlatanisme impudent qu'ils portent dans toutes les affaires de la vie, de l'ivrognerie habituelle et de la crasse ignorance du bas clergé. Ces faits ont été plus récemment confirmés par divers auteurs, notamment par M. de Custine et par M. Léouzon-Leduc.

« Où va ce *moujick*, dit ce dernier, où va ce marchand, où va cet employé, qui, passant devant une église, font tout à coup volte-face, s'aspergent de quelques signes de croix, courbent l'échine et murmurent machinalement trois ou quatre mots de prière? L'un va à son bureau voler l'empereur, l'autre à son comptoir voler ses pratiques; le troisième va au cabaret s'enivrer. »

Nous avons dit que l'ivrognerie, l'un des vices capitaux du peuple russe, était sanctifiée à ses yeux par l'exemple des prêtres, ses docteurs naturels. Quelques paroisses ont l'habitude de mettre sous clef leur pasteur depuis le samedi soir jusqu'au dimanche après-midi. Selon elles, c'est le seul moyen de lui ménager une tête libre et des pieds fermes pour la célébration de la messe. Encore comptent-elles sans la bouteille d'eau-de-vie que de temps à autre le pope peut cacher sous sa robe.

Il nous reste maintenant à faire connaître quelques-uns des personnages moscovites qui jouent ou joueront un rôle dans les événements actuels. Parlons d'abord de l'empereur de toutes les Russies. A tout seigneur tout honneur.

Le titre de tzar, tsar ou czar (prononcez tchar) que portent les souverains moscovites vient, d'après les uns, de César; d'après les autres, c'est le même mot qui termine chacun des noms des empereurs

assyriens *Nabopolas-sar*, *Phalas-sar*, etc. Quoi qu'il en soit, ce mot désignait autrefois l'empereur de Constantinople, le grand khan de la horde d'Or, les souverains tartares de Keptcheck, de Kusan, etc. Pierre le Grand, qui cherchait à se rapprocher en tout des formes occidentales, inaugura l'orthographe *César* en même temps qu'il prit le titre d'empereur, *imperator*. Auparavant les tzars s'appelaient *poveletel*, maître, autocrate.

Nicolas I[er] Paulowitch, troisième fils de Paul I[er] et de Marie Feodorowna, est, si l'on en croit les historiographes impériaux, le quinzième souverain de la dynastie des Romanoff. En réalité, il est le huitième souverain de la dynastie des Holstein Gotorps, les Romanoff s'étant éteints, comme on l'a vu dans un précédent chapitre, avec Pierre III. Les Holstein sont de race allemande; leur nom écorche les lèvres russes. Nicolas n'ignore pas que l'orgueil moscovite serait peu flatté de devoir à la race détestée des *Nemetz* (Allemands) la personne sacrée de ses souverains, aussi c'est avec soin qu'il évite de prendre son vrai nom de famille

L'empereur Nicolas est né à Saint-Pétersbourg, le 5 juillet 1796; il est, par conséquent, dans sa cinquante-septième année. — Il succéda à Alexandre le 1[er] décembre 1825, fut couronné à Moscou le 3 septembre 1826, et à Varsovie, comme roi de Pologne, le 24 mai 1829. — Il épousa, le 18 juillet 1817, la fille aînée du roi de Prusse, la princesse Marie, aujourd'hui l'impératrice Alexandra (Feodorowna), dont il a sept enfants. L'aîné, le grand-duc Alexandre, est âgé de 38 ans.

Faible et délicat dans sa jeunesse, comme l'est aujourd'hui son fils aîné, le tzar a maintenant un tempérament des plus robustes, et jouit d'une santé excellente. Sa taille est fort élevée; ses épaules sont larges, ses traits de la régularité la plus parfaite : un nez grec, des yeux bleus, une bouche qui sourit souvent, ont fait de lui l'un des hommes les plus beaux de la cour et de Pétersbourg. Son front est haut et bruni jusqu'à la partie que recouvre une espèce de colback (sa coiffure favorite depuis qu'il a renoncé à son immense chapeau à cornes). Toujours il est en costume de général, habit bleu doublé avec une fourrure extrêmement fine, habilement dissimulée, les jours de revue d'hiver; culottes de peau, bottes montant au-dessus du genou. Il porte rarement des pantalons. S'occupant de préférence de son armée, à laquelle il a fait *subir* des améliorations notables, surtout à l'artillerie, l'empereur, qui, dans sa jeunesse, paraissait n'avoir de goût que pour l'étude de l'histoire, de la philosophie et des sciences, qui, colonel de nom, ne s'inquiétait jamais du régiment dont il revêtait l'uniforme, est en quelque sorte maintenant militaire par nature, et toutes ses actions portent le cachet de son amour de la disci-

pline; la cour, sa famille, tout est soumis à des règles fixes, à une sorte d'ordre du jour de caserne; d'ailleurs, le tzar donne l'exemple de l'obéissance aux lois qu'il a tracées.

« Nicolas, dit le prince Pierre Kolofski, un des courtisans de la cour de Russie, Nicolas a la plus noble figure que j'aie vue de ma vie. L'expression habituelle de sa physionomie a quelque chose de sévère qui ne met point à l'aise; son sourire est un sourire de complaisance qui n'est point le résultat de la gaieté ou de l'abandon... C'est une chose qui tient du prodige que la manière d'être de ce prince. Il parle avec vivacité, avec une simplicité et une convenance parfaite; tout ce qu'il dit est spirituel; aucune plaisanterie banale, aucun mot déplacé; il n'y a rien dans le ton de sa voix ou dans l'arrangement de sa phrase qui indique la fierté ou la dissimulation, et pourtant vous sentez que son cœur est fermé... »

Voici un autre portrait tracé par un artiste qui a longtemps séjourné en Russie : « L'empereur a la taille élevée et il en est très-fier, trop fier peut-être; car il a contracté des allures qui lui donnent souvent de grandes ressemblances avec un paon en train de faire la roue. C'est une chose connue à Saint-Pétersbourg, que chaque bel homme nouvellement recruté pour la garde est appelé chez l'empereur, qui se mesure avec lui. Son air est sérieux, son regard fauve, un peu sauvage; toute sa physionomie a quelque chose de dur; son geste est brusque et il saccade ses paroles en les prononçant. L'empereur ne se montre jamais que sous le costume militaire, dont la roideur cadre avec ses goûts et qui contribue à faire ressortir la hauteur de sa taille. Cependant il manque d'aisance dans ses mouvements; depuis une chute de cheval, il traîne la jambe d'une façon assez disgracieuse. »

Blonde et douce fille de la Germanie, l'impératrice Alexandra Feodorowna offre avec son auguste époux le contraste le plus frappant. Dans sa jeunesse, sa pâle et gracieuse figure lui donnait auprès du fils de Paul Ier l'air d'une victime auprès d'un bourreau. Il n'en était rien cependant. Pendant longtemps le mariage de Nicolas a présenté le rare exemple d'une union princière où la fidélité de l'époux était égale à celle de l'épouse. Cela était au tzar d'autant plus louable que les occasions lui étaient plus faciles, et que, soit au théâtre, soit à la ville, soit à la cour, tous les mouchoirs qu'eût voulu laisser tomber le sultan moscovite auraient trouvé à l'instant même de jolies mains pour les ramasser. Un jour, une princesse, chez laquelle il était au bal, lui ayant dit qu'auprès de lui nul n'était bel homme, Sa Majesté répondit : « Je ne suis bel homme que pour ma femme. » La réponse est édifiante, mais cosaque. Depuis, l'empereur a payé, dit-on, son tribut aux faiblesses humaines, et l'on cite quelques aventures dont

auraient été les héroïnes des lorettes parisiennes. Heureusement la nouvelle n'en vint pas au quartier Breda, qui eût en masse émigré pour la Russie.

L'empereur Nicolas mène une vie d'une activité fiévreuse. Il sort à cheval, — à pied ; — il passe une revue, — fait une petite guerre, — voyage sur eau, — donne une fête, — exerce sa marine, tout cela dans la même journée. Il voyage sans cesse, il parcourt au moins quinze cents lieues dans une saison ; et chacun de ceux qui l'entourent doit partager ces fatigues. L'impératrice, qui veut le suivre partout, y perd la santé, et l'on assure que le grand-duc Constantin deviendra la victime du mode de voyage suivi par son père. Nicolas fait toujours sept lieues par heure en calèche découverte.

Généralement, l'empereur dîne avec sa famille vers trois heures de l'après-midi, à moins qu'il n'y ait un dîner d'étiquette qui, dans ce cas, a lieu à six heures. D'une sobriété extrême, il ne mange que de trois plats, presque toujours précédés d'un potage russe qui ressemble un peu à la julienne, et qui a un goût légèrement acide. Il aime aussi beaucoup un mets nommé *i pirogi*. Levé dès quatre heures du matin, il se couche pendant la journée à deux heures et repose jusqu'au dîner. Son aide de camp est alors spécialement chargé d'allumer une énorme pipe que fume Sa Majesté. Nicolas se retire à minuit. Lorsqu'il voyage, dédaignant les lits d'auberge trop compliqués pour lui, il attend que son valet de chambre ait déroulé deux sacs que l'on remplit de foin ; l'un est son matelas, l'autre son coussin. Dans ses palais, il n'a jamais d'autre lit.

Le tzar sort souvent seul et parcourt les rues ou les promenades de Saint-Pétersbourg. Il est alors défendu de lui parler et même de le saluer. Il y a quelques années, Horace Vernet, l'artiste cosmopolite, se trouvait dans la capitale de Russie. L'empereur le rencontre et l'appelle. Après une conversation de quelques instants pendant laquelle Sa Majesté lui adressa force compliments, il s'en retournait paisiblement lorsqu'il se sent saisir au collet. Une voix lui crie : Je vous arrête ! C'était l'isprawnik ou commissaire de police. Sans plus d'explications on lui fait passer la nuit au corps de garde. Le lendemain, Vernet attendit le tzar au théâtre Michel, son théâtre de prédilection, parce qu'on y joue des vaudevilles français, et le pria de ne plus lui adresser la parole en public, attendu que cela déplaisait à M. le commissaire.

Comme son frère Constantin, Nicolas a une véritable passion pour les manœuvres militaires, et, quoiqu'il ne l'ait jamais avoué, il pense au fond du cœur ce que Constantin disait tout haut. Ce prince détestait la guerre, parce qu'elle *gâte les soldats et salit les uniformes*. Le tzar est sans rival pour passer en revue de nombreux régiments sur la

place d'armes de Pétersbourg; malheur au soldat qui aurait un bouton mal attaché ou une agrafe dérangée ! L'œil d'aigle de l'empereur va chercher jusque dans l'épaisseur des rangs les infractions de ce genre, et son inflexibilité est connue. Mais il n'a d'autre ressemblance avec le grand Frédéric que son amour pour les beaux hommes.

Deux faits achèveront de faire connaître Nicolas et le peuple russe. Nous les empruntons à M. Adrien Gilson, qui a publié sur ce sujet un remarquable ouvrage et que sa position mettait à même d'être bien informé.

Le tzar avait voulu prêcher d'exemple en affranchissant les serfs de ses domaines en 1847; de vastes propriétés furent acquises au compte du trésor royal dans les districts de Vologda. Exaltés par la vue des priviléges qui devenaient le partage des nouveaux serfs impériaux, les moujicks des terres environnantes envoyèrent une députation à Pétersbourg pour prier le tzar de les acheter aussi. Le tzar les accueillit très-bien, trop bien comme on va voir : « Je voudrais pouvoir vous satisfaire, leur dit-il, mais il me faudrait acheter toute la Russie. Mon plus vif désir est de vous voir libres, mes enfants; et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous obtenir la liberté. » Ces paroles et d'autres de ce genre portèrent des fruits sanglants : la députation, à son retour dans les villages, répondit partout que le *batouska* voulait la liberté des moujicks, mais il n'était pas le maître; il était empêché dans ses bonnes intentions par la méchanceté des boyards, etc. L'exaltation alla toujours croissant, et bientôt les paysans coururent au massacre des seigneurs, convaincus qu'en agissant ainsi, ils seraient agréables à *leur bon père*. Le désastre fut immense, les cruautés inouïes, et la répression qui suivit ce massacre causa la ruine de tous les boyards dont les paysans s'étaient soulevés. Les paysans font la richesse des terres, et tous les coupables furent transportés en masse en Sibérie avec leurs femmes et leurs enfants.

En 1832, lorsque le choléra passa sur le monde comme un souffle de mort, on se rappelle qu'à Paris même, au sein de la ville des lumières, le peuple crut qu'il était victime d'empoisonneurs, et se rendit coupable de regrettables cruautés. On s'imagine que ce dut être bien pis à Saint-Pétersbourg. Ce fut pour la populace une belle occasion de satisfaire la haine stupide qui l'anime contre les étrangers établis dans la capitale de la Russie. Nicolas s'était tout d'abord prudemment retiré devant le fléau, mais lorsqu'il apprit les prouesses de *ses chers enfants* à longue barbe, il revint en toute hâte; il n'était besoin ni de troupes ni de canons contre cette émeute de paysans égarés. L'empereur marcha contre elle; comptant sur sa haute taille et sa voix retentissante, il adresse aux moujicks un long sermon dans lequel il leur dit que le choléra a été envoyé par Dieu pour

les punir de leurs fautes. Comment douter de la vérité des paroles du représentant de Dieu sur la terre? Il ajoute : « Et au lieu de faire pénitence et de prier pour obtenir votre pardon, vous redoublez vos fautes; vous chargez votre conscience de nouveaux crimes : à genoux, malheureux, et demandez grâce à moi et au Christ ! » En entendant ces paroles de leur *batouska*, les moujicks se prosternèrent le front dans la poudre. On fit de sévères exemples parmi eux et tout rentra dans l'ordre.

Lors de l'établissement des colonies militaires, les soldats, maltraités, se révoltèrent et massacrèrent leurs officiers bons et mauvais. A ce sujet voici ce que raconte M. de Custine. Les insurgés avaient cerné la maison d'un capitaine; ils tuent d'abord, tout doucement, sous les yeux du père de famille, la femme et les enfants de ce malheureux. Celui-ci leur dit alors; « Laissez-moi la vie; vous m'avez privé de tout ce que j'aimais, je ne vous fis jamais de mal, je ne vous punis jamais ni injustement ni trop sévèrement. — C'est vrai, répondent les soldats avec douceur, nous t'aimons bien, mais nous avons juré de tuer tous les officiers, et nous ne pouvons faire une injustice en ta faveur. Adieu donc, notre bon père !.... »

Nicolas a présidé à la publication d'un recueil officiel des lois russes. On compulsa, dit M. Adrien Gilson, les archives civiles, militaires, synodales, les ukases du cabinet impérial et les arrêtés des diverses administrations. Tous ces matériaux formèrent une collection générale (*Sobranié-Zakonn*) composée de trente-cinq mille neuf cents actes. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer en passant que dans ce chiffre énorme, trente mille neuf cent vingt de ces actes sont antérieurs à l'avénement de Nicolas : — cinq mille soixante-treize ont été promulgués de 1825 à 1832. Le tzar, on le voit, produit à lui seul plus de lois que plusieurs assemblées délibérantes. Déjà quarante-cinq volumes in-4° du *Svod* ou Digeste russe ont été publiés et règlent les jugements des tribunaux. Pendant longtemps Nicolas a passé les nuits et les jours pour surveiller ce pénible labeur et le conduire à bon port au milieu des sourdes résistances des bureaucrates. Il arrivait souvent que la douce impératrice, voyant son mari le teint plombé et les yeux rouges, allait le chercher au milieu de ses collaborateurs et leur disait : « Allons, messieurs, laissez quelque repos *à mon mari* et venez prendre une tasse de thé avec nous. »

Nicolas est le souverain le plus antilibéral de l'Europe. La nouvelle de la révolution de juillet le mit en fureur. Louis-Philippe lui demanda pardon d'avoir accepté la couronne; sa lettre se terminait ainsi : « Que Votre Majesté veuille bien ne pas perdre de vue que tant que Charles X a régné sur la France, j'ai été le plus soumis et le plus fidèle de ses sujets, et que ce n'est qu'au moment où j'ai vu

l'action des lois paralysée et l'exercice de l'autorité royale totalemen anéanti, que j'ai cru de mon devoir de déférer au vœu national en acceptant la couronne à laquelle j'ai été appelé. C'est sur vous, sire, que la France a surtout les yeux fixés; elle aime à voir dans la Russie son allié le plus naturel et le plus puissant, et sa confiance ne sera point trompée : j'en ai pour garantie le noble caractère et toutes les qualités qui distinguent Votre Majesté Impériale. Je la prie d'agréer l'assurance de la haute estime et de l'inaltérable amitié avec laquelle je suis, monsieur mon frère, de Votre Majesté Impériale, le bon frère. — Louis-Philippe. »

Nicolas accepta le fait accompli; mais il continua à traiter avec mépris le nouveau souverain et à qualifier de *déplorables* les *glorieuses* journées. Le coup de foudre de février réveilla son exaspération : « Messieurs, s'écria-t-il en s'adressant à ses courtisans, nous allons monter à cheval! » Cependant il finit par rester tranquille et son irritation n'eut pas de suites.

Les deux principaux conseillers de Nicolas sont le prince Menschikoff et le comte Orloff. Nous avons déjà parlé du premier. C'est l'arrière-petit-fils du fameux garçon pâtissier devenu favori et ministre de Pierre le Grand. Il est âgé de soixante-dix ans, mais encore plein d'énergie et de belle humeur. A la cour de Russie il a le monopole des bons mots. C'est, nous l'avons dit, le représentant du vieux parti russe.

Le comte Orloff est le petit-fils du favori de sinistre mémoire de Catherine, la Messaline du Nord. Il fut l'un des principaux acteurs de la sombre tragédie que termina la mort de Paul Ier. Lorsque mourut Élisabeth, femme d'Alexandre, près d'elle était le comte Orloff. Peu de temps après avoir été visité par lui, le général Diebitch cessait de vivre. Après un séjour d'Orloff sous son toit, Constantin était emporté par un mal inconnu. Ces coïncidences ont fait prononcer sur Orloff un mot qu'il ne nous appartient pas de répéter.

Il existe à la cour de Saint-Pétersbourg et dans l'empire russe deux partis qui se distinguent essentiellement, par leur origine respective, des provinces allemandes ou de la Baltique de l'empire, ou de la vieille souche moscovite. Une grande partie des hommes d'État qui ont fait honneur à la politique de l'empire appartiennent à la première classe. Dans ce nombre sont le prince Lieven, le comte de Nesselrode, M. de Benkendorff, M. de Meyendorff, le baron Brunow, le baron Krudener et beaucoup d'autres. La maison régnante de Russie est elle-même séparée par deux générations seulement de son origine allemande, et l'empereur Alexandre n'a jamais fait mystère de sa prédilection pour les hommes qui le rattachaient plus fortement aux mœurs et aux idées de l'Europe occidentale. L'empereur Nicolas a suivi une marche tout

opposée : sa politique a été de s'identifier aux passions, aux singularités, aux aspirations politiques et au fanatisme religieux des Moscovites, et il a, beaucoup plus que ses ministres, adopté l'esprit dont il a voulu être le représentant. Son second fils, qu'il affectionne particulièrement, le grand-duc Constantin, a épousé aussi ce grand parti national avec plus d'ardeur et de fanatisme même que l'empereur. Ainsi, la cause de l'Église et de l'empire trouve en l'un et l'autre un champion, peut-être un instrument.

Il est certain que l'excessive ambition de ce parti, qu'enflamment l'enthousiasme religieux et l'orgueil d'une race dominante, a, depuis bien des années, regardé la présente année comme le quatrième anniversaire séculaire de la chute de l'empire grec, et Constantinople, appelée en russe *Tzaropol*, comme le prix de la guerre. Quoique ces rapprochements mystiques et ces prophéties ne soient par eux-mêmes d'aucune valeur, on ne niera pas qu'ils ne contribuent à cette opinion qui en peut amener l'accomplissement. Aux yeux de ces hommes passionnés, la note circulaire du comte de Nesselrode, dont tout le reste de l'Europe a réprouvé l'illogique audace, est signalée comme une faible et indigne déclaration de la suprématie russe. La guerre, telle qu'elle leur apparaît, n'est pas une invasion, c'est une croisade, et la question des lieux saints, conjointement avec la prétention de protéger l'Église grecque, voilà précisément ce qui est le plus propre à enflammer leur ardeur. Il n'est donc pas probable qu'après un échec, qui ne peut être dissimulé, l'empereur Nicolas signe la paix. Après avoir pris sa revanche, à la bonne heure.

II.

La Turquie et les Turcs. — Les sites de l'Asie-Mineure. — Le Bosphore et ses rives; panorama complet. — Souvenirs antiques. — La vie musulmane. — Kharagueuz, le polichinelle-phallus. — Constantinople. — Les chiens. — La peste. — Les marchés. — Le bazar aux esclaves. — Payer ses dettes ou mourir. — Les cimetières. — Les colombes. — Les femmes. — Les bains. — Les harems. — Mystères du sérail. — Détails sur les femmes du sultan. — Les odalisques. — Les eunuques. — Le *kislar-aga*. — Le fruit défendu au sultan. — Le bourreau. — Détails sur Abdul-Medjid. — Le hatti-schériff de Gul-Hané. — Portrait du sultan. — Défense de Constantinople.

Au début de cet ouvrage nous avons dit quelques mots sur les belles provinces dont la réunion constitue l'empire ottoman, sur ces contrées classiques dont les noms harmonieux ont bercé notre enfance. Là, l'antiquité nous a conviés à ses plus grands spectacles et, par un merveilleux privilége, ces pays du soleil appellent encore aujourd'hui les regards du monde. Phénomènes de l'esprit et de la nature, art, poésie, science, politique, faits éclatants, personnalités illustres, tout se réunit sous ce ciel rayonnant. Théâtre des plus éclatantes splendeurs et des plus accablantes adversités, tour à tour berceau et cimetière des nations, des religions, des sciences et des arts, l'Orient sera toujours le point lumineux de la terre.

Le Taurus et l'anti-Taurus offrent des massifs montagneux qui rappellent les traits les plus grandioses de la Suisse et du Tyrol, les tableaux les plus enchanteurs des Pyrénées et des Apennins. Les vallées de l'Ermeneck-Sou, du Méandre et de l'Iria, n'ont rien à envier aux plus magnifiques vallées de la Sicile, de l'Espagne et des Calabres. Les côtes de Paphlagonie, du Pont et surtout celles de la Cilicie, de la Pamphylie et de la Lycie, sont plus riches, plus pittoresques que les plus beaux rivages de l'Adriatique, ou même que le littoral du golfe de Gênes. Les plaines de Brousse, d'Afium-Karahissar, de Denizly et d'Isbarta, rivalisent avec la célèbre *vega di Granada* ou les charmantes plaines de la Lombardie; enfin, les innombrables échancrures de la côte occidentale de la Péninsule comptent plusieurs baies qui, comme le golfe de Smyrne, ne le cèdent point à celle de Naples, sans parler ni des détroits du Bosphore et des Dardanelles, ni de ce site incomparable de Constantinople, qui non-seulement l'emporte sur les localités

les plus pittoresques de l'Europe, Naples et Lisbonne, mais encore réclame la première place sur la carte du monde.

Après avoir dépassé la Grèce et ses poétiques rivages, l'Archipel et ses îles si vantées, le voyageur dont le vaisseau vogue vers Constantinople aperçoit à sa droite Tenedos, chantée par Homère et Virgile. Sur la rive d'Asie, une éminence qui s'élève humblement du sein d'une plaine aride marque le champ où fut Troie : *campos ubi Troja fuit*. Autrefois l'Archipel s'appelait mer Égée, en souvenir d'Égée englouti dans ses flots. Un autre trépas, celui d'Hellé, avait fait donner le nom d'Hellespont au détroit des Dardanelles. Près de Sestos et d'Abydos, l'orgueilleux Xerxès châtia la mer qui avait eu l'insolence d'emporter un pont destiné au passage de ses troupes. Il lui fit donner cent coups de fouet et jeta dans les vagues des chaînes pour les bras divins d'Amphitrite. Là se noya Léandre, le bel amoureux de la légende immortelle.

Les Dardanelles franchies, on pénètre dans la mer de Marmara, l'ancienne Propontide, appelée aussi mer Blanche, par opposition à la mer Noire. A gauche, du côté de l'Europe, elle a pour limites la Chersonèse et la Thrace; à droite, elle est bordée par la Troade et l'Asie-Mineure, par la Bithynie qui rappelle les noms de Prusias, de Nicomède, d'Annibal. De la rive asiatique se jette dans la mer le Granique, ce fleuve qui vit passer Alexandre victorieux. Plus loin s'élève Brousse, l'ancienne Pruse, retraite d'Abd-el-Kader, dont la renommée doit céder à celle de Schamyl, qui ne se laisse pas prendre. Viennent ensuite Isnik, dont la dernière syllabe rappelle Nicée, la ville du concile, puis Nicknik, l'ancienne Nicomédie où Dioclétien avait établi le siége de son empire.

On entre alors dans le Bosphore, le détroit par lequel la mer de Marmara communique avec la mer Noire. Il a reçu son nom des mots grecs *bos*, bœuf, et *poros*, trajet, trajet du bœuf ou de la génisse, parce que ce bras de mer, si étroit qu'un bœuf peut aisément le passer à la nage, fut traversé par la nymphe Io, fille d'Inachus, aimée de Jupiter et changée en génisse par la colère de Junon.

A droite, sur la côte d'Asie, se montre le village de Kadi-Keuïu, autrefois la fameuse Chalcédoine. En face, sur la rive européenne, Constantinople commence à déployer ses pittoresques édifices.

Le premier monument qu'on aperçoit de ce côté est le château des Sept-Tours, en turc *Yedi-Koulè*, où, avant Mahmoud II, l'on enfermait les ambassadeurs européens lorsque la Porte était en guerre avec leurs souverains. Le dernier agent de la France incarcéré dans cette forteresse fut M. Ruffin, qui y resta de 1798 à 1802. Depuis le tremblement de terre de 1768, le château des Sept-Tours n'en montre plus

que quatre, et encore elles tombent en ruine comme l'empire dont elles offrent un frappant symbole.

Des amours de Neptune avec Cérès naquit, selon la fable, Byzas, fondateur de Byzance. Ce héros arriva en Thrace avant l'expédition des Argonautes et y établit une colonie de Mégariens. Eustathe et Diodore de Sicile sont d'accord sur ce point. Au contraire, Velleius Paterculus attribue la fondation de cette ville aux Milésiens, tandis qu'Ammien Marcellin en fait honneur aux habitants de l'Attique.

Quoi qu'il en soit, après avoir vu passer tour à tour dans ses murs les Perses, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, Byzance fut détruite, l'an 195 de Jésus-Christ, par Septime Sévère. Sur ses ruines Constantin édifia, en 330, la ville à laquelle est resté son nom. C'était une seconde Rome, image affaiblie et gracieuse de la cité des Césars, assise comme elle sur sept collines. Justinien l'embellit et lui donna la basilique de Sainte-Sophie. A cette époque, Constantinople est déjà si belle qu'on la convoite comme une proie. Les Génois l'attaquent avec succès; les croisés s'en emparent et y créent un éphémère empire; les Vénitiens s'en rendent maîtres et lui enlèvent les chevaux, merveille de l'art antique, depuis appelés chevaux de Saint-Marc; enfin, en 1443, la ville de Constantin tombe sous le cimeterre de Mahomet II: les mosquées remplacent les églises, le croissant chasse la croix; l'architecture, reflet de l'islamisme, arrondit ses dômes et dresse vers le ciel les aiguilles de ses minarets.

Du sommet de la tour de Léandre ou de la Fille, à l'entrée du Bosphore, l'observateur voit se dérouler sous ses yeux les sites et les édifices suivants :

SUR LA RIVE D'EUROPE :

La pointe des Sept-Tours ;

Le sérail, avec ses niches où jadis grimaçaient des têtes coupées;

Stamboul, la cité essentiellement musulmane;

Le faubourg de *Galata*, où, lors de la décadence de l'empire grec, les Génois avaient formé un établissement considérable, et qui est aujourd'hui habité par les Francs;

Le faubourg de *Péra*, également réservé aux Européens;

Le faubourg de *Top-Hana*, où se trouvent les réserves d'artillerie; là est l'*échelle* où l'on s'embarque pour la rive d'Asie. Rien n'est charmant comme ce quai maritime de la cité franque. On descend de Péra par des rues montueuses aboutissant par en haut à la grande rue, puis aux divers consulats et aux ambassades; ensuite on se trouve sur une place de marché encombrée d'étalages fruitiers où s'étalent les magnifiques productions de la côte d'Asie. Ce qui distingue cette place, c'est une fontaine admirable dans l'ancien goût grec, ornée de

portiques découpés, soutenue par des colonnettes et des arabesques sculptées et peintes. Autour de la place et dans la rue qui mène au quai, on voit un grand nombre de cafés. Quoique Top-Hana fasse partie des quartiers francs, il s'y trouve beaucoup de musulmans, la plupart portefaix (*kamals*), ou mariniers (*caïdjts*). Une batterie de six pièces est en évidence sur le-quai. Elle sert à saluer les vaisseaux qui entrent dans la Corne-d'Or, et à annoncer le lever et le coucher du soleil aux trois parties de la ville, aux trois cités séparées par les eaux bleues : Péra, Stamboul et Scutari;

Dolma Bahtché, où les caïques, légers bateaux des flots dorés du Bosphore, entrent comme des cygnes voyageurs dans un petit golfe bordé de collines verdoyantes ;

Beschik-Tasch, résidence d'été du sultan, où se trouve le *Palais Blanc*, dont les colonnades de marbre blanc, les grilles dorées et les somptueux jardins se mirent dans les eaux pures qui viennent baigner les marches des perrons;

Le palais de la *Rehan Sultane;*

Le palais de la *Sultane Validé*, mère du sultan, morte récemment;

Orta-Keuï, le plus populeux des villages du Bosphore;

Le palais de la *Hadigé-Sultane ;*

Kourou-Tchesmé, avec son anse encombrée de navires de toute sorte, chargés de marchandises, et dont quelques-uns apportent des esclaves blanches de Géorgie et de Circassie ;

Arnaout-Keuï, le village des Arnautes ou Albanais. Là, commence le courant *du Diable*, l'un des plus rapides du Bosphore. Toutes les barques sont obligées de se faire remorquer dans une longueur de cinq cents mètres par des *kamals* ou portefaix, qui les traînent à la corde ;

Le palais de la *Hesman-Sultane ;*

Le palais de la *Kibehan-Sultane ;*

Bebek avec ses platanes immenses, sa vallée délicieuse, sa mosquée et son célèbre *Kiosque des Conférences*, où, dans les circonstances extraordinaires, les ministres de la Porte viennent mystérieusement discuter les coups d'État ;

Roumili-Hisari et son remarquable château;

Balta-Limani ou le *Port de la Hache*, où ont eu lieu les conférences dont on a tant parlé dans ces derniers temps ;

Jeni-Keuï, le village béni. Là les sycomores, les vignes élancées, les térébinthes, les pins et les cyprès s'avancent sur les eaux pour prêter aux caïques un doux abri;

Therapia, où se trouve la résidence d'été de l'ambassadeur de France;

Kefeli-Keuï ;

Buïuk-Déré, bourg considérable habité par la plupart des ambassa-

deurs. Une vaste prairie s'étend de là jusqu'à la forêt de Belgrade, dont le premier arbre est un platane gigantesque formé de onze jets de la même souche. Dans leur tronc ouvert un homme peut aisément entrer à cheval. Sous ce platane Godefroy de Bouillon avait dressé ses tentes ;

Sari-Yar ;

Jeni-Mahallé ;

Roumili-Kavak, avec son château;

Buyuk-Liman, l'ancien port des Éphésiens, où tenait sa cour Phinée, le roi sorcier;

Le fort de *Karibtché-Bournou ;*

Roumili-Fener ;

Et enfin *Cara-Deniz* ou la *mer Noire*, à l'entrée de laquelle s'élèvent les sombres roches Cyanées tant célébrées par les poëtes sous le nom de *Symplegades* ou flottantes et qui furent le plus redoutable obstacle rencontré par les Argonautes dans leur fameuse expédition.

SUR LA RIVE D'ASIE :

Scutari, en turc *Ouskoudar*, dont brillent au soleil les maisons roses et les blanches mosquées. C'est l'ancienne *Chrysopolis*, la *ville d'or*, où les Perses déposaient les tributs de la Bithynie. Là est le célèbre *Champ des Morts*. « O Scutari ! disait Byron, tes maisons blanches dominent des milliers de tombes, tandis-qu'au-dessus d'elles, l'arbre toujours vert, le cyprès élancé et sombre, s'empreint d'un deuil sans fin comme un amour non partagé ! »

Kouz-Gound-Jouk ;

Istauros ;

Beylerbey Keuï, où se trouve le *Palais Jaune* (*Beylerbey Seraï*) qui regarde le *Palais Blanc* sur la côte d'Europe ;

Tchenghei-Keuï ;

Kandilli. En cet endroit s'élève le château fort d'*Anadoli-Hissari*, bâti par Mourad IV. C'est le château d'Asie, faisant face au château d'Europe (*Roumeli-Hissari*), situé sur l'autre rive. Là étaient la prison et le lieu de supplice des janissaires. A ce point le canal, étroitement resserré, offre d'un continent à l'autre un passage facile, et les anciens disaient que d'Europe on entendait chanter les oiseaux d'Asie. Là Darius, voulant châtier les Scythes dont les continuelles incursions fatiguaient la Perse, fit construire un pont et vit du haut de son trône d'or défiler son innombrable armée; là passa Xénophon conduisant les dix mille; là, les soldats de la croix marchant à Jérusalem firent retentir leurs armures. Ces tombes sont celles des guerriers de Mahomet II qui, ne pouvant pénétrer dans le port de Constantinople, barré de chaînes de fer, gardé par des vaisseaux grecs et vénitiens, fit trans-

porter sa flotte par-dessus les montagnes jusqu'à l'extrémité opposée de la rade. En une nuit, soixante-dix navires filèrent ainsi sur des planches graissées dans un trajet de deux lieues, et, sous les yeux des Grecs ébahis, vinrent mouiller à la Corne-d'Or.

Près d'un admirable jardin, à l'extrémité duquel s'avance un kiosque, merveille de l'art persan, on voit s'enfoncer la gorge de *Kandliggé*, enveloppée d'un bois touffu. De longues bandes d'oiseaux, que jamais n'atteint un plomb meurtrier, volent comme l'éclair au raz de l'eau, vont et reviennent sans cesse d'une mer à l'autre. Les Turcs les aiment et les regardent comme les âmes des victimes politiques noyées dans le Bosphore.

Vient ensuite *Gheuk-Sou*, l'*Eau bleue du ciel*, ou les *Eaux douces d'Asie*, par opposition aux *Eaux douces* d'Europe; délicieuse oasis, bouquet du paradis oublié sur la terre. Dans cette prairie en fleurs, au pied de cette fontaine de marbre rehaussé d'or, les voluptueux enfants du prophète, étendus sur des tapis, accoudés sur des coussins, savourant en silence la fumée du chibouk ou du narghilé, écoutant de doux accords, dégustant le sorbet glacé ou le moka brûlant, suivant d'un regard enivré des danses grecques ou arabes, accomplissent le rêve délicieux de leur existence.

Parfois le vendredi, dimanche des Turcs, les femmes du sultan viennent avec leurs enfants faire le *kief* (*far niente*) sous les ombrages des Eaux douces. Elles arrivent dans leurs chariots dorés, traînés par des bœufs blancs empanachés, et restent là quelques heures à causer, à regarder la foule, à savourer des fruits et des confitures. Le *yachemak*, voile de mousseline, cache à demi leurs traits; mais lorsque les dames sont jeunes, jolies et de distinction, la mousseline des Indes est si fine, les plis en sont si écartés, que, de près, on les voit aussi bien que si elles n'avaient rien, et cette gaze légère, sous laquelle on cherche, ajoute à leurs charmes un attrait de plus. Le *férédjé*, vaste peignoir de cachemire dont elles recouvrent leur éblouissante toilette lorsqu'elles sortent du harem, s'entr'ouvre parfois et laisse voir ce délicieux costume, à côté duquel les plus brillantes parures de nos femmes sembleraient manquer de goût, d'éclat, de décence même, et aussi de cette forme simple et naturelle qui laisse deviner le corps, la souplesse des membres, la perfection de la taille.

Puis se montrent successivement *Indgir-Keuï*, *Bey-Koz*, *Jali-Keuï*, puis *Joucha*, avec un fort et une batterie. Là s'élève, orgueilleuse, la *Montagne du Géant* (*Joucha-Daghi*), haute de 600 pieds. De son sommet on découvre les deux mers. A sa base commence la vallée du *Grand Seigneur* ou de *Sultanéilé* (*Unkiar-Skelessi*), où fut signé, en 1839, le traité entre les Turcs et les Russes, accordant à ceux-ci l'entrée du Bosphore, fermée aux autres nations.

On voit encore le fort et la batterie d'*An-Adoli-Kavak*, la batterie de *Ketchili-Liman*, le fort du *Poiras-Laman*, celui d'*Anadoli-Feneri*, et l'on arrive à la mer Noire.

A ce panorama rien au monde ne peut se comparer. Ces riants coteaux, ces jardins, ces palais, ce ciel éclatant, ces eaux transparentes, la gaieté, le mouvement, le bien-être, le calme, le repos, le luxe, offrent un tableau enchanteur, contrastant d'une façon étrange avec la vie sombre que nous ont faite nos usages sévères et nos tristes climats.

Tout cela est cause sans doute de l'apathie de ce peuple, qu'on ne peut arracher à sa perpétuelle contemplation, qui, lorsqu'on lui parle d'affaires urgentes, se contente de répondre *Bakaloum*... nous verrons... et qui, lorsqu'on lui apprend que sa maison brûle, jette froidement cette exclamation : *Allah kerim!* Dieu est grand !

Sous leur ample costume et avec leurs longues barbes, les Turcs sont restés de grands enfants. Ils s'amusent de polichinelles et de marionnettes. Ils assistent avec gravité aux représentations de Kharagueuz, ce type de lubricité qui s'étale partout aux yeux même les plus innocents, parce que l'éducation est là autre que chez nous et que l'on cherche à exciter les sens, tandis que nous nous efforçons de les amortir.

Ce qui saisit l'âme quand on arrive à Constantinople, c'est le silence dû à l'absence de voitures et contrastant avec le bruit et le mouvement des villes européennes. Cette impression fait place à une autre lorsque l'on voit les chiens d'une couleur étrange, rouge et jaune, qui par bandes affamées parcourent sans cesse les rues. Ces chiens n'appartiennent à personne; ils sont vénérés des musulmans, et c'est l'État qui les nourrit; ce sont eux qui débarrassent les rues boueuses des débris qu'on y jette. D'une incroyable bénignité, on les renverse, on les écrase sans qu'ils cherchent à mordre. Tous les vendredis, on voit d'un quartier à l'autre circuler des tombereaux remplis de pains et de viandes destinés aux chiens qui suivent, en aboyant et en hurlant, ces convois de vivres. Ces animaux ne permettent qu'à ceux de leur quartier de prendre part à la distribution officielle; ils déchirent immédiatement tout intrus. La peste, quand elle passe sur Constantinople, emporte les chiens par milliers; mais, malgré les chaleurs, il n'y a pas d'exemple qu'un seul ait été atteint d'hydrophobie.

Toute médaille a son revers. Le revers de Constantinople est noir; c'est la peste. Et encore des rues sales, mal pavées, où les chiens se disputent des charognes, où il faut sortir le soir avec des falots, comme à Paris avant M. de la Reynie.

La vie est tout intérieure les maisons n'ont pas de baies sur la voie publique; elles regardent en dedans.

Les marchés ou bazars de Constantinople n'ont rien de remarquable

que l'extrême probité et l'exquise politesse des vendeurs. Jamais, quelle que soit l'inexpérience de l'acheteur, un marchand turc ne trompera sur le poids, sur le compte, sur la qualité des denrées. A-t-il affaire à un jeune enfant, après l'avoir servi avec une sollicitude toute particulière, il ne manque jamais de lui donner pour lui-même un fruit ou une friandise. Les Turcs tiennent scrupuleusement leurs engagements, et dans les dernières hostilités, on en a vu qui traversaient au risque de leur vie le théâtre de la guerre pour aller payer leurs dettes. C'est un exemple qu'il est bon d'offrir à certains peuples occidentaux. Le bazar des esclaves existe encore et l'on y vend des femmes, mais avec moins d'abus que par le passé.

De temps en temps, au milieu de la population réunie sur les places près des fontaines de marbre ou dans les cafés en plein air, au milieu des concerts et des danses, on voit s'avancer quatre hommes complétement enveloppés d'une toile goudronnée d'un noir luisant, soutenant une civière. Ces fantômes sont des croque-morts portant en terre un pestiféré. Devant leurs cris lugubres la foule s'écarte, et, terrible avertissement d'en haut, le mort passe, la face découverte. Lorsque c'est une jeune fille, la civière est couverte de fleurs.

Pour les Turcs l'idée de la mort n'est pas l'idée de la destruction, mais celle de la transformation. Leurs cimetières sont des promenades. Les lieux de plaisir et de réunion sont au milieu des tombes. Après une inhumation les familles font apporter là leur repas; les enfants remplissent l'air de cris joyeux qui font voler les blanches colombes nichées dans les cyprès. On a soin de faire la part du défunt et de la placer dans une ouverture ménagée à cet effet devant chaque tombeau et que connaissent bien les chiens errants. En vivant au milieu des morts on s'accoutume à passer sans crainte et sans secousse d'une existence à une autre.

On sait que la polygamie existe en Turquie. La première femme a le droit d'exiger que la nuit qui suit chaque vendredi lui soit réservée. Quand se fait entendre la voix du veilleur public, le mari doit s'acquitter du devoir conjugal. — « Je serais très-mauvais Turc à ces heures-là, » disait Jean-Jacques.

Après la toilette, la plus grande occupation des femmes est le bain. Comme en Russie, les bains sont des étuves. Les établissements consacrés à ce grand passe-temps de la vie orientale se distinguent par leur magnificence. Sept ou huit salles se suivent en diminuant de grandeur et en augmentant de température. Des dômes tombe une douce clarté. Là se donnent les rendez-vous féminins. Sur ces coussins se font entendre mille caquetages, et dans la tiède atmosphère se répandent les perles de cet idiome turc qui ressemble à un gazouillis d'oiseau. Les plus beaux types féminins et masculins, qui de tous

les pays du monde viennent là se montrer sans voiles, ne contribuent pas peu à entretenir les passions contre nature auxquelles en Turquie les deux sexes sont enclins.

On donne le nom de *harem* à l'appartement intérieur, au gynécée où passent leur vie les femmes d'une seule famille. Les nombreux sérails du sultan ou des pachas sont un attribut de leur dignité. On se fait sur tout cela des ides bien fausses en Europe. La question du nombre des femmes ne tient chez les Turcs à aucune autre idée que celle de la reproduction. Par un de ces faits physiologiques qu'il est difficile de définir, la race caucasienne, si énergique et si belle, diminue de jour en jour. Les guerres du siècle dernier ont surtout affaibli la population musulmane. Il faut se hâter de combler les vides, et ce n'est pas en filant le parfait amour qu'on y parviendrait. — « Comment faites-vous l'amour? demandait-on à un Turc. — Nous ne le faisons pas, répondit-il; nous l'achetons tout fait. »

Pour sa part le sultan paraît assez disposé à repeupler l'empire, si l'on en juge par le nombre de naissances princières annoncées à des intervalles assez rapprochés par les détonations de l'artillerie et les illuminations de Stamboul.

Une fois au sérail, les femmes du sultan n'ont plus de nom; elles répondent à des numéros. Ce sont *Khanoun-Birindji*, *Khanoun-Ikindji*, etc., autrement dites Madame Première, Madame Seconde, etc. *Madame Première* est une femme de 28 ans, d'une taille élevée, dont les traits sont assez vulgaires; elle a donné la première progéniture au padischah et, d'après la loi musulmane, elle est impératrice; *Madame Seconde* est une petite blonde, d'un appétissant embonpoint, vive, joyeuse, sémillante; elle a aussi donné lignée et, comme l'enfant est mâle, c'est son petit Soliman qui doit un jour remplacer Abdul-Medjid; *Madame Troisième* est une belle Circassienne qui n'a su donner le jour qu'à une princesse; *Madame Quatrième* est une beauté accomplie, mais inféconde; *Madame Cinquième* est une brune aux yeux bleus, venue de Morée; *Madame Sixième* est une blonde ravissante achetée à Salonique; *Madame Septième* est une beauté circassienne un peu épaisse, mais éblouissante de fraîcheur, et dont les yeux sont noirs comme ceux des houris.

Voilà les sept astres du sérail. Il faut y adjoindre deux cents petites planètes qui prennent le nom d'*odalisques* ou chambrières, du mot *oda*, chambre. Elles ont toutes un droit égal aux faveurs du sultan. Qu'il y ait un passe-droit, et les réclamations surgissent, aigres, violentes, mouillées de larmes de rage. Juge sans appel de ces litiges délicats, la Validé a besoin de toute son autorité, de toute sa connaissance de la jurisprudence du sérail, pour prononcer des arrêts contre

lesquels il n'est pas sans exemple que les perdantes aient protesté par le poison ou les corrosifs destructeurs de la beauté. Pour ses caprices passagers, le sultan est obligé de ruser, de comploter, de s'envelopper de mystère, comme un mari parisien en bonne fortune.

Dans la partie du sérail réservée aux femmes, on trouve d'abord un immense salon circulaire, dont les panneaux alternent avec de hautes glaces. Sur cette rotonde s'ouvrent des cellules comme dans les établissements de bains. Chaque pièce est uniformément meublée de quelques chaises, d'une commode d'acajou, d'une petite table. Le marbre de la cheminée est surmonté d'une pendule à colonnes. S'il y avait un lit, on se croirait dans la chambre d'une lorette parisienne. Des divans à un pied d'élévation servent de couchettes sur lesquelles les eunuques placent un de ces matelas qui, en l'absence des locataires, font pyramide au milieu des chambres. Tout est là d'une désespérante uniformité. Il le faut pour éviter les jalousies. Quand le sultan commande à Péra chez un confiseur français des boîtes de bonbons pour le sérail, on est obligé de les composer de sucreries exactement pareilles. Une papillote de plus, un bonbon d'une forme particulière, des pastilles ou des dragées en plus ou en moins seraient causes de graves complications parmi les perruches garrulantes de la cage dorée de Stamboul.

Le salon circulaire est le lieu de réunion, d'assemblée, le forum de ce peuple féminin. La toilette est, comme on le pense bien, la grande affaire. On s'habille, on se vermillonne les joues, on se peint les sourcils, on se rougit les ongles, on s'épile. De longtemps l'Orient ne renoncera au fard ni à un autre usage secret et délicat pour lequel les Turques réservent de petits miroirs ronds et à couvercle.

Le sultan n'est entouré que d'une domesticité féminine. Il dîne seul ; ce sont ses femmes qui le servent à table ; ce sont elles qui le baignent, qui l'habillent, qui le bottent, qui chassent de son sommeil les moustiques et montent la garde près de lui pendant ses siestes.

Il règne dans le harem un ordre pareil à celui qui existe dans les pensions bien tenues. Le *kislar-aga* ou capitaine des filles soumet à la discipline ces turbulents bataillons : c'est le chef des eunuques. Pour le physique, il ressemble à une grosse femme de quarante-cinq ans, douée d'énormes hanches et dont la face serait barbouillée de suie. Pour le moral, c'est l'être le plus méchant. De son triste état il se venge sur ses compagnons d'infortune, sur ses esclaves, sur ses chevaux. Chose étrange ! cet homme incomplet a choisi comme délassement des fatigues du sérail impérial un établissement de même nature. Un jour, une des femmes de son harem fut indisposée par un *accès d'affection*. Près d'elle fut appelé le médecin du Grand Seigneur. Courtisan habile, dans son rapport au kislar-aga, il répéta, en leur

donnant un autre sens, les tendres expressions dont s'était servie la belle malade. Transporté au dix-septième ciel, l'ennuque interrompit la narration en s'écriant avec sa voix enfantine : *Kouzoum! djyerim! djanem!...* Ma vie! mon âme! mon agneau!... et, telle est la puissance de l'imagination, qu'il tomba dans le ravissement d'une passion réelle.

Quand la Porte était en guerre avec l'Europe, le sérail du sultan était admirablement fourni. Aujourd'hui plus de Françaises, ni même d'Européennes. Si le padischah s'avisait de faire enlever la moindre de ces lorettes émigrées qui étalent à Péra les modes de Paris, il se verrait écrasé de notes diplomatiques, et de là surgirait peut-être un *casus belli*. Quand dans les quartiers francs le pauvre sultan traverse la foule des femmes grecques se pressant pour le voir, il lui faut détourner les yeux et repousser la tentation. L'étiquette ne lui permettrait pas une passagère maîtresse, et il n'a pas le droit d'enfermer une femme de naissance libre. Blasé sur les Circassiennes, les Malaises, les Abyssiniennes, peut-être désire-t-il quelque angélique Anglaise ou quelque démon français aux yeux pétillants et aux lèvres roses : c'est le fruit défendu.

De tous les Turcs le sultan est le seul qui puisse se plaindre de l'inégalité des positions. A la fois au-dessus et au-dessous de tous, à lui seul il est défendu de se marier légalement. On a craint l'influence que donnerait à certaines familles une si haute alliance. Le padischah se trouve privé des quatre femmes légitimes accordées par Mahomet à tout croyant en position de les nourrir. Réduit à n'avoir pour femmes que des esclaves, le sultan est lui-même fils d'une esclave, et, dans les jours de mécontentement populaire, les Turcs ne manquent pas de lui cracher le mot au visage.

Nous avons dit que lorsque le tzar se promenait dans sa capitale il était défendu de lui parler et même de le saluer : il en est de même pour le sultan.

Dans les cérémonies se tient constamment près du Grand Seigneur un homme vêtu de gris, et coiffé, comme un *bostandgi* ou jardinier turc, d'un large bonnet de drap rouge replié en arrière. Cet homme qui suit partout le sultan, c'est le bourreau. Autrefois il restait rarement inactif, et pour un caprice de l'ombre d'Allah les têtes tombaient. Un peintre français montrait à Mahmoud un tableau de *Judith et Holopherne*. Le prince trouva que dans le général décapité la contraction des muscles du cou n'était pas parfaitement rendue. Pour appuyer d'un exemple son observation, il fit venir un esclave et lui ordonna de se courber pour qu'on lui tranchât la tête. L'artiste implora la grâce de ce malheureux. Le sultan ne comprenait rien à

cette compassion ; il accorda la demande comme une chose indifférente, et l'esclave, également indifférent, se retira comme il était venu.

Le 6 mai 1822 (14 châbâm 1237), le canon de Top-Hana saluait la naissance d'Abdul-Medjid-Kan, fils de Mahmoud-Kan. Le 1er juillet 1839 (behy-el-akir 1255), les mêmes batteries annonçaient la mort de Mahmoud, le hardi réformateur du vieil empire des Osmanlis. Usé par la débauche et l'excès du vin, il s'éteignait avant l'âge. Le même jour, des hérauts parcouraient les rues de Stamboul en criant : « Sa Hautesse, notre très-magnifique seigneur Abdul-Medjid est monté sur le trône ! Dieu veuille que son règne fasse le bonheur de son peuple ! »

En voyant les rênes de l'État aux mains débiles d'un prince de seize ans, frêle et pâle comme ceux qu'a marqués au front l'ange de mort Azraël, les têtes abaissées par Mahmoud se redressèrent. Mais Kosrew, le vizir octogénaire, suivait dans l'ombre, d'un œil menaçant, les manœuvres des conjurés. Il fit venir à Constantinople Hussein, pacha de Vardin, le terrible exécuteur des ordres de Mahmoud contre les janissaires ; quelques personnages disparurent subitement ; quelques cadavres, portant au cou le lacet de soie, glissèrent sur les vagues du Bosphore, et tout rentra dans l'ordre.

Ce règne commençait sous de tristes auspices ; la guerre d'Égypte affaiblissait l'empire. On craignait que les réformes accomplies avec tant de peine par Mahmoud n'eussent pas de suite. On reconnut bientôt qu'on se trompait. Le jeune sultan ne tarda pas à se montrer à la hauteur de sa tâche. Ferme sans cruauté, il réprima les injustes mécontentements et sut conquérir l'affection de ses sujets. Il poursuivit avec plus de discernement les projets novateurs de son père, et le *Tanzimat*, l'œuvre de civilisation, reçut sa consécration par le fameux hatti-schériff de Gul-Hané, promulgué le 3 novembre 1839 en présence du sultan et de ses ministres, du corps des ulémas, des fonctionnaires civils et militaires, des ambassadeurs, des patriarches des trois religions grecque, arménienne catholique et arménienne schismatique, du grand rabbin des juifs, d'une députation des *sarrafs* ou banquiers chrétiens, et des notables des corporations de la capitale. Parmi les invités se trouvait le prince de Joinville, fils du roi Louis-Philippe.

La scène se passait dans les vastes jardins du palais impérial de Top-Kapou, connu sous le nom de Gul-Hané. Des troupes échelonnées contenaient une foule immense attirée par l'importance de la solennité. Abdul-Medjid, en grand uniforme, couvert du manteau impérial rattaché par une agrafe de diamant, portant sur sa poitrine la décoration de Nicham-Iftichar, coiffé du fez surmonté d'une lumineuse aigrette, s'assit sur le trône éclatant qui lui avait été préparé.

Reschid-Pacha, ministre des affaires étrangères, monta sur une estrade et lut cet acte, qui fera époque dans les annales ottomanes. A tous les sujets de l'empire, quelle que soit leur religion, le hatti-schériff assure une sécurité parfaite quant à leur vie et à leur fortune; il règle d'une manière équitable la répartition de l'impôt, le recrutement, la durée du service sous les drapeaux; il abolit le monopole et la vénalité des charges; décrète que la justice sera publiquement rendue, et détruit les obstacles qui entravaient la libre transmission de la propriété.

Ce grand acte a été suivi d'une série de règlements qui ont continué l'œuvre réformatrice.

Abdul-Medjid, trente et unième souverain de la famille d'Osman, et vingt-huitième depuis la prise de Constantinople, est âgé de 31 ans et 8 mois; il paraît un peu plus vieux. Il est mince, élancé, d'une figure longue et pâle; ses yeux sont grands et noirs, mais souvent demi-clos; ses lèvres sont épaisses et il a le visage marqué de petite vérole. Sa physionomie douce et bienveillante est empreinte d'une vague et profonde tristesse. Sa tête penche sur l'épaule comme si un trop lourd fardeau courbait son front. On dit que sa mère, la Validé sultane, esclave géorgienne donnée en cadeau à Mahmoud par sa sœur la sultane Esmée, avait livré le jeune prince aux voluptés énervantes du sérail, en attisant le feu de ses passions, afin de prolonger la minorité intellectuelle de son fils et sa propre domination. La Validé sultane est morte récemment, et son fils l'a pleurée.

En toute chose Abdul-Medjid a une grande simplicité; il porte le costume européen en usage depuis la réforme. Contrairement à la coutume des despotes orientaux qui demeuraient invisibles au fond de leur palais, il aime à se montrer au peuple. Souvent il parcourt les promenades dans un cabriolet attelé de deux chevaux en flèche qu'il conduit lui-même avec beaucoup d'habileté.

Si, comme tout le fait présumer, la guerre recommence sérieusement au printemps prochain, nous verrons Abdul-Medjid à la tête de ses troupes, et nous saurons s'il possède les qualités guerrières.

Terminons en donnant la nomenclature des forces qui composent la garnison de Constantinople, et qui sont placées sous les ordres immédiats du sultan, secondé par Méhémed-Pacha, commandant particulier de la garde.

10 bataillons de la garde, dont 1 de chasseurs nouvellement formé.

10 bataillons d'infanterie de ligne.

9 bataillons d'ouvriers de toutes espèces, armés et faisant le service.

5 régiments de cavalerie, dont 2 de la garde.

8 batteries d'artillerie de la garde; 6 batteries d'artillerie de la ·me.

2 régiments d'artillerie de réserve.

5 bataillons d'infanterie de marine spécialement destinés au service de l'arsenal.

15,000 cavass, ou gendarmes à pied.

3 régiments d'artillerie de côte, à leur poste, de chaque côté du Bosphore, depuis la pointe du sérail jusqu'aux dernières batteries de la mer Noire.

Enfin, plusieurs compagnies d'ouvriers d'artillerie et un vaste dépôt pour les régiments en campagne.

Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans le *Moniteur* du 12 décembre une note ainsi conçue :

Le gouvernement a reçu sous la date de Vienne, le 11 décembre, la dépêche télégraphique suivante :

« Le 30 novembre, l'amiral russe Nachimoff, à la tête de six vaisseaux de ligne, a forcé l'entrée de la rade de Sinope et détruit en une heure de combat sept frégates, deux corvettes, un bateau à vapeur et trois transports. La frégate la moins endommagée, que les Russes ramenaient à Sébastopol, a dû être abandonnée à la mer, et Osman-Pacha avec sa suite transporté sur le vaisseau amiral. C'est un aide de camp du prince Menschikoff qui a apporté la nouvelle le 5 décembre à Odessa, d'où elle est parvenue ici par le télégraphe. Elle est confirmée par Bucharest. »

Quoique malheureuse pour les Turcs, dit M. Charles Schiller, cette affaire n'a pas la portée qu'on pourrait lui attribuer.

Sinope, autrefois le principal établissement naval de la Turquie, a perdu aujourd'hui son importance, les chantiers et les ateliers de construction de la flotte ottomane ayant été presque entièrement transportés à Constantinople et renfermés dans l'arsenal. La rade de Sinope n'est défendue que par des ouvrages peu importants et qui se composent d'une batterie de terre placée à la presqu'île de Boze-Tépé et d'un petit fort situé plus à l'intérieur. Il paraît que les bâtiments turcs étaient à l'ancre dans la rade, où ils avaient cherché un refuge.

On conçoit dès lors que six vaisseaux de ligne, réunissant un total d'environ 650 bouches à feu, ont dû facilement pénétrer dans cette rade, qui est ouverte, et, en se plaçant à portée des bâtiments turcs, qui ne présentaient pas un total de plus de 100 canons, les écraser de leur artillerie, malgré le courage des marins turcs.

En marine, la force des vaisseaux et la puissance de l'artillerie sont

décisives, surtout vis-à-vis de bâtiments de guerre aussi faibles que les navires turcs, et qui, se trouvant acculés dans une rade, ne pouvaient profiter des chances qu'offrent la mer et le vent.

Le gouvernement avait reçu l'avis officiel que la ville d'Akhiska, sur la frontière de l'Arménie russe, assiégée pendant plusieurs jours par les troupes d'Abdi-Pacha, avait succombé et était au pouvoir des Turcs. On considérait ce succès comme très-important, Akhiska étant une ville du premier ordre. Après cette nouvelle victoire, Abdi-Pacha s'était mis en marche pour Tiflis, où il espérait rencontrer la division de l'armée de Batoum sous les ordres de Sélim-Pacha. A moins de froids très-vifs que l'on ne prévoyait pas à la date des dernières nouvelles d'Akhiska, ce mouvement devait complétement réussir. On attendait au reste, d'un jour à l'autre, de nouveaux courriers.

Les pluies, qui depuis quelque temps n'ont pas discontinué du côté du Danube, ont rendu impossibles les opérations militaires, tant de la part des Russes que de celle des Turcs. On parle cependant beaucoup de nombreux renforts arrivés au prince Gortschakoff et d'ordres très-sévères de l'empereur de reprendre l'offensive et de venger coûte que coûte les échecs de Kalafat et d'Oltenitza. Mais les obstacles matériels sont plus forts que la volonté du tzar, et il y a une impossibilité absolue pour la cavalerie, aussi bien que pour l'infanterie, de marcher dans des terrains couverts d'eau et de plusieurs pieds de boue.

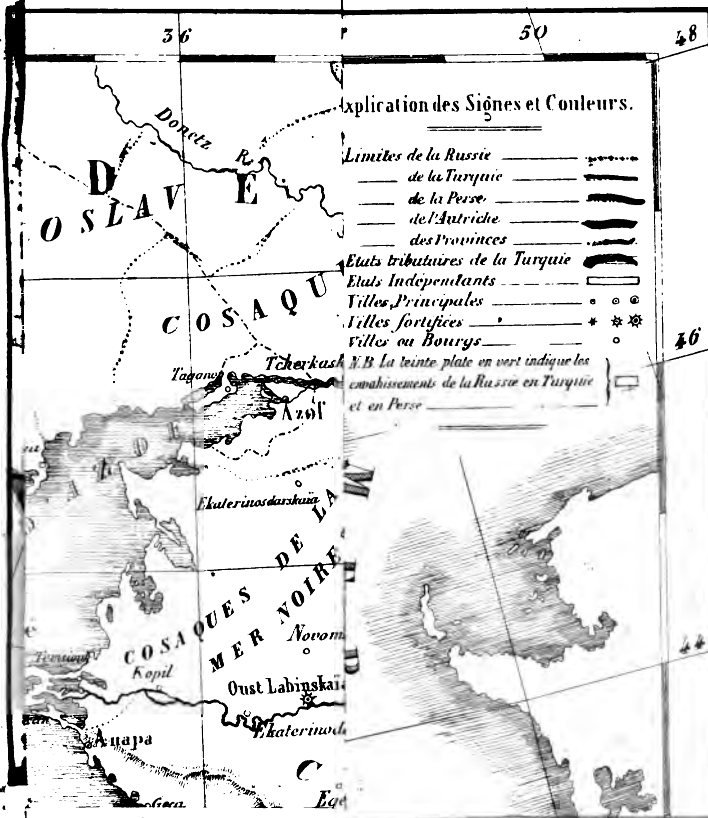
La Porte venait de donner sa réponse à l'ambassadeur d'Angleterre au sujet de la note qu'il lui avait soumise et qu'il appuyait de toute son influence. Cette réponse était un refus péremptoire de faire de nouvelles concessions et de se prêter à aucune négociation ultérieure tant que les troupes russes n'auraient pas évacué les principautés. On disait même que la Porte demandait le remboursement de ses frais de guerre.

Par ce qui précède, on voit que l'affaire d'Orient n'est pas terminée et que de nouvelles hostilités sont imminentes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44


36
50
48
46
44
xplication des Signes et Couleurs.
Limites de la Russie
de la Turquie
de la Perse
de l'Autriche
des Provinces
Etats tributaires de la Turquie
Etats Indépendants
Villes Principales
Villes fortifiées
Villes ou Bourgs
N.B. La teinte plate en vert indique les envahissements de la Russie en Turquie et en Perse
Donetz R.
D
E
OSLAV
COSAQU
Tcherkask
Taganog
Azof
Ekaterinosdarskaia
COSAQUES DE LA MER NOIRE
Novom
Kopil
Oust Labinskaia
Anapa
Ekaterinod
Egé

